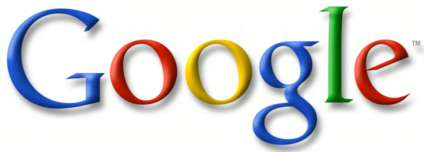
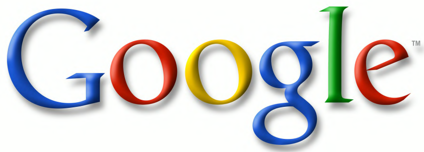
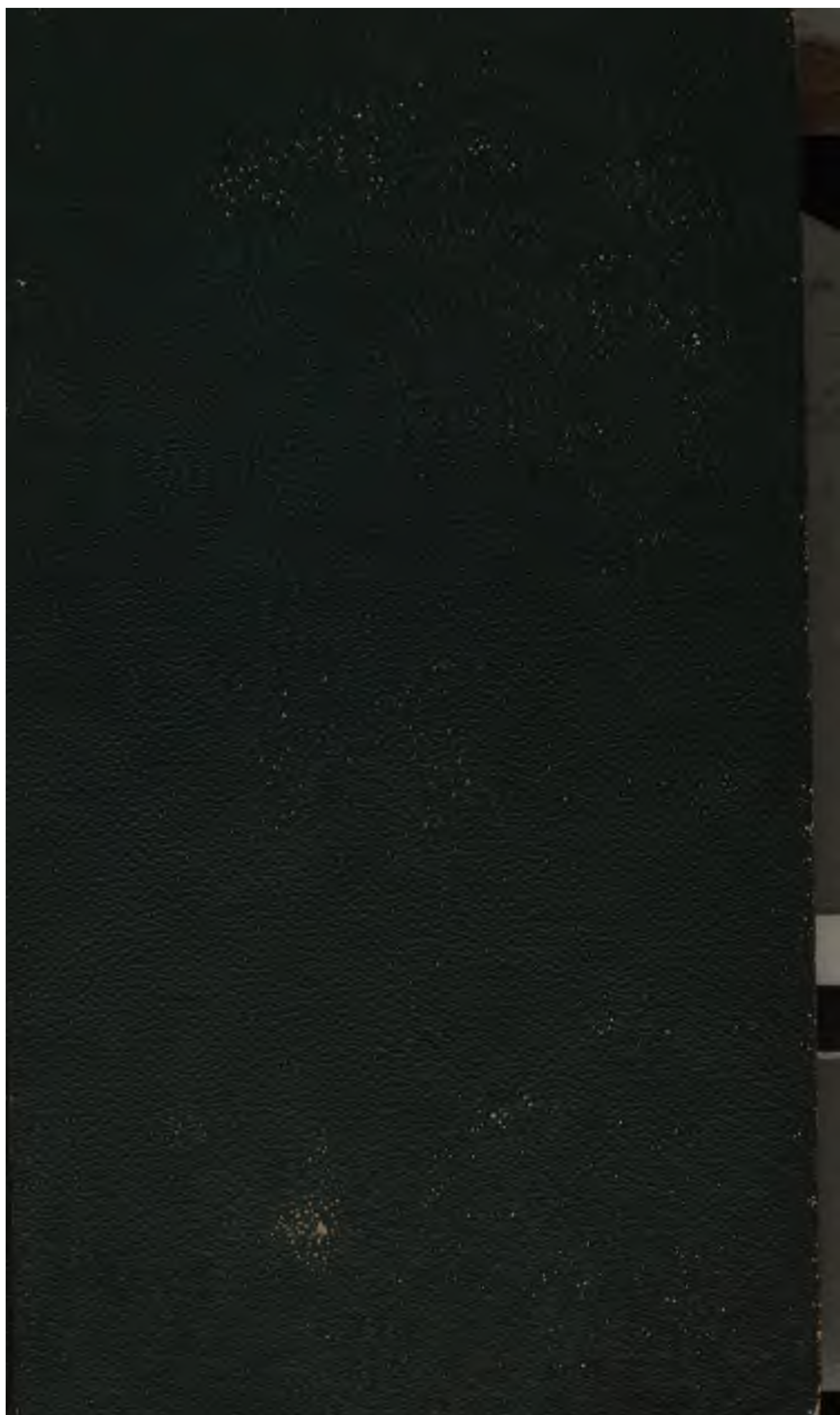
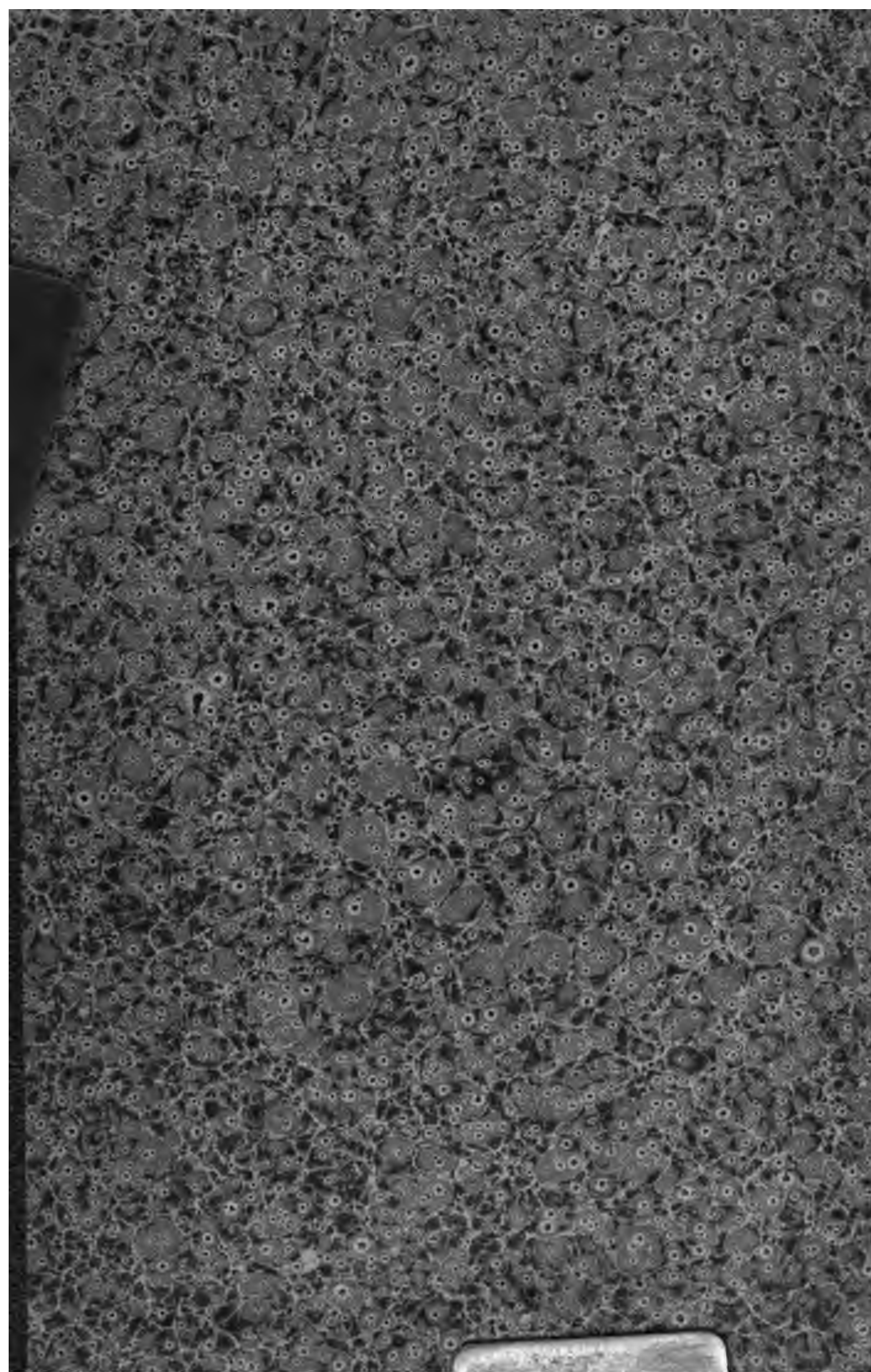
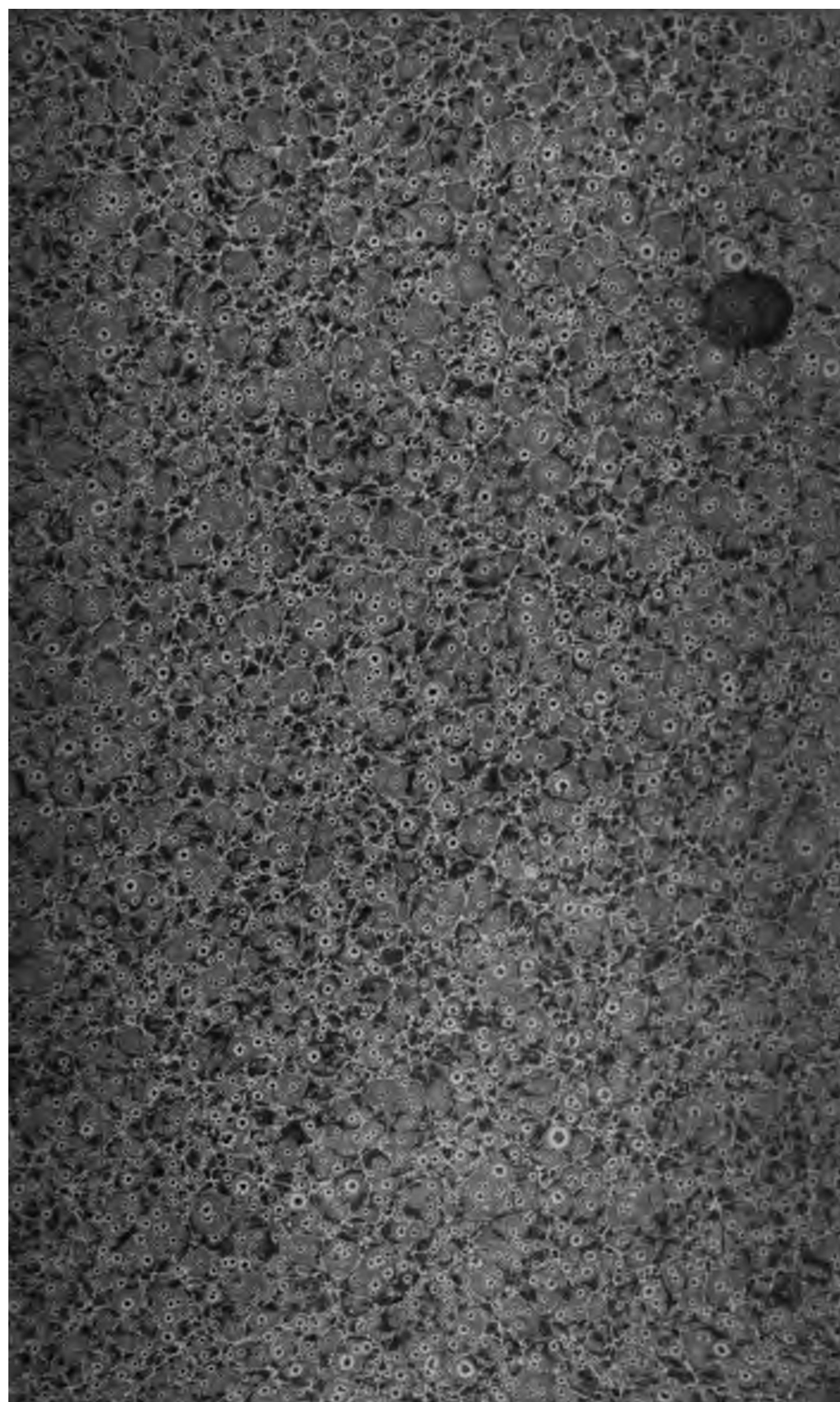










L'ESPRIT

DE LA

MÉDECINE

ANCIENNE ET NOUVELLE

COMPARÉES.

Hommage de l'auteur à la
célèbre Madame Persiani;
hommage que lui est due sous le
double rapport de son rare mérite
dans l'art divin du chant et
des ses précieuses qualités personnelles.

J. Bracco, D. M.

L'ESPRIT

DE LA

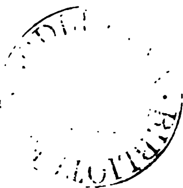
MÉDECINE

ANCIENNE ET NOUVELLE

COMPARÉES;

PAR LE DOCTEUR RUCCO,

De l'Université royale de Naples, du Collége royal des médecins de Londres, du Collége médical de Baltimore, et médecin autorisé par LL. MM. le Roi des Français et le Roi des Belges à exercer en France et dans tout le royaume de la Belgique; ancien professeur d'Anatomie et de Physiologie comparées au Collége royal de médecine et de chirurgie, et Membre de l'Institut royal d'encouragement de Naples; Membre ordinaire de la Société médicale de Westminster, de la Société royale de Jenner, à Londres, et de l'Académie italienne des sciences, des lettres et des arts; Membre correspondant de la Société médicale de Livourne, de la Société celtique de France, de l'Académie des sciences naturelles et de la Société médicale de Philadelphie; Auteur de divers ouvrages de médecine, etc.





A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

—o—o—

1846

Nos naturam sequamur, et ab omni quod abhorret ab ipsa, oculorum auriumque comprobatione fugiamus.

CIC.

Si, pour la conservation de la famille humaine, le but de la nature est *UN*; si, comme il n'existe qu'une ligne droite, la science médicale est *UNE*, pourquoi les praticiens ne voudraient-ils pas en suivre tous, d'un commun accord, la même règle de direction au lit des malades?

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage, écrit pareillement en italien et communiqué à un ami de l'auteur, s'est trouvé, à l'insu de ce dernier, confié aux mains d'un médecin homœopathe de Milan durant l'espace de plusieurs mois. Au bout d'un certain temps, l'auteur apprit que ce dernier voulait seconder la publication de son manuscrit ; mais, au lieu de tenir sa parole, l'homœopathe milanais changea d'avis et suscita plutôt des difficultés à cette publication, tout en louant les doctrines et les intentions de l'auteur. L'affaire, entamée en octobre 1844, fut abandonnée, et le manuscrit fut rendu à l'indiscret ami dans le mois de février 1845. Ces faits ont besoin d'être bien établis, dans l'intérêt de l'auteur. Voilà pourquoi nous les plaçons ici. Sans douter au-

cunement de la moralité du médecin homœopathe de Milan, sans vouloir faire directement ou indirectement planer le plus léger soupçon contre lui, l'auteur est en droit, pour s'abriter contre tout espèce de reproche de plagiat, de faire connaître l'antériorité de ses recherches et de ses rapprochements, de ses idées et de ses doctrines, sachant que le docteur milanais rédige un journal homœopathique. C'est un point d'honneur auquel l'auteur tient fortement. A chacun le poids de ses œuvres : si le savant fait un peu de bien, il faut le lui laisser, c'est sa propriété, c'est la meilleure partie de sa vie qu'il remet aux mains de la postérité.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR L'AUTEUR.

Nuovi Elementi di Materia Medica, etc. 2 vol. in-8°, Napoli, 1805 et 1806.

Lo Spirito della sfigmica, o conoscenza del polso applicata alla pratica medicina. 1 vol. in-8°, Napoli, 1810.

Recherches sur la prolongation de la vie humaine, etc. 1 vol. in-8°, Paris, 1812 et 1813.

Rapporti al Ministro dell' Interno di Napoli sull' amministrazione economico — medica degli ospizii, degli ospedali civili, e delle case di detenzione e correzione di Parigi. 1 vol. in-foglio, Napoli, 1814.

A Dissertation on the general principles of anathomy and comparative physiology. 1 vol. in-8°, Philadelphie, 1818.

Introduction to the science of the pulse, as applied to the practice of medicine. 2 vol. royal 8°, Londres, 1827 et 1828.



INTRODUCTION.

Le lecteur bienveillant qui, d'un œil attentif, a suivi le traitement des maladies d'après les méthodes si variées, si opposées les unes aux autres, qui se sont succédé dans les diverses écoles médicales de l'Europe, et qu'il a vues jusqu'à ce jour enseignées et adoptées par des praticiens distingués, sera peut-être bien aise d'apprendre si nous avons écrit ce livre dans le sens d'Hippocrate, ou selon le système de Sydenham, de Cullen ou de Brown, ou bien si nous marchons sur les traces de la nouvelle doctrine italienne, de la médecine physiologique de Broussais, ou de l'homœopathie de Hahnemann.

La vérité est que, animé du désir ardent d'o-

pérer quelque bien, et fixant à notre tour, comme tant d'autres médecins pleins de zèle, le véritable but de la science, c'est-à-dire, son développement et son accroissement progressif, nous nous sommes affranchi de tout lien scolastique, de tout lien d'amitié ou de rapport, nous sommes entré de préférence dans la voie de l'expérience pure; nous avons puisé à cette source certaine, elle nous a fourni les *faits* remarqués chez l'homme sain, et confirmés au lit des malades par l'observation pratique. En suivant cette route, nous avons évité les écarts inséparables des conjectures et des controverses; puisqu'en examinant chacune des méthodes reçues, nous n'avons pas eu d'autre but que celui d'en démontrer, de la manière la plus évidente, l'utilité ou bien l'insuffisance. Nous respectons toutes les vérités légitimées par l'expérience et par le temps, quelles que soient les contrées ou les nations chez lesquelles elles ont été d'abord découvertes ou reconnues, quel que soit le siècle ou l'époque où elles ont été aperçues et produites au grand jour pour la première fois; mais du moment que l'utilité s'est manifestée, nous les avons adoptées franchement.

En effet, qu'un médecin sans esprit de système ou de parti, guérisse, par exemple, un malade d'une fièvre intermittente en lui admi-

nistrant, selon les règles de l'art, quatre, six, ou un plus grand nombre de grains de sulfate de quinine, d'après l'ancienne méthode, ou bien une quatrellionième partie de goutte primitive de la teinture de quinquina, comme le prescrivent les règles de l'homœopathie, pour nous le résultat demeure toujours le même, quoiqu'il y ait divergence dans le point de départ.

Il n'est donc point convenable de rejeter, sans distinction aucune, toutes les différentes parties d'un système, d'un ouvrage ou d'un corps de doctrine médicale, lorsque le tout, considéré dans son ensemble, n'est pas entièrement dépourvu de connaissances utiles, et qu'il ne pèche pas dans son étendue, bien qu'il offre en divers points certaines imperfections partielles; car lorsqu'on attaque et renverse, sans nécessité absolue, la théorie, la pratique, les doctrines établies par les autres, il en résulte deux inconvénients graves; l'on force, d'une part, les médecins à recommencer leurs études d'un bout à l'autre, et à renoncer (tacitement du moins) aux connaissances qu'ils ont chèrement acquises, ce qui met des entraves à la tendance naturelle de l'esprit humain. De l'autre part, on oblige la science à demeurer dans une sorte d'incertitude perpétuelle, et par conséquent à rester stationnaire.

Nous avons un exemple frappant des conséquences funestes de ce manque de jugement, tout à fait répréhensible, dans le plan adopté par Brown, auteur du nouveau système médical. Il se proposa tout d'abord de renverser de fond en comble, la médecine pratique de ses prédécesseurs, il fit tout ce qui dépendait de lui pour y parvenir, et il crut avoir jeté les bases inébranlables de la théorie et de la pratique médicales; quand tout à coup surgirent d'autres novateurs qui minèrent son édifice et en renversèrent jusqu'aux parties les plus intimes.

Si, dans ce moment, les médecins animés d'un zèle pur pour l'avancement de la science, eussent courageusement et spontanément mis la main à l'œuvre pour arriver au but, grand et noble, auquel devraient tendre sans cesse tous les travaux particuliers, toutes les volontés individuelles; si tous se fussent appliqués à ajouter des vérités nouvelles et positives à celles dont leurs devanciers nous ont enrichis; s'ils eussent imprimé à leurs pensées et à leurs écrits la même direction; s'ils eussent eu pour point de mire dans l'emploi de leurs talents, de leurs découvertes et de leurs doctes veilles, ce centre commun du bien général, le génie de l'homme contemplerait aujourd'hui avec orgueil et joie l'édifice médical, dont ils auraient

fait un monument impérissable, sur lequel chaque année toutes les nations et toutes les écoles apporteraient leur tribut. Nous aurions, en un mot, un corps de doctrine complètement à l'abri des vicissitudes du temps et des caprices des sectaires et des empiriques.

Pénétré comme nous le sommes de l'importance, disons mieux, de l'urgente nécessité d'une semblable détermination, nous croyons obéir à l'influence de la saine raison, en nous proposant d'examiner sous toutes lès faces, dans ce modeste ouvrage, les doctrines médicales les plus remarquables de toutes les écoles et de tous les âges, d'en extraire, suivant la méthode médico-éclectique, les vérités reposant sur des faits, de rejeter, comme nous y sommes obligé, les hypothèses, et même certaines maximes de pratique, lesquelles, ainsi que nous le verrons, n'ont pas répondu jusqu'à présent à l'attente de médecins savants et distingués, ni aux exigences de nos propres observations, de nos recherches et de nos expériences.

En conséquence, écrivant, ainsi que le prescrit la logique médicale, sur des faits acquis, enchaînés les uns aux autres, confirmés par le temps et l'expérience, il nous est sans doute permis d'espérer qu'il résultera une utilité réelle du plan dont l'adoption nous a paru phi-

losophique. Nous désirons appeler vivement l'attention des médecins sur l'avantage qu'il y aurait à sortir du système ordinaire des traitements divers et opposés les uns aux autres, à l'effet d'entrer franchement dans une voie plus rationnelle, pour fonder une pratique uniforme, dont toutes les parties s'harmoniseraient entre elles, et qui serait basée sur des principes de la plus haute portée, et aussi stables que la vérité elle-même.

Ce système pratique, produit direct et légitime de la plus docte investigation, ne saurait manquer d'avoir le double avantage de convenir à l'état actuel de la science, et en même temps d'obtenir en sa faveur, ainsi que nous l'espérons, les suffrages universels.

La nouvelle méthode pratique approuvée, j'allais dire créée par tous les médecins, ferait cesser, avec les idées spéculatives de l'art de guérir, la divergence des opinions, et les difficultés les plus visibles, qui, de tout temps, ont entretenu les préjugés ou les passions des ennemis de la science médicale, en leur fournissant matière à sarcasmes, reproches d'inconséquences, dédains, propos dérisoires d'où le plus souvent est résultée, pour la plupart des hommes, une sorte d'incrédulité dans les ressources qu'elle offre à l'humanité souffrante.

Toutes les fois que la vue des médecins véritablement pénétrés de la sainteté de leurs fonctions s'est dirigée vers le même but, il y a eu avancement progressif du grand art de guérir; tant il est vrai que la communauté des efforts ne peut que tendre nécessairement au besoin d'établir l'identité des principes. Qu'y aurait-il donc d'étrange ou de bizarre dans la pensée que l'on s'efforcerait de réaliser, dans le but louable de porter les médecins à partir du même point, et de concourir, à frais communs de travaux et de recherches, à fonder sur les bases solides de l'expérience pure une pratique stable et uniforme? l'identité du but et la conformité des intentions et des recherches n'amèneraient-elles pas une conformité plus ou moins grande dans les idées et les connaissances, et même l'identité des matériaux formés, pour ainsi dire, sur le même type ou modèle?

Puisque tous les médecins du monde louent l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes qui affligent les pays marécageux, le soufre dans les maladies cutanées, auxquelles sont particulièrement sujets ceux qui manient sans cesse les laines; si le mercure est universellement adopté dans les cas syphilitiques, etc., pourquoi ne tomberait-on pas d'accord sur d'autres points de la médecine pratique, lors-

que ceux-ci seraient également constatés par l'expérience?

Ne savons-nous pas que les médecins, nos contemporains, du moins ceux qui sont estimés les plus zélés, sans s'être positivement entendus entre eux, s'acheminent déjà tous vers la même route. Une certaine conformité d'idées, et cette remarque chacun peut la faire, les pousse généralement vers les découvertes heureuses et les grandes vérités. Outre cela, l'esprit d'association sollicité depuis les temps de la renaissance par les assemblés littéraires médicales, concourt également de son côté à produire les mêmes résultats, par la raison qu'alors que plusieurs hommes de science confèrent ensemble, il naît toujours de leurs relations intimes le rapprochement des idées, qui, à leur tour, donne lieu à une espèce de circulation de connaissances et de vérités homogènes, laquelle ressemble au *commercium mentis et rerum* du grand Bacon de Verulame.

En somme, l'uniformité du savoir en médecine est dans la nature elle-même, et ne dépend que d'un simple acte de volonté, celui de faire cause commune; cet acte, qu'assurément l'on ne saurait contester aux médecins le droit de faire, est encore suggéré par le progrès de la philosophie médicale qui distingue notre siècle.

Autrement, sans l'adoption de principes uniformes et stables, la pratique en médecine ne se débarrassera jamais des entraves qui la retiennent dans l'imperfection d'un art conjectural, et les hommes qui s'y dévouent, continueront de la même manière à se diviser en partis et en sectes diverses. De telle sorte, que l'on sera toujours, comme par le passé, dans la dure nécessité de suivre, près du lit des malades, l'ancienne méthode, laquelle date de deux mille trois cents ans, et remonte à Hippocrate et à son école. Il faut cependant avouer que certaines maximes de ce grand génie de l'antiquité ont vieilli, qu'elles se montrent en opposition flagrante avec l'état présent d'une science dont la route s'est prodigieusement élargie, et qu'elles ne conviennent plus au caractère moral et physique des peuples régénérés par la civilisation, par la nature et les progrès de leurs institutions.

D'un autre côté, personne ne niera maintenant combien serait énorme le tort de se livrer aveuglément à l'application de principes abstraits, le plus souvent offerts à l'oisive routine par une imagination rêveuse, quand ils ne sont pas le fruit d'une réminiscence plus ou moins vague d'un système médical déjà connu, et depuis longtemps abandonné. En effet, l'expé-

rience de chaque jour, et les investigations des hommes qui méditent, ne viennent-elles pas à tout instant protester contre cette marche rétrograde? Et n'est-il pas de la nature humaine de voir des opinions, des systèmes, des méthodes surgir le matin, se faire jour à force de bruit et de mouvement, jeter un certain éclat, et le soir même perdre de leurs forces, décroître, tomber et s'évanouir dans l'ombre de l'oubli? Ils se succèdent les uns aux autres dans un espace de temps infiniment minime, et poussés l'un par l'autre, ils s'effacent comme les modes, comme les ouvrages de fantaisie, comme toutes les autres frivolités. Cette comparaison est pénible, mais, on ne peut le nier, elle est vraie; remarquez, en effet, qu'ici comme en tout, l'on revient constamment au point d'où l'on était parti, quelquefois un ou plusieurs siècles auparavant; il faut de nouveau recourir à la pierre de touche de la médecine d'observation, c'est-à-dire, à la médecine expérimentale, la seule qui puisse créer des succès permanents, lorsqu'on la cultive dans le sens de la pure nature; car de la nature seule elle reçoit son caractère scientifique et pratique.

Or, c'est précisément pour donner, s'il se peut, la vraie direction à la médecine pratique, basée sur les expériences faites concurremment

par les médecins, et sur la réunion de leurs investigations, que notre travail est composé; c'est le seul moyen que nous ayons de sortir enfin des routes tortueuses et fausses dans lesquelles nous sommes engagés.

Pour avancer avec ordre, afin que le lecteur puisse juger par lui-même des imperfections de la médecine pratique ordinaire, nous nous sommes efforcé d'examiner, l'un après l'autre, les divers modes de traiter les maladies et qui ont prévalu jusqu'à ce jour, en partant de l'examen de la base fausse, de raisonner *à priori* en médecine, et en terminant par l'exposition succincte de la doctrine homœopathique, laquelle n'est pas encore généralement connue, quoiqu'elle promette des avantages remarquables aux médecins jaloux de voir prospérer l'art qu'ils professent.

Nous allons donc faire connaître, non seulement le caractère distinctif de chaque manière d'exercer la médecine, les bases sur lesquelles elle s'appuie, mais nous saisirons encore l'occasion d'entrer dans divers développements intéressants, sur les médecins avoués comme sommités du génie et du mérite, sans toutefois nous départir aucunement du principe de ne reproduire comme certaines, que les vérités établies en fait. Les vérités incontestables sont

sœurs, elles se recherchent, se joignent, s'accordent, jettent l'une sur l'autre une clarté réciproque, elles se tiennent étroitement liées en faisceau sous la même devise, quoique professées et enseignées par des hommes de nations diverses, et appartenant à des époques plus ou moins éloignées.

Ainsi, nous arriverons au jour où il n'y aura plus de divergence inconciliable parmi les médecins, causée par la dissemblance des études, de l'enseignement et du savoir; nous ne serons plus parqués dans les limites étroites d'une nation ou d'une époque, toutes les traditions et les doctrines médicales une fois réduites en code de faits recueillis à la clarté de l'expérience pure, deviendront, ainsi que cela doit être, la propriété commune à tous les médecins : les époques ainsi rapprochées, chacun croira avoir vécu au temps d'Hippocrate, et s'être successivement nourri du fruit des observations et de l'expérience des plus célèbres médecins, qui, dans les siècles écoulés, se sont distingués dans notre noble carrière.

De cette philosophie médicale qui mène directement à la diffusion des lumières, peut et doit résulter la chute de l'empirisme grossier et décevant, si peu compatible avec ce que doit aux autres et à soi-même tout homme qui se

respecte, et si peu digne de s'allier avec le caractère de celui qui se voue à l'exercice de cet art aussi généreux qu'utile, et qui ne peut que le faire dévier de la ligne de conduite suivie rigoureusement par tout véritable médecin.

Et admettant (ce que nous avons peine à croire), que l'amour de la science, et le pur intérêt de se rendre utile à la grande famille du genre humain, sentiments que nous croyons inhérents à toutes les âmes élevées et généreuses, ne parviendraient point de suite à vaincre entièrement la répugnance de certains médecins, à faire cause commune pour l'avancement et la splendeur de leur art, nous n'en penserions pas moins que nos intentions désintéressées et bienveillantes nous mériteraient l'approbation de l'humanité souffrante; nous n'en serions pas moins persuadé que nos vues sont justes et notre but louable, puisque nous n'en avons pas d'autres que ceux d'être utiles à nos semblables, nos amis et nos frères.

Voilà tout ce que nous nous proposons en publiant cet ouvrage, c'est cette vive espérance qui nous flatte, qui nous soutient, qui nous détermine à nous imposer une tâche aussi laborieuse, et qui nous porte à surmonter tous les obstacles dont notre entreprise est hérissée,

pour livrer enfin au public L'UNITÉ DE LA PRATIQUE EN MÉDECINE.

Nous ne nous sommes point laissé intimider par les difficultés de tout genre que nous présenteront les incertitudes et les règles inexactes de l'ancienne médecine; nous avons osé sonder les axiômes du présent et du passé pour réunir en un seul faisceau l'essence des grandes pensées, et des systèmes de tant d'illustres médecins, d'écoles pour la plupart différentes, et professant des maximes diverses et souvent opposées; nous avons cru le moment opportun, nous avons tenté l'entreprise sans trop nous inquiéter du travail qu'elle nous donnerait, des efforts qu'elle exigerait de nous, nous avons vu le but, nous avons cherché à l'atteindre, on nous saura sans doute gré de l'avoir tenté : si plus tard un autre va plus loin que nous, nous aurons au moins la satisfaction de lui avoir ouvert la route.

Disons encore, avant de finir, que si les plus célèbres écoles en médecine se rencontrent déjà sur plusieurs points essentiels de la pratique, comme, par exemple, sur l'admission du principe, parmi tant d'autres, qui considère l'irritation ou l'inflammation comme base ou condition pathologique de la majeure partie, pour ne pas dire de toutes les maladies (curables, d'après ce principe, avec la même méthode antiphlo-

gistique), nous pouvons espérer que notre humble et modeste travail, dont l'objet est de montrer, s'il n'enseigne rien au-delà, le chemin qui conduit à l'unité d'axiômes et de pratique, obtiendra, d'une part, le suffrage des médecins éclairés, et de l'autre, l'encouragement que le public instruit accorde de nos jours aux auteurs, dont les intentions sont bonnes et pures, et qui lui font hommage du fruit, quel qu'il soit, de leurs veilles et de leurs laborieuses recherches, observations et expériences.

L'ESPRIT

DE LA

MÉDECINE ANCIENNE ET NOUVELLE

COMPARÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

—

EXAMEN DES DIVERS MOYENS EMPLOYÉS JUSQU'ICI
PAR LA MÉDECINE PRATIQUE ORDINAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Méthode de traiter les Maladies *à priori*.

En nous proposant d'exposer les divers moyens adoptés jusqu'ici ou suivis près du lit des malades, notre but a été de signaler d'une manière claire et évidente, d'une part, les erreurs commises, les progrès véritables et les ressources essentielles de l'art de guérir, tel qu'il est professé dans le monde savant; de l'autre, le besoin urgent que plus que jamais l'on éprouve généralement de lui imprimer la direction de l'expérience pure, la seule susceptible de l'amener à l'uniformité d'application, point sublime qui doit donner à la

science une plus grande force, le lustre et la puissance qui lui conviennent. Nous procéderons avec régularité dans l'étude des faits, afin de lever tous les doutes et de réunir autour de nous toutes les convictions.

§. I. — Notre premier point de départ, celui sur lequel tous les médecins sont d'accord, c'est le défaut d'ensemble de la médecine pratique. Les moyens qu'elle met en œuvre pour guérir les diverses maladies, sont tantôt sans résultat, tantôt utiles et souvent nuisibles, malgré les observations et les raisonnements d'Hippocrate connus cinq siècles antérieurement à l'ère vulgaire, malgré les améliorations apportées de temps à autre depuis ce grand homme par des praticiens ingénieux, malgré les rayons lumineux échappés récemment à la plume classique des auteurs de thérapeutique et de pathologie des diverses nations justement estimées les plus avancées dans la civilisation.

En effet, nul praticien ne peut, en vue de ces faits incontestables, affirmer que la médecine ait toujours profité, dans tous les cas même de maladies curables, à ceux qui réclament ses soins, ou qu'elle ait adopté un principe stable, positif, propre à la diriger constamment et à prévenir qu'elle se fourvoie dans de fausses routes, toutes les fois que des maladies présentent des signes diagnostiques obscurs.

Ou que l'attention du médecin (quand il n'est pas intéressé à cacher la vérité) se fixe à démêler la cause des difficultés qu'il rencontre à chaque pas dans l'exercice de son art, ou bien à pénétrer dans le dédale des opinions contraires qui divisent les praticiens en plusieurs sectes ; ou qu'elle s'arrête à l'usage trop souvent infructueux des remèdes généralement employés, il est impossible qu'elle ne s'apperçoive pas des vides de la médecine pratique ordinaire, et de l'incertitude des moyens auxquels elle a recours, puisque leur application est tantôt utile, tantôt sans effet et souvent même nuisible. Chacun sait que quand elle se trouve en défaut, comme il arrive trop souvent, elle cède aux lumières fallacieuses d'une expérience grossière ou incertaine.

Quel est d'ailleurs le médecin qui n'a pas remarqué, lu ou tout au moins entendu dire que, dans divers cas de maladies, le diagnostique est souvent une énigme, le pronostic trompeur et par conséquent le traitement empirique et la guérison un pur effet du hasard? De fait, dans un grand nombre d'affections organiques, où la nature s'enveloppe de mystère et cache le siége du mal, si l'art parvient à le découvrir a-t-il en même temps les moyens efficaces de le guérir? et s'il agit sans guide, ce qu'il emploie, loin de remédier, aggrave de plus en plus le mal. La théorie, il est vrai, se présente alors à lui sous les formes séduisantes de la simplicité et de l'opportunité; mais quand il

s'agit de l'appliquer au lit du malade elle devient difficile, douteuse ou impraticable.

Un état aussi pénible d'imperfection est la conséquence nécessaire de la méthode dite *à priori*. Du moment que les médeçins de l'antiquité la plus éloignée eurent subi le joug de ce faux système en s'éloignant des traces du vieillard de Cos, ils devinrent aussitôt esclaves de leur propre imagination, ils entrevirent dans les maximes d'Hippocrate, d'autres principes abstraits et subtils qui leur firent adopter l'habitude erronée de commencer par raisonner au lieu d'observer, par conséquent de céder à l'abstraction au lieu d'expérimenter. En empêchant ainsi l'art de guérir de marcher en avant, on l'a non seulement de plus en plus encombré d'hypothèses, de théories plus ou moins incohérentes, et de subtilités métaphysiques, mais on est encore arrivé à faire d'une science d'observation un art tout spéculatif.

Un faux pas en sollicite un autre. Des médecins succédèrent aux premiers; au lieu de s'arrêter à l'étude régulière des effets ou des symptômes des maladies internes, laquelle fournit un guide plus sage pour arriver à la simple induction, ils cherchèrent infructueusement à en découvrir l'essence ou le caractère intrinsèque, comme si la nature des choses pouvait venir frapper les sens ou qu'elle ne fut pas un mystère profond, inaccessible pour l'esprit. En effet, tant que le principe de la vie demeurera imperceptible, tant que

nous n'aurons point les moyens de le suivre dans toutes ses phases, le mystère des causes premières des maladies internes demeurera couvert d'un voile que la puissance humaine ne pourra soulever : l'intelligence la plus élevée n'arrivera point à connaître la connexion qui les lie avec les symptômes variés qui les dénoncent.

Néanmoins, la séduisante illusion de l'amour-propre qui voulut plusieurs siècles après cette époque déjà éloignée que, un jour ou l'autre, on arrivât à la connaissance des causes occultes des maladies internes, détourna les praticiens du mode d'observer indiqué et suivi par Hippocrate, pour les jeter dans les idées abstraites et spéculatives. A une époque plus rapprochée de nous, ces mêmes opinions reparurent sous les noms tantôt de *dissolution des humeurs*, ou de *colliquation putride*, tantôt d'*acrimonie dans le sang*, ou d'*acidité de sa partie séreuse*, ou bien encore de *matières putrides* répandues dans d'autres parties de l'organisme.

On crée et l'on n'observe pas; avec une semblable habitude, certains médecins ont confondu ensemble l'essence du mal avec les taches, avec les signes d'une colliquation commençante, avec les phlogoses et mille autres altérations des solides ou des liquides ou des uns et des autres en même temps. Ils n'ont point vu que les altérations offertes par les solides et les liquides lors de l'autopsie, sont, ainsi que nous le dirons plus bas, le résultat et non pas, comme on l'a avancé, les élé-

ments constitutifs ou l'essence des maladies internes.

Ce qu'il est permis de dire à ce sujet, se réduit à considérer ces diverses altérations comme le produit d'accidents ou de circonstances concomitantes faciles à constater dans l'une ou l'autre maladie; mais, aucune raison ne nous autorise à croire qu'il soit possible d'inférer de ces altérations organiques la connaissance de la cause prochaine des maladies internes qui, je le répète, restera toujours complétement impénétrable.

La vieille erreur que nous signalons s'est tellement invétérée dans certains esprits que de savants pathologistes, même de nos jours, ont craint de l'attaquer de front dans leurs écrits, de peur sans doute de soulever les ressentiments que ne manqueraient pas d'exciter les hommes à préjugés partisans de Galien, le chef des humoristes. Par cette sorte de tolérance préjudiciable ils ont entravé la marche progressive de la science, ils ont nui à la santé publique, ils se sont retirés derrière les ruines de la doctrine humorale condamnée par les recherches et le jugement des praticiens les plus distingués de l'Europe. Voilà pourquoi l'on voit encore des médecins placer le siége des fièvres appelées putrides dans l'altération organique des viscères et des humeurs, et dire qu'ils le trouvent chez les individus morts de ces maladies. Il serait plus simple, plus rationnel de convenir franche-

ment de son ignorance que d'alléguer des raisons aussi contraires à l'expérience. Le fait est que ceux qui attribuent ces mêmes maladies à l'irritation ou inflammation locale, prescrivent la saignée et les antiphlogistiques, pendant que les autres ordonnent les antiseptiques (le quinquina ou tout autre). Une contradiction aussi grave, j'allais dire aussi désastreuse dans le mode curatif d'une même maladie, dans l'emploi de remèdes opposés les uns aux autres, est due à l'antique erreur de vouloir toujours procéder *à priori* pour arriver à la connaissance *intime* de la nature des affections internes.

Le même voile nous cache pareillement l'essence des fièvres périodiques. Les croire associées aux signes visibles de phlogoses et de dissolutions humorales, c'est se perdre dans le vague, comme les dériver de l'irritation des premières voies, ou si l'on veut d'une inflammation interne, c'est embrasser une théorie toute d'abstraction. Le fait est que ces deux systèmes sont loin de se combiner avec les fâcheux résultats des saignées que l'on pratique en semblables circonstances; ces fièvres cèdent d'ordinaire à l'action du sulfate ou de l'acétate de quinine, ce qui n'arriverait pas si elles dépendaient absolument d'une irritation ou principe inflammatoire. Cette erreur est également la preuve de la fausseté de la méthode de raisonner *à priori,* puisqu'elle ne permet point d'assigner même la véritable cause des accès ou paroxismes périodiques.

C'est à elle qu'il faut également attribuer les discussions interminables sans cesse agitées sur la peste, sur l'infection, sur la contagion et les procédés à employer pour les combattre ou les détruire ; loin de s'attacher aux lois de l'expérience et d'en déduire de légitimes inductions, on préfère disputer non-seulement sur leur origine, sur leur nature, mais plus particulièrement sur le mode de les traiter. Tous les livres de pathologie et de thérapeutique sont remplis de semblables controverses ; les remèdes opposés qu'ils renferment sont une preuve évidente de l'incertitude des idées et des théories proposées, ainsi que de la fausse direction suivie pour en étudier la marche, pour en bien connaître le résultat.

Lors même que l'on admettrait pour un moment l'opinion récemment émise par un docte médecin, que la nature de ces maladies consiste dans certains changements de la mixtion organique, nous ne verrions pas l'avantage que la pratique en retirerait, puisque nous manquons de moyens d'observation capables de déterminer ou du moins de rendre sensibles à nos sens les changements que l'on imagine dans la mixtion organique.

Pareil résultat est arrivé pour cette autre vaine tentative faite dans le but de démêler la cause prochaine du *cholera morbus*. Toutes les descriptions publiées, tant dans l'Inde, la Russie, l'Allemagne qu'en France, en Angleterre, en Italie et en divers autres pays du monde, n'ont pu nous

apprendre son action première sur l'organisme; son éthiologie est encore un secret de la nature. Puisqu'il demeure certain que les médecins n'ont point su constater sa marche extérieure, tant cette maladie est variable, je pourrais dire bizarre, comment pouvaient-ils espérer nous faire connaître son caractère intime, je veux dire son essence ou plutôt sa partie secrète?

La physionomie ou l'habitude du *cholera morbus* se montre tellement changeante qu'il n'est point facile de se familiariser avec elle; les symptômes qui le dénoncent aux sens, non-seulement se succèdent le plus souvent sans ordre, mais les cas varient aussi à l'infini d'un malade à l'autre; l'aspect actuel n'est plus le même avec celui qui le suit, quoique appartenant au même période, ce qui trouble la médication et la rend si différente d'un médecin chez l'autre. Ce désordre a forcé plusieurs praticiens à confondre le *cholera morbus* avec d'autres maladies offrant des symptômes à peu près semblables; car celui qui le caractérise est l'abondance des matières fluides séreuses que le patient fournit par les selles, par les vomissements. Et cependant parfois cette évacuation n'a point lieu lors de l'invasion, et elle existe alors après d'autres symptômes qui la précèdent; elle varie d'une manière incroyable, ce qui ne peut manquer d'induire en erreur quiconque n'observe pas le mal sous toutes ses faces et dans son ensemble. A ce sujet, il nous faut rapporter ici la remarque sui-

vante, remarque fort judicieuse des deux médecins anglais, Russel et Parry, envoyés à Pétersbourg par leur gouvernement pour étudier cette maladie. « Cette étrange maladie, disent-ils, se distin-
» gue seulement avec certitude à son dernier
» période, moment où le patient est saisi d'un
» froid intense et dont le visage se montre de
» couleur bleue. » *This singular malady is only cognizable with certainty during its blue or cold period.*

La difficulté qu'éprouvaient les médecins à bien saisir la physionomie ou partie visible de la maladie ne les empêcha point de se livrer à leurs recherches métaphysiques. En voyant les vaisseaux capillaires de la nutrition et ceux de l'absorption spécialement envahis, ils conçurent l'espoir que cette observation les amènerait à découvrir la véritable nature du mal, oubliant ainsi que l'affection de ces vaisseaux annonçait son siége spécial et non pas sa véritable nature.

Ce qui surprend bien davantage, c'est qu'il fut également infructueux l'effort tenté par certains autres praticiens d'appeler toute l'attention sur les diverses périodes que le *cholera morbus* parcourt comme moyen d'arriver plus sûrement à la connaissance de son caractère; ils ne se souvinrent pas qu'une maladie, aigüe ou chronique, est toujours semblable à elle-même durant sa marche, et que la distinction de ses différents stades ne peut amener à la découverte de sa cause prochaine, ni à celle de sa manière d'être dans l'organisme.

Pour sortir de ces fausses routes, les médecins recoururent avec ardeur à l'anatomie pathologique; mais les lumières qu'elle pût étaler à leurs yeux ne servirent qu'à leur montrer les désordres opérés par le mal et non pas à leur faire connaître son mode d'existence; soit que les traces des altérations produites par cet épouvantable fléau ne se trouvassent pas généralement uniformes sur les cadâvres consultés, soit que les variations suscitées par certaines circonstances concomitantes n'aient pas été connues, il est constant que le rayon de l'anatomie pathologique, qui découvre les conséquences et nullement le caractère intrinsèque des maladies, n'a été qu'oblique et non direct au profit de la pratique.

Enfin, voyant l'obstination de la nature à nous révéler l'essence du *cholera morbus*, les médecins crurent alors devoir s'en tenir aux conseils des théories subtiles que leur inspiraient leurs idées métaphysiques. Il n'était plus alors possible d'espérer qu'ils attaqueraient le mal au moyen d'une médication rationnelle; aussi vit-on surgir une foule de contradictions qui décidèrent les praticiens à recourir aux remèdes les plus opposés. On a, d'une main, offert aux patients des stimulants, tandis que de l'autre on leur administrait les antiphlogistiques, et cela presque dans le même instant. Ce système, inoui dans les fastes de la médecine, fut le triste effet de la vieille méthode de l'*à priori*.

Jusqu'à ce que l'expérience régulière nous apprenne que les différents stades du *cholera morbus* sont autant de maladies de nature diverse, toutes concentrées en une seule (ce qui répugne au sens commun et aux faits légitimement acquis), il sera de toute impossibilité de justifier l'opposition des médications employées. Personne ne niera ce que nous venons de dire du *cholera morbus*, comme personne ne pourra se refuser à répéter avec nous que les fautes commises, pour le combattre, doivent être attribuées au raisonnement faux et grossier de prétendre guérir en recourant à la méthode de traiter les maladies *à priori*.



CHAPITRE II.

Suite des faits constatant l'insuffisance de médicamenter *à priori.*

Quoique l'expérience de tant de siècles soit diamétralement opposée aux résultats que l'on demandait à la méthode de traiter les maladies *à priori*, les médecins n'en ont pas moins conservé l'habitude de vouloir pénétrer, par les voies métaphysiques, dans le sanctuaire de la nature souffrante, pour y découvrir les moyens d'arriver à la solution du problème, sans se douter qu'ils s'éloignaient de plus en plus du but proposé ; une fausse direction entraîne sans cesse dans l'erreur, il devient alors impossible de sortir du cercle vicieux où l'on s'est précipité. En effet, tous les médecins ignorent encore si la fièvre dite sinoque (qui est une maladie des plus communes), est idiopathique, si elle provient d'une irritation locale ou bien si elle procède d'une inflammation interne ; à cette incertitude il faut rapporter une foule de méprises plus ou moins fâcheuses, et par une conséquence nécessaire à l'abus de tout caractériser par l'*à priori*.

Un autre fait non moins désastreux auquel les praticiens auraient dû donner plus d'attention depuis fort longtemps, est la considération de la phlogose. Cette maladie frappe les yeux de tous, tant elle est habituelle et se trouve constamment unie aux signes extérieurs les plus palpables, et cependant elle n'en est pas moins encore un phénomène très-obscur, non-seulement parce que la seule idée d'une excessive excitation n'est point satisfaisante, mais encore parce que jusqu'ici personne n'a pu comprendre le véritable état dynamique du principe sensitif de la personne affligée de phlogose ou de toute autre maladie. Par la même raison, l'on croupit dans l'incertitude relativement à la fièvre ardente; on ne sait point si elle est une espèce du genre inflammatoire ou bien une maladie composée de l'une et de cette autre que les médecins appellent *fièvre bilieuse*. Tel est le résultat de la mauvaise voie adoptée pour connaître la cause prochaine et la nature des phénomènes morbifiques, quand on néglige l'étude approfondie de leur forme externe ou des symptômes des maladies.

On a bien tenté plus d'une fois de pénétrer dans l'intime caractère, dans la partie secrète des diverses affections du système nerveux, mais la nature s'est constamment refusée aux plus pressantes investigations. Il est vrai de dire que l'on s'y est mal pris en se plaçant sous l'influence métaphysique; voilà donc pourquoi, après tant de travaux

inutiles, on ne connaît pas plus le mode d'existence de ces diverses affections dans les nerfs que lorsqu'on les entreprit. Les affections nerveuses sont encore, comme par le passé, indéfinies, enveloppées de ténèbres; et comme elles ne laissent point après elles de traces d'altération organique, quand cela arrive par hasard il n'en résulte point un avantage direct, puisque les moyens les plus raffinés, mis en œuvre pour les observer, sont insuffisants pour les rendre palpables aux sens. Tout ce que l'on sait de ces maladies se réduit à la simple et nue connaissance qu'elles affectent avec une étonnante sympathie, le système nerveux, en l'envahissant tantôt d'une part, tantôt de l'autre, tantôt d'une manière remarquable, tantôt suivant une règle mystérieuse; mais la détermination du siége principal n'amène pas à l'indication de son caractère propre. En d'autres termes, le système nerveux est le siége et le foyer de plusieurs affections, mais on ignore leur nature; aussi l'art se montre-t-il incapable de les traiter régulièrement et toujours avec un égal succès. Puisque tous les médecins avouent sans détours, que pour la cure des maladies nerveuses, le cas le plus habituel est de se laisser guider par un mode aussi vague qu'il est incertain, quand il n'est pas positivement nuisible, comme on le voit d'ordinaire pour les diverses sortes de paralysie, épilepsie, tétanos, pour la chorée, la catalepsie, etc. Et combien de fois ne reparaissent point les mêmes

maladies de nerfs, après les avoir guéries? Le spasme, les vertiges, les crampes, les migraines, et autres semblables affections nous en fournissent chaque jour de nombreux et humilians exemples.

Ou les affections nerveuses résistent souvent aux moyens inventés jusqu'ici pour les combattre, ou elles dégénèrent en désordres plus ou moins graves, plus ou moins fatals, principalement quand elles intéressent l'organe cérébral. D'un autre côté, il est nécessaire d'avouer que l'on ne connaît point comment la nature opère, quelle est sa véritable marche dans le moment de l'invasion, dans celui du développement et de la métastase; on ignore la cause qui les détermine à sympathiser ensemble, avec l'organe cérébral et avec les nerfs. D'autre part, l'on doit fort peu attendre des apparences anatomiques pathologiques (quand celles-ci se manifestent) parce qu'elles ne diffèrent point des effets produits par les mêmes affections ou accidents survenant durant leurs longues périodes, puisqu'il résulte de l'observation pratique que les traces d'altération organique qu'elles laissent sur le cerveau ou sur ses membranes, proviennent de l'irritation ou congestion des vaisseaux sanguins. L'une ou l'autre affection nerveuse peut à la longue engendrer des perturbations soit sur la dure-mère, soit dans la substance même du cerveau. Il ne convient pas d'en inférer cependant que ces altérations organiques en font la cause prochaine ou éloignée, et qu'elles

en constituent, comme on le répète vulgairement, le fond ou la nature intime. Il vaut beaucoup mieux dire que les affections nerveuses et les altérations organiques que l'on observe dans l'ouverture des cadavres de personnes mortes de semblables maladies, sont, les unes comme les autres, le produit d'une irritation ou congestion qui peut survenir d'un instant à l'autre. C'est la congestion qu'il faut combattre au début de certaines maladies du système nerveux, et non pas les altérations organiques qu'elles amènent après elles, parce qu'alors il est trop tard et inopportun le moment de les attaquer. Les preuves de ce que nous avançons nous sont fournies par l'observation pratique. Par exemple, nous convenons en effet que chez certains individus, ayant succombé à l'épilepsie, on a découvert, en les disséquant, plusieurs tubercules dans le cerveau, mais chez le plus grand nombre on n'en trouve aucune trace, nous ajouterons même pas le plus petit indice d'une altération quelconque de cet organe, ce qui prouve que l'épilepsie peut exister sans qu'il y ait dérangement positif dans le tissu du système cérébral. Voilà ce qui nous porte à dire que l'irritation ou la congestion peut déterminer une excroissance sur la dure-mère, l'épaisseur extraordinaire de son tissu, des tubercules sur le cerveau des personnes mortes de maladies nerveuses.

On sait que le cerveau des fous se montre souvent, tantôt pour ainsi dire dur, tantôt réduit à

une mollesse extrême, ou bien fongueux ou surchargé de tubercules; tandis qu'à l'autopsie d'un grand nombre de corps ayant également succombé aux accès de la folie, le cerveau s'est trouvé sans taches et dans l'état normal le plus satisfaisant. Ce fait prouve de la manière la plus évidente que les altérations du cerveau (quand elles existent) sont dues au désordre dynamique, ou désaccord primitif des forces de l'organisme, et non point qu'elles sont la condition pathologique ou la cause prochaine de la folie. Pour corroborer une semblable conclusion, vient s'adjoindre l'allure qui résulte du développement ordinaire des affections organiques. En effet, lorsqu'une partie quelconque de la machine humaine, pour une cause ou pour une autre, est assaillie par une maladie ou une simple affection, celle-ci, de son côté, peut changer peu à peu sa structure saine en morbifique, parce qu'il est naturel que, si l'action des vaisseaux sécrétoires de la partie malade vient à s'altérer à cause du séjour plus ou moins prolongé de l'affection, les mêmes vaisseaux ne transportent plus les molécules homogènes ou les substances propres à son organisation, et de là vient l'altération des parties affectées qui frappe les yeux de l'anatomiste dans l'autopsie. Comment peut-on alors découvrir la nature des premiers linéaments des maladies internes empreints sur le tissu des viscères ou des organes, quand on voit que les altérations organiques sont l'effet,

l'accident ou la conséquence du cours plus ou moins long de ces mêmes maladies? Le secret est tout entier dans l'art d'en distinguer le début dynamique, sans perdre un temps précieux à chercher, sans espoir de succès, ce qui échappe aux sens. Autrement le désordre de l'action vitale des parties affectées ne peut, à la longue, qu'augmenter et devenir la cause de ces altérations organiques que la majorité des médecins confondent, bien à tort, avec la nature des maladies internes.

De tout ceci l'on peut clairement conclure que toutes les maladies du corps humain, physiques ou morales, ont été considérées sous un point de vue diamétralement opposé à celui de la nature, et cette grave erreur d'exprimer avec de fausses couleurs la physionomie (qu'on me passe l'expression) des infirmités humaines, a nécessairement donné plus d'énergie à la résistance qu'elles ont opposé aux efforts des praticiens sages et expérimentés.

Il est impossible de nier que le scorbut, par exemple, les scrophules, l'asthme, la phthisie pulmonaire, etc., continuent à rendre nuls les moyens les plus héroïques employés contre eux. La raison de ce pénible et douloureux fait réside positivement dans la fausse direction que suit l'art de guérir; elle l'induit à déclarer que le scorbut consiste dans une dissolution putride des humeurs, dans la prostration des forces des solides, et même dans la triste combinaison de cette double circonstance;

aussi, par suite d'une théorie aussi ridicule, tout remède est impuissant pour combattre le scorbut avec chance de succès et dans le sens de la nature.

On s'appuie sur un semblable fondement relativement aux scrophules, puisqu'on assure que cette affection consiste tantôt en une acrimonie du sang, tantôt en une sorte d'acidité de sa partie séreuse, et même en une atonie générale ou dissolution de tout le système. De la sorte il devient impossible d'y porter remède et d'offrir la moindre résistance aux progrès du mal. Il en est de même de l'asthme; quand on le considère *à priori*, les médicaments demeurent sans action; l'hypothèse sur laquelle on s'appuie, rend le mal rebelle à tout ce que l'on veut lui opposer. Que peuvent contre la phthisie pulmonaire les remèdes pectoraux, émollients, adoucissants, le lait d'ânesse et autres dont on fait ordinairement usage? Si on les considère comme agents médicamenteux, ils ne diffèrent point des palliatifs, qui sont incapables d'amener une guérison réelle; ils leur ressemblent en tout et pour tout, puisqu'ils dérivent de la fausse opinion que l'affection des poumons est un état local d'irritation, ou, comme le disent quelques médecins, d'une congestion chronique. Ils la médicamentent par les contre-stimulants, tandis que d'autres emploient des remèdes pour arrêter les altérations de la mixtion organique, dans lesquelles ils voient la nature du mal. En attendant, au milieu de ces contradictions, la phthi-

sie pulmonaire, sans se détourner aucunement de sa marche rigoureuse, continue à sévir, à léser les viscères et les organes du malheureux patient; elle épuise incessamment le peu de forces physiques et morales qui lui reste, et il finit par exhaler sa pénible vie comme la flamme quitte la lampe qui n'a plus d'huile. Tel est l'affligeant tableau que déroule sans cesse devant nous une pratique mal entendue, une théorie désastreuse.

Arrêtons-nous un instant sur le mode adopté pour arriver à guérir le squirre, le cancer et les autres sortes d'infirmités voisines. Dans le premier et second cas, la médecine a recours, ici, aux remèdes estimés contraires au sang épaissi; là, à ceux que l'on regarde comme héroïques contre les tumeurs phlogistiques accompagnées de certaines altérations organiques particulières; ailleurs on donne pleine confiance aux agents curatifs employés pour combattre et détruire la diathèse de l'assimilation ou l'altération inconnue de la mixtion organique. Aussi arrive-t-il que le squirre et le cancer manifeste résistent habituellement aux procédés indiqués, dont le nombre et la variété témoignent assez de l'impuissance de la méthode suivie jusqu'ici.

Les remèdes appelés altérants ont été et sont encore en usage pour détruire les diverses sortes de dartres, et cependant elles se montrent récalcitrantes à tous les moyens employés dans la vue

de purifier la masse du sang et celle des humeurs blanches. L'observation pratique nous apprend qu'on n'a pu les guérir radicalement, ce qui n'empêche pas de recourir toujours aux palliatifs, les seuls jusqu'ici par l'art recommandés.

Une aussi vicieuse méthode pour attaquer les diverses éruptions humorales, la gale, les croûtes laiteuses, la teigne, etc., est la véritable cause, il ne faut point se le dissimuler, des effets nuisibles qui en résultent (bien plus souvent qu'on ne se l'imagine). Toutes les fois que l'on a recours, pour la médication de ces affections, à l'usage extérieur des onguents ou cérats d'ordinaire à base de substances caustiques, il arrive nécessairement de leur impropre emploi de nombreux et graves accidents. En nettoyant, ainsi que cela se pratique, la tête ou la peau des pustules, croûtes ou autres éruptions qui s'y manifestent, on enlève simplement les parties visibles, tandis que l'on concentre à l'intérieur, on augmente la puissance dévorante du principe morbifique : dès lors il n'est point difficile de s'assurer pourquoi ces maladies reparaissent plus ou moins de temps après la prétendue guérison, et, ce qui est pire, encore moins de découvrir l'origine de ces désordres chroniques qui viennent aggraver la position du patient et lui rendre le fardeau de la vie si pénible à porter.

Et pourquoi la goutte se montrerait-elle aussi opiniâtre à tous les remèdes, même après la longue série d'essais de tous genres que les médecins

ont tenté pour la combattre, si la cause primitive n'existait pas tout entière dans la fausse route adoptée jusqu'ici, si l'on n'était pas en droit de l'attribuer aux théories erronées, préconisées par nos premiers maîtres et que nous suivons toujours aveuglément? Ils ont cru, quelques-uns de nos maîtres les plus illustres, que la goutte consiste dans un certain malaise de certains tissus organiques associé à une altération correspondante des humeurs lymphatiques; les autres l'attribuent à la disproportion de divers fluides animaux, à l'atonie des extrêmes articulations du corps, enfin à une affection locale phlogistique de ces mêmes parties. Erreurs, cent fois erreurs! Comment s'étonner dès lors que la goutte, demeurée indomptable, résiste aux efforts de l'art et triomphe à la fin des nombreux spécifiques plus ou moins vantés qu'on lui oppose? C'est au contraire une conséquence nécessaire des étranges théories sur lesquelles on s'appuie, et que, à mon profond regret, je vois encore adoptées, soutenues par les meilleurs praticiens.

J'en dis tout autant de la cause prochaine que l'on attribue au diabète, dont tantôt j'entends démêler la cause dans les désordres de l'estomac et du système chylificateur, tantôt dans un épaississement morbifique du sang produit par le trouble des fonctions assimilatrices. On prétend aussi en reconnaître le germe dans le mouvement rétrograde des vaisseaux chylifères, dans la con-

dition morbifique des reins, et dans toute autre semblable hypothèse ou abstraction métaphysique. Où l'erreur préside, les remèdes auxquels on a recours, n'ont aucune efficacité; loin d'agir utilement, ils sont non-seulement insuffisants, mal indiqués, encore plus mal appliqués, mais ils sont, de plus, contraires et très-nuisibles. Il est, en effet, impossible de nier un fait acquis par l'expérience, celui que les personnes affectées de cette maladie, à raison de la continuelle et exorbitante quantité d'urines qu'elles sécrètent (ce qui est la partie visible de la maladie), amaigrissent chaque jour de plus en plus, leurs pieds gonflent, la prostration des forces se dénonce à tout instant par la fréquence et la petitesse du pouls; une sorte de fièvre lente se déclare et s'enflamme davantage; son action dévorante, d'une part, et l'évacuation toujours croissante des urines de l'autre, épuisent les sources de la vitalité et finissent par éteindre le flambeau de l'existence. Qui croirait cependant que, malgré cette observation pratique, malheureusement trop commune, la médecine s'entête à demeurer stationnaire dans le chaos des plus anciennes, des plus ridicules méthodes consacrées, pour chercher, pour établir la cause directe du diabète et pour arriver à sa cure prétendue? Ajoutons, de plus, qu'elle ne fait rien, absolument rien, afin d'en sortir et apporter un soulagement prompt, efficace et vraiment raisonné aux longues et pénibles douleurs de ceux

qui souffrent si cruellement. Ils ne trouveront donc point une âme compatissante, un cœur généreux qui viennent verser sur eux un baume salutaire et mettre un terme à ces tiraillements d'entrailles, à ces rebelles affections rhumatismales, arthritiques qui les accablent nuit et jour, qui les clouent, pour ainsi dire, des mois, des années entières sur un lit auquel ils demandent en vain quelques heures de repos! Eh quoi! cet affligeant spectacle n'émouvera point la pitié de ces savants qui, par état, sinon par élan, se dévouent au soulagement de l'humanité, qui, tout en acceptant le bonnet doctoral, s'engagent à réunir leurs efforts, à faire servir les résultats d'une pratique éclairée pour trouver le véritable remède aux infirmités passagères ou constantes de la vie! Le premier pas à faire dans la vue d'accomplir ces devoirs sacrés, c'est de rompre avec l'abstraite théorie d'asseoir les éléments de la médication du rhumatisme sur l'excès de l'acide urique, lorsqu'il est uni, selon l'expression vulgaire, à une fluxion nerveuse ou sanguine. Ce n'est point là que l'on trouvera son caractère intrinsèque. Ils ont tort les médecins qui basent leur mode de cure sur l'état phlogistique du système musculaire et des grandes articulations, et plus encore de lui en attribuer la cause. La patente insuffisance des procédés de l'art fait que l'on abandonne les malades aux séductions de l'empirisme, toujours prêt à les circonvenir, et l'on porte un coup mortel à

l'existence; en même temps l'on discrédite les ressources de la science et on l'empêche de progresser.

Une autre observation propre à démontrer le vice essentiel de la médecine pratique ordinaire, c'est l'inefficacité constante des remèdes auxquels elle a recours pour combattre la gravelle et prévenir la formation des calculs urinaires. Ces remèdes, comme chacun peut s'en convaincre, sont ou trop faibles, ou stériles, ou souvent fâcheux, par suite de l'absurde méthode qui les enseigne. Quand on dit positivement que la nature de la gravelle et des calculs urinaires réside dans l'acidité et la crudité de l'estomac, dans l'excès d'acide urique, du phosphate de chaux, de l'ammoniac et de la magnésie; de plus, dans un état nerveux ou dans le concours des fonctions assimilatrices en désordre, etc., etc.; est-il permis de croire qu'une médication dirigée d'après ces conditions hypothétiques soit rationnelle et bien fondée, d'autant plus que les douleurs déterminées par la gravelle et les calculs urinaires cessent pendant l'action des remèdes, et qu'elles reviennent et se manifestent plus déchirantes, souvent avec plus de durée, aussitôt que cette action perd de son influence?

Notons maintenant la marche non moins irrégulière, non moins fausse de la médecine pratique contre l'invasion et les progrès du croup : cette cruelle maladie se joue aussi, le plus souvent, des

remèdes qu'on lui oppose. Ce qu'il importe de remarquer à son sujet, c'est de voir les médecins confesser ingénuement qu'ils ignorent s'il est une espèce d'inflammation de la trachée-artère, une maladie épidémique, ou bien un désordre *sui generis*, ou même une simple affection nerveuse, et cependant ce sont ces circonstances plus qu'incertaines qui les dirigent dans la cure! Et vous estimez cela le résultat d'un art philosophique, et vous vous flattez d'obtenir par cette voie tortueuse d'utiles enseignements! Erreur, je le répète et le redirai sans cesse. Examinons le mal sur le plus grand nombre des enfants attaqués par le croup, nous les voyons sans cesse soumis à son indocilité, même après l'emploi des dégoûtants dérivatifs, tels que vésicatoires, synapismes, sangsues, vomitifs, purgatifs, et bien d'autres moyens inutiles auxquels on a eu recours durant la prétendue médication. Cette triste et pénible certitude acquise au lit des patients n'est-elle point assez forte, n'est-elle donc point assez déchirante pour dissuader les médecins et les amener à rompre en visière contre le système absurde *à priori?*

Si je m'arrête un instant sur l'hydrophobie, sur cette atroce maladie qui résiste avec tant de violence à tous les moyens de la vieille médecine, l'âme sensible et philanthropique ne peut qu'être étonnée de l'entêtement apporté dans le mode de l'attaquer. Au lieu de fixer ses regards sur le désordre vraiment extraordinaire, j'allais dire ef-

frayant, que ce mal détermine dans le système physique et moral de l'homme ; au lieu de recourir aux lumières que fournit l'expérience pure et de lui demander le remède efficace pour combattre et détruire ce principe dévastateur, la masse des médecins demeure oisive : stupide spectatrice, quoique intérieurement, du moins je le crois, déchirée de son insuffisance, elle attend la fin horrible de cette scène tragique. Elle ne sait pas même éveiller la plus légère étincelle d'espoir chez son patient, en lui présentant, avec une sorte d'assurance, les remèdes si souvent annoncés pompeusement dans les feuilles périodiques et au sein même des académies de médecine; c'est qu'en effet ces spécifiques n'ont aucune valeur réelle, c'est qu'ils n'offrent même pas un palliatif de quelques instants, parce qu'ils ont été conçus sous l'influence d'une théorie mensongère, toute spéculative, étrangère à l'étude approfondie, qui ne s'acquiert qu'au lit des malades et non dans le silence du cabinet.

Que conclure de tout ce qui précède? Du moment que vous avez pour but réel et constant la conservation du plus précieux de tous les trésors, je veux dire la vie, chef-d'œuvre de la création, c'est pour vous un devoir, en même temps un besoin sacré de bannir du domaine de l'art de guérir la vieille méthode de l'*à priori*, comme étant la source première, comme étant la source essentielle des lamentables pertes causées dans les

familles, des irréparables désordres déterminés chez les malades. C'est un joug honteux qu'il faut secouer à jamais, afin d'ouvrir à la médecine du XIXe siècle la véritable voie de l'observation. Après tous les faits exposés ci-dessus, avec la certitude désormais acquise de l'insuffisance, disons mieux, du déplorable résultat des moyens curatifs recommandés et employés jusqu'ici par la médecine pratique ordinaire, je dis, avec la plus intime conviction, à tous les médecins de la terre, ouvrez les yeux sur la société entière qui vous accorde sa confiance, reconnaissez l'erreur de fonder la cure des maladies internes sur la nature, la cause prochaine ou leur condition pathologique; émancipez-vous, élevez-vous à toute la dignité de votre art, laissez à l'imposteur les recherches métaphysiques et les théories absurdes; profitez de l'expérience des siècles passés, de l'état actuel des connaissances médicales et des précieuses lumières que versent sur vous les progrès incontestables des sciences exactes, faites-en sans cesse l'application, et vous placerez la médecine au rang des plus nobles, des plus utiles inventions de l'esprit humain; vous serez véritablement les amis, les bienfaiteurs des affligés!

CHAPITRE III.

De la Méthode symptomatique.

L'autre méthode que nous entreprenons d'examiner sous toutes ses faces et dans ses diverses circonstances, est précisément celle que l'on désigne par le mot *symptomatique*. Une certaine classe de médecins, considérant que, par les spéculations de l'esprit, on arrivait difficilement et sans profit à découvrir l'essence ou nature intime des maladies internes (sujet d'immenses recherches faites infructueusement durant plusieurs siècles), convint de battre une route nouvelle et d'adopter un système non encore connu, auquel ils donnèrent le nom de *méthode symptomatique*. Nous allons voir si ses inventeurs et ceux qui s'en déclarèrent les partisans, ont répondu à l'espoir qu'ils ont fait naître d'améliorer par là la condition de l'art de guérir, et quels furent les résultats des observations pratiques auxquelles ils se livrèrent. Disons, auparavant, que la chimie, la physiologie et les autres rameaux de l'arbre des sciences naturelles, tendent sans cesse à grandir et prennent

de jour en jour une consistance plus vigoureuse, tandis que la médecine pratique demeure jusqu'ici dans l'ornière, occupée uniquement de disputes de mots sur les maladies, sur leur médication, et, encombrée d'ennuyeux romans pathologiques, continue à tenir les praticiens dans ses incertitudes. Ce prélude n'est certes pas de nature à déterminer le plus grand nombre des praticiens en faveur de la méthode symptomatique, laquelle n'a réellement pas fourni un fond utile, et n'a en définitive point répondu au but proposé : c'est ce qu'il nous faut démontrer.

En premier lieu, la méthode symptomatique, qui veut distinguer et traiter les infirmités du corps humain en suivant l'indication offerte par la diversité des signes extérieurs, ne peut et ne doit point embrasser toutes les connaissances désirables pour arriver à une médication régulière et certaine. S'il n'en était pas ainsi, et si la seule connaissance des symptômes variés des différentes maladies pouvait suffire pour en diriger le traitement, il ne serait plus possible de comprendre pourquoi l'hydrophobie, la peste et la goutte, le choléra-morbus, la phthisie pulmonaire et bien d'autres maladies opposent encore une résistance aussi opiniâtre aux remèdes les plus héroïques dont l'art use pour les combattre? Comment s'expliquerait-on la divergence des opinions, non-seulement sur les habitudes de ces mêmes maladies, mais encore sur les moyens de s'opposer à

leur invasion, à leur développement et à leur ténacité, quand les symptômes se montrent constamment les mêmes aux yeux des praticiens? Il faut donc voir ici la preuve évidente que la simple connaissance des signes extérieurs est insuffisante pour en bien saisir la forme extérieure, pour en suivre la marche, ainsi que pour leur appliquer un traitement convenable.

Que la science acquise par la médecine symptomatique (ce mot toujours pris dans le sens de ses partisans) ne soit point dans le fait capable de satisfaire un vœu de l'art, cela se déduit de la nécessité reconnue, avouée par différents praticiens, de la rendre plus complète par la publication de leurs observations. Qu'en est-il résulté? Ils ont déclaré que toutes les maladies qui se montrent indociles aux moyens employés contre elles, dépendent d'une source inflammatoire, et doivent être traitées par les contre-stimulants : telles sont, pour eux, la goutte, la phthisie pulmonaire, l'hydrophobie, etc., et cependant toutes ces diverses maladies n'ont pas moins cessé d'être incurables comme auparavant, et la médecine symptomatique, malgré les grands noms des médecins partisans de cette doctrine, est demeurée dans son imperfection primitive!

De son côté, l'étude pratique prouve également, et de la manière la plus évidente, les vices de la méthode symptomatique. D'abord elle nous apprend combien il est difficile, pour ne pas dire

impossible, de distinguer toujours une maladie d'une autre par le seul moyen de la diversité des signes extérieurs, puisque souvent les mêmes symptômes appartiennent à des maladies bien différentes l'une de l'autre. Ainsi, par exemple, la paralysie, certains tétanos, plusieurs sortes d'apoplexies, et autres, d'après les idées reçues, peuvent dériver tantôt d'excès, tantôt de défaut d'excitation, en d'autres termes, ici par trop de vigueur, là par son manque absolu, et cependant ces deux espèces de tétanos et d'apoplexie, que l'on doit considérer comme des affections de nature diverse, se font remarquer avec les mêmes symptômes. Ce que j'avance ici s'applique à d'autres maladies, ainsi que j'aurai plus tard l'occasion de le démontrer, lesquelles sont accompagnées de signes apparents semblables, tandis que l'une diffère de l'autre maladie.

N'est-il pas, en effet, arrivé mille et mille fois, pour en citer seulement un exemple, de prendre la toux sèche qui tourmentait incessamment certains individus suspectés de débile complexion, comme un indice infaillible de la présence de tubercules sur les poumons, tandis qu'elle dénonçait plutôt une affection du foie, *et vice versa?* Or, en dirigeant, comme on l'a vu en plusieurs circonstances, les remèdes sur l'organe sain, lorsqu'ils devaient agir uniquement sur l'organe véritablement affecté, qu'en est-il résulté? On est tombé dans une double erreur, on a donné plus

d'énergie au mal, qui s'est étendu de plus en plus, faute de secours de l'art, et l'on a porté atteinte à un organe fonctionnant régulièrement, et en son état normal, on l'a tourmenté par d'inutiles médicaments, et mis le malade dans une situation beaucoup plus fâcheuse que celle dans laquelle il se trouvait avant cette cruelle bévue.

Plusieurs autres maladies s'annoncent, comme je viens de le dire, par des signes semblables : c'est particulièrement le cas de la pleurésie, de la pulmonie, de la carditis, etc. Comment peut-on les distinguer l'une de l'autre avec toute la certitude désirable? Ces trois sortes d'inflammations ont l'habitude de produire les mêmes symptômes; je veux dire la difficulté de respirer, la fièvre, les douleurs de poitrine, un pouls inégal et acceléré, et même une toux sèche, ou suivie d'une légère expectoration. Certes, le plan de conduite à y suivre doit être identique, mais il est nécessaire d'adapter la dose et la variété des remèdes au mode de sentir de l'organe vraiment affecté. Il y a ensuite d'autres précautions à prendre, des modifications à y introduire, et cependant la difficulté de déterminer avec assurance le véritable siége de l'inflammation, empêchera toujours de profiter de ces considérations dans le traitement.

D'une autre part, la seule lumière des symptômes ne permettra point de voir, s'il s'agit, dans la pratique, d'un anévrisme de l'aorte, ou d'un anévrisme de l'un des deux ventricules du

cœur, par la raison que ces affections organiques sont accompagnées de symptômes absolument semblables, symptômes qui ne varient pas non plus dans l'épaisseur ou ossification de l'un ou de l'autre ventricule, de l'une ou de l'autre oreillette du cœur, et même d'un tronc artériel. Toutes ces différentes affections offrent également un pouls inégal ou intermittent, une respiration plus ou moins pénible, l'altération des traits du visage, un sentiment d'oppression, de vagues évanouissements, et enfin les autres caractères d'une difficile et fatigante circulation du sang. En de semblables circonstances, il serait étrange de prétendre assigner avec certitude le véritable siége du mal, dont la connaissance influe directement sur son traitement régulier.

La diversité toujours trompeuse des symptômes le devient bien plus encore dans les maladies compliquées, où il y a à considérer les symptômes des affections locales, souvent de formes différentes de celles des maladies générales. Et quand, à ce concours de symptômes désordonnés se joignent les symptômes dus à l'action des remèdes, appliqués bien ou mal, qui trouble l'organisme et tout le système des nerfs sympathiques, comment espérer de percevoir, au milieu de ce chaos inextricable de symptômes, la véritable marche à suivre pour soulager le malade ? Ne sait-on pas que les symptômes nés du mouvement sympathique des nerfs s'étendent sur beaucoup d'autres par-

ties du corps, quoique ces mêmes parties (lorsqu'on en excepte leurs relations anatomiques) n'aient aucune autre correspondance directe ni avec le siége spécial ni avec les habitudes ordinaires de ces maladies? Ce cas est bien plus obscur et plus embarrassant, quand les maladies compliquées font invasion sur des individus dont la constitution physique, éminemment nerveuse, acquiert encore plus de sensibilité!

Ainsi, lorsque l'on considère l'observation que plusieurs maladies de caractère opposé sont accompagnées de symptômes semblables; qu'il est difficile de distinguer les symptômes propres des maladies de ceux qui procèdent de causes étrangères à ces mêmes maladies, ou bien qu'on fasse attention à la variabilité des symptômes eux-mêmes dans le cours des maladies, tandis que celles-ci ne changent pas de caractère; lorsque l'on considère, dis-je, ces observations, on peut bien en conclure qu'il n'est plus permis, de notre temps, de parler avec emphase de la médecine symptomatique, de continuer à suivre ses voies tortueuses et impraticables, et de s'arrêter à ses vaines théories: quand toutes les parties des sciences progressent, c'est un devoir de marcher franchement avec elles.

Des professeurs illustres, des écrivains de mérite, de savants praticiens, comme Stoll, Pinel et autres, voulant arracher la médecine symptomatique à ses nombreuses incertitudes, tentèrent de

réduire toutes les maladies du corps humain à leurs plus simples éléments; ils se flattèrent, à l'aide de l'analyse, de détruire l'erreur et d'amener la pratique sur un terrain plus étendu, plus agréable, plus susceptible d'être noblement exploité. Mais la découverte de cet ingénieux moyen ne répondit point, et ne devait point, en effet, répondre à leur attente, car il est impossible de soumettre à une rigoureuse analyse les maladies qui ne sont que de simples phénomènes dynamiques. S'étant donc aperçus de l'inutilité de ce procédé et de l'exiguité des ressources qu'ils comptaient en retirer, ils tournèrent leurs pensées vers l'expédient d'en analyser les formes extérieures ou les signes apparents et de leur demander des lumières pour une médication plus certaine. Il nous importe de louer ici leur zèle et leur perspicacité qui servent à l'appui de ma critique, puisqu'ils ont, du moins tacitement, prononcé l'insuffisance des moyens recommandés par la méthode symptomatique, puisqu'ils ont inspiré aux hommes transcendants que j'ai nommés plus haut une défiance positive de ses ressources et le besoin d'en chercher d'autres ailleurs.

L'entreprise de Stoll et de Pinel n'ayant pas obtenu tout le succès qu'ils en attendaient, elle détermina plusieurs autres médecins à suivre une autre voie, et, pour atteindre le but désiré, ils inventèrent divers moyens d'investigation et les instruments nécessaires pour les pousser aussi

loin que possible. Leur objet était d'éclairer l'obscur diagnostique de certaines maladies. Ils se servirent de la percussion, du tact, de l'inspection des formes et des mouvements du thorax; ils eurent recours à la mesure comparée des deux côtés de la poitrine que venait de perfectionner le célèbre docteur Chomel, et à l'ouïe immédiate ou médiate, ainsi qu'au pleximètre, au diapason, etc., etc. Il est bon de noter ici en passant que l'idée d'employer ces différents modes d'exploration, remonte à une époque assez éloignée, puisqu'ils se retrouvent dans les écrits du vieillard de Cos. D'après le dire des plus doctes auteurs, le grand Hippocrate se servit le premier de la percussion; Avenbrugger en renouvela l'usage de longues années après. De son côté, l'illustre Bichat préconise la pression abdominale, qui fut aussi, bien avant lui, l'une des voies d'investigation des plus anciens médecins. Je ne connais que l'invention du stéthoscope, due au célèbre Laennec, qui lui appartienne entièrement; elle date de ces derniers temps.

Les médecins et les chirurgiens se servent aujourd'hui généralement de cet ingénieux instrument pour démêler très-distinctement les mouvements non naturels des organes du thorax et de l'abdomen. Avec son aide, quand on sait le manier adroitement, il est facile de s'assurer de la présence, non-seulement de certaines grossesses obscures, de l'ascite, de l'anévrisme interne, des

fractures profondes, etc., mais encore de reconnaître l'existence des affections organiques de la poitrine et de l'abdomen. La même pensée d'améliorer la condition de la médecine symptomatique a fait imaginer à l'estimable docteur Piorry son pleximètre.

Une route était ouverte devant eux, celle du pouls; ils n'ont point su s'y lancer, ni l'explorer même en ses abords; et cependant nos premiers maîtres les y conviaient et leur disaient que c'était un symptôme important de la présence de certaines maladies. Hippocrate, Galien, Aëtius, Pierre Salio, Actuarius, Strutius, Solano, Bordeu, Fouquet; Cirillo et tant d'autres célèbres praticiens eurent tous recours à l'observation du pouls afin de dissiper l'obscurité du diagnostique d'un grand nombre de maladies. Celui qui étudiera soigneusement l'histoire de la sphygmique, ou connaissance du pouls, verra bientôt combien elle a contribué à débrouiller le chaos des signes diagnostiques et le pronostic des maladies. C'est guidé par le pouls que Solano annonçait l'arrivée prochaine d'une diarrhée ou d'une hémorrhagie dans les maladies aiguës, selon qu'il le trouvait intermittent ou redoublé. Fouquet, à son tour, reconnaissait, à la lumière, des pouls, qu'il appelait organiques, la présence des affections locales: ce tact sûr, il le devait à une longue étude pratique.

Et cependant, personne ne sera tenté de le nier, le plus grand nombre des médecins fait fort peu de

cas, je devrais dire n'accorde aucune importance à l'observation du pouls. Cette sorte de dédain est plus grave qu'on ne se l'imagine. Vous les voyez bien, en approchant un malade, allonger la main pour tâter le pouls; mais c'est plutôt un reste d'habitude, un usage reçu, qu'un moyen d'exploration. Je ne saurais trop les blâmer de le négliger, de ne pas en faire le sujet de leurs méditations, un point essentiel d'étude. Il est de notre devoir de saisir toutes les voies qui s'offrent à nous pour surprendre les opérations de la nature, pour en tourner toutes les faces, pour en démêler les nombreuses et variables circonstances. Quand on possède bien les divers modes de la circulation du sang, et c'est le pouls seul qui nous y conduit, on se rend facilement compte des fonctions de la vie et de leurs altérations : le mouvement du pouls en exprime toujours la situation morbifique; il en est le langage, si je puis me servir de ce mot. C'est ce qui me fit dire dans mon livre sur la science du pouls « que le battement de l'artère est une seconde parole qui nous a été donnée par la nature; si elle n'est point infaillible, elle est au moins un moyen d'arriver plus sûrement à la probabilité; lorsqu'il ne comprend point cette parole, le médecin est privé d'un bon guide au lit du malade ; le battement du pouls est l'organe de communication entre la nature et le médecin (1). »

(1) Consultez l'*Introduction to the Science of the pulse* du docteur Rucco, tome I, page XXXIV.

D'une autre part, on sait que la nature est invariable et toujours semblable à elle-même : ainsi, quelle que soit la doctrine médicale embrassée ou le système médical prédominent, on ne peut enlever au pouls le mérite d'indiquer, dans tous les cas, ses actes et ses opérations. La science du pouls demeure donc inaltérable, comme la nature elle-même, quelle que révolution que puisse éprouver l'art de guérir actuellement ou dans l'avenir.

Dans le même temps que le médecin interroge les mouvemens du pouls, il lui arrive souvent d'avoir en main une montre sur laquelle il fixe une partie de son attention pour en calculer la marche et se rendre un compte fidèle de celle du pouls. Cette double action est contraire aux règles de l'art, en ce qu'elle divise et affaiblit la pensée de l'observateur. A quoi sert de savoir uniquement combien de fois l'artère bat durant l'espace d'une ou de plusieurs minutes, particulièrement pendant la présence des affections locales, dont le diagnostique peut généralement se déduire de certains caractères manifestés par le diamètre de l'artère, et non pas, comme on a coutume de le croire, de la fréquence ou de la lenteur de ses battements? La célérité du pouls peut être accidentelle en santé comme dans les maladies; elle peut résulter, en ce dernier cas, de l'agitation de l'esprit, de la présence du médecin, d'un mouvement de colère ou de toute autre cause morale. En somme, prétendre établir une bonne distinc-

tion dans l'habitude des maladies, en se tenant à la seule connaissance de la célérité ou de la lenteur du pouls, calculée sur l'action d'une montre, c'est s'enfermer dans un cercle vicieux, c'est se livrer à l'absurde (1).

Nous estimons avoir complètement démontré, dans le peu de lignes qu'on vient de lire, toute l'insuffisance des lumières qu'on attend ordinairement de la médecine symptomatique; les plus grands praticiens l'avaient fait bien avant nous dans des termes plus généraux et à des époques plus ou moins reculées, en recourant aux différents auxiliaires propres à dissiper l'erreur; mais, malheureusement, leurs efforts n'ont donné aucun résultat, puisqu'ils n'ont pu parvenir à fixer une base, de faire distinguer par eux les caractères particuliers aux maladies de nature opposée, ni ceux qui doivent conduire à une médication appropriée à leurs phases diverses. Et en admettant, comme nous venons de le dire, que les méthodes d'investigation par eux indiquées ont une tendance quelconque à éclairer le diagnostique des affections organiques de la poitrine et de l'abdomen, on est toujours autorisé à leur demander quels sont les procédés utiles qu'ils ont établis pour arriver à une guérison positive avec la médecine symptomatique.

Le plus grave reproche que nous puissions

(1) Voyez l'ouvrage cité, tome I, page xxxv et xxxvij.

adresser à ce système est, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, celui de diriger plus habituellement les remèdes contre le symptôme le plus intense, le plus visible, celui qui, par conséquent, fatigue le plus le patient; ce qui donne à croire qu'une maladie quelconque consiste en un seul symptôme et qu'elle cesse aussitôt qu'on est parvenu à l'affaiblir; tandis que dans tous les cas de maladie, il importe de s'opposer au développement du principe qui la soutient ou la *fait exister*, en détruisant tous les symptômes qui en font la partie visible et curable, et ne point s'attacher spécialement à celui qui afflige le plus le patient.

En résumé, le système symptomatique se trouvant fondé sur la fausse base d'induire la nature et l'habitude des maladies par la diversité de leurs signes extérieurs, n'offrant réellement au médecin aucune voie pour asseoir son jugement et le diriger avec quelque certitude dans la connaissance du diagnostique et à la cure rationnelle des maladies; le système symptomatique s'éloignant sans cesse de la nature, et ne conduisant positivement point au but que l'art se propose, ne peut être ni soutenu par la science, ni approuvé par l'observation pratique, encore moins adopté et suivi par tout médecin doué d'un sens droit, désireux de se rendre compte de ses opérations.

CHAPITRE IV.

De la méthode systématique.

Une autre classe de médecins adverses au système symptomatique ou raisonnablement convaincus de son insuffisance, proclamèrent en son lieu et place la méthode systématique, se flattant qu'elle allait remplir les lacunes de l'autre méthode. Mais la nouvelle impulsion communiquée bien ou mal à l'art de guérir par l'esprit de système, loin d'amener à un résultat utile, l'arracha du chemin droit de l'observation et du raisonnement vers lequel les travaux du vieillard de Cos le dirigeaient. Elle devait nécessairement s'opposer à ses progrès, la méthode systématique, comme nous ne tarderons point à le voir, étant plutôt fille de l'imaginative que celle de l'expérience.

Les systèmes, en médecine, il faut en convenir, se montrent presque tous, à la première vue, semblables aux productions sublimes d'un esprit élevé, mais ils ne sont point toujours, comme ils devraient l'être, l'expression du grand livre de la

nature, puisqu'ils ont tous une tendance marquée à plier la science aux séductions des hypothèses, en la détournant ainsi de la voie expérimentale et de l'observation pratique, l'une et l'autre, sources intarissables de lumière où nous devons aller puiser les éléments de notre science.

Tout ce qui n'est point dans l'ordre de la nature ou ne procède pas de l'expérience pure, peut et doit varier d'un moment à l'autre, et de ce fait nous avons une preuve convaincante dans les annales de la science elle-même. Elles nous apprennent, en effet, que les systèmes, en médecine, ont toujours donné matière à des changements, à des phases diverses, variant sans cesse, à l'exemple de la mode, selon les besoins du luxe ou les caprices de l'imagination. Quand nous nous demandons à nous-mêmes la cause d'une semblable inconstance, nous la trouvons dans la fragilité de leurs principes. Cette fragilité cède, comme cela doit être, à la puissance de la raison, éclairée par la réflexion et par le temps, le juge suprême des inventions humaines! Alors il n'est point surprenant que ces systèmes, après avoir fait beaucoup de bruit, tombent dans le discrédit et se perdent enfin dans le plus complet oubli : c'est la commune destinée de toutes les abstractions métaphysiques, de toutes les théories imaginées dans le silence du cabinet.

Que signifie la pensée de vouloir réduire la science médicale dans les limites étroites d'un système, quelque ingénieux qu'il soit ou puisse pa-

raître? C'est enchaîner l'observation, c'est nier les faits qu'elle nous révèle, c'est parcourir un cercle vicieux, c'est, en un mot, dénaturer la science. Voilà cependant ce que veulent, ce que font les médecins systématiques: en s'arrêtant à un principe universel plus que fantasque, ils renferment le tout dans une partie, ils s'attachent à une observation, ils foulent aux pieds les lois éternelles de la nature, et, fiers de leur œuvre incomplète, ils espèrent planer au-dessus de tous les autres, portés, comme ils le sont, sur les ailes de l'imagination.

Hommes vains, humiliez-vous devant les grands actes de la création, et souvenez-vous que la nature n'a fait ni classes d'individus, ni classes de maladies! L'organisation individuelle varie d'un être à un autre : il en est de même pour les diverses affections du corps humain; aucune n'est parfaitement identique à une autre, chacune d'elles vit de sa propre existence, chacune d'elles présente un phénomène à part, et comme on le remarque dans une langue quelconque, il n'existe pas deux synonymes d'une même valeur; de même il n'est point deux maladies semblables, si l'on en excepte cependant celles qui proviennent d'un seul et même miasme ou principe morbifique, comme la vérole, la rougeole, la petite vérole volante. De là découle la raison pour laquelle la science médicale ne permet plus de distribuer les maladies, d'après la manière des bo-

tanistes, en classes, ordres et genres, ni d'établir de distinctions entre les diverses nosographies qui comprennent de pareilles divisions et le produit de l'art.

A force de classer et de ranger les diverses maladies pour les enclore, qu'on me passe le mot, dans certaines limites, les auteurs de nosographie les ont réduites à un très-petit nombre, quoiqu'il soit réellement indéterminé, pour ne point dire infini, puisque les causes qui leur donnent naissance sont incalculables, diffèrent les unes des autres non-seulement dans leur mode d'action, mais encore selon le degré de force avec laquelle elles agissent sur l'économie animale; d'une autre part, l'on doit considérer aussi bien la situation diverse, toujours variable, dans laquelle se trouvent les individus de notre espèce qui sont exposés à leur influence, que leur manière particulière de sentir. En réfléchissant donc à ce concours de circonstances, il est impossible de ne point s'apercevoir combien est fausse la théorie de soumettre un nombre indéfini de maladies, toujours distinctes les unes des autres, à la direction d'un système médical ou bien à une règle générale. La nature n'adhère point à une semblable tyrannie de l'esprit; jamais elle ne se départira de la loi suprême de l'individualité des personnes et des maladies qui menacent incessamment leur existence.

En d'autres termes, du moment que les prati-

ciens se sont rangés sous la bannière d'un système et qu'ils en ont suivi l'application dans l'exercice de leur art, c'est-à-dire à mesure qu'ils ont prétendu traiter les maladies classe par classe, ils se sont mis ouvertement en opposition avec l'ordre de la nature et ont méconnu l'individualisme des phénomènes morbifiques. C'est à cette erreur que les médecins systématiques doivent sans doute malgré eux, ou du moins à leur insu, l'unique et fausse direction qu'ils suivent tous aveuglément. Ils sont, de la sorte, entraînés à prescrire, sans exception, les excitants ou les remèdes toniques à tous ceux qui ont recours à eux lorsqu'ils sont affligés de maladies d'affaiblissement, comme les anti-phlogistiques, aux patients soupçonnés de maladies par excès de force; tandis que le nombre des maladies est indéterminé, et chacune représente un phénomène individuel et exige une cure spéciale. D'ailleurs, quel est le médecin qui peut se flatter d'embrasser dans son système médical, *à priori*, l'idiosynchrasie ou la variété infinie des tempéraments, les diverses habitudes, les mœurs, la manière de vivre, les inclinations; en un mot, le caractère physique et moral de tant d'individus de sexe et d'âge différents qu'il n'a jamais vus et qui lui sont totalement étrangers? Et cependant il n'est point possible de nier que tous les auteurs des divers systèmes de médecine se sont exposés à la même aberration. Louanges mille fois soient donc données au génie du grand Bacon de Véru-

lame pour avoir jeté l'anathème, dans son précieux *Novum organum scientiarum*, sur l'engouement pour les systèmes; il les déclare les plus redoutables ennemis de la raison, la source de toutes les erreurs, le fléau toxique qui s'oppose à la marche régulière, à l'extension des conquêtes de la civilisation et de l'intelligence.

Suivre pas à pas le progrès de la science à partir d'Hippocrate jusqu'aux médecins les plus renommés de notre temps, dans la vue de scruter les œuvres utiles sorties de leur docte plume, fruits de leurs veilles et de leurs méditations, est, sans aucun doute, un bon système; mais non de s'abandonner aveuglément à la pratique résultant de l'application d'un principe abstrait, fils de l'intellect ou du syllogisme; car avec le syllogisme il n'est point possible d'établir des lois pour aucune des branches de l'arbre des connaissances humaines, parce que dans l'argument la pensée descend des principes généraux aux faits particuliers; tandis que, par la voie de l'induction, celle de la vraie science, l'esprit procède, au contraire, de l'étude des faits isolés pour arriver, degrés par degrés, jusqu'aux lois éternelles, aux lois cosmologiques qui régissent le monde physique. Je viens, en ce peu de lignes, de caractériser la doctrine systématique, produit de l'invention ou du syllogisme, elle pousse ses partisans dans une voie opposée à celle de la nature. Se trouvent dans cette même catégorie le *strictum laxum* et *mix-*

tum des médecins méthodiques, l'humorisme de Galien, l'archée ou principe de vie de Van-Helmont, le système psycologique de Stahl, la doctrine de Cullen, fondée sur le spasme ou sur la force nerveuse, l'excitabilisme de Brown, qui reconnaît pour cause intime des maladies l'excitation excessive ou défective.

Que l'un ou l'autre système médical fasse partie du domaine de la science générale, on en comprend aisément la raison, à moins que d'autres ne veulent supposer que toutes les connaissances qu'il renferme soient fausses, ce que l'on ne doit point présumer; mais prétendre en former un corps de maximes positives reposant sur des vérités incontestables, manifestes, reconnues; mais vouloir les imposer aux praticiens comme le moyen unique de fixer toute certitude, comme la voie la plus directe pour arriver à l'élimination de la cause morbifique, c'est élever une vaine prétention, c'est profaner, c'est fouler aux pieds les lois imprescriptibles de la nature. Nul doute que chaque système peut offrir et offre réellement, plus ou moins, un bon côté qu'il faut savoir distinguer pour ne pas en faire une funeste application, mais il n'en est aucun jusqu'ici qui puisse être l'expression pure et sincère de la vérité, la règle de conduite la plus rationnelle que puisse adopter tout médecin éclairé. Si je fais ressortir les contradictions et les absurdités de théories plus que spécieuses, c'est que je me propose, dans la conclu-

sion de cet ouvrage, d'exposer une méthode simple, scientifique, sans danger dans la pratique, tout entière à l'avantage du malade, et la vraie représentation des lois de la nature. En attendant, je dois convenir ici, et avant d'aller plus loin, que le XIXe siècle est heureusement contraire à toutes les idées absurdes, à toutes les idées spéculatives; il a pris pour enseigne la raison : aussi désapprouve-t-il de la manière la plus formelle tout ce qui tient à l'abus d'autorité, tout ce qui tendrait à nous placer sous le joug des notions générales, exclusives. Ce serait, en effet, un acte de despotisme révoltant que d'enceindre de la sorte le vaste domaine de la science de murailles et de frapper quiconque oserait franchir cette monstrueuse barrière. Il n'est point possible d'en arriver là, quelle que soit la puissance que puisse acquérir ou que l'on attribue aux systèmes en honneur. Par le concours des siècles, la philosophie médicale s'est épurée, et, en progressant toujours, elle est parvenue à faire sentir aux praticiens zélés, d'une part, la nécessité d'abandonner les fausses routes battues depuis trop longtemps, et, de l'autre, le besoin impérieux de recueillir les faits et de les coordonner avec les lumières de l'expérience et celles que procure l'habitude d'étudier au lit des malades. Ambroise Paré nous a ouvert la voie; il ne s'est point laissé entraîner par le goût servile de son siècle pour les anciens; il ne reconnut dans la doctrine d'Hippocrate, de

Galien, d'Albucasis que l'autorité de la raison; il ramena leurs opinions à l'expérience, comme à la seule épreuve nécessaire pour en tirer quelques avantages. La physique alors adoptée lui parut une source d'erreurs, comme la philosophie un vain jeu de l'esprit.

Après les désappointements de toutes sortes essuyés par la médecine pratique dans les âges écoulés par suite de la multiplicité des systèmes, par suite de la divergence de leurs bases et de l'application que l'on en faisait, comment oserait-on demeurer oisifs et tristes spectateurs des misères humaines? Il s'agit, et justement notre époque nous y convie, de réunir en un seul faisceau toutes les connaissances acquises par les médecins et par le vol sublime des sciences, si l'on ne veut plus que le domaine de l'art de guérir soit annuellement tourmenté par les bourrasques d'ignobles passions, par des contre-sens permanents; sans cette fusion nécessaire, importante, la médecine demeurera stationnaire, irrégulière; espérer le contraire, en laissant à chacun le droit de se diriger d'après ses vues ou le système qu'il a embrassé, c'est neutraliser toutes les ressources de l'art, c'est s'enfoncer de plus en plus dans l'ornière, c'est se refuser à l'évidence, et nier cette vérité que toutes les sciences s'éclairent et se fécondent mutuellement.

Dans la répartition qu'elle fait de ses dons, la nature permet que nous soyons surpris par les

découvertes miraculeuses des uns et par les nouvelles vérités que signalent les autres qui savent l'interroger à propos; pendant que celui-ci annonce une invention, celui-là pénètre plus avant et en fait une heureuse application, il en étend les usages, et par suite il en montre l'utilité. Il n'y a point de praticiens habiles, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, qui ne se soient distingués, qui pour avoir trouvé un fait nouveau, un fait important, qui pour l'avoir mis sous son véritable jour et en avoir déduit les nombreuses conséquences. Et pour prendre quelques exemples, il est évident que Fabrice d'Aquapendente soupçonna le premier les lois de la circulation du sang, et qu'il dut laisser à Guillaume Hervey la gloire de les démontrer. Aselli découvrit les veines lactées, et le savant Eustache le conduit thorachique; mais il était réservé à l'illustre Mascagni d'en assurer, d'en agrandir le domaine. Vesale sut arracher l'anatomie humaine aux erreurs des siècles passés: cependant son beau travail n'eût point atteint sa haute perfection sans les recherches, sans les fertiles observations, sans les imposantes découvertes de Habicot, de Malpighi, de d'Aubenton, de Winslow, de Cotugno, de Vicq-d'Azyr, de Lieutaud, de Bichat, de Chaussier, de Sœmmering, de Scarpa et tant d'autres grands anatomistes. Comme on le voit, donc l'anatomie, de même que toutes les autres sciences, eut besoin de l'impulsion d'un homme de génie pour ouvrir la route

à de nouvelles conquêtes, pour solliciter l'amour si vif du bien public, et faire surgir ces pensées fécondes qui toujours laissent après elles des résultats brillants, des résultats utiles.

De son côté, Albert Haller eut la douce consolation de délivrer la physiologie humaine des entraves de la métaphysique, et, semblable à un puissant levier, de la lancer dans la carrière du progrès. Ce n'est point en se livrant aux élans d'une imagination expectative, mais bien par suite d'efforts assidus, de travaux prolongés, propres à éclairer sur toutes leurs faces les faits qu'ils lui révélaient. Son exemple et sa persévérance ont puissamment agi sur les physiologistes venus après lui; leur action lente, mais sûre, a décidé le génie à dicter les œuvres sorties de la plume de Richerand, Dumas, Fodéré, Blumenbach, Gall, Tommasini, Magendi, Martini, Alibert, Sprengel, Tiedemann, et de leur noble élève Martin Saint-Ange. Il en est encore beaucoup d'autres qui, comme eux, ont aidé aux solides connaissances acquises dans cette partie si délicate des sciences naturelles; je voudrais les nommer tous ici: mes lecteurs suppléeront aux lacunes qu'un simple coup d'œil me force à laisser dans mes citations.

Si nous nous arrêtons un instant à l'anatomie comparée, quels surprenants changements n'a-t-elle pas éprouvé depuis Galien jusqu'à Georges Cuvier, qui lui a donné une existence nouvelle? il l'a établie sur des bases si fécondes qu'elle est

maintenant une science : à son aide, nous retrouvons le même organe dans les diverses espèces d'animaux qui l'ont reçu, souvent avec des parties constantes, d'autres fois avec d'autres accidentelles, et elle nous apprend à en déduire des conséquences physiologiques très-remarquables. Aux travaux de Cuvier sont venus se joindre ceux de Jean Hunter, de Jacobi, de Camper, de Blainville, de Camporetti, de Humboldt, de Breschet, et autres non moins dignes de notre admiration et de notre reconnaissance.

Il est arrivé de même pour la chimie. Du triste domaine de la fable, d'observations incomplètes, d'idées vagues, d'hypothèses grossières, de théories obscures, je devrais dire extravagantes, elle s'est élevée lentement vers quelques faits particuliers. En 1640, elle s'est arrachée aux rêveries de l'astrologie judiciaire, au roman non moins ridicule de la pierre philosophale; mais ce fut seulement en 1787 que le génie de Lavoisier, secondé par Fourcroy, Guyton de Morveau et Berthollet, lui donna place parmi les sciences. A la théorie du phlogistique fondée par Becher et Sthal, il substitua la chimie pneumatique, monument trouvé par Black, Priestley, Cawendish. Pour connaître la nature intime des corps, il mit en usage l'analyse et la synthèse; avec la première, il nous apprit l'art de mettre à nu les principes constituants des corps composés; avec la seconde, il nous fournit les moyens de réunir les mêmes principes, afin

de recomposer la substance analysée. A Lavoisier succèdent Chaptal, Vauquelin, Monge, Brugnatelli, Louis Sementini, Davy, Berzélius, Gay-Lussac, Sérullas, Klaproth, Orfila, Gmelin, Thénard, Pelletier, Caventou, Chevreul, Robiquet, et beaucoup d'autres entre les mains desquels tous les phénomènes s'étendent, s'expliquent et se rapportent à une série de lois dônt l'ensemble a pris le nom de *chimie philosophique*.

A la même époque, l'esprit humain fit d'autres progrès; les autres branches de l'histoire naturelle reçurent aussi une nouvelle impulsion, elles grandirent, elles voulurent justifier l'espoir conçu par la grande âme de Linné, et remplir la vaste carrière que son œil d'aigle avait embrassé dans l'avenir. Avant cet homme extraordinaire l'histoire naturelle n'offrait que de faibles ébauches; à la voix éloquente de Buffon elle se revêt de toute la pompe de l'éloquence; il fallait séduire pour amener à des résultats neufs, à des observations régulières; il fallait rassembler en un seul faisceau tous les intérêts épars que sollicitent chacun de ses rameaux pour vaincre les difficultés, pour faire jaillir les éléments de gloire que chacun d'eux recélait dans son sein. L'expérience et la raison se donnent la main; la persévérance va faire le reste.

La minéralogie signala son début vers une nouvelle ère par les découvertes de Boyle, de Brant, de Wood, et par l'analyse chimique qu'adopta Valérius et l'emploi du chalumeau par Cronstedt. Les

observations exactes de Lehmann, de Bergmann, de Dolomieu, de Werner, de Romé de Lisle, du modeste Haüy, de Tondi, de Ampère, de Becquerel, etc., ouvrent un champ plus vaste à la chimie, et exercent une influence marquée sur l'étude, bien entendue, de la minéralogie. Beudant, Gillet de Laumont, son maître, et Alexandre Brongniart doivent figurer ici comme ayant aussi rendus à cette science des services signalés.

Parlerons-nous de la botanique, qui ajoute de nouveaux charmes au spectacle si beau de la campagne, et nous apprend à converser avec les plantes pour leur demander ce qu'elles ont de plus séduisant à l'œil, de plus utile à l'économie animale en santé comme dans l'état de maladie? Que de richesses acquises depuis Gaspard Bauhin et Tournefort! quelle immense carrière a parcourue depuis Linné, Adanson, de Jussieu, Delamarck et Claude Richard! que d'obligations ne devons-nous pas à Grew, Vaillant, Scheuchzer, Micheli, Duhamel du Monceau, Magnol, Gœrtner, Witman, Petagna, Tenore, et tout récemment aux écrits de Thiébaut de Berneaud, Auguste Saint-Hilaire, Gaudichaud, qui, sous le titre modeste d'*Éléments*, nous donnent la clef de tous les mystères de la nature, nous font assister à toutes les époques de la vie végétale, en nous rendant un compte fidèle de tous les phénomènes qui se succèdent depuis la naissance de la plumule jusqu'à l'instant où la plante desséchée tombe en

poussière et vient fertiliser, par son détritus, le sol qui l'a portée et nourrie! On ne saurait trop savoir gré à ces savants investigateurs du soin qu'ils ont mis à éviter les nombreuses divagations de leurs prédécesseurs; ils ont adopté une marche simple, toujours droite : aussi sont-ils arrivés au but qu'ils se proposaient, celui de lancer leur science favorite à son apogée, celui de pousser leurs élèves à des études encore plus approfondies. Quand on jette un coup d'œil sur l'enfance de la botanique, aux temps où elle adoptait aveuglément les faits mal éclairés par les traducteurs et les commentateurs d'Aristote, de Théophraste (1) et de Dioscoride; quand on considère toutes les acquisitions faites depuis Lobèl, Césalpin, Rai et Morisson, qui firent tant pour l'étude des analogies, on ne saurait trop louer les botanistes instruits qui allèrent demander leurs végétaux à toutes les climatures, et à ceux qui s'occupèrent de leur classification et de leurs propriétés.

La zoologie eut une pareille part aux progrès des lumières. Restreinte dans l'origine à un petit nombre de données préliminaires, elle a acquis

(1) Il serait bien à souhaiter que les manuscrits où M. Thiébaut de Berneaud a consigné le fruit de ses longs voyages et de ses recherches vissent enfin le jour. D'après ce que l'Institut de France en disait en 1814, nous y verrions ce qu'était la science des plantes enseignée par Théophraste, et nous serions plus en état de juger ce que les modernes ont fait depuis cet illustre ami et successeur d'Aristote.

une haute portée depuis les écrits des grands maîtres, Aristote, Albert-le-Grand, Buffon, Cuvier et de Blainville. Tous les points scientifiques de cette immense branche des connaissances humaines ont reçu tous les degrés de l'évidence, je pourrais dire du positivisme, par les travaux de Bonnet et de Spallanzani, de Lacépède, de Poli, d'Oken, de Carus, de Geoffroy Saint-Hilaire, ainsi que ceux de Lamarck, La Treille, Duméril, de Serres, Flourens, et autres célèbres zoologistes dont les patientes investigations et les œuvres brillantes empêcheront à jamais la science de rétrograder ou même de demeurer stationnaire. Les espérances que font concevoir leurs disciples ne sont point exagérées; sous l'œil du maître ils promettent beaucoup; libres et volant de leurs propres ailes, ils voudront aller plus loin qu'eux et tenteront tout pour y parvenir. Un germe puissant est déposé dans leur esprit, il sera fécond en hautes conséquences; ils chemineront glorieux dans la carrière des choses utiles : c'est le dernier service que leurs maîtres payeront à leurs études favorites.

Pour avoir été lents, les progrès de la chirurgie ne sont pas moins incontestables; elle a simplifié ses instruments, et par suite perfectionné ses opérations. Ce que les anciens vanteraient de plus fameux en ce genre, n'est rien moins qu'ordinaire aujourd'hui. Ils ne peuvent point citer les misérables vestiges de leurs usages pour la taille, vestiges qui décèlent une timide ignorance, avec la

lithotritie poussée si loin par Civiale et Leroi d'Étioles, et pour laquelle ils ont imaginé des instruments si parfaits. On se rappelle que, selon le dire d'Hippocrate, toute recherche dans la vessie est dangereuse, que les blessures qu'elles sont susceptibles de causer déterminent toujours la mort; enfin qu'elles ne sont praticables que jusqu'à l'âge de quatorze ans, et que, passé cette époque, l'art n'offrait aucune chance possible de succès. Germain Colot méprisa ce préjugé et s'imposa l'obligation de créer une nouvelle méthode pour arriver à l'extraction des calculs; sa hardiesse éclairée lui réussit : mais qu'il y a loin de ses moyens et de ceux imaginés par Jean des Romanis et Mariano Santi, par Séverin Dineau et le savant Girault, avec ceux de nos habiles praticiens actuels! quelle distance énorme sépare les appareils et les préparations résolutives employés alors avec le broiement qui se fait maintenant sans trop fatiguer le patient, sans qu'il courre le moindre risque.

S'il faut en croire un traité manuscrit de Azzaharavi, la première idée d'extraire les calculs de la vessie appartiendrait aux Arabes; ils étaient, selon lui, également habiles à débarrasser le col de ce sac membraneux et telle partie du canal de l'urètre de tous les corps étrangers qui pouvaient suspendre le libre écoulement des urines. Pour cela, ils avaient recours aux injections d'huile médicinale; et *lorsqu'elles* se montraient insuffisantes,

ils employaient un tube flexible, ou sonde, pour repousser vers le fond de la vessie le calcul qu'ils tentaient d'enlever, lorsqu'il était devenu friable ou d'une mollesse convenable. De cette première ébauche a jailli une idée lumineuse et féconde.

Les instruments arabes, que nous connaissons par des desseins renfermés dans le manuscrit cité, ont été améliorés par Sanctorius, André della Croce, Fabricius Hildanus, et rendus d'un usage plus commode et plus utile par Gruithuisen, médecin bavarois. Il imagina un appareil propre à pratiquer sur divers points des calculs certaines cavités. Après lui vint l'écossais Elgeston, qui fit disparaître ce que l'appareil de Gruithuisen avait d'imparfait. Enfin l'art de la lithotritie a été, comme je l'ai déjà dit, perfectionné par Civiale et Leroi d'Étioles, et inscrit par eux et par Heurteloup, Amussat, Charrière, Jacobson, Benvenuti, Meyrieux, Tanchou, Gouzay, Bancal et autres opérateurs aussi habiles, aussi justement célèbres, comme une dépendance essentielle de la chirurgie.

A la vue d'autant d'exemples frappants, nous demandons à haute et intelligible voix pourquoi voudrait-on que la médecine pratique, qui, sans aucun doute, est une science plus profonde, plus étendue et plus difficile à acquérir, pourquoi, dis-je, voudrait-on qu'elle suivît une route autre que celle ouverte, si heureusement frayée par l'esprit humain, quand elle en a reçu le mandat et l'impulsion de la nature elle-même ? Avec de sem-

blables preuves, il n'est plus permis de soutenir le vieil abus d'abandonner au hasard la destinée d'une science aussi précieuse, de la livrer sans appui aux tristes spéculations des médecins systématiques ; il est, au contraire, du devoir de tout homme sensé de lui laisser prendre l'élan sublime qu'elle est susceptible de recevoir. Telle est la tâche qu'ont à s'imposer les vrais praticiens; leur union fera leur force, et bientôt ils la verront se placer au même niveau que ses sœurs les autres sciences naturelles.

Il nous est désormais démontré que, jamais ni l'un ni l'autre auteur d'un système ne peut, en aucune manière, embrasser l'immensité des phénomènes morbifiques, et encore moins étendre sa vue et son attention sur toutes les particularités que présentent les malades. Seul, il n'enrichira jamais la science de nouveaux faits, et par conséquent, il n'est point en son pouvoir de la lancer dans la voie du progrès, ou seulement de tirer un profit réel de toutes les expériences, de toutes les observations lumineuses des autres médecins : il n'en a ni le temps, ni les moyens; esclave du joug qu'il porte, il a renoncé à une partie de sa raison et s'est privé de gaîté de cœur de ses autres facultés, qui n'ont plus la force de saisir les faits qui se passent sous ses yeux, ni de profiter des ressources que l'étude suivie nous procure.

Une dernière considération à noter, c'est l'ob-

stacle insurmontable que la courte durée, que la fragilité de la vie humaine met à la volonté d'embrasser le domaine entier de la science et d'enclore, dans les étroites limites d'un système quelconque, toutes les données qu'elle a recueillies de l'expérience des siècles écoulés et des travaux constants des hommes dévoués à la recherche de la vérité.

CHAPITRE V.

De la méthode expérimentale impure.

Le plus grand nombre des médecins a de tous temps pensé et croit encore remplir les devoirs de son ministère en prescrivant aux malades les mêmes remèdes qui ont été administrés parfois avec efficacité à quelques individus affectés de maladies estimées semblables. De cette première inconséquence, il est résulté que dans la pratique journalière, on emploie seulement les remèdes dont l'action était acquise par le succès ou expérimentée dans l'état demal adie : de là, la *méthode expérimentale,* méthode simple, attrayante de prime abord, mais obscure et fallacieuse en réalité. On ne doit point s'étonner de l'importance qu'elle a usurpée sous ce nom pompeux, et du crédit dont elle jouit auprès du monde et des médecins eux-mêmes qui la suivent, qui la respectent encore, en ce qu'elle paraît être le meilleur moyen d'investigation connu jusqu'ici. Cependant, en y réfléchissant sérieusement, en l'examinant sous toutes ses faces, on ne tarde pas à s'apercevoir que, sous les apparences de la certitude et de l'op-

portunité, elle cache l'erreur la plus complète; elle ne peut, à l'aide de ses propres lumières, rendre compte de la véritable action des remèdes, ni produire aucun fait positif, convaincant, qui fasse reconnaître les effets causés par les médicaments d'avec les effets ou même les symptômes des maladies que l'on cherche à combattre. Cela lui est d'autant plus impossible qu'il est maintenant certain que les effets des remèdes et ceux des maladies se mêlent, se confondent avec les effets du régime et les efforts de l'organisme pour se débarrasser de la présence des maladies. On le remarque distinctement dans les phénomènes morbifiques aigus assujettis, comme on le sait, à diverses phases ou changements. Or, quel est le médecin qui ne voit point la grande difficulté qui s'oppose à ce qu'il distingue, au milieu d'une foule d'effets, ceux qui appartiennent précisément aux médicaments? La difficulté est trop évidente pour qu'on puisse se flatter de la résoudre, et par conséquent de pouvoir connaître la véritable vertu des médicaments en suivant la voie ouverte par la méthode expérimentale impure.

D'ailleurs, tout médecin instruit sait que la dose des médicaments n'a point été jusqu'ici déterminée d'une manière fixe, et cette circonstance, utile à noter, en fait nécessairement varier les effets : une dose plus ou moins exagérée, spécialement quand il s'agit de remèdes violents, peut amener des résultats absolument opposés à ceux que l'on

qu'elle produit sur l'économie animale un effet absolument contraire à celui voulu, proclamé par les autres médecins. Cette manière de voir n'a pas été combattue par l'analyse chimique, qui nous a montré la strychnine et la brucine comme bases de la noix vomique, et cependant 'on continue ici à prescrire cette substance dans les maladies de faiblesse, tandis que, ailleurs, on la recommande dans les maladies de caractère opposé.

La même divergence d'opinions se remarque relativement à l'action thérapeutique des préparations faites avec le fer et le mercure, sur celle du tartre stibié, de l'extrait d'aconit ou de feuilles de la digitale pourprée, et sur celle de diverses autres substances médicamenteuses dont nous aurons plus tard (au chapitre VII) occasion de parler. Or, si la méthode expérimentale, adoptée par la majeure partie des médecins, est sûre de son fait, si elle sut découvrir la véritable propriété des remèdes qu'elle emploie aveuglément, comment se fait-il qu'il y ait contestation sur un même point entre ses partisans?

Ce qu'il y a de plus positif, c'est que la méthode expérimentale impure est incapable de conduire au but essentiel de l'art de guérir, puisque les remèdes par elle les plus accrédités souvent ne répondent aucunement à l'expectative du médecin, encore moins aux flatteuses espérances qu'il donne aux pauvres malades. On croit arriver à la guérison des dartres en les combattant par les al-

térants (la salsepareille, la douce-amère, etc.), tandis qu'elles résistent presque habituellement à leur action, ou bien elles reparaissent quelque temps après le traitement. On vante beaucoup la valériane, la noix vomique, le camphre, le castoreum, le musc, l'assa-fœtida, etc., contre les convulsions, les affections histériques, les vertiges, les paralysies, etc., et cependant ces diverses affections du système nerveux, loin de cesser durant l'administration de ces substances, deviennent souvent plus intenses, plus opiniâtres, par suite de leur emploi. Il en est de même de la ciguë, dont on exalte l'héroïsme dans le traitement du squirre et du cancer; au lieu de guérir, le plus souvent le malheureux patient meurt. D'un autre côté, le zinc est considéré comme le remède souverain contre l'épilepsie, quand cette maladie continue à demeurer incurable, ou du moins elle est d'une très-difficile et très-incertaine guérison; l'alcali volatil est estimé d'une grande efficacité dans la péripneumonie, tandis que son usage la rend ordinairement plus grave. On peut en dire tout autant des éloges donnés gratuitement aux yeux d'écrevisses pour les affections de la matrice, à la gomme-kino pour arrêter la diarrhée, au simarouba pour la dissenterie, à l'éther sulfurique pour l'asthme, au colchique pour la goutte, au mercure pour la cure des affections du foie, au cuir et à l'éponge brûlés pour celle des écrouelles, au baume de copahu pour la gonorrhée, et autres prétendus remèdes,

dont l'action demeure absolument mystérieuse. Tous les faits que nous venons de rapporter sont le produit de l'observation pratique journalière. Voilà cependant ce que c'est que de vouloir suivre sans examen ni réflexion les faux raisonnements de nos premiers maîtres en médecine! Parce qu'ils ont, de temps en temps, obtenu quelque avantage de l'une ou de l'autre substance indiquée ci-dessus pour la cure d'une maladie, on s'est figuré que les mêmes remèdes pouvaient constamment donner les mêmes résultats dans des maladies semblables ou du moins crues telles. On s'est malheureusement trompé bien des fois, ainsi que nous l'apprend l'observation pratique. Loin donc de porter toute leur attention sur l'incertitude des remèdes préconisés, pourquoi les médecins, engagés dans la vieille route expérimentale, continuent-ils à la suivre aveuglément, et affectent-ils de ne pas s'apercevoir de leur erreur et des tristes effets qu'ils retirent assez souvent de remèdes mal connus et par conséquent mal encore appliqués?

Il faut convenir que la chimie a imprimé une nouvelle et louable impulsion à la matière pharmaceutique en réduisant le plus grand nombre des médicaments au seul principe curatif qui était neutralisé par son union à d'autres substances étrangères et oisives. Mais, d'un autre côté, ces mêmes médicaments, quoique réduits à leurs éléments purs et simples, et que la chimie elle-même proclame comme autant de secours précieux pour

l'art de guérir, n'opèrent pas moins des effets irréguliers, des effets inconstants dans le traitement des maladies. Il n'est point rare, effectivement, de rencontrer dans la pratique des cas où le remède qui a produit du bien à un malade réussit fort mal à tel autre, s'il ne lui nuit pas essentiellement, quoique tous les deux se soient montrés en proie à une affection de la même espèce. On doit conclure de là que les lumières apportées jusqu'à ce jour par la chimie à la matière médicale ne sont pas encore assez puissantes pour déchirer le voile ténébreux qui cache à nos yeux l'action thérapeutique des médicaments.

On annonce avec assurance, et nous le croyons, que la manière d'agir des diverses substances médicamenteuses et des poisons est la même chez l'homme que sur les autres mammifères; mais une semblable certitude, en nous faisant comprendre l'innocuité de certains remèdes, ne nous indique point la véritable nature, elle ne nous amène point à cette importante connaissance, vers laquelle nous devons tendre nécessairement.

En résumé, voulez-vous savoir à quoi se réduit l'art de guérir pour beaucoup de médecins? A prescrire ou administrer, plus souvent qu'on le pense, les remèdes qu'ils lisent aux traités de thérapeutique ou de matière médicale! Aussi une pareille habitude pèche-t-elle sur deux points essentiels : d'abord parce qu'il n'est pas dans la nature deux maladies absolument identiques, à moins

qu'elles ne proviennent du même principe morbifique; ensuite parce qu'on ignore positivement, même aujourd'hui que tant de parties des sciences ont progressées, quelle est la véritable propriété des remèdes. Il y a donc aberration, ou tout du moins entêtement, à dire que tel remède qui a réussi sur tel malade doit produire le même résultat sur tel autre, alors même que l'affection se présente ou paraisse sous un semblable aspect.

Qui pourrait rapporter dans un nombre circonscrit de pages toutes les fautes commises par la vieille méthode, tous les désordres qu'elle a sollicités au lit des malades en recourant à des remèdes fortuits ou d'une action tout à fait inconnue? L'usage de ces sortes de remèdes, a dans tous les temps, été funeste; il a donné accès à l'empirisme et porté un coup terrible aux véritables médecins et à la société entière. Tous les habitants de la ville de Londres se rappellent le nom de Saint-John-Long, peintre de profession, qui souleva contre lui toutes les feuilles périodiques de l'Angleterre. Cet individu se vantait hautement, et dans le style propre aux charlatans, de posséder le secret de guérir radicalement la phthisie pulmonaire. Diverses personnes qui eurent la faiblesse de donner créance à cette promesse périrent, tandis qu'elles auraient pu recevoir les vrais secours de l'art par d'habiles médecins. Les mêmes plaintes ont retenties contre un certain Morisson, auteur de pilules qu'il disait guérir toutes les sortes de mala-

dies. En France, n'a-t-on pas eu le remède de Leroy, etc., etc.?

Tous ces prétendus spécifiques, que l'on a vu prôner avec audace, sont nés de la vieille méthode expérimentale impure, source inépuisable d'erreurs et de mensonges! Ils ont pu, dans quelques circonstances, produire quelque guérison, mais, le plus habituellement, ils ont été pernicieux. Dans la même catégorie, nous plaçons tous les remèdes qui n'ont pas été soumis aux étamines de l'expérience pure, la seule susceptible de découvrir tous les effets, la véritable action des médicaments; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'incertitude et l'irrégularité de cette action proviennent de ce que les remèdes ont été éprouvés sur des corps malades avant de l'avoir été sur des corps en état de santé.

De là aussi le sentiment que nous avons qu'elles sont informes, accidentelles les guérisons, obtenues dit-on, de la méthode d'un certain Vincent Priesnitz, de Græfenberg (hameau de la Silésie allemande). Cette méthode, qui consiste dans l'administration intérieure de l'eau froide et prise sous forme de bains afin de provoquer l'insensible transpiration, rappelle la pratique de ceux qui, dans les temps de l'ignorance, exerçaient la médecine naturelle dont nous parlerons sous peu. Voici tout le secret de la méthode vantée: on enveloppe le corps du crédule malade dans des couvertures de laine comme le sont les enfants dans le maillot; on le

couvre de lits de plumes, manteaux, etc, et lorsque la transpiration devient sensible, on administre l'eau froide, qu'il faut prendre graduellement. Une fois que le corps a suffisamment transpiré, selon l'idée de Priesnitz, il fait prendre, quelques minutes après, un bain d'eau froide, dans lequel le patient reste un temps déterminé d'après la nature du mal. Et l'on assure que cette méthode hasardeuse, barbare, à laquelle on a donné le nom de *hydriatrique* (1), est susceptible de guérir radicalement !...

En vérité, l'on doit rougir du crédit accordé à de pareilles supercheries dans un siècle de lumières et de progrès comme le nôtre. Prétendre guérir au hasard presque toutes les infirmités, tantôt par la sueur d'après Priesnitz, tantôt par les purgatifs violents avec Leroy, Morisson et tant d'autres se disant médecins, n'est-ce pas supposer follement que la machine humaine, dans l'état de maladie, n'est plus qu'un hideux cloaque d'humeurs corrompues et putrides, ou bien que ses dérangements proviennent de dyscrasies et dissolutions humorales, alors même que ces rêveries, que ces théories délirantes sont condamnées par les médecins les plus célèbres et par la sage expérience? Quand donc viendra le temps, attendu avec impatience, où l'on oubliera définitivement la médecine humorale de Galien, et qu'on cessera de sa-

(1) Voir Seltenhoff, Exposé de l'Hydriatrique ou de la Cure à l'eau froide.

crifier la société à ses tristes errements? En attendant, la sotte crédulité de la masse des hommes continue à accueillir aveuglément la première panacée qu'on lui présente et qu'on lui dit d'appliquer à toutes les espèces de maladies. Nous en avons une preuve récente dans le remède de Vallance, composé d'eau-de-vie et de sel, *brandy and salt remedy*, qu'il fait passer en Angleterre pour héroïque contre une longue série d'infirmités. Il semble que l'art vétérinaire prétend s'arroger peu à peu le titre de médecine pratique, et que les pseudo-médecins, auteurs d'aussi pernicieux remèdes, sont décidés à nous replonger aux âges heureusement perdus de l'ignorance. Leurs efforts seront vains.

Le fanatisme des personnes vulgaires qui se permettent de pratiquer la médecine est alimenté, disons plus, est légitimé par la facilité qu'on laisse de publier, encore en ce temps de raison, toutes ces funestes compilations, tous ces livres mensongers que l'on débite sous les titres de *Médecine domestique*, de *Codes de prescriptions générales pour la cure de toute espèce de maladies*, de *Médecine sans médecin*, et tant d'autres insultant au bon sens autant qu'ils sont dangereux entre des mains inexpérimentées! C'est une prétention ridicule, absurde, de vouloir vulgariser, rendre trivial et usuel un art qui demande des études longues, sérieuses, une habitude réfléchie, des termes de comparaison que l'on n'acquiert qu'au lit des malades, et une

pondération de tous les instants, qui rendent digne de l'exercer et de le professer.

Un abus semblable à celui signalé pouvait être admis, et même préconisé aux tristes époques où l'esprit humain, circonvenu par les ténèbres d'alors, était obligé de s'en tenir aux remèdes secrets, aux idées abstraites; mais aujourd'hui que l'art de guérir a pris rang parmi les véritables sciences, qu'il compte une foule d'hommes illustres, cet abus n'est plus tolérable, c'est un véritable anachronisme. Il faut laisser aux Babyloniens, qui n'avaient aucune connaissance positive en médecine, l'usage d'exposer les malades sur les places publiques, afin de recevoir des passants les remèdes dont ils avaient fait usage en pareilles circonstances. Les premiers Grecs traitaient aussi les maladies avec les remèdes que l'on savait avoir été utiles en des cas semblables, et même aux temps où la majeure partie des écrits de Galien périt au milieu du feu l'on recourut aux remèdes fortuits, et à leur défaut on s'en remettait à l'instinct des malades, on employait à leur guérison les remèdes qu'ils indiquaient eux-mêmes.

Telle fut l'origine de la médecine naturelle; de cette médecine qu'exerçaient spécialement les femmes, chargées du soin des blessés et des malades, pendant que leurs fils et leurs époux, nécessairement guerriers, combattaient sur les champs de bataille. Des mères, cette pratique passa aux filles; des bas siècles, elle est arrivée jusqu'à

nous : de là, ces secrets de famille transmis d'âge en âge, corroborés par les maximes générales de quelques médecins qui vont prescrivant, pour toutes les sortes de maladies, l'emploi de la saignée, des purgatifs, des sangsues, des vésicatoires, des cautères, de l'émétique, ou bien l'usage de l'eau froide, à l'exemple de Priesnitz ; de l'eau-de-vie et du sel, suivant Vallance ; du drastique, d'après Leroi ; des pilules selon Morisson, etc., etc. Comme on le voit clairement, par une inextricable fatalité, la médecine pratique a ,dans tous les temps, eu à lutter contre son plus implacable ennemi, l'empirisme !

L'empirisme fut fondé par Esculape, professé et défendu sans réserve par Sérapion en Égypte, sous le règne de Ptolémée Philadelphe. L'empirisme reçut une nouvelle vie par les soins de Paracelse et de ses partisans. Dans les cas difficiles, ce maître consultait tous ceux qui exerçaient la médecine naturelle, jusqu'aux vieilles femmes et aux novateurs, espérant toujours en apprendre quelque bon remède. Ainsi s'enracina l'erreur, ainsi s'invétéra le préjugé de croire constamment utiles les remèdes qui réussirent par hasard, et de les appliquer à des cas estimés semblables. D'un siècle à l'autre, l'erreur a grandi, s'est affermie et, à notre honte, elle est encore vivace de nos jours, puisque les médecins qui suivent la méthode expérimentale impure ne s'arrêtent point à l'incertitude, à l'irrégularité des effets des remèdes, et continuent à essayer leur action dans

l'état de maladie, ce qui, je le répète, est contraire à l'ordre de la nature.

Pour arracher la médecine pratique à cet état d'avilissement et d'ignominie, plusieurs hommes de génie et vrais philanthropes se sont unis vers la fin du siècle dernier; ils se proposèrent de débarrasser l'art de guérir des chaînes de l'empirisme, et de faire enfin disparaître les pratiques dangereuses et vulgaires qui le déshonoraient. De ce nombre fut l'illustre Brown qui contribua, comme nous le dirons dans le chapitre suivant, à donner à l'art médical une marche plus régulière. Ses efforts ont été singulièrement secondés par la découverte que fit Rasori du contre-stimulus, par les observations pratiques du docteur Thomassini, par les recherches et les travaux de Broussais, tous les quatre médecins célèbres, tous les quatre dignes de notre juste reconnaissance. Mais, pour compléter leur œuvre immortelle, il fallait encore de nouveaux faits, de nouvelles connaissances : cette lacune, si nous ne sommes pas dans l'erreur, a été merveilleusement comblée par les découvertes du digne docteur Samuel Hahnemann. En suivant le cours de notre ouvrage, on verra si les savants médecins cités nous ont véritablement ouvert la route droite, la route qui doit nous amener au traitement heureux des maladies, et par suite nécessaire à l'unité pratique, but auquel nous aspirons, but qui constituera la gloire de notre siècle.

CHAPITRE VI.

Du système médical de Brown.

Avant d'exposer les principes généraux de la doctrine médicale de John Brown, médecin écossais, il est bon de connaître le motif qui l'amena vers l'étude de la médecine. D'abord sa vie fut un véritable tissu de douleurs, d'amertumes et des plus injustes persécutions. Les premières années se passèrent à apprendre le grec et le latin : aussi possédait-il parfaitement ces deux langues, quand il revint tout à coup aux études morales pour remplir les vœux de sa vocation, qui le portait au ministère du culte protestant qu'il professait. Il n'avait pas encore atteint le sixième lustre de son existence qu'il fut assailli par la goutte, laquelle le tourmenta toute sa vie, lui laissa de courts intervalles de répit et fut la cause de sa mort à l'âge de cinquante-huit ans.

Lors de la première attaque de cette maladie, Brown consulta son compatriote Guillaume Cullen, célèbre professeur à l'université d'Édimbourg. Celui-ci lui défendit l'usage du vin et des substances animales, et lui prescrivit le régime

inséparable de sa méthode antiphlogistique. Cependant, comme il s'apperçut que les accès devenaient très-fréquents, plus longs, plus cuisants que dans le premier paroxisme, Brown fut conduit de lui-même à conclure que l'application du système suivi n'était point fondée sur l'intime connaissance de la maladie qui l'affligeait. Il revint à son habitude de boire du vin, de manger de la viande : ce changement lui parut d'autant plus convenable qu'il s'en trouva beaucoup mieux. Un pareil fait frappa son esprit, et ne tarda point à lui découvrir la fausseté des règles adoptées par Cullen pour le traitement de la goutte. Entraîné par les réflexions et par les méditations qu'elles lui inspiraient, Brown se démit de ses fonctions de ministre, et se décida à embrasser la carrière médicale, à laquelle il se livra tout entier.

Dès lors on le vit suivre régulièrement et avec une religieuse attention plusieurs années de suite, tous les cours sur les sciences médicales qui se donnaient à l'université d'Édimbourg; il passa ses examens avec un succès remarquable et reçut le bonnet doctoral aux applaudissements de tous. Une fois médecin, ses études devinrent encore plus habituelles, il voulut savoir tout ce qui avait été publié avant lui; il s'attacha surtout aux ouvrages de thérapeutique qu'il trouva plus ou moins défectueux et remplis de contradictions. Ses convictions parfaitement acquises, il conçut la pensée de donner à la médecine pratique de nouvelles

bases, dans la vue d'en corriger les défauts et la diriger de manière à atteindre plus sûrement et plus directement le but qu'elle se propose. Cette noble détermination lui dicta ses *Éléments de médecine pratique,* qui parurent vers la fin du siècle dernier. Chacun sait que cet ouvrage lui mérita le titre de grand médecin et celui de bon écrivain. La manière de traiter les maladies qu'il y enseigne n'a point répondu, comme nous allons le voir, à l'attente des praticiens, qui l'ont malheureusement suivie, ni au plan que l'auteur s'était imposé. Cependant il est impossible de ne pas convenir que si Brown, comme homme de haute science, ne s'était pas lui-même aperçu, dès son début, de l'incertitude des moyens employés par l'art de guérir, il n'aurait pas déserté le ministère du culte pour se dévouer sans réserve à l'exercice de la médecine, et ne se serait pas engagé avec autant d'ardeur à créer un nouveau système médical. Il avait vu crouler une à une les promesses et jusqu'aux efforts de Cullen; il avait, par la croissance de son mal, touché du doigt et de l'œil, non-seulement le défaut de la méthode du célèbre médecin écossais, mais encore les contradictions sans nombre des plus savants écrivains : aussi, en présence de tous ces faits, éclairés par ses propres investigations, il ne put résister au besoin d'apporter le fruit de ses veilles au soulagement de l'humanité souffrante. S'il n'a pas complètement réussi au gré de ses vœux, il a du

moins, en sa faveur, la bonne intention qui le fit agir. Du reste, voici le raisonnement de Brown: « Il est certain qu'en suivant en aveugle, se disait-» il en lui-même, en suivant la méthode de Cullen, » mon état de maladie s'est empiré; je n'ai pu lui » en vouloir, connaissant toute l'étendue de son » savoir, mais je dois accuser la fausseté des règles » de l'art qui l'ont dirigé dans le traitement de » ma maladie; il faut donc en chercher d'autres » plus sûres. » Telle fut l'origine du système médical de notre auteur. Quelle fut, d'un autre côté, la source où il alla puiser les principes généraux de ce système? Comme nous venons de le voir, Brown avait fait son éducation médicale à l'université d'Édimbourg, où Cullen occupait la place la plus distinguée parmi les autres professeurs, et l'on sait que ce dernier fut, après Baglivi, l'inventeur du solidisme; il en emprunta même quelques idées à ses prédécesseurs, et sut profiter des nouvelles connaissances acquises sur le système nerveux et sur l'irritabilité hallérienne, qui le mirent en état de renverser complètement l'édifice de l'humorisme élevé par Galien, pour lui substituer le solidisme, étroitement lié aux propriétés vitales, que Cullen lui-même faisait résider dans les forces sensitives et motrices inhérentes au système nerveux. Nourri de ces idées, Brown ne pouvait pas manquer d'en profiter pour le changement qu'il méditait, et, en effet, son système médical en découle nécessairement. Voilà

comme une découverte sert toujours de point de départ pour une nouvelle découverte. Cullen avait revêtu ses idées des couleurs empruntées au système nerveux de ses prédécesseurs; Brown, son disciple, a dû donner aux siennes une teinte qui rappelle plus ou moins Cullen. Quelle fût, en effet, l'idée-mère qui frappa Brown dans l'instant où il méditait sur les moyens de renverser les vieilles bases de l'art de guérir? ce fut celle de fonder sa théorie et sa médecine pratique sur la propriété intrinsèque du système nerveux, qu'il nomma *excitabilité*. Par ce mot, il entend le pouvoir qu'a l'homme de sentir l'action de toute espèce de stimulus ou force excitante. « L'excitabilité, dit-il, est une qualité intrinsèque de la vie, puisqu'elle réside dans l'organisme, qu'elle en constitue le caractère distinctif et qu'elle cesse seulement avec la mort. » Cependant Brown avoua toujours qu'il en ignorait la nature, qu'elle peut, selon lui, s'accumuler, diminuer d'intensité, et enfin s'éteindre entièrement par les mêmes moyens stimulans qui la soutiennent et la conservent. De là l'adage que l'on meurt en naissant.

Brown appela *stimulants*, non-seulement les facultés intellectuelles, les passions, le jeu des muscles, les mouvements divers des sensations, etc., mais encore tous les corps extérieurs qui concourent à la conservation de la vie, tels que l'air atmosphérique, les aliments solides, les boissons, le sang, les humeurs blanches, les liqueurs

spiritueuses, les médicaments, etc., etc., tandis qu'il donnait le nom d'*excitation* (ou, pour me servir de sa propre expression, *excitamentum*) à cet état de la machine humaine qui résulte de la présence des stimulants et de l'excitabilité, auquel il attribuait le fondement de la vie. De la différente proportion de ces trois puissances (l'*excitabilité*, les *stimulants* et l'*excitament*), il déduisait les diverses périodes de la vie, c'est-à-dire la *santé*, la *période* de *diathèse*, l'*état* de *maladie* et la *convalescence*.

Toutes les fois que les trois puissances nommées répondent d'une manière satisfaisante aux besoins de la vie, l'on est, selon Brown, dans la première période (la santé); mais si les stimulants agissent avec trop de force sur l'excitabilité, et de manière à produire un degré d'excitation trop élevé d'après les besoins actuels de l'économie animale, ou, comme on le dit vulgairement, lorsque la corde est trop tendue, il y a maladie *sthénique*, autrement il y a excès de vigueur. Le contraire prend le nom de maladie *asthénique* ou de faiblesse provenant du défaut d'excitation. « Dans ce cas, disait-il, les stimulants ne produisent pas sur les êtres vivants le degré nécessaire d'excitation pour en soutenir les forces. » Plus tard, Brown divisa les maladies asthéniques en *directes* et *indirectes*, idée fantasque qui en multiplie le nombre sans motif réel. Il faisait dépendre les premières de manque, et les secondes de l'excès des

stimulants. Pour justifier cette opinion, il disait : « Lorsque les stimulants agissent avec trop d'énergie sur l'excitabilité, ou de manière à produire un état de faiblesse par trop d'excitament, cette faiblesse, au contraire de la précédente, s'appelle *indirecte*. « Dans ce cas, il paraît que Brown s'empara de l'idée des médecins mécaniciens, qui, bien avant lui, disaient : *A summo tono laxitas*. La *diathèse sthénique*, toujours d'après l'auteur que nous examinons, est la tendance de l'économie animale aux maladies sthéniques, comme la *diathèse asthénique* est la disposition aux maladies de caractère opposé. Voilà pourquoi Brown réduisit toutes les affections à deux grandes classes, les maladies *sthéniques* et les maladies *asthéniques* directes ou indirectes, assurant en même temps que les unes aussi bien que les autres diffèrent entre elles quant au degré de *sthénie* ou d'*asthénie*, mais non quant à leurs caractères, qui sont toujours les mêmes aussi bien chez les premières que chez les secondes, ces dernières étant directes ou indirectes. Il voulait dire par-là que les maladies sthéniques, par exemple, ont toutes le même caractère, ne variant l'une de l'autre que par le degré d'intensité; pareillement, que toutes les maladies asthéniques, soit directes, soit indirectes, offrent le même caractère, quoique l'une diffère de l'autre par le degré d'asthénie directe ou d'asthénie indirecte.

D'après sa distribution des maladies en deux

ordres, Brown dut placer de même tous les remèdes qu'il leur appliquait : les remèdes stimulants appartenaient à la cure des maladies asthéniques directes ou indirectes; les remèdes moins stimulants étaient réservés au traitement des maladies sthéniques. Selon lui, tous les médicaments agissent d'une manière uniforme, ils stimulent toujours l'excitabilité; la seule différence qui se remarque entre eux consiste dans le degré de leur force ou dans la capacité de stimuler. D'après ce système, il traitait les maladies asthéniques directes ou indirectes, avec les mêmes stimulants; seulement dans les premières, il les ordonnait à petite dose, tandis que, dans les secondes, il le faisait à plus forte dose; il augmentait la dose des remèdes proportionnellement pour les maladies asthéniques directes, et la diminuait successivement dans les athéniques indirectes.

Il faut dire qu'il distinguait les stimulants des *irritants*. Il appelait de ce dernier nom toutes les forces ou conditions susceptibles de troubler et en même temps incapables d'exciter ou d'abaisser les puissances de la vie. Il considérait l'irritation comme une affection locale qu'il combattait tantôt en faisant cesser l'état qui la sollicitait, tantôt en expulsant du corps malade la cause de l'irritation. « Dans cette situation, il ne faut pas, disait-il, augmenter ou diminuer l'excitament; il importe uniquement d'en repousser la cause. » Cependant il admettait que l'affection lo-

cale pouvait embraser l'excitament dans tout le système général et produire le *tumultus in toto corpore diffusus.*

Quant aux maladies inflammatoires aiguës, Brown les traitait par les remèdes propres à diminuer l'excitation excessive, ainsi que Sydenham le faisait avant lui par les anti-phlogistiques ; il suivait la méthode de Torti contre les fièvres intermittentes, celle du célèbre Pierre Moscati dans les fièvres des femmes en couches, et celle de Sarcone pour le traitement de la péripneumonie maligne ; de même qu'il adoptait le mode de Hufeland quand il avait à traiter la petite vérole maligne; il recourait à celui de Weikard contre l'apoplexie, et à celui de Underwood dans les ulcères anciens des jambes. Il éleva fortement la voix contre les médecins humoristes, et dénonça hautement toute théorie tendante aux dyscrasies humorales. Cependant, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, Brown s'éloigna de la marche de la nature dès qu'il considéra la faiblesse indirecte comme cause d'un grand nombre d'autres maladies asthéniques. De là, le besoin de stimuler qu'il voyait trop souvent dans sa pratique, et bien rarement celui de débiliter. Par suite nécessaire, il donna de la sorte matière à ses ennemis, nombreux et acharnés, d'attaquer sa doctrine, et, ce qui est pire et toujours condamnable, de médire de sa personne, de l'accuser même de dérèglement. C'est une tache honteuse que d'outrager

ainsi un savant dont tous les efforts tendaient incessamment à l'amélioration de l'art de guérir. Sans doute, il doit être permis de relever les fautes commises sans intention, mais il convient de le faire avec modération, avec tous les égards dus aux hommes distingués; du moment que l'on descend aux personnalités, lesquelles pénètrent dans le peuple, plus odieuses et plus ignobles, on se rend coupable, on appelle sur soi la sévérité des lois et le mépris des gens de bien.

Brown était intimement persuadé de l'existence de l'asthénie, ou faiblesse indirecte, puisqu'il en parle avec conviction. Il serait absurde de soutenir le contraire : autant vaudrait dire qu'il a voulu, de gaîté de cœur, en imposer aux médecins, séduire leur bonne foi pour leur tendre un piége et couvrir de ridicule ses généreux efforts : le penser même est une insulte à sa mémoire.

Le plan de conduite qu'il s'était tracé tendait essentiellement au perfectionnement de la médecine pratique, à l'arracher aux subtilités de la métaphysique comme aux séductions de l'empirisme. On le reconnaît quand on l'entend tonner contre les dyscrasies humorales, les futiles recherches sur l'essence et la cause prochaine des maladies; on en demeure convaincu lorsqu'on voit tout le soin qu'il prend pour donner à son système médical l'aspect de simplicité convenable à son établissement et à son extension, pour lui

communiquer la direction que reçurent non-seulement les maximes de Cullen, de Hoffmann, de Bordeu, de Baglivi, qu'il sut rendre plus intelligibles, mais encore les grands préceptes de Bacon et les sublimes axiomes de Newton. Ses idées sur l'état de santé et celui de maladie, celles sur la diathèse sont rigoureuses, justes et bien fondées. Il ne nous laisse qu'un seul regret : c'est d'avoir écouté avec trop de complaisance les insinuations de son esprit philosophique, et surtout s'il n'avait pas habituellement laissé de côté l'expérience pure ou la marche de la nature. Sans cela, Brown se serait attiré l'estime et l'admiration des médecins de tous les siècles à venir. Ce qu'ils n'oublieront jamais sont ses travaux et ses longues méditations, qui donnèrent naissance à la nouvelle école médicale italienne; sans eux, elle n'eût probablement jamais été créée, puisqu'elle proclame elle-même qu'elle est fille du système de Brown.

Tout en louant avec raison et justice la conception et l'ingénieux enchaînement des idées théoriques de cet homme extraordinaire, il est de notre devoir de dire que l'entière application de son système médical au traitement des maladies est impossible, nullement praticable. D'abord cette application n'est pas régulièrement fondée, ensuite l'observation pratique la condamne comme dangereuse. Sans aucun doute, en se proposant d'établir l'art de guérir sur des bases nou-

velles aussi stables que vraies, Brown a conçu une idée grande, une idée généreuse, mais sa volonté a-t-elle reçue son entier complément? Non, et pourquoi? parce que, au lieu de demander ces nouvelles bases à l'expérience et aux lois de la nature, il les a créées avec son esprit et dans le silence du cabinet. Il fut, sans doute bien malgré lui, entraîné à faire ce faux pas, par suite de la persuasion où il était que tout ce que l'on avait dit ou écrit en médecine jusqu'à son époque manquait de certitude, n'avait pas même l'ombre de probabilité; il arriva même jusqu'à déclarer que, s'il ne brûlait point tous ses livres de médecine, ainsi que le fit Paracelse, il devait au moins les cacher et ne voir que ce que lui seul avait découvert à l'aide de son esprit. C'est à cette présomptueuse idée qu'il faut attribuer les couleurs employées par son imagination pour peindre la physionomie des maladies, au lieu de le faire sur la nature vivante, au lit du patient.

Une autre faute de Brown, c'est la maxime que tous les stimulants, tant internes qu'externes, agissent d'une manière toujours uniforme en excitant l'économie animale. Cette maxime est contredite par l'observation pratique : en effet, les acides végétaux et ceux que nous fournissent les minéraux, l'aconit, la digitale pourprée, le tartre stibié et beaucoup d'autres substances, loin d'exciter, s'opposent absolument à l'action des stimulants.

Il y a de même abstraction formelle dans cette autre conclusion, qu'il faut suivre le guide fallacieux ou du moins équivoque de l'excitament excessif pour la médication des maladies dites sthéniques. En premier lieu, la seule connaissance de cet excitament n'est point suffisante, en ce que plusieurs des maladies rangées par Brown au nombre de celles qu'il appelle sthéniques, résistent le plus souvent aux remèdes qu'il recommande comme devant en amener la guérison. Secondement, il n'avait pu encore, quand il s'exprimait ainsi, prouver par l'expérience que tout l'ensemble d'une maladie sthénique quelconque réside uniquement dans l'excitament excessif : cette hypothèse a été également détruite par l'observation pratique. Notre remarque, à cet égard, devient encore plus sensible dans le traitement des maladies que notre auteur appelle asthéniques indirectes, puisqu'elles empirent toujours sous l'influence des stimulants que les browniens appliquaient même à forte dose, tandis qu'elles cèdent le plus souvent à l'action des anti-phlogistiques auxquels recouraient les disciples de Sydenham.

Brown avait tort d'admettre la phlogose-asthénique, qu'il faisait dépendre, ainsi qu'une foule d'inflammations chroniques, non moins obscures que visibles, de faiblesse indirecte, puisque toutes ces maladies, comme nous venons de le voir, deviennent plus intenses par l'usage des stimulants,

et disparaissent le plus ordinairement soumises à l'action des anti-phlogistiques. De ces faits on peut conclure que la division des inflammations en aiguës et en chroniqnes a ruiné une grande quantité de malades, et par conséquent a coûté bien des larmes à l'humanité. Sous l'empire de la doctrine de Brown l'on traitait l'inflammation du cerveau, chronique ou passive, par les stimulants. La même médication s'employait contre le rhumatisme chronique, ainsi que dans plusieurs autres inflammations que le maître disait, à tort, provenir de faiblesse indirecte, sans réfléchir qu'une inflammation aiguë ou chronique est toujours semblable à elle-même pendant l'entière durée de son cours.

Sur ce point tous les médecins sont aujourd'hui d'accord qu'un organe quelconque, quand il est affecté d'une inflammation aiguë ou chronique, présente constamment un degré plus ou moins élevé d'irritation ; qu'il y a chez lui exaltation de vitalité, une certaine surabondance d'humeurs, cause de la douleur locale dont se plaint le patient. Lors de l'autopsie, on trouve en effet les petits vaisseaux de la partie affectée engorgés de sang. Tout concourt donc à prouver que, dans les inflammations chroniques, l'on observera les mêmes phénomènes que dans les inflammations aiguës, avec la seule différence cependant que les symptômes seront plus ou moins intenses dans celles-ci, et plus ou moins tolérables dans les

premières. Ce n'est donc pas, comme on le pressent aisément, une raison de les croire d'un caractère opposé et curables par des remèdes de nature et d'action différentes, ainsi que le disait Brown, ainsi que le prétendent encore ses partisans.

Le chef de cette secte médicale soutenait que les individus d'un âge avancé ou de faible constitution étaient par cela même sujets aux maladies asthéniques, parce qu'il les croyait accompagnés de la diathèse asthénique. Comme les précédentes, cette maxime est démentie par l'observation pratique : il est, en effet, évident que les inflammations s'allument plus facilement chez les personnes faibles que chez celles qui sont fortes et vigoureuses ; la seule différence qui passe entre elles, c'est que les inflammations se montrent, toutes choses égales, plus véhémentes, et par conséquent plus graves, sur les individus vigoureux, plus légères et plus douces sur ceux qui sont faibles.

Brown avait encore tort de croire que les causes stimulantes donnent lieu aux maladies sthéniques, et que celles qui font fléchir l'excitament donnent naissance aux maladies asthéniques. Ce qu'il y a de certain à ce sujet, c'est que le froid, qui est la négation du calorique, les passions qui tuent les forces vitales, telles que la crainte, la tristesse, la frayeur, etc., l'air humide et les autres causes semblables produisent çà et là des maladies sthéniques, contrairement à l'opinion

émise par le médecin écossais. Qui ne sait pas, en effet, parmi les vrais praticiens, què le rhumatisme, par exemple, affecte souvent ceux qui vivent sous une climature froide ou dans les localités en même temps froides et humides? La pleurésie, également maladie sthénique, ne naît-elle pas d'ordinaire de l'action négative du calorique ou du froid, puisqu'elle prédomine durant les hivers?

Malgré toutes les objections que nous venons de soulever, on ne peut nier les services rendus par Brown à la science médicale : il a fait sentir le besoin d'imposer à la pratique une forme régulière; il a singulièrement amélioré la philosophie médicale en la purgeant des vieilles maximes de Pythagore, d'Épicure, de Démocrite; il a introduit la méthode d'induction créée par Bacon; il a mis dans leur véritable jour les ouvrages de Sydenham, de Huxham, de Haën et d'autres savants médecins; enfin l'on doit ajouter que jusqu'à ses erreurs sont devenues la source où la nouvelle doctrine italienne est allée puiser ses premiers éléments; et quoique sa manière de traiter les maladies ne soit pas plus généralement en rapport avec la nature et qu'elle entraîne à de graves erreurs, cependant il n'est pas moins vrai de dire que la connaissance des travaux de Brown éclairera dans tous les temps les médecins des générations futures qui voudront se méfier des impulsions de l'esprit, des seules études faites loin du lit des

malades, des aberrations où sont entraînés ceux qui négligent l'expérience et l'observation, flambeau de l'art de guérir, pour s'abandonner aux séductions des idées abstraites, au vol de leur imagination.

CHAPITRE VII.

De la nouvelle doctrine médicale italienne.

Sur le sol de la belle Italie, toujours fécond en hommes de talent épris d'un véritable amour pour les sciences et les beaux-arts, ainsi que pour leur progrès, naquit la découverte du *contre-stimulus*; elle est due à l'heureux génie de Jean Rasori, cher sous tous les rapports à l'humanité. C'est dans les notes que cet illustre médecin ajouta à la traduction italienne qu'il faisait de la *Zoonomie* de l'anglais Darwin que l'on trouve les premières idées de la nouvelle doctrine; mais c'est dans son *Histoire de la fièvre pétichiale de Gênes* qu'il en développa toutes les bases. Ce livre, plein de choses, parut en 1799 et 1800 : là l'auteur fait apprécier la diathèse à sa juste valeur et sa méthode de traiter les maladies. Mais ce fut dans les *Annales des sciences et des lettres* que Rasori sut imprimer au contre-stimulus toute sa puissance, en y insérant ses beaux mémoires sur l'action de la digitale pourprée sur le système vivant, de la gomme-gutte contre le flux intestinal, du nitrate de po-

tasse dans les cas des diabètes, et du tartre stibié dans la cure de la péripneumonie.

Dès que Rasori eut constaté l'efficacité des contre-simulants dans les hôpitaux de Gènes et de Milan en présence d'un grand nombre d'élèves et de médecins habiles, il combattit ouvertement l'erreur de Brown, et prouva, de la manière la plus évidente, que l'emploi des remèdes contre-stimulants assurait la guérison de beaucoup de maladies que le médecin écossais avait tort de vouloir toujours traiter avec l'opium, l'éther, le quinquina, le vin et autres stimulants, et que les maladies par lui classées parmi les sthéniques sont, sans comparaison, plus nombreuses que celles de faiblesse.

De son côté, Borda, ayant acquis la certitude de ce fait important, ne tarda pas à suivre la nouvelle doctrine et de l'appliquer au traitement des malades confiés à ses soins dans le grand hôpital de Pavie. Simultanément, divers autres premiers médecins de l'Italie adoptèrent aussi la découverte de Rasori; on les vit répéter ses expériences, tantôt dans les hôpitaux, tantôt chez leurs clients particuliers; un semblable accord soutint l'émulation, et aida, par la masse des travaux communs, à asseoir la doctrine du *contre-stimulus* sur des bases larges et solides, doctrine, comme le dit le docteur Tommassini, l'un de ses plus ardents partisans, née des ruines du système médical de Brown, laquelle confond en un seul

corps les maximes fondamentales, les idées pathologiques et les vues pratiques, qui règnent presque dans toute l'Italie, d'où lui est justement venu le nom distinctif qu'elle porte de nouvelle doctrine médicale italienne.

En tête des médecins italiens qui suivent cette doctrine est, je le répète, le docteur Jacques Tommasini, illustre praticien et savant écrivain à qui nous sommes redevables de son extension; il l'a enrichie d'observations pratiques de la plus haute portée et fait connaître tout entière dans son livre intitulé : *Précis de la nouvelle doctrine médicale italienne* (Paris, 1822). La première pensée qui dirigea sa plume en écrivant ce livre, fut de mettre de côté toutes les hypothèses qui discréditèrent le système médical de Brown, et de ne conserver de ce maître que quelques principes généraux, c'est-à-dire les idées de la vie et de la diathèse, la simple division des maladies, etc. Dégagé de ses entourages dangereux, le système médical de Brown servit aussi, par les soins de Tommasini, de base et de corollaire à la nouvelle doctrine médicale italienne.

Je viens de dire que la nouvelle doctrine a reçu le jour du système de Brown, non de l'ensemble, mais de deux fausses maximes : l'une concerne l'uniformité d'action des forces excitantes estimée par son auteur légitimement fondée, tandis qu'elle est en opposition constante avec l'observation pratique qui la rejette; l'autre re-

garde la faiblesse indirecte, que Brown faisait résulter à tort de l'excès des stimulants. Ici, selon l'expression de Tommasini, la découverte faite par Rasori de l'action contre-stimulante des nombreuses substances crues faussement stimulantes par Brown, détruit complètement sa première maxime; quant à la seconde, celle de croire la faiblesse indirecte provenir de l'excès de stimulants, et de la déclarer comme cause d'un grand nombre d'autres maladies asthéniques, fut également ruinée par la démonstration de Rasori, que le nombre des maladies sthéniques, ou d'excès de stimulus, est plus grand que celui des maladies asthéniques. « La supériorité du nombre des unes à celui des autres, ajoute Tommasini, est confirmée par l'observation pratique. Elle prouve aussi que l'inflammation, distinguée par Brown en sthénique et en asthénique, est une maladie toujours d'excès de stimulus, et par conséquent produisant seulement des maladies sthéniques de la même espèce. »

Selon les partisans de la nouvelle doctrine médicale italienne, la majeure partie des maladies et des fièvres provient d'une inflammation aiguë ou chronique, apparente ou cachée. « De quelle part qu'on examine cette inflammation, disent-ils encore, elle est toujours une maladie sthénique, toujours semblable à elle-même, ou du moins offrant pendant toute sa durée toujours le même caractère. » Admet-on, avec Brown, que la prétendue

phlogose asthénique, ainsi qu'un très grand nombre d'inflammations chroniques proviennent de faiblesse indirecte, on est certain que l'on commet, ainsi que Brown, une grave erreur.

Les mêmes partisans de la doctrine italienne font remarquer que, dans plusieurs cas de maladies, il se développe, sans qu'on puisse en assigner la cause, une *diathèse* de *stimulus* au milieu même des symptômes qui dénoncent l'abattement vital le plus visible. Cependant, toujours selon eux, la diathèse sthénique ou de stimulus, ou, comme d'autres disent, le mal phlogistique ne peut être combattu que par l'usage des contre-stimulants. Or, ajoutent-ils, cette observation nous confirme de plus en plus que le nombre des maladies shténiques surpasse de beaucoup celui des maladies asthéniques, contrairement à l'assertion de Brown, qui voulait que les asthéniques dépassassent considérablement les sthéniques.

Enfin, les médecins contre-stimulistes, à l'instar du docteur écossais, réduisent toutes les maladies en deux classes : la première renferme les maladies provenant d'*excès de stimulus*, la seconde celles qu'ils disent naître du *défaut de stimulus* ou de faiblesse. De plus, toujours à l'exemple de Brown, ils distinguent les unes et les autres de ces affections diverses résultant du simple désordre d'une partie donnée du corps, ou bien d'un état d'irritation locale. Cette séparation des maladies par excès, par défaut de stimulus et par suite

d'irritation, caractérise particulièrement la nouvelle doctrine médicale italienne. Dans la vue d'en offrir une idée plus complète, Tommasini nous fournit les faits suivants :

I. Plusieurs substances, au lieu de stimuler, comme l'écrivait Brown, produisent, au contraire, sur la fibre vitale une action diamétralement opposée : c'est de là qu'elles ont reçu, depuis la découverte de Rasori, le nom de *contre-stimulants*, attendu qu'elles diminuent l'excitament, et abaissent la condition essentielle des forces vitales. Ce fait, que les *contre-stimulistes* font dépendre de l'action des contre-stimulants, Brown le disait provenir de la diminution des stimulants, autrement, de l'action des forces négatives, telles que le froid, la peur, la tristesse, la saignée, les purgatifs et autres causes semblables. Celles-ci exceptées, le médecin écossais rangeait parmi les stimulants toutes les autres substances, ce qui est, comme nous l'avons dit précédemment, en opposition flagrante avec l'observation pratique. En effet, il y en a un grand nombre qui, loin de stimuler, diminue plutôt l'excitament, déprime les forces vitales ou affaiblit le système vivant. De ce nombre, je citerai les acides végétaux et minéraux, le tartre stibié, l'eau de laurier-cerise, la digitale pourprée, la scille, l'ipécacuanha, le nitrate de potasse, la ciguë, la jusquiame, la noix vomique, la gomme-gutte, plusieurs substances amères, le zinc, le sel de saturne, ou acétate de

plomb, le fer, la myrrhe, le magistère de bismuth, et beaucoup d'autres substances médicinales constatées comme telles par l'observation pratique.

II. Les contre-simulants ont une action directe sur l'économie animale, puisqu'ils détruisent les effets du stimulus excessif sans amener aucune sorte d'évacuation ; mais lorsqu'ils sont appliqués sans nécessité, ou bien au delà des limites indiquées par le besoin, ils donnent lieu à des maladies qu'il faut traiter par les stimulants.

III. Comme le froid, la saignée, les purgatifs, les sangsues, etc., les contre-stimulants guérissent les affections provenant d'excès de diathèse sthénique, de stimulus ou d'excitament; de même les stimulants sont une voie de guérison pour les maladies dues au défaut de stimulus, à la diathèse asthénique, à la faiblesse ou bien au défaut d'excitation.

IV. La fibre vivante peut supporter une dose de stimulants ou de contre-stimulants d'autant plus forte que le degré de la diathèse sthénique, ou asthénique, est plus élevé : cette sorte de complaisance ou de tolérance est, au dire des contre-stimulistes, la mesure la plus complète de la diathèse.

En résumé, la nouvelle doctrine médicale italienne repose sur deux points cardinaux, la découverte des substances contre-stimulantes, et l'axiome erroné de Brown que la faiblesse indi-

recte est la cause de beaucoup de maladies qu'il recommande de traiter par la méthode stimulante. Or, il est évident qu'en détruisant, ainsi que viennent de le faire les médecins italiens, l'illusion de la faiblesse indirecte, ils ont acquis des droits incontestables à la reconnaissance publique, et mérité le titre de bienfaiteurs de l'humanité. Personne n'ignore combien a été funeste l'erreur de traiter la phlogose, estimée de temps à autre asthénique, et les inflammations chroniques par les stimulants, ainsi que s'avisaient de le faire trop souvent les disciples de Brown dans des cas semblables, et combien elle a suscité de longues amertumes et de pertes déplorables!

Considérée sous un autre point de vue, la méthode de traiter les maladies selon la nouvelle doctrine médicale italienne, se trouve d'accord avec les meilleures prescriptions de la médecine ordinaire. En effet, abstraction faite de la diversité du langage, les remèdes anti-phlogistiques, dans tous les temps, ont été ordonnés dans la majeure partie des maladies. Aussi les partisans de la nouvelle doctrine médicale italienne emploient-ils également les contre-stimulants dans le plus grand nombre des maladies. Baglivi, Sydenham, Huxham, Dehaën, Borsieri, Franck, Cotugno, Broussais et beaucoup d'autres célèbres médecins de diverses époques et nations ont préféré la méthode anti-phlogistique, et laissé de côté la méthode stimulante pour le

traitement de la plupart des maladies. On peut ajouter, sans crainte d'être taxé d'erreur, que tous les auteurs modernes de thérapeutique donnent, à peu de choses près, la même couleur à leurs écrits.

Il nous faut, avant d'aller plus loin, exprimer le doute que font naître deux autres axiomes de Brown, adoptés par la nouvelle doctrine médicale italienne. Est-il bien juste de renfermer dans deux classes toutes les maladies qui désolent le genre humain, quand on sait que les maladies sont autant de phénomènes individuels variant les uns des autres, et que leur nombre n'est point encore positivement déterminé ? Comment peut-on estimer naturelle la division de ces mêmes maladies en asthéniques et en sténiques, ou bien en affections d'excès et de défaut de stimulus, quand il est constant que l'on peut avoir, dans le cours de la même espèce de maladie, l'excès ou le manque de stimulus, comme on l'a observé lors du choléra-morbus en 1832. Tantôt on y trouvait des individus, saisis par cette épidémie, tourmentés par une espèce de fièvre violente, et conséquemment sous l'influence d'un excès de stimulus, et tantôt dans un état complet de prostration de toutes leurs forces vitales, c'est-à-dire dans un véritable défaut de stimulus. Cependant, il ne faut pas dire qu'une maladie, soit aiguë ou chronique, n'est pas toujours semblable à elle-même durant son cours entier : c'est ce qui nous fait croire que l'excès ou

le défaut de stimulus est un phénomène physiologique, et non pas dynamique, et par conséquent, dans le diagnostique des maladies, l'excès ou le défaut de stimulus est un guide trompeur.

De la sorte, il est facile de comprendre pourquoi les maladies sthéniques, ou d'excès de stimulus, ont tant de fois *menti* l'aspect de maladies asthéniques, *et vice versa.* Les adeptes de la nouvelle doctrine médicale italienne se sont souvent aperçu eux-mêmes avoir pris, comme nous le verrons plus bas, une maladie de défaut pour une d'excès de stimulus, et par suite une d'excès pour une de défaut. De semblables erreurs ont été commises par d'habiles médecins, trompés par des phénomènes alternatifs indiquant des diathèses de caractère opposé. Cette fausse indication oblige, malheureusement, à changer de méthode à chaque instant aux dépens du pauvre malade.

La loi d'analogie n'est pas non plus un guide toujours fidèle : aussi n'est-elle point applicable à la médecine pratique, parce que les maladies, en général, ne se ressemblent jamais sur tous les points. Sans doute l'excès ou le défaut de stimulus peut concourir dans une maladie, nous ne le nions pas; mais ce que nous n'admettons pas, c'est que le défaut ou l'excès de stimulus en forme tout l'ensemble, et que l'on soit certain de ne pas s'y tromper.

Certes, ce serait se jeter dans le vague que de vouloir adopter pour guide, dans l'exercice de la

médecine, l'incertitude résultant de l'excès ou du défaut de stimulus. Et puisque l'hydrophobie, la phthisie pulmonaire, la goutte, la peste, le choléra-morbus, etc., etc., sont des maladies dues au phlogistique ou à l'excès de stimulus, on demande pourquoi n'obéissent-elles pas à l'action des contre-stimulants? S'il est vrai, comme l'estiment les partisans de la doctrine du contre-stimulus, que quelques espèces de paralysie, de vertige, d'apoplexie, etc., dérivent du défaut de stimulus, pourquoi résistent-elles, le plus souvent, à l'action des stimulants? Cette contradiction nous fait considérer l'état altéré de l'excitament comme un phénomène de second et non pas de premier ordre dans le diagnostique et le traitement des maladies. De même, nous regardons comme abstrait l'axiome que le plus grand nombre des maladies découle d'une inflammation quelconque, et ne peut être rangé parmi les maximes avérées, légitimement établies, dès que plusieurs maladies, désignées par les contre-stimulistes comme effet d'inflammation ou provenant d'une inflammation, résistent bien souvent aux émissions sanguines et à tous les autres contre-stimulants.

Il est bien facile de dire que les maladies d'excès de stimulus doivent être traitées par les contre-stimulants, et par contre les maladies provenant du défaut de stimulus à l'aide des stimulants; mais il n'est pas également aisé de distinguer avec certitude, lorsqu'une maladie est vraiment d'excès,

ou quand elle est de défaut de stimulus. Ce qui demeure indubitable, c'est que, dans plusieurs cas de maladies, quelques-uns des praticiens de la nouvelle doctrine ordonnent la saignée, tandis que d'autres ont recours aux stimulants : c'est ce qui s'observe, par exemple, dans le traitement de certaines fièvres périodiques, paralysies, apoplexies. Or, nous disons, si les médecins contre-stimulistes pouvaient distinguer à son début une maladie, et soutenir avec raisons suffisantes qu'elle est vraiment d'excès ou de manque de stimulus, quels motifs auraient-ils de soutenir une opinion différente relativement à son traitement? Combien, d'autres fois, ainsi que nous le noterons plus tard, ont-ils eu recours aux stimulants après avoir en vain employé les contre-stimulants, *et vice versa?* De là résulte nécessairement que le système, la méthode ou maxime, comme on voudra l'appeler, de traiter les maladies en suivant le *criterium* de l'excès ou du défaut de stimulus, est, pour le moins, insuffisante au véritable but de l'art de guérir.

La difficulté ou l'incertitude de distinguer, dans tous les cas, une maladie d'excès d'une autre provenant du défaut de stimulus, ne sera point surmontée en recourant à la diversité de leurs symptômes, parce que ceux-ci peuvent être identiques et appartenir à des affections bien différentes les unes des autres, ou de caractère opposé. Il ne convient pas non plus de s'en remettre à la di-

verse nature des causes morbifiques, en ce que celles destinées à produire toujours des maladies de défaut de stimulus, comme l'air froid, la crainte, la tristesse, la frayeur, etc., sollicitent quelquefois des maladies d'excès de stimulus. Le secours que semble offrir la connaissance de la diversité de sexe, de l'âge et du tempérament sur le diagnostique des maladies, est plus insuffisant encore que la diversité des symptômes, que la différente nature des causes morbifiques, puisque les individus de sexe, d'âge et de tempérament différents sont sujets aux maladies de défaut aussi bien qu'à celles d'excès de stimulus.

Nous ferons enfin observer qu'il existe des maladies étrangères à l'excès comme au défaut de stimulus : ce sont celles qui dérivent du désordre des mouvements et des sensations de la fibre vivante. Les partisans de la nouvelle doctrine médicale italienne, eux-mêmes, admettent que les maladies dites *irritatives* ne proviennent ni d'excès ni de défaut de stimulus. Selon leurs propres expressions, les forces morbifiques qui déterminent ces maladies, ne peuvent point donner lieu à l'excitament normal, ce qui les distingue des stimulants et des contre-stimulants. Le seul pouvoir qu'elles aient se réduit à déranger la fibre vivante, mais nullement à l'exciter ou à l'affaiblir. Ainsi, les maladies irritatives, toujours en nous servant du langage des médecins contre-stimulistes, ne doivent pas être traitées ni par les stimulants ni par

les contre-stimulants ; pour les combattre avec succès, il convient de détruire plutôt la cause morbifique qui trouble l'ordre naturel des mouvements et des sensations de la même fibre vivante. Or, si les maladies irritatives ne dépendent ni de l'excès ni du défaut de stimulus, à quel moyen aurez-vous recours, non-seulement pour les bien connaître, mais encore pour les traiter avec certitude et régularité ? Vous êtes donc obligés de les combattre sans guide ou sans règle de direction, puisque vous êtes privés de traces d'excès et de défaut de stimulus. C'est cependant d'après ce *criterium* que les médecins contre-stimulistes se sont toujours conduits dans le diagnostique et le traitement des maladies !

Il convient, à ce sujet, de remarquer encore que, non pas toutes les maladies irritatives, consistent, comme on l'avance, en autant d'affections locales ; car, lorsqu'on en excepte celles dues à des lésions mécaniques ou à d'autres causes accidentelles, les autres maladies irritatives doivent être rapportées à un désordre général dynamique du système sensitif, désordre qui ne peut pas se limiter certainement à une seule partie du corps. D'ailleurs. s'il est évident, comme l'a démontré le docteur Guani, partisan éclairé lui-même de la doctrine du contre-stimulus, que ce sont les poisons, les miasmes, les contagions, etc., causes essentiellement morbifiques, qui font naître sur le système vivant un certain trouble, une espèce d'irritation

ou de dérangement, il sera nécessairement et positivement vrai que les maladies irritatives intéressent tout le système de la sensibilité, cette faculté étant toujours semblable à elle-même dans toute l'étendue du corps. Ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate écrivit cette sentence : *In corpore humano confluxus est unus, conspiratio una, et omnia consentientia.* Notez que le docteur Guani faisait dériver un tel désordre de l'hétérogénéité existant, selon lui, entre les poisons, les miasmes ou les contagions et la vitalité de la fibre, hétérogénéité qui, comme nous venons de le dire, est représentée par une certaine répulsion, irritation ou trouble des mouvements et des sensations de la fibre vivante elle-même.

Que le trouble dynamique général résulte de la diffusion morbifique partielle ou qu'il vienne directement de l'action hétérogène des miasmes, poisons ou contagions, pour nous l'effet est toujours le même, puisqu'il faut combattre, en dernière analyse, une maladie irritative générale. Prétendre, comme le font les médecins contre-stimulistes, que les maladies irritatives consistent toutes en autant d'affections *universellement locales*, c'est nier l'identité de la sensibilité, qui est une faculté indivisible et uniforme. Et quand on sait que les poisons, les miasmes et les principes morbifiques des contagions sont absorbés par les vaisseaux lymphatiques, d'où ils coulent sans retard dans le torrent de la circulation du sang,

comment peut-on soutenir que les maladies irritatives, produites par ces causes, sont des affections universellement locales, comme le serait le choléra-morbus asiatique, qui est déterminé lui-même par l'action morbifique d'un miasme.

Si les médecins avaient voulu considérer cette dernière maladie comme une maladie irritative générale ou dynamique, et non pas comme provenant tantôt d'excès et tantôt de défaut de stimulus, autrement dit tantôt de trop de force et tantôt d'atonie ou de faiblesse, ils n'auraient pas si longtemps tardé à la soumettre à l'action des véritables remèdes qui devaient la détruire. Car, tandis que le choléra-morbus sévissait d'une manière si cruelle dans plusieurs contrées à la fois, tandis qu'il résistait le plus généralement à toutes les prescriptions conseillées ou ordonnées par les partisans de Sydenham, de Cullen, de Brown, de Rasori ou de Broussais, etc., on le voyait céder à l'usage de la préparation homœopathique de camphre, d'ellébore blanc, d'ipécacuanha, d'acétate de cuivre, de seigle ergoté, etc. (1).

Il ne serait donç plus temps aujourd'hui, ni de suivre la division des maladies en deux classes, imaginée par Brown et adoptée par les médecins

(1) Consultez à ce sujet des Guidi, *Lettre aux Médecins français*, pages 43 et 44, où se trouve le tableau des guérisons du Choléra-Morbus, obtenues par le moyen de la méthode homœopathique.

contre-stimulistes, ni de se faire diriger par l'excès ou le défaut de stimulus dans le diagnostique et dans la médication des maladies. Cependant personne ne peut, ni ne doit nier que les auteurs de la nouvelle doctrine médicale italienne ont amélioré la médecine pratique de Brown, leur premier maître, en proscrivant deux des principaux axiomes, ceux qui étaient erronés, nous voulons dire celui qui considérait toutes les substances médicinales comme autant d'agents plus ou moins stimulants, et celui de faire dépendre la faiblesse indirecte de l'excès de stimulus, et de la considérer comme la cause première d'une grand nombre d'autres maladies asthéniques. Mais la nouvelle doctrine médicale italienne (telle qu'elle est) ne peut pas convenir à tous les médecins, ni réunir en un seul faisceau leurs suffrages (but uniquement réservé à la science médicale de la nature), à cause que la doctrine du contre-stimulus ne diffère point d'un système médité *à priori*, puisque le principe sur lequel elle est fondée, l'excès ou lé défaut de stimulus, vient du syllogisme, et non de l'expérience, comme nous venons de le démontrer à l'aide de l'observation pratique.

CHAPITRE VIII.

De la médecine physiologique de Broussais.

François Broussais, chef de la médecine physiologique, attribuait, comme chacun le sait, à l'irritation ou inflammation de l'estomac et du tube intestinal la majeure partie des maladies, et, par suite de cette opinion, il considérait la connaissance des affections gastriques comme le fondement de la médecine pratique, en déclarant en même temps que cet art serait toujours un amas confus de vérités et d'erreurs, de méthodes utiles et de méthodes pernicieuses, tant qu'elle ne s'épurerait point en adoptant la médecine physiologique, qui découvre seule aux praticiens le siége des maladies. En partant du principe que l'inflammation de l'estomac et des intestins est la cause du plus grand nombre des maladies, Broussais arriva nécessairement, quoique par degrés, à conclure que la gastro-entérite, simple ou compliquée, suivie ou non de douleur locale, était la source de toutes les fièvres essentielles des auteurs.

Tous les symptômes que, selon lui, les écri-

vains de thérapeutique rapportent aux fièvres idiopathiques, sont tous et constamment signes d'inflammation d'un ou de plusieurs organes internes. « Aucune fièvre, disait-il, ne peut exister ou se manifester sans provenir d'une inflammation, et par conséquent toute méthode curative veut et doit être dirigée contre l'inflammation, et non pas contre l'une ou l'autre fièvre, qui n'en est que l'effet. » D'après cela, on ne peut plus être surpris si Broussais, après avoir indiqué l'estomac et les intestins comme foyers du plus grand nombre des maladies, voulut élever ces mêmes organes au-dessus de tous les autres. Il y était d'autant plus déterminé qu'il regardait l'estomac comme centre de toutes les actions sympathiques et comme le moyen d'opération des remèdes administrés à l'état de maladie. Ce fut, en effet, l'importance du grand rôle que l'estomac joue dans le mécanisme de la vie qui lui fit dériver de l'irritation de cet organe, non-seulement les fièvres continues, mais encore les fièvres intermittentes.

« Telle est, disait-il, la raison pour laquelle les médecins qui négligeaient d'apprécier à leur juste valeur, comme ils auraient dû, les affections gastriques dans le traitement des fièvres, réussissaient si rarement à les combattre; voilà pourquoi leurs efforts sollicitaient, à leur insu et le plus souvent, des désordres chez le malade. »

Broussais se plaignit beaucoup de ce que les anciens médecins avaient élevé si haut la puis-

sance du foie au détriment de l'estomac et du tube intestinal. « Ils font, disait-il, avec leur esprit, ils font de ces organes un vase inerte ou plutôt une sorte de cloaque propre à soulever de dégoût et d'horreur, quand ils devraient les considérer l'un et l'autre (l'estomac et le tube intestinal) comme le pivot essentiel autour duquel viennent tourner les connaissances qui se rapportent à la base fondamentale de la pathologie et de la médecine pratique. »

Broussais adopta de ses prédécesseurs la division des maladies en deux classes : dans la première, il plaça les maladies d'irritation, en y comprenant les phlegmasies contre lesquelles il employait la méthode anti-phlogistique, c'est-à-dire la diète, la saignée, les sangsues, les émollients etc.; dans la seconde classe, il réunit les maladies d'atonie ou de faiblesse qu'il combattait par les toniques ou fortifiants. En parlant de la méthode anti-phlogistique, il fit bien sentir qu'elle est fondée sur l'identité de l'irritation ou inflammation, qui est toujours semblable à elle-même, et constitue la base pathologique du plus grand nombre des maladies. Sous ce rapport, l'école broussaisienne se trouve d'accord avec celles des autres nations.

Nous allons maintenant suivre le progrès de la médecine physiologique depuis son origine jusqu'à Broussais.

D'abord les médecins que l'on nommait mé-

thodiques, faisaient dériver les fièvres du *strictum*, ou resserrement de la fibre, qu'ils regardaient comme le résultat d'un engorgement tout à fait identique à celui qui naît d'une inflammation. C'est pour cela qu'ils traitaient les fièvres par les remèdes relâchants. Hippocrate, Celse et beaucoup d'autres médecins de l'antiquité recommandaient la diète dans le traitement des fièvres. Fernel plaçait au cœur le siége des fièvres continues, et celui des fièvres intermittentes au tube intestinal et au pancréas; il les traitait par les alexipharmaques, et non par les relâchants. Van Helmont, de son côté, limitait le siége des fièvres au cardia, ou l'orifice supérieur de l'estomac, où il plaçait son archée, et il recourait aux sudorifiques au lieu des remèdes relâchants (1).

La médecine physiologique fut mieux appréciée et suivie par Screta, puisqu'il faisait naître les fièvres d'inflammation de l'estomac ou de toute autre organe interne. Cependant on l'a vu recourir, en des cas semblables, aux désobstruants au lieu de relâchants : c'était, disait-il, pour rendre plus libre la circulation du sang, qu'il estimait gênée en présence de la fièvre, par l'obstruction des vaisseaux capillaires (2).

Georges Baglivi fut le premier, parmi les praticiens et écrivains des anciens temps, qui considéra réellement l'inflammation de l'estomac ou

(1) Van Helmont, *Febrium Doctrina inaudita.*

(2) Screta, *de Febre castrense maligna.*

des viscères comme la cause du plus grand nombre des maladies, et qui leur appliqua les relâchants. En réfléchissant sur les affections de l'estomac, ce célèbre médecin s'aperçut que cet organe est très-irritable, qu'il exerce une influence marquée sur toutes les autres parties du corps au moyen de leurs sympathies réciproques, et que ses dérangements doivent fixer toute l'attention des praticiens. Aussi, quoiqu'il regardât le quinquina comme un puissant antidote de la fièvre, il se défendait cependant de l'employer du moment qu'il soupçonnait l'existence d'un léger principe d'inflammation, ou le commencement d'un abcès interne. Il réduisit toutes les maladies à deux ordres : maladies de resserrement ou d'irritation, et maladies de relâchement ou de faiblesse (1).

Après Baglivi, le médecin qui étudia le plus régulièrement le siége des maladies, fut Rega. Profitant des lumières répandues par ses prédécesseurs, il développa sur le même plan les sympathies de l'estomac avec les autres organes dans son livre intitulé, *de Sympathia partium corporis*. Il y nota spécialement les tristes effets déterminés sur la sensibilité de l'estomac par l'action des végétaux vénéneux, et en attribua la cause à l'influence du grand nerf sympathique, et à celle de la huitième paire de nerfs, qui mettent l'estomac en relation habituelle avec les autres organes. A cette

(1) Baglivi, *Opera omnia.*

occasion, Rega déclara que les fièvres résident toutes dans les parties membraneuses et nerveuses, « lesquelles, disait-il, se montrent plus sensibles à l'action des agents morbifiques. » Ainsi l'estomac, l'organe le plus riche en nerfs, le plus excitable de tous les organes de la vie, est travaillé par la présence des fièvres plus fréquemment que les autres parties du corps. De plus, il considéra l'estomac comme siége de la peste, des fièvres malignes, épidémiques ou contagieuses, contre lesquelles il recommandait l'émétique ou bien les anti-phlogistiques, quand les fièvres se montraient sous l'aspect d'une gastrite.

Prost (1) pathologiste distingué de Louvain, a de même suivi, pour le traitement des maladies, la direction de leur station. Son premier soin fut d'examiner très-attentivement les sympathies de l'estomac, et de s'assurer, de la sorte, qu'aucune espèce de fièvre n'existait, si elle ne dérivait point de l'état inflammatoire du système intestinal, autant qu'il était convaincu de la prééminence des organes de la digestion sur les autres parties du corps dans l'état de fièvre. Il fit ensuite observer que, outre les maladies propres à l'estomac et aux intestins, il en est beaucoup d'autres, spécialement du système nerveux, qui naissent des désordres de ces organes. Enfin il déclare positive-

(1) Prost, *Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture du corps.*

ment, surtout dans l'ouvrage que nous avons indiqué, que, dans toutes les dissections des cadavres des personnes mortes de fièvre ataxique, il découvrit constamment des traces d'inflammation sur la membrane muqueuse des intestins.

Après ces grands médecins, Broussais vint aider aux progrès de la médecine physiologique; il fit plus, il lui donna plus d'ensemble et de développement, plus de vogue et plus de vrai lustre, d'abord en la fondant sur un grand nombre de faits mieux observés que ne l'avaient réellement fait ses devanciers, et en l'enrichissant ensuite d'une foule d'observations pratiques lumineuses, et de ses précieuses productions (1). Il l'a donc mise sur la voie des progrès. En effet, ce n'est que depuis la publication des ouvrages de Broussais que l'on a commencé en France à considérer les phlegmasies, soit aiguës, soit chroniques, comme autant de maladies semblables à elles-mêmes, toujours curables par la méthode antiphlogistique, et que l'art de guérir a secoué le joug des systèmes variables, si non constamment pernicieux. Une semblable victoire remportée sur la vieille erreur est le fait de l'illustre Broussais; il a sûrement agrandi l'empire de la médecine physiologique.

(1) F. Broussais : *Histoire des Phlegmasies chroniques; — Leçons sur les Phlegmasies gastriques; — Examen des Doctrines médicâles et des Systèmes nosologiques.*

Ce progrès a-t-il été aussi utile à l'heureux traitement de toutes les infirmités humaines qu'on pourrait le croire? C'est ce que nous allons maintenant rechercher. Nous ne le pensons pas. Commencerons-nous par dire, d'abord, parce que ce progrès ne s'étend pas au delà des phlegmasies, qui, certes, ne complètent pas la série des maladies connues jusqu'ici; en second lieu, parce que la connaissance de leur siége ne conduit point à la connaissance intime de leur caractère individuel et des remèdes qui leur conviennent; en troisième lieu, nous ne croyons pas régulièrement fondé l'axiome de Broussais que le plus grand nombre des maladies est dû à l'irritation ou inflammation. Ce médecin avait sans doute raison de faire dériver plusieurs espèces de fièvres de l'inflammation du canal intestinal et de l'estomac, mais il a eu tort de généraliser ce principe en l'appliquant à toutes les fièvres, et en ne s'arrêtant pas aux cas individuels. Il les jugeait *à priori*, tandis qu'il aurait dû savoir que cette base n'est nullement d'accord avec l'expérience. En effet, si, par exemple, toutes les fièvres intermittentes ou périodiques dépendaient positivement de l'inflammation de l'estomac et du tube intestinal, pourraient-elles céder, comme souvent il arrive, à l'action énergique et stimulante du sulfate ou de l'acétate de quinine? Non certes.

Baglivi a vu par lui-même, et il l'a imprimé dans ses œuvres, que des affections morales, telles

que la crainte, la tristesse, la frayeur, la colère, etc., ont déterminé des fièvres violentes: cependant on ne peut pas dire que ces fièvres proviennent d'une cause déterminée ou d'un foyer, comme celui de l'inflammation de l'estomac ou du tube intestinal. Voici à ce sujet une observation que nous croyons utile de citer ici. Un fort accès de colère occasionna chez un littérateur connu une espèce de fièvre que les médecins appellent *bilieuse;* et justement parce que cette fièvre avait été produite par la violence de la colère, et non par l'inflammation de l'estomac ou des intestins, elle céda à l'action des émétiques et des purgatifs. Or, comme il nous importe de le faire remarquer, ces moyens de l'art, au lieu d'aigrir le mal, ainsi que les émétiques et les purgatifs, auraient dû augmenter l'inflammation, et conséquemment la fièvre, d'après la maxime de Broussais; ils répondirent exactement à l'attente du praticien qui les ordonnait et à l'objet de l'indication.

Venons maintenant à l'irritation, qui est la base fondamentale de la doctrine physiologique de Broussais. Ce mot *irritation* est tellement vague qu'il offre un double sens, et fait naître plus d'une équivoque. On rencontre souvent dans la pratique un état d'irritation sans le moindre degré d'inflammation. Ce cas, parmi beaucoup d'autres, se présente dans les migraines spasmodiques et dans presque toutes les indigestions graves, où l'exaltation du système nerveux leur donne mal-

heureusement l'apparence d'une véritable inflammation. Nous disons malheureusement, parce qu'elle décide souvent à la saignée ou bien aux sangsues, et cette fausse application la rend fatale, ou du moins dangereuse, comme l'a tant de fois prouvé l'observation pratique. Ce triste effet a également lieu toutes les fois que l'on confond l'érétisme nerveux, qui n'est pas d'ordinaire un signe indicateur des phénomènes inflammatoires, avec celui du système vasculaire sanguin, qui les précède le plus souvent. Or, nous le demandons, quel est donc le moyen certain offert par la médecine physiologique pour arriver à la distinction réelle de l'irritation nerveuse avec la sanguine?

L'irritation qu'on remarque dans la colique, dite sèche ou nerveuse, cède ordinairement à l'action de l'opium, tandis qu'elle se révolte, pour ainsi dire, contre les soustractions de sang et contre les remèdes émollients. Une autre équivoque du mot *irritation* se reconnaît dans les fortes piqûres produites par la présence du ténia dans le canal intestinal, lesquelles ressemblent beaucoup aux véritables irritations, et contre lesquelles l'application des sangsues serait infiniment dangereuse. D'un autre côté, ne savons-nous pas que les miasmes, les poisons, les contagions, etc., sont la cause des phénomènes de l'irritation, sans qu'il y ait aucun degré d'inflammation à combattre, et que la méthode anti-phlogistique a toujours été sans succès et même fort nuisible? Et s'il

est constant, comme nous l'avons dit plus haut (chapitre VII), que les phénomènes de l'irritation produits sur la fibre vivante par les poisons, les miasmes et les contagions consistent purement et simplement dans certains désordres des mouvements et des sensations du système vital, et nullement dans un état d'inflammation ou d'irritation broussaisienne, il sera également vrai que l'usage de la méthode anti-phlogistique y devient inutile ou nuisible. Ainsi donc, nous le répétons, le mot *irritation* est fort vague, et l'on ne peut douter que l'axiome de faire naître d'irritation ou d'inflammation la majeure partie des maladies est trop exclusif, et ses généralités conduisent, ou du moins peuvent conduire, à des erreurs bien graves dans la pratique de la médecine physiologique.

Mais, ce qu'il y a de plus important à noter à ce propos, c'est que la connaissance du siége des maladies ne constitue réellement pas la base essentielle de la vraie médecine pratique; car la certitude de guérir les phlegmasies ne donne pas celle de guérir de même les autres infirmités qui ne dépendent point, comme les phlegmasies, d'un principe inflammatoire. Que signifie, d'ailleurs, cette thèse générale de traiter une maladie de préférence avec la méthode anti-phlogistique, parce que, dit-on, le plus grand nombre des infirmités humaines dérive d'irritation ou d'inflammation ? Sous aucun rapport, une pareille manière de raisonner ne peut être admise comme base de

l'art; elle peut entraîner à croire d'origine inflammatoire une maladie qui ne l'est point du tout. D'un autre côté, pourquoi certaines ophthalmies, gastrites, entérites, etc., persistent-elles des mois entiers, et même des années entières, quoiqu'on les aient combattues dès leur invasion par les saignées, les sangsues et les émollients? Croyez-vous que, si ces remèdes avaient été les véritables moyens curatifs, elles seraient devenues chroniques pour prolonger leur existence? De deux choses l'une : ou la connaissance du siége du mal est insuffisante pour atteindre le but de l'art, ou bien il n'est pas vrai que le plus grand nombre des maladies provienne d'irritation ou d'inflammation, puisque des maladies rangées dans la catégorie des inflammatoires résistent, comme nous venons de le voir, à la méthode anti-phlogistique.

Veut-on s'assurer si les maximes de nos maîtres sont ou non dans l'ordre de la nature, il faut s'arrêter un instant sur leurs contradictions. Sans aucun doute, Brown et Broussais ont contribué d'une manière évidente au mieux-être de la science médicale, mais ils ont légué à leurs successeurs le besoin de détruire les axiomes sortis de leur esprit, sans les corroborer par l'assentiment de l'expérience. Brown ne voyait au lit des malades que des individus affectés d'inflammations chroniques provenant de faiblesse indirecte, et, d'après cette prévention, il ne recourait qu'aux stimulants donnés à forte dose. Quand Broussais leur reconnaissait pour

principe l'irritation ou l'inflammation, il suivait, dans ce cas, un traitement contraire à celui qu'employait Brown. Cependant ces maladies s'offraient aux deux praticiens avec les mêmes symptômes ou sous le même aspect. Comment se fait-il donc que le médecin écossais les jugeait d'une manière, et le médecin français d'une autre absolument opposée ? Brown soutenait que le nombre des maladies asthéniques est à celui des sthéniques comme 97 est à 3 : Broussais soutenait la proportion contraire entre les maladies d'irritation et celles de faiblesse. Une semblable contradiction vient, répétons-le, du caractère vague ou abstrait de leurs maximes, plutôt créations de leur imagination que l'expression de la nature.

Il en est de même pour les maladies d'excès ou de défaut de forces de l'organisme, comme les estiment jusqu'ici nos maîtres : elles ne dépendent point non plus de l'état d'irritation ou d'affaissement du système vital. D'abord, si les premières (les maladies d'excès de forces, ou d'irritation) étaient réellement telles qu'on les croit, elles cesseraient après une exacte diète de plusieurs jours, car la diète n'est autre chose qu'une saignée lentement prolongée ; l'homme le plus robuste perd sa vigueur et devient très-faible du moment qu'on le prive de toute nourriture durant quelques jours. Comment donc est-il possible que la diète et la méthode anti-phlogistique ne suffisent pas pour détruire, en un temps donné et avec certi-

tude, les maladies sthéniques, celles provenant d'excès de stimulus, ou d'irritation? N'est-il point vrai que plusieurs maladies aiguës continuent à sévir pendant deux, trois semaines et plus, malgré la diète et les remèdes anti-phlogistiques? Quelle cause empêche donc les médecins, même les plus habiles, de guérir plus habituellement ces sortes de maladies, si ce n'est la maxime erronée de les considérer simplement comme résultant d'excès de forces, d'excitament ou d'un état pur d'irritation?

En second lieu, nous demandons pourquoi plusieurs maladies de défaut de stimulus ou de relâchement résistent-elles le plus souvent à l'action des toniques ou des remèdes fortifiants? Cette manière fausse de faire naître toutes les maladies des deux seules sources, de sthénie ou d'asthénie, d'excès ou de défaut de stimulus, d'irritation ou de relâchement de la fibre vivante, a malheureusement entraîné les médecins de tous les temps à les enclore dans deux classes, quand, avec un peu d'attention, en observant méthodiquement et sans prévention, on reconnaît aisément qu'une pareille division est diamétralement opposée aux lois de la nature, je veux dire aux caractères individuels des phénomènes morbifiques et de leurs remèdes.

A moins que les partisans de la médecine physiologique ne veuillent renoncer, ce que nous ne croyons pas, aux progrès de l'art de guérir, il ne leur est pas possible autrement de la respecter au

delà des limites bornées de son mérite, puisqu'elle fait, contrairement à l'ordre de la nature, résulter toutes les maladies de deux causes, l'irritation ou inflammation, et l'état de relâchement ou de faiblesse. Pour sortir de ce cercle vicieux, il faut de nouvelles connaissances, il faut chercher des principes nouveaux qui soient vrais et stables, fondés sur l'expérience et sur l'observation pratique, sans quoi il demeurera toujours flottant le sort de la médecine rationnelle, laquelle doit devenir le type de notre siècle de progrès.

CHAPITRE IX.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE,

Ou résumé des faits connus concernant la fausse direction suivie jusqu'ici par la médecine pratique ordinaire.

Quand on a lu attentivement et médité ce que nous venons d'exposer dans les chapitres précédents sur les diverses méthodes enseignées ou suivies au lit des malades jusqu'à nos jours, il est impossible de croire ou de soutenir que la médecine pratique ordinaire, malgré ses acquisitions et progrès, ait été poussée aussi loin que ses sœurs, les autres branches des sciences naturelles. Il demeure désormais évident qu'elle continue aujourd'hui, comme auparavant, à tenir ses partisans en suspens, en les obligeant à marcher pour le traitement des maladies sur de tortueux et faux chemins. Aucun des praticiens habiles ne voudrait prendre sur lui la résolution de combattre la validité de ce fait; car il sait bien, au fond de sa conscience, qu'un art conjectural, comme l'est

la médecine pratique ordinaire, n'a pour base et pour soutien que des règles incertaines, toujours variables.

En effet, lorsqu'on examine aussi attentivement que nous venons de le faire tous ses systèmes et les doctrines sur lesquelles ils sont appuyés, on y trouve tantôt des axiomes très-vagues et des règles sans cesse vacillantes à la place de de principes vrais, stables, tantôt des théories abstraites au lieu de démonstrations rigoureuses. Comment pourrait-elle, avec de tels éléments, exiger de ses adeptes plus de certitude qu'elle ne leur en présente? Notez bien que ce fait si triste, si affligeant sous tous les rapports, est à la connaissance intime de tous les médecins zélés et consciencieux. Citons, parmi tant d'autres, le docteur Sainte-Marie. Ce médecin et écrivain distingué, en parlant de la thérapeutique, en son *Nouveau Formulaire médical*, page 21, fait l'aveu très-ingénu suivant : « La thérapeutique, dit-il, n'est pas seulement » une science nouvelle, par l'espace immense qui » s'ouvre devant nous, quand nous examinons les » découvertes à faire, et que l'état actuel des » choses rend possibles et présumables. Cette » considération s'augmente encore de l'*incertitude* » qui règne dans les règles déjà établies, et que » nous avons la présomption de croire les plus invariables, les plus fixes, les plus infaillibles. »

Ce qu'il y a de plus à redouter aujourd'hui, c'est que cette incertitude des règles et des moyens

de la médecine pratique ordinaire se perpétue encore longtemps, si quelque génie ne vient pas lui imprimer une direction nouvelle, et ne l'arrache enfin à la fausse voie qu'elle parcourt depuis tant de siècles. Ce pronostic est la conséquence des faits dont nous allons résumer ici l'historique.

I. Tous les médecins instruits se rappelleront que la médecine pratique suivait le cours de l'observation, sous les auspices d'Hippocrate, quand tout à coup on s'avisa de s'en écarter, à une époque déjà fort éloignée, pour obéir aux inspirations de leur esprit. Ces praticiens commencèrent d'abord à raisonner avant d'observer, puis ils créèrent des théories abstraites; en d'autres termes, ils adoptèrent la méthode *à priori*, qui devint l'origine des premières aberrations de l'art de guérir, et, loin de le pousser vers un but utile, l'entraîna dans une route fausse. Elle souleva cette méthode, l'étrange pensée d'attaquer, selon l'expression alors adoptée, les maladies internes dans leur principe, et, pour y parvenir, l'on tenta d'en démêler l'essence, ou nature intime. Cette erreur grave jeta les médecins dans un labyrinthe d'hypothèses plus absurdes les unes que les autres. Ils ne virent plus chez les malades que des dyscrasies humorales, comme les avait créées leur imagination; et ce qui doit singulièrement étonner, c'est que ces maladies humorales, surgies, ainsi que nous venons de le dire, d'une source impure, ne s'appuyant ni sur l'expérience ni sur une démonstra-

tion rigoureuse, sont encore de nos jours dans l'esprit et dans la bouche d'un grand nombre de praticiens!

L'idée fixe, toujours enracinée, de vouloir découvrir à quel prix que ce soit, l'essence des maladies internes, inspira à d'autres médecins l'idée de recourir à l'anatomie pathologique, espérant, à l'aide des lumières qu'elle leur fournit, voir se refléter à leurs yeux les changements de l'organisme, de même qu'on les observe çà et là dans l'autopsie, sans se douter que les altérations qu'on y remarque, sont les effets ou les conséquences et nullement l'essence des maladies internes. S'il en était autrement, les médecins ne continueraient pas à disputer sur leur nature, et plus encore sur le traitement qui leur convient, ils ne persisteraient pas à suivre en aveugles les chemins faux et tortueux qu'ils ont pris depuis tant de siècles.

II. Les inventeurs de la médecine symptômatique, qui sont venus en second lieu, ont, de leur côté, imaginé qu'il leur était possible de connaître la nature et de distinguer les différences des maladies internes par la diversité de leurs symptômes; ils ne réfléchirent pas qu'il y a beaucoup de maladies de caractère opposé, qui sont accompagnées par des symptômes semblables, ou qui se montrent tels aux yeux de tous les praticiens. Il est certain, et nous en convenons, que l'on peut déterminer le siége des affections de la poitrine et de l'abdomen à l'aide de la percussion, de la pres-

sion abdominale, de la mesure comparative des deux côtés du thorax, ou bien en se servant du stéthoscope, du pleximètre, du diapason, etc.; mais il n'est pas moins évident aussi que, malgré toutes ces ressources pour l'exploration et l'investigation, la médecine symptomatique n'offre point à ceux qui la pratiquent la certitude nécessaire de ses lois et de ses moyens curatifs. La raison de cette conclusion est fort simple : la doctrine des symptômes étant fondée tout entière sur la règle variable de leur diversité, ne possède aucun principe réellement vrai, réellement stable, propre à découvrir la nature des maladies internes, alors que cette connaissance échappe à l'intelligence humaine; par conséquent, elle ne peut faire germer ni développer le pouvoir d'une science positive, encore moins offrir la garantie de ses remèdes.

III. L'habitude de s'en remettre au raisonnement seul dans une science expérimentale, comme l'est la véritable médecine pratique, a contribué de plus en plus à la dénaturer. Contrairement à l'ordre de la nature, la méthode systématique, qui est fille du syllogisme ou de l'esprit raisonneur, prétend soumettre la cure d'un nombre indéterminé de maladies, disons mieux, de phénomènes morbifiques individuels, à une règle générale, le plus souvent abstraite, tandis que l'on sait maintenant que chacun de ces phénomènes exige nécessairement une médication spéciale ou indivi-

duelle et proportionnée, en même temps qu'il faut prêter attention à la position des malades, laquelle varie infiniment d'un individu à un autre. Quelle absurdité n'y a-t-il pas, toutes les fois qu'on distribue les maladies en deux classes, qu'on se borne simplement à augmenter ou à diminuer l'excitament, à s'opposer à l'excès ou au défaut de stimulus, à l'irritation ou à l'état de faiblesse, etc., etc.? Et pourtant on ne peut pas nier que tout le savoir acquis par la méthode systématique se réduit uniquement, et en dernière analyse à cette double opération de l'esprit.

Nous le demandons, de quelle utilité la doctrine systématique de Cullen, sur le spasme, a-t-elle été à la médecine pratique? et le système médical de Brown, qui fascina tant de médecins instruits, n'est-il pas plutôt l'œuvre de son esprit que celle de la nature? Le premier substitua les anti-spasmodiques, et le second les stimulants, aux remèdes anti-phlogistiques de Thomas Sydenham dans le traitement du plus grand nombre des maladies. Après eux parurent les médecins contre-stimulistes, qui renversèrent l'hypothèse de Cullen sur le spasme, et l'axiome abstrait de Brown sur l'identité d'action des remèdes et sur la faiblesse indirecte; et puis, à leur tour, ils remplacèrent par les contre-stimulants les anti-spasmodiques de Cullen et les stimulants de Brown dans le traitement de la majeure partie des maladies. Enfin, l'on vit paraître les partisans de la médecine physiologique, qui, pour tout

accorder à leur doctrine favorite, substituèrent les anti-phlogistiques aux contre-stimulants de Rasori et de Tommasini pour la médication de presque toutes les infirmités humaines.

Quel chemin long, tortueux, difficile en même temps qu'il est faux, la médecine pratique embrasse pour arriver au but! Tant de travaux, de recherches, de méditations, d'études et de prétendues expérienees, n'ont donc abouti qu'à placer, bien involontairement sans doute, les mécins dans un cercle perpétuellement vicieux! Ils n'ont fait que rétrograder sans cesse vers le point d'où ils étaient partis en ordonnant, comme nous venons de le voir, l'emploi des anti-phlogistiques dans le traitement du plus grand nombre des maladies, à l'exemple de Thomas Sydenham, qui agissait de la sorte il y a près de deux siècles! Le sens commmun, juge du vrai, suffit seul pour stigmatiser ce fait inoui. Nous avions donc raison de dire : tant que la médecine pratique ordinaire persistera dans sa marche habituelle, elle tiendra ses partisans dans les perplexités de l'incertitude, et même elle leur inspirera le regret de n'avoir point voulu suivre les progrès qui font l'honneur de notre âge.

IV. Une autre remarque non moins notable, c'est que, au sein même de l'incohérence des systèmes, des méthodes et des doctrines médicales sortis de l'esprit d'hommes justement estimés supérieurs sous tous les rapports, les médecins sont, pour

ainsi dire forcés, d'avouer hautement leur ignorance relativement à la véritable action des remèdes qu'ils prescrivent cependant à chaque instant. En suivant l'effet de leurs ordonnances, on reconnaît fort souvent, non-seulement que tel remède produisant un bon résultat sur un malade, nuit essentiellement à l'autre, quoique tous deux se trouvent atteints d'un mal de la même espèce, mais encore la diversité des effets des mêmes remèdes donnés à des individus affectés par la même espèce de maladie. Nous pourrions corroborer de nombreux exemples ce fait, si l'on ne savait déjà que le mercure guérit une personne de la syphilis, tandis qu'il est contraire à telle autre, quoique également affectée de la maladie vénérienne. Plus d'une fois les médecins se sont trouvés dans le cas de constater les ravages du mercure dans des circonstances où son emploi était parfaitement indiqué. Ils ont vu des individus devenir difformes, perdre les os palatins et ceux du nez par suite de l'administration du mercure; d'autres se plaindre de douleurs articulaires nocturnes, de gonflements aux attaches des bras et des jambes, d'exostoses, d'ulcères cutanés ou d'autres semblables affections; d'autres enfin mourir fous par suite d'une cure mercurielle : tant il est vrai que l'action directe des remèdes est encore un problème sans solution, même pour les médecins les plus expérimentés!

Une preuve que toutes les tristes affections que nous venons de nommer dérivent souvent de l'ac-

tion du mercure, c'est qu'elles s'enflamment de plus en plus par la continuation de son usage, tandis qu'elles cèdent quelquefois à la simple influence de la tisane ou de l'extrait de salsepareille. De sérieux inconvénients résultent également, de temps à autre, de l'emploi de l'iode, de l'acide prussique, de la digitale pourprée, de la noix vomique, de la strichnine, de la bella-done, de la ciguë et des autres remèdes de cette nature, dont l'action véritable se cache aux yeux des partisans de la médecine pratique ordinaire.

On nous dira peut-être que de semblables désordres, que ces graves inconvénients proviennent de l'abus et non pas de l'usage modéré des remèdes indiqués; mais, à notre tour, nous demanderons quel est le médecin, quoique du reste fort habile, qui a su ou pu déterminer *à priori*, toujours avec autant de certitude et de précision, la véritable dose d'un remède quelconque? Si l'art eût appris à connaître les effets réels des substances médicinales que l'on prescrit, certes les médecins pourraient les administrer avec connaissance de cause à la dose convenable, et répondre positivement du succès, ou avoir la certitude qu'elles sont dans l'impossibilité de nuire en quoi que ce soit à l'organisme des malades. Mais il n'en est pas ainsi malheureusement: l'art laisse le praticien dans l'ignorance absolue sur l'action thérapeutique des agents médicinaux qu'il indique ou prescrit.

Pareille irrégularité, pareille incertitude règne

pour l'administration des remèdes les plus simples, les plus innocents. Il est arrivé fort souvent d'ordonner, par exemple, le nitrate de potasse à des individus affectés d'une sorte de fièvre sinoque : eh bien, le même remède provoque les urines chez l'un, l'insensible transpiration chez l'autre, quand il ne produisait aucun de ces deux effets sur un troisième malade. En administrant le quinquina aux personnes prises de fièvre tierce, on observe assez souvent que ce remède constipe les unes et qu'il relâche les autres. L'opium calme tantôt les souffrances déterminées par les accès de goutte, tantôt il les augmente prodigieusement. Certes, il n'est pas de praticiens qui ne se soient trouvés en position d'observer de semblables faits ou d'autres de même nature.

Attribuez, si vous le voulez, cette diversité d'effets des mêmes remèdes à une dose plus ou moins exagérée, ou bien à l'ignorance dans laquelle sont les partisans de la médecine pratique ordinaire relativement à leur action, pour nous le résultat demeure absolument le même. Puisque le fait est patent que les médecins, dans l'exercice de leur art, ne peuvent point agir avec certitude, avec cette rigueur qu'on demande : quand on veut conserver la vie de son semblable, le trésor véritable que l'homme possède en ce monde, n'est-il pas nécessaire, n'est-il pas urgent de remettre plutôt le soin de la santé et de l'existence aux efforts de la nature ou de l'organisme des malades

eux-mêmes, et cesser enfin de les exposer l'une et l'autre à l'incertitude et l'irrégularité des secours de l'art? Nous pensons qu'une pareille incertitude des moyens de la médecine pratique ordinaire est aussi nuisible au bien-être de la société que l'absence du soleil aux semences confiées à la terre par la main industrieuse de l'homme des champs.

D'ailleurs, puisque les différentes méthodes indiquées plus haut sont loin de répondre généralement au but de la nature, puisque l'on ignore en médecine non-seulement la véritable puissance thérapeutique des remèdes, mais encore la dose précise à laquelle on peut les administrer, il est plus que temps d'adopter une voie nouvelle pour élever l'art à sa dignité.

V. Il est encore un cinquième fait à noter, et ce fait est tout aussi humiliant qu'il est affligeant, nous voulons parler du manque d'un *criterium* bien fondé ou du moins capable de diriger avec succès les médecins dans le traitement régulier des maladies. Voici à ce sujet la profession de foi d'un savant médecin, adressée à un sien ami, médecin également éclairé : « Vous me demandez quel est » le véritable *criterium* pour distinguer la diathèse » des maladies, et moi je vous demande, à mon » tour, s'il en a jamais existé un seul d'après le- » quel on puisse *à priori* diriger, avec quelque » certitude, la méthode de traitement? (1) »

(1) Voyez Tommasini, œuvre citée page 153.

L'explication de ce fait se trouve dans le caractère équivoque, variable, incertain, des règles médicales qui jusqu'ici ont usurpé le titre de principes bien fondés et stables. D'après cela, l'on ne doit pas être surpris de la ressemblance qui passe entre la médecine pratique ordinaire et un vaisseau privé de son gouvernail et de sa boussole ; ce sont ces deux instruments essentiels qui assurent la marche régulière du bâtiment sur l'océan : de même, le *criterium,* ou le jugement, doit guider le médecin pour le diagnostique et le traitement heureux des maladies. Et cependant, on ne peut se le dissimuler, les médecins, même les plus expérimentés, sont encore réduits aujourd'hui à marcher souvent à tâtons dans le traitement des maladies internes compliquées d'un obscur diagnostique : cette imperfection de l'art avilit le noble caractère de médecin, et légitime en quelque sorte le blâme dont on le couvre vulgairement.

Tout véritable praticien qui se respecte et aime son prochain, doit désormais ne plus traiter les maladies comme il l'a fait jusqu'à ce moment ; il ne voudra plus opérer en aveugle, ni dans les cas difficiles, opiniâtres, consulter tel ou tel autre auteur de thérapeutique, et s'en remettre à son jugement, puisqu'il sait maintenant qu'il n'y a pas dans la nature, en général, deux seules maladies qui soient absolument identiques ; elles sont modifiées, absolument étrangères l'une à l'autre dans

les individus qu'elles frappent ; en un mot, il doit abandonner totalement les règles de direction de la médecine pratique ordinaire.

Pour en finir avec elle, pour débarrasser l'art de guérir des entraves qui le circonviennent, l'arracher à ses incertitudes habituelles et ne plus laisser derrière lui des regrets superflus, nous ne voyons qu'un seul expédient, celui de porter toute notre attention vers la science médicale de la nature, la seule qui enseigne à connaître, ainsi que nous allons le voir dans quelques instants, la forme que les maladies affectent et les remèdes nécessaires pour les guérir avec certitude. Il y a autant de différence entre la médecine que l'on pratique le plus généralement et la science médicale de la nature qu'il y en a entre l'équivoque clarté des nuits d'été et la lumière éclatante du jour le plus beau. Ce langage nous est dicté par l'expérience : il cessera de paraître exagéré sitôt que l'on pénétrera dans l'histoire des faits nouveaux que nous allons tracer dans la seconde partie ; là nous allons dire l'origine, suivre les progrès, démontrer la justesse des principes de la science médicale de la nature, et convaincre tous les esprits qu'elle est le seul et unique moyen pour briser le joug de la médecine spéculative. En exposant méthodiquement les faits nouveaux de la véritable science médicale, nous aurons le double avantage de rapprocher ce qu'ils nous apprennent de ce que l'on sait déjà, de nous placer ainsi près du niveau

actuel de la médecine expérimentale, et de nous élever jusqu'à l'ordre de la nature. Le lecteur qui suivra pas à pas chacun des faits nouveaux que nous allons enregistrer, en les appuyant sur la marche régulière de la médecine expérimentale pure, n'écoutera plus l'erreur populaire, et cessera de condamner une science avant de la bien connaître, avant d'avoir pesé ses résultats et les avoir comparés avec ceux qu'obtient la médecine pratique ordinaire.



DEUXIÈME PARTIE.

—

ABRÉGÉ DE LA SCIENCE MÉDICALE DE LA NATURE, APPELÉE HOMŒOPATHIE (1).

CHAPITRE X.

Histoire de l'homœopathie, suivie de l'exposé de deux faits qui lui servent de base fondamentale.

La science médicale de la nature existe depuis la création du monde ; presque tous les premiers médecins de tous les pays et de tous les temps, sans la connaître, l'ont pratiquée d'inspiration, et, comme nous allons le voir, ils ont bien des fois guéri les maladies les plus opiniâtres, lorsque, s'éloignant des règles empiriques, ils les traitaient, sans s'en douter, dans le vrai sens de la nature, nous voulons dire suivant la loi des semblables. De là la science médicale de la nature a reçu le

(1) D'après son étymologie grecque le mot homœopathie répond à maladie semblable.

nom qu'elle porte, et ce nom lui convient, puisqu'elle est fondée sur une loi de la nature. Depuis des siècles, chose extraordinaire! la loi dont nous parlons a été soupçonnée par quelques médecins attentifs; plus tard d'autres ont pressenti ses avantages; il était réservé à l'illustre docteur Samuel Hahnemann d'en assurer le triomphe en la montrant sous son véritable jour et d'en légitimer pour toujours la découverte.

Disons d'abord, avant d'aller plus loin, l'idée générale attachée à la loi des semblables, cette connaissance préliminaire est essentielle. Toutes les fois que la cure d'une maladie quelconque a lieu par le moyen d'une force ou substance midicinale capable de causer chez l'homme sain des effets semblables aux symptômes de la même maladie, on est certain que cette cure est obtenue selon la loi des semblables. Le remède qui guérit une affection peut en solliciter une semblable, et non pas identique, chez l'homme dans l'état normal: c'est la production de ce prodigieux phénomène qui fit découvrir la loi des semblables. Elle n'avait point échappé à l'œil perspicace d'Hippocrate au milieu du siècle d'ignorance dans lequel il vivait: c'est du moins l'opinion que font naître ses propres expressions, quand, dans son traité *De locis in homine*, il dit : *Per similia morbus fit et per similia adhibita ex morbo sanantur; vomitus vomitu curatur, etc.;* et en cet autre passage : *In perturbationibus ventris, si talia purgantur, qualia purgari*

oportet, confert. Selon Hahnemann, on lit en un autre ouvrage du père de la médecine qu'une espèce de choléra-morbus qui avait résisté à tous les moyens connus de l'art, fut par lui guéri au moyen de l'ellébore blanc, tandis que Forest, Lentillo, Reimann et d'autres écrivains distingués assurent que cette plante est capable de faire naître une espèce de choléra-morbus (1).

Or, il est évident que, si le célèbre Hippocrate n'avait pas pressenti la loi des semblables, il ne se serait pas exprimé dans les termes précis que nous venons de citer; et si, malgré ce trait de lumière, il crut devoir suivre de préférence la règle *contraria contrariis*, c'est, du moins nous le pensons, qu'il fut entraîné par les idées dominantes de son temps. D'ailleurs il lui aurait été impossible, à une époque aussi reculée que la sienne (quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne), d'embrasser toutes les circonstances d'un phénomène aussi extraordinaire que celui de la loi des semblables; il fallait le concours des découvertes qui de nos jours ont enrichi toutes les branches des sciences naturelles pour arriver sûrement à cet heureux résultat. L'erreur, disons mieux, le contresens d'Hippocrate ne détruit aucunement le fait de la loi qu'il avait entrevue, qu'il avait sentie sans pouvoir s'en rendre un compte exact, loin de là elle le corrobore, puisqu'il adoptait le principe de

(1) Voyez Hahnemann, *Organon de l'Art de guérir*, page 57.

cette loi toutes les fois qu'un cas difficile, opiniâtre se présentait à lui : autrement aurait-il dit, dans le passage suivant : *Morbi plerique his ipsis curantur, a quibus etiam nascuntur?* (*Vid. Hipp. de Morb. sac*).

Pour démontrer que les anciens médecins adoptèrent à leur insu, et à l'instar de leur maître, la loi des semblables contre les maladies graves qu'ils voulaient guérir, nous allons reproduire ici quelques faits consignés dans l'*Organon de l'art de guérir* de Hahnemann. Leur connaissance sera très-utile encore à ceux qui n'ont point lu ce savant ouvrage.

I. « En 1485, on observa en Angleterre une sorte de fièvre dite *la suette*, laquelle, d'après le rapport de Willis, tuait quatre-vingt-dix-neuf malades sur cent; on parvint à la guérir du moment que l'on y employa les sudorifiques; en d'autres termes, elle céda uniquement à l'action des remèdes ayant de l'analogie avec elle.

II. » Une diarrhée qui, par sa persistance et sa longue durée, menaçait à tout instant la vie du patient malgré tous les moyens mis en usage, fut radicalement guérie par un frère lai, à l'aide d'un purgatif qui aurait déterminé une maladie semblable chez une personne saine.

III. » Suivant les expériences de Murray et d'autres médecins, l'usage du tabac produit des vertiges ou tournoiements de tête, des nausées et des angoisses. Eh bien, Diemerbrock, médecin hollandais, se délivra de toutes ces infirmités en

fumant du tabac. Chomel et d'autres doctes écrivains ont vu surgir des convulsions par suite d'abus du tabac, et Zacuto, Portugais d'origine, guérissait les différentes espèces d'épilépsie au au moyen d'un sirop obtenu du suc des feuilles de cette même plante.

IV. » Murray rapporte encore que l'huile d'anis appaise les douleurs de ventre et les flatuosités provenant de l'usage des purgatifs. De leur côté, Forest et d'autres font mention de douleurs de ventre et de coliques causées par l'usage de l'huile d'anis.

V. » L'asthme que l'on appelle hypocondriaque, a été guéri par Goëritz en recourant à l'usage du colchique. Stoerk en employant le même végétal, fit disparaître une dyspnée qui se montrait sous les apparences d'une hydropisie de la poitrine. Qui pourrait dire que l'on n'a pas suivi dans le traitement de ces maladies la loi des semblables, quand on saura qu'à l'aide du bulbe du colchique on peut faire naître un espèce d'asthme et de dyspnée? Cette observation appartient à Berge.

VI. » D'après l'assertion de Muralto, le jalap détermine des douleurs de ventre accompagnées d'agitation et d'inquiétudes; d'une autre part, Wedel nous apprend que le jalap est susceptible de guérir les enfants tourmentés des mêmes douleurs. Il en est de même des feuilles de séné: Murray dit qu'elles causent des douleurs de ven-

tre et des veilles, et Detharing parvint à les guérir en employant des feuilles de séné.

VII. » Murray guérissait les yeux chassieux et une sorte d'ophthalmie au moyen de l'eufraise; de son côté, Lobelio nous dit que cette plante est capable de déterminer une inflammation des yeux.

VIII. » Lange assurait avoir bien trouvé l'usage de la noix muscade dans les affections hystériques; selon Cullen, ce fruit, donné à grande quantité, produit l'abattement des sens et amène une totale insensibilité chez les femmes à l'état normal.

IX. » Linné et d'autres savants écrivains attestent que l'usage intérieur de l'aubépine guérit une espèce d'hydropisie. Schwenckfeld détermina cette maladie par l'application de l'écorce de cet arbrisseau sur le bas-ventre.

X. » Hoffmann, Vogel et plusieurs autres médecins aussi célèbres, d'une part, ont guéri par l'usage de l'étain une espèce de phthisie pulmonaire, des fièvres éthiques, quelques espèces de catharres chroniques et même une dyspnée humide; de l'autre part, ils nous apprennent que l'étain est susceptible de causer une espèce de phthisie à qui se trouve dans l'état de santé.

XI. » D'après le témoignage de Thunberg, de Luzuriaga et autres, le plomb a la propriété de causer des obstructions opiniâtres et des douleurs iliaques; Angelo Sala l'a employé avec succès

pour guérir ces mêmes douleurs iliaques, et Agricola pour détruire une ancienne obstruction du ventre.

XII. » Marco réussit en très-peu de temps à résoudre une tumeur inflammatoire de la langue et de la gorge en faisant usage du mercure, quand chacun sait que cette substance minérale produit ces mêmes tumeurs et des inflammations dans la bouche.

XIII. » Les Russes appliquent des feuilles de choux cueillies durant le froid du matin sur les parties du corps qui sont gelées depuis peu, ou bien ils les frottent avec de la neige, comme cela se pratique, de mémoire d'homme, dans les Alpes et les Vosges. Sans en donner la raison, les vernisseurs lavent les parties brûlées avec de l'eau-de-vie ou de l'huile de térébenthine bien chaude : ce moyen leur réussit constamment.

» Fernel avance aussi la proposition de guérir les parties brûlées en les approchant du feu ; ce remède, dit-il, est héroïque. Jean Hunter, en son livre classique sur le sang et sur l'inflammation, dit que des graves effets sont résultés de la fausse méthode de traiter les parties brulées au moyen de l'eau froide ou de la neige ; il faut, au contraire, ajoute-t-il, employer la méthode opposée, c'est-à-dire d'approcher du feu les parties brûlées. Les moissonneurs qui, durant leurs travaux, sont exposés à toute l'ardeur d'un soleil brûlant, ne boivent jamais d'eau froide ; ils ont recours au vin,

aux liqueurs spiritueuses : ils suivent en cela la loi de la nature, qui ne trompe pas, et par suite ils adoptent, sans en apprécier toute l'importance, la méthode qui repousse celle si fâcheuse *contraria contrariis*. Zimmermann a remarqué que les habitants des pays très-chauds font usage de préférence des liqueurs spiritueuses, toutes les fois qu'ils se sont livrés à un grand exercice du corps. En ouvrant les œuvres classiques des praticiens les plus illustres, comme Tralles, Hoffmann, Fabrice d'Aquapendente, Sydenham, Haen, Franck, Cirillo, etc, on voit que, dans tous les siècles, quand il s'agissait de la cure des maladies graves ou opiniâtres, ainsi que nous le dit Hahnemann, on avait recours, sans s'en rendre un compte exact, à des remèdes susceptibles de produire des maladies semblables chez l'homme sain. »

D'après cette série de faits, qu'il serait facile de prolonger, quel est le médecin qui voudrait aujourd'hui dénier l'axiome que l'on guérit avec certitude les maladies par la loi des semblables, et non point en suivant la règle *contraria contrariis?*

« Au nombre des médecins qui pressentirent tous les avantages de la loi des semblables, Hahnemann distingue particulièrement Erasto, Detharing, Bertholon, Thoury, Stoerck, Bouldoc et Sthal. Thomas Erasto soutenait à ses adversaires que la seule méthode, selon lui, pour guérir radicalement les maladies était celle renfermée en ces deux mots : *similia similibus*. Detharing avança,

pour sa part, que si l'infusion de séné met un terme aux douleurs de la colique, c'est parce que, étant administrée dans le cas où elle n'est pas nécessaire, elle les produit chez l'homme sain. Bertholon déclare de la manière la plus positive que l'électricité diminue et détruit même la douleur, par la raison que la douleur est semblable à celle que l'électricité développe sur l'homme sain. Thoury s'est assuré que l'électricité positive augmentait l'activité ou la fréquence du pouls, comme elle le rend plus rare ou plus lent lorsque, dans l'état de maladie, sa célérité ou sa fréquence devient excessive. Stoerk alla plus loin encore en nous apprenant que, si le stramonium détermine la folie chez l'homme sain, on peut l'administrer aux fous comme moyen de rétablir l'ordre de leurs idées et de leur rendre l'usage de la raison. Bouldoc arriva, de son côté, à conclure que la vertu purgative de la rhubarbe est la raison de sa propriété d'arrêter la diarrhée. Mais celui de tous ces célèbres praticiens qui approcha le plus près de la découverte définitive de la loi des semblables fut le Danois Stahl; il déclara hautement fausse la règle *contraria contrariis* adoptée pour le traitement des maladies avec des remèdes opposés à leurs symptômes. « Je suis persuadé, disait-il sans détour, que l'on doit guérir une maladie avec les médicaments qui jouissent de la faculté de produire une maladie semblable. C'est pour cela que les brûlures, ajoutait-il, se

guérissent en approchant du feu les parties attaquées, de même que l'on guérit avec de la neige ou de l'eau très-froide les membres qui sont gelés, les inflammations et les contusions avec les liqueurs distillées, la disposition à l'acide de l'estomac en administrant une faible dose d'acide vitriolique au lieu des poudres absorbantes auxquelles les autres médecins ont confiance (1).

XIV. » En approchant davantage de l'époque actuelle, nous rencontrons également des médecins soupçonnant la loi des semblables. L'estimable docteur Sainte-Marie, dont nous avons déjà parlé plus haut, disait, il y a vingt-six ans (2) : « Il » est certain que nous guérissons quelquefois en » agissant dans le sens même de la nature et en » complétant par nos moyens l'effet salutaire » qu'elle a entrepris, mais qu'elle n'a pas la force » d'achever. » En effet, tout remède appliqué selon la loi des semblables dans le traitement des maladies agit dans le vrai sens de la nature, c'est-à-dire selon la direction de ses efforts. »

A la suite de la remarque que nous venons de rapporter, le même Sainte-Marie nous raconte l'anecdote d'un empirique des environs de Lyon qui guérissait l'épilepsie au moyen d'une poudre excitant chez le malade des accès violents, qui se succédaient durant l'intervalle de plusieurs heures,

(1) Hahnemann, *Guérisons homœopathiques dues au hasard*, page 55.

(2) Sainte-Marie, ouvrage cité page 80.

pour cesser ensuite de se renouveler pendant des années entières, quand elle ne disparaissait pas totalement. « Ici, dit le savant médecin, il est » impossible que ce fait ne soit qu'un heureux ha- » sard ; il se rattache indubitablement a *quelque* » *grande loi thérapeutique* que j'ai peut-être entrevue » dans le principe, mais qui reste encore à mieux » déterminer que je n'ai pu le faire (1). » Notez que, à l'époque où Sainte-Marie écrivait ces lignes remarquables, les ouvrages de Hahnemann n'étaient point encore connus en France.

XV. « Qui pourrait nous dire si la première idée venue à Jenner d'inoculer le vaccin à l'homme sain ne lui a pas été inspirée par le sentiment de la loi des semblables ? Nous l'estimons tacitement, par la simple raison qu'en étudiant les pustules produites par le vaccin, et qu'en les comparant à celles provenant de la petite vérole, on leur trouve une ressemblance telle qu'il est impossible qu'un esprit aussi perspicace que celui de Jenner ne les ait point rapprochées par la loi des semblables, en s'assurant surtout que l'une de ces deux affections détruit l'autre, *et vice versa*. « *As the cow-pox,* disait » l'illustre médecin anglais, *destroys the susceptibi-* » *lity of the small-pox, so the small-pox destroys that* » *of the cow-pox.* » (2)

XVI. » Mais ce qui justifie pleinement notre opinion que les médecins les plus distingués de tous

(1) Sainte-Marie, ouvrage cité page 80.

(2) Vid. Hooper's *medical Dictionary*, p. 440.

les pays ont pressenti l'existence de la loi des semblables, c'est le passage suivant relatif à l'amaurose, rapporté par le docteur Hooper dans l'ouvrage cité : « *It is also well known to be the amaurosis* » *temporarily produced, by the juice of the solanum,* » *or atropa belladonna.* » Il veut dire que l'on sait bien encore que l'amaurose a été temporellement déterminée par le suc du *solanum*, ou *atropa belladonna;* et nous savons, d'autre part, que la teinture de belladone, administrée à une dose infinitésimale, est un des meilleurs remèdes contre l'amaurose; mais ce qui étonne le plus, c'est que le même auteur s'exprime, dans le passage suivant, de manière à faire comprendre qu'il pressentait déjà l'existence de la loi des semblables. Voici ses propres paroles : « *And, as in other deseases, what* » *has sometimes proved the sources of the production* » *of the amaurosis, has been found its best remedy, so* » *that the cause has become the cure.* » De même que, pour d'autres maladies, la source d'où sort l'amaurose a quelquefois fourni son véritable remède, de manière que la cause est devenue le principe de la cure (1).

Rasori, l'auteur de la doctrine du contre-stimulus, vers la fin du siècle passé, administrait le nitrate de potasse dans les cas de diabètes, et la gomme-gutte pour traiter la diarrhée, c'est-à-dire qu'il suivait déjà la loi des semblables, puisque

(1) *Ved.* Hooper, ouvrage cité, page 95.

ces mêmes remèdes produisent sur l'homme sain, le premier la sécrétion abondante des urines, et l'autre le relâchement du ventre (1).

XVII. « Dans un passage de l'ouvrage de Tommasini, nous voyons que le docteur Mistrali, médecin italien également distingué, eut un grand pressentiment de la loi des semblables. Voici ce que rapporte Tommasini : « C'est spécialement au » docteur Mistrali que je suis redevable de certaines vues importantes sur la nécessité où l'on » se trouve parfois *d'augmenter la maladie pour la* » *détruire plus sûrement* (2). » Le fait est certain : suivant la loi des semblables, il faut augmenter, exalter même le mal jusqu'à un certain point pour arriver à le guérir.

XVIII. » Un autre médecin non moins estimable, le docteur Curry, a pressenti de même la loi des semblables. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le livre de Tommasini : « Qui aurait cru, » dit-il, en ne considérant que les symptômes de » l'abattement vital, que les asphyxies décrites » par le célèbre Curry pussent être guéries par les » contre-stimulants, et que l'on peut guérir par » le *froid celles qui sont produites par le froid lui-* » *même* (3)? » En parlant de l'inflammation des extrémités du corps causée par le froid, le même auteur a consigné les expressions suivantes :

(1) Voyez chapitre VII, paragraphe I.
(2) Tommasini, ouvrage cité page 68.
(3) *Idem*, *ibidem*.

« Cette inflammation n'est-elle pas curable par
» l'eau froide et par la neige dans le court espace
» de temps qu'elle est susceptible d'être traitée et
» arrêtée (1) ? »

XIX. » Il résulte des expériences faites par M. Stellati de Naples sur des lapins que l'action vénéneuse de quelques contre-stimulants est détruite par l'action d'autres contre-stimulants, c'est-à-dire qu'un contre-stimulant peut guérir la maladie qu'il est susceptible lui-même de produire sur l'homme sain (2). Ces expériences ont été répétées et confirmées par le docteur Bergonzi, de Reggio.

XX. » Un dernier fait qu'il est bon de consigner ici, quoiqu'il soit à la parfaite connaissance des médecins de tous les pays, c'est celui de voir journellement appliquer le vésicatoire dans l'érysipèle flegmoneux, dans les douleurs causées par le rhumatisme chronique, dans l'état d'irritation des poumons, etc., etc. Cette application que l'on recommande sans cesse est en opposition flagrante avec la règle *contraria contrariis*, base de la médecine pratique ordinaire, guide habituel des partisans d'Hippocrate, de Sydenham, de Baglivi, de Rasori, de Broussais; en un mot, du plus grand nombre des praticiens de l'un et de l'autre hémisphère. Comment se fait-il qu'ils osent ainsi recourir à un énergique irritant et en même temps

(1) Tommasini, ouvrage cité page 96.
(2) Voyez le *Mémoire* de M. Stellati.

caustique dans des cas aussi décidément inflammatoires ou d'irritation, au lieu de s'en tenir, comme le leur prescrit leur doctrine, à des remèdes relâchants, à des contre-stimulants, à des anti-phlogistiques, etc.? On nous répondra sans doute que cette médication ayant réussi à diverses reprises, on l'adopte sans s'en rendre compte, on la suit comme par inspiration. Eh bien, dirons-nous à notre tour, sachez que l'emploi du vésicatoire contre ces pénibles affections procède de la suprême loi des semblables; sans elle, il ne serait point possible de préconiser comme utile l'usage d'un irritant, d'un caustique, tel que le vésicatoire, dans les maladies inflammatoires ou d'irritation. Vous suivez, sans vous en douter, les indications de la science médicale de la nature, et cependant vous niez tous les jours les bienfaits de la nature qui découvrit à l'heureux Hahnemann le secret tout entier de sa loi des semblables, loi qui constitue la base fondamentale de l'homœopathie, ou, pour mieux dire, de la science médicale de la nature; car il faut désormais distinguer ces deux expressions. Sans aucun doute, Hahnemann s'est couvert de gloire en dévoilant la loi des semblables, en la développant, en lui donnant de l'extension, mais il aurait dû dire que l'homœopathie est fille de la nature, ou bien, en termes plus précis encore, qu'elle est l'expression de la nature elle-même mise à découvert devant tous les yeux. Ainsi l'on ne peut, l'on ne doit point dire que

Hahnemann a inventé la loi des semblables; elle existait avant lui, comme nous l'avons vu plus haut; elle fut soupçonnée, pressentie par de célèbres médecins, mais il lui était réservé de la mettre dans tout son jour; et certes ce service le rend bien digne du titre que nous lui donnons de *bienfaiteur de l'humanité*. Si nous insistons à préférer au mot homœopathie celui de science médicale de la nature, c'est pour demeurer dans le vrai, c'est pour ôter aux ennemis de la première, de l'unique science médicale, tous les moyens de persister dans leurs tristes, dans leurs fausses opinions contre l'homœopathie.

Mais comment Hahnemann est-il parvenu à la source de sa belle et importante découverte? Ce point historique est curieux à connaître. Occupé à traduire en allemand la matière médicale de Cullen, il s'aperçut d'une foule d'hypothèses étranges, de contradictions accumulées les unes sur les autres pour expliquer spécialement l'action de l'écorce du quinquina, et comme il ne pouvait sortir à sa satisfaction de ce labyrinthe d'idées abstraites, il prit la sage résolution d'expérimenter sur lui-même, et dans l'état de santé parfaite, la propriété de ce médicament. Il prit donc l'écorce de l'arbrisseau péruvien qu'il savait, comme tout le monde, être susceptible de couper la fièvre intermittente, et bientôt il reconnut qu'elle déterminait sur lui précisément un accès d'une semblable fièvre. Ce phénomène l'étonna beaucoup, et

il lui fallut quelque temps pour revenir de sa surprise ; de ce moment il put saisir le fil pour sortir du cercle vicieux dans lequel le retenaient les explications abstraites de Cullen, il toucha du doigt et de l'œil le trésor que la nature étalait devant lui, il proclama la loi des semblables. Il voulut dès lors s'assurer de l'action naturelle des autres remèdes mis en usage, et dès 1790 il entreprit ses rigoureuses investigations expérimentales. Elles donnèrent de l'extension à ses recherches, elles développèrent sa doctrine et firent le plus grand honneur à son zèle et à son esprit philanthropique. Il eût le courage de s'administrer, toujours se trouvant dans l'état de santé le plus florissant, tantôt l'une et tantôt l'autre substance médicamenteuse, et d'en étudier les effets avec une admirable constance : par ce moyen, le seul bien fondé, le seul convaincant, il est arrivé à s'assurer que le mercure, par exemple, spécifique de la syphilis, a la propriété de développer sur l'homme sain des symptômes semblables à ceux de la maladie vénérienne ; que le soufre, spécifique de la gale, produit sur l'homme sain des pustules semblables à celles de la gale ; que l'aconit fait naître chez l'homme en parfaite santé des effets morbifiques qui ressemblent aux symptômes de la petite vérole volante ; que la belladone lui cause les symptômes de la fièvre scarlatine érysipélateuse ; que la *drosera rotundifolia* développe en lui tous les symptômes de la toux convulsive ; ainsi de suite

d'une foule d'autres expériences qui toutes lui ont révélé les secrets de la loi des semblables, loi invariable comme la nature elle-même qui l'a établie pour la conservation de son ouvrage, je veux dire l'espèce humaine.

Le premier principe, le principe fondamental de la science médicale de la nature est d'une importance et d'une justesse à rien égale; la nature veut et commande par sa loi que l'on guérisse une maladie quelconque avec une force ou substance médicamenteuse capable d'en produire une semblable chez l'homme jouissant de la plénitude de sa santé. Durant de longues années, des médecins, aussi zélés que consciencieux sous tous les rapports, ont suivi l'ordre de la nature, et maintenant leur pratique est complètement justifiée.

Le second principe sur lequel repose la science médicale de la nature, c'est l'expérience pure, qui démontre que, pour guérir radicalement les maladies, il faut leur opposer les remèdes, à quel règne de la nature ils appartiennent, toujours à une bien petite dose. Ce précepte est de rigueur; car, dit Hahnemann, en combattant une maladie quelconque par le remède que l'on sait être apte à produire chez l'homme sain une maladie en tout semblable à elle; j'ai observé, ajoute-t-il, que la dose accoutumée ne convient pas pour obtenir une cure possible, soit parce que cette dose augmente le mal naturel avec trop de mal médicinal, soit qu'elle provoque des réactions

trop violentes qui expulsent du corps du patient le remède sans lui donner le temps nécessaire pour produire son effet, soit enfin pour toute autre raison que j'ignore; mais ce que je sais pertinemment, l'observation me l'ayant démontré de la manière la plus évidente, c'est que, pour guérir avec certitude, il faut que les médicaments soient administrés à une bien petite dose. D'ailleurs, comme il existe une analogie ou convenance élective entre les remèdes homœopathiques et les maladies, il est bien possible, ajoute encore Hahnemann, que, dans les rapports de cette relation intime, laquelle paraît dépendre plus de la nature des médicaments que de leur masse ou quantité, une fort petite portion recèle assez d'énergie et soit suffisante pour produire l'effet demandé. Ce fait dérive d'une loi de la nature, et comme tel, il n'y a nulle nécessité d'en rechercher la raison; la difficulté de l'entendre ou de l'expliquer n'en détruit aucunement l'existence et même l'utilité.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la médecine homœopathique est fille de la nature; elle ne s'étend point au delà des faits et des phénomènes visibles; on peut, avec elle, connaître avec certitude le mal qui afflige le patient, la puissance du remède qui doit le guérir et le mode qu'il convient d'employer pour son administration. Tout médecin qui, de bonne foi, voudra suivre la route ouverte par la science expérimentale de la nature, ne marchera plus à tâtons quand il se trouvera près du lit des

malades; ayant secoué définitivement le joug des vieilles méthodes, il ne se fondera plus sur la règle fausse et absurde de déterminer la cure des maladies internes d'après leur essence, leur condition pathologique, leur cause prochaine, toutes choses inaccessibles aux sens, toutes choses abstraites et même en contradiction permanente avec l'expérience journalière.

CHAPITRE XI.

Raisonnements de Hahnemann sur la justesse de la médecine homœopathique confirmée par l'expérience.

Écoutons Hahnemann ; le but principal, comme le premier devoir d'un médecin est de rendre la santé aux malades qui se confient à lui ; il doit le faire d'une manière aussi prompte que douce, par des moyens sûrs, innocents, fondés sur des principes perceptibles par les sens, et non pas, comme on le pratique d'ordinaire, en étalant des paroles pompeuses, des théories abstraites, des hypothèses plus ou moins brillantes, ou bien en voulant avoir l'air d'expliquer l'origine, les symptômes et la cause prochaine des maladies internes. Toutes ces voies, qui tiennent du charlatanisme quand on les juge sainement, sont et seront toujours évitées par le véritable médecin, par le médecin aussi sage qu'il est éclairé. Ces sortes de jactances ressemblent à des rêveries qui endorment le malade, sans lui être aucunement utiles, sans l'acheminer le moins du monde vers la guérison.

La seule et unique partie des maladies, ajoute

Hahnemann, qui doit occuper le médecin, est celle qui frappe ses sens, celle qui embrasse l'ensemble des symptômes ou signes extérieurs que manifeste et développe avec prévoyance la nature, parce qu'ils indiquent les véritables moyens de les guérir. Toute autre recherche est oisive, fallacieuse; un voile épais qu'il ne nous est pas permis de soulever couvre et couvrira toujours la partie secrète des maladies internes. Arrêtez-vous dans la pratique aux objets palpables, aux objets visibles, observez-les attentivement, étudiez-les sous toutes leurs faces, ce sont eux qui parlent avec évidence, ce sont eux qui sont les seuls guides fidèles; en vous occupant du côté invisible, incompréhensible, et qui, caché dans l'intérieur de l'organisme demeure impénétrale, se soustrait à toutes les tentatives que vous pourriez hasarder, vous êtes entraîné par une fausse doctrine, vous cédez à un procédé que rien ne justifie et que dément à chaque pas le vrai savoir.

Il y a, en effet, disons-nous encore avec Hahnemann, autant d'absurdité dans l'envie de connaître les changements de l'organisme interne et de la masse du sang, afin, selon l'expression vulgaire, de les rétablir l'un et l'autre dans leur état normal, qu'il y en aurait à vouloir prétendre, par de profondes spéculations, de démêler la nature intime de l'humidité afin de rendre le papier mouillé à son état primitif. De même qu'en exposant le papier mouillé à l'air libre, dans la vue de le voir

absorber tous les éléments de l'humidité, on peut parvenir à remettre l'organisme interne et la masse du sang dans l'état normal, en faisant cesser toute la partie visible du mal; c'est-à-dire les symptômes ou signes apparents qui en dérivent ou qui en dépendent : c'est le seul moyen raisonnablement fondé, la voie légitime et efficace que nous offre la nature pour accomplir notre devoir et atteindre notre but.

Il y aurait véritable folie ou du moins présomption téméraire et absurde, ajoute encore Hahnemann, de penser que, pour combattre et vaincre une maladie dès son début, il soit nécessaire de frapper sur la cause interne primitive ou prochaine qui lui est inhérente. Une semblable expression est d'abord vide de sens, et puis, dans les phénomènes physiques organiques déjà existants, la cause primitive ne peut point leur être inhérente comme fait particulier; car, lorsqu'une maladie quelconque est développée, qu'elle suit son cours accoutumé, sa cause primitive n'existe déjà plus; soutenir le contraire, ce serait prétendre que la balle traversant les airs porte toujours avec elle l'empreinte de l'impulsion qui l'y a lancée. Veut-on la rendre à son premier état d'inertie, il faut, par une force équivalente, détruire son mouvement actuel et l'obliger à suivre la direction contraire. Ainsi, pour guérir une maladie, on doit attaquer ses symptômes ou son côté visible. Voilà tout ce que nous enseigne l'expérience dans l'un

et l'autre cas, avec cette différence seulement que, l'état non naturel des choses physiques inanimées se détruit en recourant à un moyen contraire, ainsi qu'on vient de le dire, tandis que pour rétablir l'état de santé chez les êtres animés, il faut recourir à une force artificielle capable de produire un état semblable, je veux dire homœopathique.

Toute abstraction en médecine, toutes les recherches métaphysiques sont inutiles, parce qu'elles ne peuvent être démontrées par la voie de l'expérience, et que dans les maladies on ne trouve à observer que des déviations ou changements de l'état de santé du corps et de l'âme. Ces changements se manifestent par certains signes apparents que les médecins appellent symptômes, c'est donc l'ensemble des symptômes qui nous en fournit la véritable forme, la seule perceptible par les sens et qui, semblable à l'image réfléchie de l'essence des maladies internes, devient la base unique du *criterium*, guide du médecin dans le choix du vrai remède à employer dans le traitement d'une maladie quelconque.

Il est impossible d'imaginer, encore moins de prouver par la voie de l'expérience, qu'après avoir détruit tous les symptômes d'une maladie quelconque, il reste encore quelque chose à faire; le rétablissement des fonctions de l'organisme interne et l'état de santé rendu au patient, étant la conséquence de la disparition des symptômes et de

l'entière cessation de l'invisible altération de l'organisme, lesquels sont tellement unis ensemble que les uns ne peuvent disparaître sans que l'autre cesse, et sans que le malade soit totalement libéré de son mal et rendu à la santé. Comme on le voit donc, l'unique indication du remède convenable au traitement réel d'une maladie se lit en gros caractères, qu'on me passe le mot, dans la somme des symptômes ou signes apparents qu'elle étale aux yeux et qu'on observe dans chaque cas individuel.

De l'exposition de cet argument, Hahnemann passe à un autre, au moyen duquel il fait voir ostensiblement le mode à suivre pour apprécier à sa juste valeur la vertu thérapeutique des remèdes ou agents médicinaux, et par suite, les appliquer avec certitude et succès aux différents cas examinés. Selon lui, les maladies ne sont autre chose que des changements de l'état de santé, lesquels se manifestent aux sens par des signes visibles. Afin que les remèdes appliqués aux maladies les fassent cesser entièrement, il faut qu'ils possèdent de toute nécessité la propriété thérapeutique de changer l'état morbifique dans celui de santé, sans quoi ils ne pourraient en aucune circonstance agir convenablement sur les sensations et les fonctions de l'organisme dans les affections même les plus légères. Or on ne peut connaître et apprécier la vertu thérapeutique des médicaments que par la voie de l'expérience pure, laquelle nous en révèle

distinctement les effets par l'action qu'ils produisent sur l'homme sain, car leur propriété dynamique est cachée dans leur essence intime. D'après cela, veut-on découvrir leur vertu thérapeutique, il devient nécessaire de savoir les effets morbifiques qu'ils sont susceptibles d'exciter chez l'homme en parfaite santé ; il est alors facile de juger, d'appréprécier leurs propriétés thérapeutiques et d'en faire une juste application.

La médecine homœopathique repose, comme on le voit, sur deux points cardinaux, le premier réside dans la connaissance que nous fournit l'ensemble des symptômes pour opposer à l'action d'une maladie le remède propre à la détruire; l'autre, également important, est dans la connaissance des médicaments manifestant leur action ou vertu thérapeutique par la propriété qu'ils ont de produire des symptômes morbifiques ou maladies médicinales chez l'homme sain, et de les combattre avec succès chez l'homme malade. Ainsi la conclusion de ce double fait, se réduit à cette loi : les médicaments ne peuvent guérir les maladies qu'en détruisant les symptômes existants, c'est-à-dire les maladies naturelles, en sollicitant chez les patients de nouveaux symptômes ou maladies artificielles semblables aux maladies naturelles.

Pour preuve de l'argument qu'il vient d'exposer, Hahnemann cite l'exemple suivant : Trente-deux grammes (une once) de teinture de bon quin-

quina, unis à mille grammes (deux livres) d'eau, pris dans l'intervalle de douze heures, sont capables de produire durant plusieurs jours une fièvre de quinquina, ressemblant, quant aux symptômes, à la fièvre intermittente naturelle ; d'un autre côté, cette même substance médicamenteuse se trouve être le meilleur remède pour détruire la fièvre intermittente naturelle. Veut-on se convaincre et acquérir par soi-même la vérité que nous cherchons à découvrir dans le fait et par la voie de l'expérience, et non à l'aide des théories abstraites, embellies par un style fleuri ; le seul moyen pour y parvenir sûrement, c'est de suivre la marche que la nature adopte pour arriver à la guérison parfaite des maladies, et d'en étudier toutes les circonstances. C'est un fait incontestable que toutes les fois que la nature est disposée à guérir une maladie complétement, elle en suscite une autre semblable, de manière que la seconde soit un peu plus forte que la première. Il est évident que deux maladies semblables affectent nécessairement les mêmes parties de l'organisme; or, la seconde agissant sur les organes déjà affectés par la première, il en résulte que, dans le combat des deux maladies, la seconde étant plus forte que la première, finit par la dompter comme la plus faible. De ce phénomène, ajoute Hahnemann, nous avons un exemple très sensible dans l'effet de la flamme qui, comme chacun le sait, est détruit sur notre rétine, ou sur le nerf optique par le rayon plus lu-

mineux du soleil, lequel frappe d'avantage l'œil, ou pour mieux dire agit sur lui avec une plus grande énergie que la flamme du feu.

Ici notre auteur reproduit, à l'appui de ce qu'il vient de dire, les observations pratiques recueillies par les plus habiles médecins. La petite vérole naturelle a guéri bien des maladies et l'a toujours fait homœopathiquement. Cette propriété lui vient de ce qu'elle est une maladie accompagnée d'un grand nombre de symptômes. Un de ceux-ci est de causer des ophtalmies intenses, ou des inflammations d'yeux si fortes qu'elles amènent parfois la cécité. Selon le dire de Désoteux, au moyen de l'inoculation du vaccin, l'on guérit parfaitement l'inflammation chronique des yeux. De son côté, Klein nous apprend qu'une cécité de plusieurs années, venue à la suite d'une teigne rentrée, a été radicalement guérie par la petite vérole : et justement parce que la petite vérole a parmi ses symptômes la surdité et la dyspnée, ou difficulté de respirer, qu'elle a pu guérir ces mêmes affections d'après le témoignage de Closs ; il en est de même pour la tumeur dure qui se montra au testicule gauche à la suite d'une contusion, selon le rapport du docteur Klein, et pour une espèce de dyssenterie, comme l'a observé Wendt ; toutes ces maladies ou symptômes accompagnent la petite vérole. Quand la petite vérole naturelle se montre après l'inoculation du vaccin, elle le détruit à l'instant ; il ne peut suivre son cours, ces

deux maladies étant semblables, et l'une plus puissante que l'autre. A l'époque d'une épidémie, durant laquelle la rougeole et la toux convulsive dominaient ensemble, Bosquillon remarqua que les enfants attaqués par la rougeole étaient plus généralement exempts de la toux convulsive, et si tous ceux qui furent affectés de la rougeole ne se trouvèrent pas dans le même cas, c'est que la toux convulsive ressemble en partie, mais pas entièrement à la rougeole, la première n'ayant point l'éruption qui caractérise la seconde, laquelle ressemble davantage au symptôme principal ou éruption de certaines espèces de dartres, et c'est par cette voie que l'on est parvenu à les guérir, suivant l'observation de Kortum. Le vaccin guérit également et pour toujours les enfants des vieilles éruptions, selon le témoignage de Clavier, par la raison que la lymphe du vaccin, outre qu'elle préserve l'homme de la petite vérole naturelle, suscite aussi parfois, chez les inoculés, une éruption générale de boutons secs et de figure conique qu'on observe sur quelques taches rouges, sphériques, couvrant la peau.

L'autre affection, dit-il encore, dont la nature se sert pour guérir les maladies, c'est la gale. En effet, l'on compte la dyspnée au nombre des symptômes de la gale, dyspnée laquelle devient parfois violente et spasmodique au point de compromettre la vie du patient, lorsque la gale a cessé par l'effet d'une médication externe et par con-

séquent impropre. Eh bien! attendu que la dyspnée est un symptôme de la gale, cette affection, selon Bonifax, a guéri un individu affligé depuis une trentaine d'années d'une dyspnée spasmodique. Un autre symptôme de la gale est une sorte de pulmonie ulcérée, cette observation a suffi pour recourir à l'inoculation de la gale pour guérir de pulmonies chroniques, comme nous l'apprend May. Telle est, ajoute Hahnemann, la marche de la nature, quand elle veut guérir une maladie avec certitude; elle suscite toujours, pour y parvenir, une maladie semblable et un peu plus forte que la première.

Mais, il faut le dire, la nature n'a que très peu de remèdes homœopathiques en son pouvoir; on ne lui connaît que la petite vérole, la rougeole et la gale, qui procèdent, comme nous l'avons déjà vu, d'un miasme invariable, et sont accompagnées de symptômes semblables à d'autres maladies. Les médecins ont deux grands avantages sur la nature, ils connaissent un grand nombre de remèdes homœopathiques, et savent proportionner leur dose d'après les symptômes morbifiques que les maladies manifestent, et selon les circonstances qui varient à l'infini d'un individu à un autre. Pour combattre et détruire les maladies anciennes, la nature emploie des maladies semblables qui sont souvent dangereuses, telles que la petite vérole, la rougeole et même la gale, car lorsqu'on réfléchit aux graves inconvéniens aux-

quels sont exposés les galeux en s'abandonnant à une médication impropre, source de tant de désordres et d'affections chroniques que les médecins combattent fort inutilement, parce qu'ils ignorent le plus souvent la cause de ces désordres et de ces affections chroniques, on peut pas s'empêcher de regarder la gale comme une affection dangereuse.

Quand on attaque les forces morbifiques par une dose infinitésimale, on n'a nul besoin de guérir les maladies médicinales après avoir guéri les maladies naturelles, les unes et les autres disparaissent en même temps. Les médecins trouvent toujours, dans la règle de la nature, un modèle parfait de conduite à tenir pour le traitement des maladies; ils observent que toutes les fois qu'il convient à la nature de guérir avec certitude les maladies, elle ne dévie jamais de la loi des semblables, c'est-à-dire qu'elle emploie des maladies semblables pour guérir homœopathiquement.

Comme le dit bien Hahnemann, après les faits incontestables que nous venons de rapporter, il serait anti-logique et même anti-moral de continuer à traiter les maladies, ainsi qu'on l'a fait jusqu'ici par l'usage des remèdes opposés aux symptômes des maladies. Cette méthode est contraire à l'ordre de la nature et en opposition avec l'expérience journalière. Puissent ces raisonnements et les observations pratiques des habiles médecins susmentionnés frapper les personnes instruites et

même le bon sens de celles qui cherchent la vérité, et les amener, après avoir pondéré sérieusement les arguments de l'auteur de l'homœopathie sur cet important objet de l'art de guérir, à contribuer, pour leur part, quelle que faible qu'elle soit, à l'élévation de la médecine expérimentale au rang distingué qu'elle doit occuper parmi les autres parties des sciences naturelles.

Pour empêcher tout équivoque, il est bon de remarquer enfin, comme le dit Hahnemann, que s'il est évident qu'une affection dynamique plus faible vient à être détruite par une autre semblable plus forte, il n'est pas moins vrai qu'il faut que les maladies médicinales ressemblent aux maladies naturelles sous le rapport de leurs symptômes et non pas quant à leur essence; il importe qu'il y ait entre elles ressemblance de forme extérieure et non pas de leur nature intime. Dans ce dernier cas, il serait impossible, par exemple, de guérir la maladie vénérienne avec le virus syphilitique, ou la gale avec le principe galeux; la première ne cède qu'au mercure, et l'on sait que cet agent médicinal développe chez l'homme sain des symptômes semblables à ceux de la maladie vénérienne; comme la seconde, ou la gale, ne peut être détruite que par le soufre, parce que cette substance minérale donnée à l'homme sain, détermine chez lui les symptômes semblables à ceux de la gale. L'essence des maladies sollicitées par le mercure et par le soufre, diffère entièrement

de celle propre à la maladie vénérienne et à la gale. D'où l'on est à même d'apprécier à sa juste valeur la conclusion de Hahnemann, lorsqu'il dit : tout autre manière de traiter les maladies qui s'éloigne de la méthode homœopathique, ne peut plus convenir, quand on veut reconnaître et suivre la véritable indication des maladies, puisque tout nous démontre qu'elle ignore la loi des semblables et n'a point de guide fidèle.

CHAPITRE XII.

De l'insuffisance ou fausseté de la méthode antipathique et allopathique.

Hahnemann distingue trois sortes de méthodes médicales : l'antipathique, l'allopathique et l'homœopathique, dont nous venons de parler dans le chapitre précédent. Ces trois méthodes diffèrent essentiellement entre elles et l'une de l'autre. La première, l'antipathique, administre les remèdes qui produisent des effets morbifiques contraires aux symptômes des maladies, c'est-à-dire en un mot qu'elle suit la vieille règle *contraria contrariis*. La seconde, l'allopathique se sert des médicaments dont l'action cause des effets morbifiques étrangers aux symptômes des maladies, c'est-à-dire qui ne sont ni opposés ni semblables. La troisième, l'homœopathique, comme nous l'avons dit précédemment, a recours aux agents médicinaux dont l'action fait naître chez l'homme sain des symptômes semblables à ceux des maladies elles-mêmes.

L'auteur de l'homœopathie a démontré par la

voie toujours infaillible de l'expérience, que les symptômes des maladies chroniques opiniâtres ne peuvent pas être combattus et détruits par des remèdes générateurs de symptômes contraires à ceux des maladies traitées suivant la méthode antipathique ou palliative. « Il est constant, dit-il, que, après une courte et apparente amélioration chez le patient, les symptômes des maladies reparaissent avec plus d'intensité : l'observation pratique le remarque tous les jours. » En effet, la veille, par exemple, les douleurs, la diarrhée et d'autres affections semblables que les médecins traitent avec une préparation d'opium plus ou moins ménagée, demeurent quelques instants comme suspendues; mais après que l'action du narcotique a cessé, ces mêmes affections reviennent plus fortes, plus poignantes. On ordonne les purgatifs contre les constipations; mais comme les purgatifs produisent des effets contraires à l'indisposition actuelle, loin de la détruire ils l'augmentent davantage ou la rendent plus opiniâtre.

On est dans l'usage de plonger les parties brûlées dans l'eau froide, où elles éprouvent du soulagement, mais il n'est qu'apparent; du moment que l'action de l'eau cesse, elles deviennent, sans comparaison, beaucoup plus douloureuses qu'auparavant, et, ce qui est pire encore, c'est qu'il y survient d'ordinaire une inflammation accompagnée de petites vésicules : ce résultat provient de l'application d'un remède antipathique, je veux dire

de l'eau froide. On peut observer la même chose du bain chaud que l'on conseille à tort et le plus habituellement aux personnes affectées de maladies chroniques, etc. Tout médecin observateur attentif s'est plus d'une fois assuré dans le cours de sa pratique de l'inutilité des remèdes antipathiques ou palliatifs employés contre les maladies chroniques. Outre que les médecines antipathiques fatiguent singulièrement la constitution physique du patient, elles n'empêchent nullement les maladies chroniques de se manifester de nouveau, et de le faire avec beaucoup plus d'énergie que lors de l'invasion, dès qu'on en suspend l'usage ou qu'il devient nécessaire d'en faire cesser l'action ou seulement de la ralentir. Ce fait est incontestable; on l'observe journellement dans la pratique habituelle.

« Il ne faudrait donc pas, dit Hahnemann, jouir de la faculté de ses yeux pour ne point reconnaître la fausseté de la méthode antipathique, méthode d'autant plus blâmable qu'elle impose le joug de la vieille règle de combattre uniquement le symptôme qui afflige le plus le patient, en laissant de côté presque tous les autres symptômes de la maladie. Le fait est que le symptôme auquel on s'attache plus particulièrement devient toujours le pire, et que la maladie ne manque jamais d'augmenter considérablement à mesure que l'action des palliatifs diminue de plus en plus. Cet inconvénient se remarque et se proportionne

aussi bien à la durée de l'usage des palliatifs qu'à la dose plus ou moins exagérée à laquelle on les administre. Lorsqu'on demandè la raison de cette observation pratique, de l'exaltation des maladies chroniques traitées par l'usage des palliatifs ou remèdes antipathiques, on la trouve exprimée par la réaction de l'organisme, lequel s'y oppose naturellement par les efforts qu'il ne cesse de faire pour produire des effets contraires à ceux qu'amènent après eux les remèdes palliatifs.

L'auteur de l'homœopathie déclare la méthode allopathique encore plus absurde et plus nuisible que la méthode vicieuse antipathique; outre que l'on y emploie les remèdes produisant des effets morbifiques étrangers aux symptômes des maladies, c'est-à-dire qui ne sont ni semblables ni contraires, elle prédispose les maladies chroniques à s'irriter davantage sous l'action des remèdes faux et nuisibles auxquels elle a recours. Les partisans de la méthode antipathique suivent au moins une route què l'on a vantée dans tous les temps comme loi de la nature (la vieille règle *contraria contrariis*), en ce qu'elle se remarque dans les corps inanimés, et en ce que l'amélioration éphémère, reçue par les malades de l'action des palliatifs, lui donne l'apparence de la vérité; mais la méthode allopathique n'a pour elle aucune base réelle; elle n'offre rien en elle-même qui puisse, je ne dis pas séduire, seulement flatter le patient ni ceux qui l'entourent, et cependant elle est adoptée et sui-

vie par la plupart des médecins. On ne peut raisonnablement le contester : vouloir traiter les maladies selon la méthode allopathique, c'est se déclarer ennemi de la vérité. Les remèdes qu'elle prescrit ont été imaginés, disons mieux, ont été crus utiles, quand ils sont en opposition manifeste avec l'observation pratique.

Il est de fait que l'on ne connaît pas encore en médecine les véritables effets des remèdes, par la raison qu'ils n'ont pas été, d'abord, expérimentés jusqu'ici sur l'homme sain, sur l'homme à l'état normal. Cela n'empêche point les médecins allopathes de les prescrire plus souvent qu'on ne se l'imagine, confusément deux à deux, trois à trois dans les recettes ordinaires. On en fait différentes compositions et on les applique à des maladies peu ou point connues, le plus habituellement mal examinées, sur la simple donnée d'ouvrages de thérapeutique ou de matière médicale écrits dans le cabinet et dans des vues générales. Or, qu'obtient-on de cette dégoûtante pratique, comme s'exprime Hahnemann, d'ordonner l'usage d'ingrédients inconnus, mêlés au caprice? On assoupit les maladies chroniques sans espoir de les guérir jamais, on les traîne en longueur pendant qu'on sollicite de nouvelles maladies par de fausses médications qui viennent aggraver la première infirmité. Cette erreur, il faut le dire, n'est point récente; elle remonte à ces vieilles écoles où l'on enseignait non-seulement à diviser les maladies

par classes, par genres, etc., tandis qu'elles sont uniquement des phénomènes individuels, mais encore à les juger *à priori* et à les décrire d'après les idées préconçues des auteurs de pathologie. S'entêter à suivre une pareille méthode, répéter avec elle que toutes les maladies sont des acrimonies vénéneuses ou d'autres altérations humorales, c'est se complaire dans la voie du mensonge, c'est dégrader l'art de guérir.

A ces motifs puissants pour abandonner la méthode allopathique, Hahnemann ajoute ceux-ci: « Cette méthode pèche relativement au premier but comme au premier devoir du médecin, qui est de changer par les secours de l'art l'état morbifique des malades en celui de santé; les remèdes allopathiques, dont elle fait usage, produisent des effets entièrement étrangers à ceux des maladies chroniques; ils éloignent, par conséquent, la cure à laquelle on doit tendre, et ne peuvent ramener le patient à la santé. Cela est tellement vrai que la nature elle-même n'a pas le pouvoir de guérir, ainsi que nous allons le voir, une seule maladie chronique en en suscitant une autre ou une nouvelle maladie dissemblable, lors même qu'elle serait, comme nous l'avons dit, plus forte que la première. »

Quand deux maladies dissemblables se rencontrent dans un individu et qu'elles sont de force égale, ou que la première est plus puissante que la seconde, la nouvelle, au lieu de guérir l'ancienne,

est détruite par elle, nous apprend Hahnemann. Nous savons en effet qu'une personne affligée d'une maladie chronique grave n'est jamais sujette aux épidémies ni à une dyssenterie automnale. Selon l'illustre Larrey, dont la science pleure la perte toute récente, la peste du Levant n'attaque jamais ceux qui vivent aux lieux où règne le scorbut ou qui ont la peau couverte de dartres. D'après Jenner, le rachitisme est contraire aux effets de l'inoculation du vaccin, et la pulmonie ulcérée est un préservatif presque toujours assuré contre les fièvres épidémiques. « Voilà la raison, dit à ce sujet l'auteur de l'homœopathie, pour laquelle une cure ordinaire allopathique ne parvient jamais à guérir une ancienne maladie chronique, même en la prolongeant durant plusieurs années, en ce que la maladie demeure stationnaire, en ce qu'elle ne peut être vaincue par des remèdes générateurs de maladies dissemblables. »

En supposant que la nouvelle ou seconde maladie est plus forte que la première ou plus ancienne, qu'en résulte-t-il? s'écrie Hahnemann. L'ancienne est simplement suspendue par la seconde jusqu'à ce que la nouvelle soit guérie, et aussitôt la première reprend son énergie et continue son cours. Lorsqu'un ou plusieurs enfants sujets au mal caduque ou à l'épilepsie viennent à être assaillis par la teigne, Tulpio a remarqué qu'ils n'éprouvent aucun accès de la première maladie tant que dure la seconde; mais dès que celle-ci est guérie

d'une manière ou de l'autre, l'épilepsie reparaît dans toute sa force primitive.

Citons d'autres exemples à l'appui de celui que nous venons de rapporter. Schœpf a remarqué que la gale disparut chez un individu pendant tout le temps qu'il eut le scorbut, et, sitôt que cette affection eut terminé son cours, la première reparut. Chevalier assure qu'un de ses clients, affecté d'une pulmonie ulcérée, en fut délivré momentanément par l'invasion d'une sorte de typhus violent; mais dès que l'épidémie cessa, la pulmonie reprit son cours ordinaire. Quand la rougeole, nous apprend Hahnemann lui-même, se rencontre avec la petite vérole chez un enfant, elle cède sa place à celle-ci, mais elle demeure cachée aux yeux tout le temps que sévit la petite vérole, pour se substituer à elle dès qu'elle atteint sa dernière période. Selon Manget, le vaccin inoculé disparut entièrement durant quatre jours à l'apparition de la rougeole, mais il se montra de nouveau quand la rougeole fut guérie.

Tous ces faits et beaucoup d'autres qu'il nous serait facile de multiplier, ont été bien des fois observés et constatés par Jenner. Or, si la nature ne peut point guérir les maladies en leur en substituant d'autres dissemblables, comme on agit dans la méthode allopathique, comment, se demande Hahnemann, serait-il possible que des médecins pussent l'obtenir en suivant les errements de cette méthode ou des remèdes capables de pro-

duire chez l'homme sain des effets morbifiques étrangers aux symptômes propres à ces mêmes maladies?

Qui le croirait cependant! ajoute alors le même praticien, les médecins ne se sont jamais aperçu des mauvais résultats du système médicamenteux allopathique, alors même qu'ils voyaient les maladies se calmer, ou, pour mieux dire, se suspendre quelque temps pour laisser aux maladies artificielles ou médicinales, nées de la violence des remèdes allopathiques, le pouvoir de comprimer les maladies naturelles et d'accomplir leur triste destinée. Lorsque les médecins emploient les purgatifs dans l'espoir de guérir la gale, par exemple, l'observation nous fait voir que cette maladie disparaît pendant tout le temps que dure l'action des médicaments; mais dès que cette action est amortie ou devient nulle, ou bien quand le patient n'est plus en état de prendre de nouveaux purgatifs, la gale reparaît, le malade est épuisé, tandis que la gale continue à le dévorer.

A ce double et grave inconvénient on en ajoute un autre non moins fâcheux, nous voulons parler des ulcères artificiels, tels que cautères, sétons, moxas, etc, qu'on a l'habitude de pratiquer et d'entretenir sur les parties externes du corps, dans l'intention de détruire par ces moyens allopathiques l'une ou l'autre maladie chronique. Un pareil inconvénient n'aurait point lieu si l'on réfléchissait sur la nature des moyens indiqués, si l'on s'assurait

qu'ils ne diffèrent point de plusieurs maladies médicinales ou artificielles étrangères aux symptômes des maladies naturelles chroniques. Quand l'irritation superficielle causée par la présence des cautères, sétons, etc., est plus forte que la maladie chronique naturelle, il arrive quelquefois qu'elle l'arrête, qu'elle suspend son cours plus ou moins; mais cette circonstance coûte cher au patient; elle diminue de jour en jour ses forces, elle l'enchaîne sur son lit de douleurs et le rend incessamment esclave de maladies factices, jusqu'au moment où un médecin éclairé vient l'arracher à une position aussi pénible en le traitant par des médicaments directs. Tout moyen de dérivation ou de diversion est fatal au patient et trompe le médecin qui y a recours. Pechlin nous en fournit une preuve remarquable, quand il nous rapporte qu'une espèce d'épilepsie suspendue durant plusieurs années par la présence du cautère, reparut avec des symptômes déchirants, plus tenaces qu'auparavant, sitôt que l'on eut fermé la plaie. Ce fait corrobore ceux que nous avons cités plus haut, et prouve d'abord que ce qu'on appelle faussement des remèdes ne le sont aucunement; ensuite, que les effets par eux produits ne sont ni semblables ni même opposés aux symptômes des maladies chroniques; enfin, parce qu'ils flattent sans jamais donner de résultats satisfaisants. Outre qu'ils affaiblissent singulièrement les forces des malades, ils les exposent à des désordres très-grands quand,

fatigués par les inconvénients des cautères, des sétons et des autres ulcères artificiels, etc., ils se décident à les guérir.

Si l'on s'opiniâtre à suivre la méthode allopathique pour le traitement des maladies chroniques, parmi les nombreux et fâcheux effets qu'elle amène après elle, le plus à redouter, c'est de voir que la maladie artificielle, dissemblable de la naturelle, après avoir épuisé l'organisme du patient, se réunit à la maladie naturelle et vient en former une maladie compliquée. Chacune alors s'empare d'une partie isolée et distincte de l'organisme, et place le malade dans la plus triste position. Une personne syphylitique peut, de la sorte, gagner la gale : comme ces deux affections sont dissemblables entre elles, elles ne peuvent ni se détruire ni se guérir réciproquement, avec la seule différence cependant que, lorsque la gale est plus forte, les symptômes de la maladie vénérienne en sont suspendus pour quelque temps seulement : alors cette dernière, devenant plus forte ou également forte que la gale, les deux maladies s'unissent ensemble, s'emparent chacune de la partie de l'organisme qui lui convient le plus, et le pauvre patient tombe dans un état d'autant plus pénible qu'il y a difficulté plus grande à l'arracher de cette douloureuse situation et d'espérer de le guérir. La complication du scorbut, de la maladie vénérienne et de la plique n'est point rare en pareille circonstance. Aussi, comme l'observe très-judicieusement

Hahnemann, les complications des maladies dues au long usage des remèdes allopathiques sont-elles, sans comparaison, plus communes que celles produites par les maladies naturelles. On remarque souvent, ajoute-t-il, chez les personnes habituées à prendre du mercure, même modérément, sans indication réelle, sans besoin positif, deux maladies à la fois, la syphylis et la maladie mercurielle.

Ce savant praticien tire de tout ce qui précède la conclusion suivante : où la médication allopathique est douce ou modérée, quoique continuée outre mesure, elle diminue les forces du patient sans le guérir aucunement, attendu que la première maladie demeure stationnaire et toujours égale à elle-même, sachant que, quand deux maladies naturelles dissemblables se trouvent réunies sur le même individu, la plus ancienne repousse toujours la nouvelle qui lui est dissemblable, lorsque celle-ci est la moins forte; où la cure allopathique est violente, en surchargeant le patient de remèdes allopathiques très-forts, la maladie cède en apparence et pour quelque temps, puis elle reparaît avec la même énergie dès que la médication allopathique n'agit plus sur le malade ou qu'elle a terminé son cours, par la raison qu'en se rencontrant chez le même individu deux maladies dissemblables, la plus ancienne est domptée pendant un laps de temps plus ou moins limité par la nouvelle, quand celle-ci est la plus forte; ou,

enfin, la cure allopathique est violente et suivie longtemps, alors, au lieu de guérir la maladie originaire, elle suscite une maladie artificielle qui, sans nul doute, rend le patient plus malade qu'il ne l'était, et en même temps éloigne de plus en plus l'époque de la guérison, ainsi que l'observation pratique nous l'apprend chaque jour. Car, répète ici l'auteur de l'homœopathie, nous savons tous que, lorsque deux maladies naturelles dissemblables se trouvent réunies chez le même individu, toutes deux étant chroniques et de force égale, chacune occupera une place séparée dans l'organisme, et amènera nécessairement une fâcheuse complication.

Après l'exposition de semblables faits, qui nous montrent la nature incapable de guérir les maladies chroniques en leur opposant des maladies nouvelles dissemblables, ou bien en suivant la méthode allopathique, comment serait-il possible, s'écrie Hahnemann, que les médecins pussent guérir ce que la nature ne fait pas elle-même? Et si, au contraire, la nature suscite de nouvelles maladies semblables aux anciennes, lorsqu'elle veut les guérir radicalement, pourquoi ces mêmes médecins se refuseraient-ils à suivre son exemple en adoptant la méthode homœopathique, la seule qui conduit directement au grand but de l'art (1)?

(1) V. Hahnemann, *Organon de l'art de guérir*.

CHAPITRE XIII.

Comparaison des diverses pratiques suivies dans l'art de guérir avec la méthode homœopathique.

Après avoir fait connaissance avec la méthode homœopathique, il nous importe de la comparer avec les autres méthodes connues et suivies jusqu'ici : c'est la pierre de touche qui nous en montrera la fausseté ou la véritable utilité. En les soumettant toutes au creuset du raisonnement, en les passant à l'étamine de l'observation, nul ne pourra plus douter de la justesse de notre jugement sur le mérite ou démérite de chacune d'elles, nul n'aura plus motif à blâmer l'intérêt que nous prenons, pour le plus grand avantage de la science, à voir définitivement adopter la nou-nouvelle direction imprimée à l'art de guérir. En considérant l'opposition non motivée, en voyant l'insouciance des partisans des vieilles méthodes, il nous a paru convenable, disons-mieux, il nous a paru nécessaire de prendre le parti d'emboucher la trompette de la vérité et de la faire enten-tendre à tous. Quand il s'agit de l'objet le plus

important à la conservation du don précieux de la nature, nous entendons parler de la vie de nos semblables, qui se refusera à nous lire, à nous écouter? Dans cet examen comparatif, nous saurons respecter deux choses essentielles que le devoir de juge et d'historien nous impose : d'abord de nous montrer reconnaissants envers les auteurs des différentes méthodes pour avoir consacré leur temps, leur zèle et leurs observations au bien de l'humanité et aux progrès de l'art; ensuite de professer constamment et hautement la simple et pure vérité, en suivant l'impulsion de la raison et de notre conscience. C'est pourquoi l'aversion que nous éprouvons à l'égard des comparaisons doit céder sa place au principe qui nous dirige.

En mettant en parallèle la méthode *à priori* avec la méthode homœpathique, nous sommes obligés de dire que l'une est tout simplement le produit de l'esprit, tandis que l'autre est l'œuvre de la nature. La première fut en effet créée par l'imagination des plus anciens médecins, qui, s'écartant des axiomes du grand Hippocrate, commirent l'erreur grave d'appuyer leur pratique sur de faux raisonnements, sur des hypothèses incohérentes : de là les tristes conséquences qui en sont résultées et que l'ignorance vint encore augmenter depuis. La seconde, la méthode homœopathique, au contraire, partant d'un principe constant, palpable, telle que la loi des semblables,

est basée sur l'expérience et mène directement au but désiré, celui d'une guérison douce, prompte, assurée des maladies, comme nous l'avons déjà vu, et comme l'on s'en convaincra de plus en plus en lisant la suite de cet ouvrage.

La méthode *à priori* oblige ses partisans à fonder le traitement des maladies internes sur la prétendue connaissance de leur nature intime et de leur cause prochaine, quand on sait maintenant que cette nature intime demeure toujours inaccessible aux sens des mortels, et que leur cause prochaine cesse d'exister à l'instant même que les maladies se développent et suivent leur cours. Il est donc prouvé que les médecins qui suivent la méthode *à priori*, établissent la médication des maladies internes sur des points impossibles à bien observer, sur des données imaginaires, sur des choses qu'ils ne connaissent point et ne peuvent point connaître. La méthode homœopathique, au contraire, marchant toujours à la clarté du flambeau de l'expérience, elle saisit les phénomènes palpables qui s'offrent devant elle; elle ne va pas au delà, elle dirige le praticien sur la partie visible des maladies internes ou sur l'ensemble de leurs signes apparents, et indique avec précision les remèdes susceptibles de les guérir. Il est facile de s'apercevoir que la méthode homœopathique laisse de côté la partie secrète des maladies, qu'elle ne se mêle pas d'hypothèses d'aucune sorte; elle n'oblige point ses partisans à chercher vainement, ni

leur essence dans les dyscrasies humorales, ni leur cause prochaine dans les altérations de l'organisme. D'une autre part, il y aurait témérité, disons plus, il y aurait folle prétention à croire la méthode *à priori* convenablement fondée sur le seul et simple prétexte de son ancienneté, comme si une vieille erreur cessait de l'être parce qu'elle date de plusieurs siècles : selon nous, sa vétusté doit être pour nous un juste motif d'examen approfondi; et lorsque nous la reconnaissons essentiellement fausse et vicieuse, nous devons l'abandonner à jamais.

Ce qui prouve jusqu'à l'évidence la nullité de cette méthode, c'est que pour guérir réellement une maladie interne quelconque, il n'est nullement nécessaire, ni de reconnaître son essence et sa cause prochaine, ni d'attaquer les prétendues dyscrasies humorales; il suffit simplement de détruire la totalité de ses symptômes ou signes apparents : avec ce moyen l'on obtient parfaite guérison. C'est, du moins, ce que la nature elle-même nous enseigne de faire en pareil cas: lorsqu'elle veut guérir une maladie interne, elle ne cherche point à démêler quelle est son essence ou sa cause prochaine; elle ne s'occupe pas non plus des dyscrasies humorales de quelle sorte qu'elles soient; elle se contente d'exciter le mal, en produisant chez le patient des symptômes semblables à ceux de la maladie qu'elle est sur le point de guérir. Eh bien! la méthode homœopathique ne fait

ni plus ni moins. Ainsi, comme on le voit, la différence qui existe entre la méthode *à priori* et la méthode homœopathique est pareille à celle que l'on observe entre un roman dangereux qui est le fruit d'une imagination malade ou perverse, et un fait positif, éclairé sous toutes ses faces et rendu incontestable par l'expérience journalière.

Arrêtons-nous maintenant à la méthode symptomatique. Placée en regard de l'homœopathie, elle se montre avec toutes ses imperfections. L'une des plus notables, celle qui la caractérise particulièrement, est de contraindre ses adeptes à fonder la cure des maladies internes sur la diversité des leurs symptômes, et de les assujettir, par cette règle mensongère, à suivre plus habituellement une médication contraire au but de l'art, dans le temps même qu'ils savent bien que plusieurs maladies de caractère opposé sont accompagnées de symptômes semblables, ou du moins qu'ils se montrent tels à leurs yeux. La méthode homœopathique aperçoit de suite la voie qui doit la conduire au véritable mode de médication; elle la suit de confiance, parce que cette voie est droite et qu'en offrant d'une manière positive la forme extérieure des maladies, la seule accessible aux sens humains, elle indique en même temps les remèdes propres à les combattre avec certitude de succès. Autre chose est de suivre dans la pratique la diversité des symptômes des maladies pour en deviner la nature, laquelle se soustrait

sans cesse à toute espèce d'investigation; on se trompe toujours, et sous ce rapport la méthode symptomatique ne diffère point de l'*à priori,* qui agit de même; tandis qu'en se laissant guider par le véritable aspect ou par leur forme extérieure, c'est-à-dire par l'ensemble de leurs symptômes, on est certain d'avoir sous les yeux l'image reflétée de la partie interne ou secrète de ces mêmes maladies.

Un autre grand défaut de la méthode symptomatique qu'il nous faut noter ici, c'est de laisser plus souvent qu'on ne le pense, à l'arbitraire la direction des remèdes, contrairement au symptôme le plus grave de l'une ou de l'autre maladie, c'est-à-dire celui qui fatigue le plus le patient. Par cette voie erronée, l'on n'attaque pas l'ensemble de la maladie, on lui donne le temps de s'étendre, de s'aggraver, de devenir plus opiniâtre, et par conséquent plus longue, plus difficile à guérir. En opérant dans un sens tout à fait inverse, la méthode homœopathique dissipe, d'abord et à la fois, tous les symptômes de la maladie, le patient se trouve ainsi tout à fait rétabli : chaque jour la pratique obtient de semblables résultats. Cependant, soit entêtement ou mauvaise foi, les partisans de la méthode symptomatique n'y font pas attention ou affectent de ne point s'en apercevoir; ils suivent une route inconnue, longue, tortueuse, remplie d'abîmes, quand celle ouverte par la méthode homœopathique est large, unie,

agréable, droite : ceux qui s'y acheminent voient sans cesse le but vers lequel tendent leurs travaux et leurs méditations.

Certes, la troisième méthode, celle à laquelle on a donné le nom de systématique, ne peut, sous aucun rapport, disputer à la méthode homœopathique sa haute supériorité. Née du syllogisme, par conséquent fruit de l'imagination, que peut-elle contre l'homœopathie, qui nous vient de la nature, qui est stable comme elle et basée sur la véritable science et l'observation pratique? La méthode systématique est toute abstraction, théorie; elle soumet toutes les infirmités de la vie à une cure générale, la majeure partie du temps fondée sur une hypothèse, sur un principe aussi vague qu'elle, tandis que nous savons maintenant que le nombre des maladies est presque infini et que chacune d'elles présente un phénomène individuel. La méthode homœopathique a un caractère entièrement opposé; elle considère l'individualité des maladies, et d'après elle se fait l'application des remèdes; elle ne varie point dans ses éléments ni dans ses conséquences; elle n'imite point son antagoniste, qui s'abandonne à l'impulsion de l'imagination des novateurs; elle est identique à elle-même, quel que soit le pays où on la pratique, partout vous la trouvez appuyée sur l'observation, partout ses utiles résultats répondent à l'expectative des médecins qui l'ont adoptée et aux désirs des malades qui s'en remettent à elle. On peut

donc dire, en vérité, que la méthode homœopathique tient partout ses promesses, tandis que la méthode systématique ne remplit point les siennes et manque ordinairement son but. Nous en avons des preuves nombreuses : une seule suffira pour exemple ; nous la prenons dans le résultat malheureux de la pratique de Brown, pratique qui n'a nullement répondu à l'attente des médecins les plus habiles de notre époque, ainsi que chacun le sait. Somme totale, il y a autant de différence entre la méthode systématique et l'homœopathie qu'il y en a entre une hypothèse hasardée ou théorie méditée *à priori* et une loi de la nature.

En mettant en parallèle la méthode expérimentale vulgaire et la méthode homœopathique, on reconnaît en peu d'instants l'énorme insuffisance de l'une et l'importance incontestable de l'autre.

La première n'a pour elle aucun principe arrêté, elle s'appuie simplement sur la règle qu'il faut appliquer contre telle ou telle autre maladie interne les mêmes remèdes expérimentés par d'autres médecins et reconnus utiles dans des cas crus semblables, sans se douter qu'il n'existe pas réellement, si l'on excepte la petite vérole, la rougeole, etc., deux seules maladies parfaitement semblables, et sachant bien que l'on ignore encore aujourd'hui la véritable action des remèdes. Suivre en médecine la méthode dite expérimentale, c'est s'abandonner aveuglément au hasard. Elle emploie le camphre, le castoreum, le musc, l'assa-

fœtida, la valériane, etc., comme remèdes héroïques contre les vertiges, les affections hystériques, les convulsions, l'épilepsie, etc.; cependant au lieu de les guérir, ces remèdes les rendent ordinairement et plus graves et plus opiniâtres, ainsi que le révèle presque chaque jour l'observation pratique. Avec la méthode homœopathique, qui a pour base la loi des semblables, on obtient toujours des effets réguliers, utiles dans l'application qu'elle fait; elle guérit avec certitude parce qu'elle connaît l'action thérapeutique des remèdes qu'elle administre et qu'elle les adapte constamment d'après les indications que lui fournit la forme extérieure des maladies. Cette circonstance importante rend aussi différentes entre elles la méthode homœopathique et la méthode expérimentale ordinaire, que diffèrent la certitude de pouvoir guérir le mal, et l'incertitude de l'aggraver au lieu de le guérir.

La cinquième comparaison concerne la pratique de Brown. On se rappelle qu'elle se borne à traiter toutes les maladies, tantôt en augmentant et tantôt en diminuant l'excitament : aussi ne peut-on raisonnablement la placer au-dessus de l'homœopathie, qui, dans le traitement, a toujours égard à la loi de l'individualité. La pratique de Brown lui est absolument opposée, puisqu'elle ne connaît et n'adopte que deux seuls moyens. L'homœopathie se fait un devoir de remettre dans l'état normal les sensations et les mouvements du

système vivant, quand ils sont désordonnés, et son plan est d'accord avec le but de la nature, tandis que, dans la méthode opposée, on s'en éloigne sans cesse; les remèdes qu'elle emploie pour combattre les altérations de l'excitament, devenu excessif ou défectif dans l'état morbifique, sont en contradiction manifeste avec les résultats de l'observation pratique. S'il faut donc, dans les maladies, chercher à rétablir l'ordre des sensations et des mouvements, et nouvellement à augmenter ou diminuer l'excitament; s'il est nécessaire, pour nous mettre d'accord avec les lois harmoniques de la nature, de se servir de remèdes qui produisent chez l'homme sain des symptômes semblables à ceux des maladies qui font l'objet de la médication, et non pas de recourir à des stimulants ou à des remèdes moins excitants; si tous ces faits sont positifs, comme nous en avons l'intime conviction, il faut convenir que la différence existante entre la pratique de Brown et la méthode homœopathique égale celle qu'on remarque entre deux portraits, l'un fait de souvenir ou d'imagination, l'autre peint sur la nature vivante.

On retrouve à peu près les mêmes défauts dans la comparaison de la méthode stimulante ou contre-stimulante de Rasori avec la méthode homœopathique. Dans l'une tout est soumis à la théorie; d'abord elle part, contre l'ordre de la nature, de la distribution factice des maladies et des remèdes en deux classes; elle se borne ensuite à stimuler

ou à contre-stimuler, alors que chaque maladie exige une médication particulière, toute spéciale; elle est fondée sur l'hypothèse que les maladies consistent dans les altérations de l'excitament, quand une semblable hypothèse n'est ni vérifiée ni confirmée par l'expérience; enfin, elle ne peut point offrir à ses pratisans la certitude des effets que produiront les remèdes auxquels elle a recours, puisque leur action demeure encore inconnue aux médecins contre-stimulistes. Mettons maintenant en regard de cette marche irrégulière, de ces moyens incertains, la justesse des principes, la régularité des applications et des résultats de la méthode homœopathique, et nous la verrons constamment appuyée sur une loi de la nature, et, guidée par l'expérience pure, conduire toujours ses malades à une guérison certaine à l'aide de la forme extérieure que leurs infirmités affectent. Il y a donc entre les deux méthodes la même différence que celle existant entre le beau de convention et la beauté réelle.

Il nous reste à comparer la pratique des médecins physiologistes avec la méthode homœopathique. La première se présente à nous avec toutes les imperfections des méthodes précédentes, puisqu'elle adopte la distribution des maladies et des remèdes en deux classes, tandis que la seconde, pour ne pas désobéir à l'ordre de la nature, suit exactement la loi de l'individualité des maladies et des remèdes. La première est fondée sur la rè-

gle qui prescrit de diriger le traitement contre l'irritation ou inflammation, quand la seconde emploie pour la cure des maladies les remèdes qui agissent dans leur propre sens. Le fait est que les purgatifs, au lieu de remédier à la constipation du ventre, la rendent, par leur action contraire, plus opiniâtre; que l'eau froide, qui a une action opposée aux brûlures, les apaise sans les guérir, tandis que l'emploi du feu et des esprits distillés les guérissent en fort peu de temps, etc., etc. Ainsi la méthode physiologique, qui est sans cesse en opposition avec la nature ou l'expérience, parcourt un faux chemin, quand l'homœopathie, qui est une imitation exacte de la loi de la nature, en recourant, pour la médication des maladies, à des remèdes dont l'action est semblable aux symptômes des maladies elles-mêmes, répond seule au principal, disons mieux, à l'unique but de l'art de guérir.

Lorsqu'on réfléchit que toutes les méthodes dont nous venons de parler tendent uniquement à s'opposer au serrement ou relâchement, à l'état phlogistique ou de faiblesse, à l'excès ou bien au défaut de stimulus, à la surabondance ou bien au défaut d'excitament, à l'irritation et inflammation ou à l'atonie, etc., etc., quand on songe à tous ces mots inventés ou nouvellement employés par les auteurs pour indiquer les circonstances momentanées ou fixer le caractère des maladies, on se demande pourquoi ils ont préféré écouter les er-

rements de leur esprit à lire, à étudier le grand livre de la nature. Il ne s'agit plus, en science, de faire consister tout le mérite de la médecine pratique dans la simple opération de tendre ou de relâcher la corde de l'excitament ou des forces vitales. Les maladies qui sont dynamiques, et non pas humorales ou matérielles, comme on les appelle vulgairement, obéissent à une tout autre application qu'à celle qui procède des vieilles méthodes. En les considérant sous leur véritable jour, ces vieilles méthodes ressemblent tantôt à la méthode antipathique, tantôt à la méthode allopathique, et n'offrent, comme elles, ainsi que nous venons de le voir, ni la certitude des règles sur lesquelles elles sont fondées, ni la régularité des effets qu'elles attendent des remèdes par elles recommandés. Une seule méthode, l'homœopathique, nous le répétons, réunit tous ces avantages.

A l'appui de notre opinion en faveur de la supériorité de cette dernière sur les diverses autres méthodes en usage dans l'art de guérir, nous allons, dans le chapitre suivant, rapporter l'histoire de deux faits remarquables; nous le faisons avec la certitude qu'ils donneront plus de poids à l'argument que nous avons développé, en examinant et en comparant les différentes pratiques connues jusqu'ici avec la méthode homœopathique, qui, comme l'on sait maintenant, a été enfantée par la nature.

CHAPITRE XIV.

Faits relatifs à l'histoire de deux maladies longues et graves qui ont été guéries par la méthode homœopathique, après avoir résisté à tous les moyens de la médecine pratique ordinaire.

Le premier fait est puisé dans la relation que nous donne le docteur des Guidi en sa *Lettre aux médecins français*, publiée en 1833, d'une maladie grave qui fut traitée par la méthode homœopathique après qu'on avait épuisé toutes les ressources que pouvait offrir la médecine pratique ordinaire. Le second fait nous est fourni par M. de Villalba, sous-secrétaire d'état des relations extérieures en Espagne; il se trouve aussi rapporté en la lettre précitée du même savant docteur. Voici le détail du premier fait :

« Ma femme, nous apprend le docteur des Guidi, affligée d'une grave et longue maladie, avait expérimenté, sans un véritable effet d'utilité, tous les moyens de l'art connus jusqu'ici. D'éminents médecins de Lyon, de Paris, de Grenoble, de Montpellier m'avaient tous, sans exception, fait connaître leurs avis, que j'avais suivis dans l'intérêt

de la patiente; mais, constamment, des récidives succédaient au repos éphémère que lui procuraient leurs prescriptions. Ce qu'il est bon d'observer, c'est que ces récidives étaient parfois si effrayantes qu'elles ne me laissaient aucun doute sur le déplorable état de sa constitution fortement altérée. On eut successivement recours à la méthode expectante, aux moyens de la médecine active, de l'hygiène, du changement d'air, aux distractions que procurent les voyages, les eaux minérales, etc..., en un mot, rien n'avait été omis, lorsque, pour dernière ressource, je pris le parti de la conduire aux bains de Pouzzoles, si renommés depuis l'antiquité pour les hautes propriétés de ses eaux minérales. Ma femme fut prise d'une nouvelle maladie, une attaque de fièvre cérébrale, suivie des plus sinistres symptômes, qui mirent sa vie en très-grand danger. En un semblable état d'affliction et de perplexité, je fis appeler de suite le médecin de l'hôpital et celui des bains pour prendre leurs conseils et me diriger d'après leurs lumières. Par un bonheur imprévu en pareille circonstance, le médecin de l'hôpital, le docteur Cimone, se trouva être un de mes anciens amis, que j'avais perdu de vue depuis longtemps et dont j'ignorais l'existence actuelle. Dès que nous fûmes réunis tous les trois, nous entrâmes dans la chambre de la malade; mais, après l'examen de sa position, devenue de plus en plus menaçante, il ne fut point possible de faire autre chose que des prescrip-

tions insignifiantes. Après le départ du médecin des bains, mon ami le docteur Cimone m'ouvrit son cœur en me parlant à peu près en ces termes : « A vous, mon cher, à qui je n'ai jamais célé » ma pensée, je ne veux point vous laisser ignorer » que je suis, tant à l'hôpital que dans la ville pour » ma clientèle privée, une médication toute nou- » velle; tout le monde l'ignore, et j'en obtiens des » résultats visiblement prodigieux. On me loue » hautement, et cependant les moyens auxquels » j'ai recours ne m'appartiennent point, mais » bien à la nouvelle école, dont je me crois encore » un bien faible disciple. Cette médecine vraiment » extraordinaire peut seule sauver les jours de » votre épouse. » Que me dites-vous là ? repris-je; voulez-vous me parler du remède secret de ce certain étranger qui, d'après les rapports d'autrui, guérit les malades à Naples avec des poisons pris à petites doses? Comment, ajoutai-je, pouvez-vous, en un moment aussi triste, aussi pénible, me conseiller de recourir aux remèdes secrets de la charlatanerie, aux rêveries des imposteurs, et comment se fait-il que vous vous soyez laissé séduire, entraîner dans une route aussi déplorable? »

— « Vous m'avez considéré jusqu'ici, me répondit » le docteur Cimone, comme honnête homme, » comme doué de quelques lumières et de bon » sens : pourquoi croire que tout est perdu chez » moi, parce que je vous parle d'un objet étranger » à vos études, aux idées que vous avez adoptées?

» et parce que je vous entretiens d'une médication
» nouvelle, qui m'a toujours réussi depuis que je
» la pratique, vous me rangez de suite au nombre
» des imposteurs, ou tout au moins dans la foule
» des imbéciles qui acceptent tout sans le juger.
» Je vous ai écouté sans humeur; maintenant prê-
» tez-moi toute votre attention. L'étranger que
» vous voulez désigner n'est nullement ce que
» vous en pensez : loin de là, c'est un homme fort
» honorable et en même temps un savant méde-
» cin, c'est le docteur Necker, chargé du service
» médical de l'armée d'occupation dans les états
» de Naples ; sa doctrine n'est point un secret,
» c'est le résultat d'une découverte fort belle, lu-
» mineuse, faite par un illustre praticien allemand,
» le docteur Samuel Hahnemann, et à laquelle il
» a consacré sa vie et pour le développement de
» laquelle il s'est livré à d'immenses travaux. Cette
» découverte guérit en augmentant d'abord le mal,
» puis elle le détruit à l'aide de doses réduites à des
» millièmes de grain d'une ou d'une autre substance
» médicinale. Cette découverte, comme toutes les
» autres, demeurait cachée dans le trésor de la
» nature; il fallait l'en extraire; toutes les choses
» possibles au bien des humains sont loin d'être
» toutes inventées; les sciences d'autrefois ne
» peuvent demeurer ce qu'elles étaient, il faut
» qu'elles suivent la marche des siècles et l'impul-
» sion que leur imposent l'entendement et ses
» progrès. Cette découverte appartient à notre

» époque, elle l'honore comme celle de Colombe et
» de Galilée, qui firent la gloire des âges derniers.
» Dans un siècle de scepticisme et d'investigations
» comme le nôtre, dans un siècle où la masse des
» connaissances et des imperfections indiquées et
» constatées, où l'esprit humain cherche avec plus
» d'énergie, de méthode et de persévérance que
» jamais à pénétrer plus loin, dans un siècle qui
» produirait Luther et Newton s'il avait pu être
» produit sans eux, est-il donc impossible que la
» science la plus difficile, la plus importante et la
» moins avancée de toutes les autres sciences
» naturelles, eût aussi, à son tour, sa grande ré-
» volution? Cette idée vous étonne, vous tour-
» mente peut-être, ainsi qu'elle m'étonna, me
» tourmenta moi-même et beaucoup d'autres.
» Croyez-vous que Maquer, Sage, Baumé, Serao,
» qui furent de très-honnêtes gens et de savants
» chimistes, qui virent naître Lavoisier, auraient
» voulu consentir à vivre sans phlogistique et res-
» pirer de l'oxygène? Est-il donc nécessaire que
» les préventions et l'aveuglement de nos aïeux
» et de nos prédécesseurs soient des leçons per-
» dues pour nous? Faut-il que les contemporains
» de toutes les découvertes commencent tou-
» jours par les repousser et même par les rejeter?
» Écoutez-moi jusqu'au bout: le temps fuit rapi-
» dement et votre épouse est en imminent danger.
» Voyez le docteur Romani: ainsi que moi, vous
» connaissez sa bonne réputation; il est considéré



» comme habile praticien, comme savant, comme » philosophe et surtout comme homme de bien : » eh bien ! il possède à fond la nouvelle doctrine ; » il a traduit plusieurs ouvrages de Hahnemann : » Voyez-le, consultez-le ; il vous dira ce que vous » avez à faire, et vous noterez que mon avis n'est » pas à dédaigner pour sauver madame votre » épouse de l'état dans lequel elle se trouve main- » tenant. »

« Après ces paroles de mon ami, continue le docteur des Guidi, je n'hésitai pas un instant à voir et à consulter de suite le docteur Romani. Il vint aussitôt visiter la malade, lui administra sans perte de temps la décillionième partie d'un grain d'*atropa belladonna*, qu'il m'assura devoir produire le plus heureux effet. Au bout d'un court intervalle de temps, mon épouse éprouva en effet un certain soulagement du remède homœopathique, aussi ce mieux sensible, si prompt, si favorable m'inspira-t-il la plus haute confiance en la nouvelle médecine, tout en me donnant l'espoir de sauver enfin mon épouse. Peu à peu elle retrouva le sommeil, l'appétit revint, et avec eux les forces se rétablirent ; le bien marchait de progrès en progrès, et quoique long et difficile, au gré de mes désirs, l'homœopathie répondit entièrement à la promesse donnée. Je touchai donc de l'œil et de la main l'effet obtenu, je fus donc assuré de ce moment du pouvoir de la nouvelle médecine pratique ; je lui suis redevable de la vie de mon

épouse, c'est elle qui me l'a rendue après une si longue période de souffrances.

« A la vue d'un fait d'une aussi grande portée, il était tout simple, tout naturel de me voir embrasser la médecine homœopathique et me livrer entièrement à son étude : c'est dans la ville de Naples, la patrie de Cirillo, de Cotugno et de tant d'autres illustres maîtres, que j'entrepris cette étude sous la direction du docteur Romani, devenu depuis, comme on doit bien le penser, mon intime ami, auquel, j'aime à le répéter dans l'effusion de mon cœur, je suis redevable, non-seulement de l'existence de mon épouse, mais encore des lumières que j'ai puisées et que je puise journellement dans la médecine homœopathique (1). »

Citons maintenant le détail que donne M. de Villalba d'une longue et grave maladie qui a été de même guérie par la méthode homœopathique après avoir épuisé toutes les ressources connues et employées par la médecine pratique ordinaire. « Je dois aux longues et pénibles souffrances d'un ami, dit-il, l'avantage de bien connaître la science homœopathique. Uni de cœur à un grand nombre de mes compatriotes exilés, comme moi, de leur patrie par suite des vicissitudes politiques de nos derniers temps, j'ai été témoin oculaire de l'inutilité de toute espèce de médication conseillée ou prescrite à mon ami par le célèbre Albernethy

(1) V. des Guidi, *Lettre aux Médecins français*, pag. 36 et 37.

de Londres, ou par les médecins les plus illustres de Paris, Gall et Broussais, ou autres qui font encore l'orgueil de l'Europe ; ses souffrances allaient de jour en jour empirant au lieu de décroître, comme on le faisait espérer en employant les moyens les mieux accrédités jusqu'alors ; en pareille occurrence on eut recours au changement de climat, aux eaux minérales les plus réputées, etc., en un mot, à toutes les indications estimées les plus héroïques ; tout échoua, tout demeura sans le moindre avantage pour le patient.

» A la fin de 1829 nous étions à Rome lorsque nous entendîmes, pour la première fois, parler de l'heureuse découverte d'une méthode de traiter les maladies absolument différente de toutes celles connues et adoptées jusqu'ici ; l'on nous dit qu'elle était due à un médecin allemand appelé Samuel Hahnemann. Cette nouvelle nous frappa et porta dans l'esprit de mon ami, comme dans le mien, les germes de l'espérance. Ce ne fut cependant qu'en 1833 que nous résolûmes d'entreprendre le voyage de Cœthen, alors le séjour de l'Esculape allemand. A peine arrivés en cette petite ville, le célèbre praticien fut consulté sur la triste position de mon ami ; il fit tout ce qu'il put pour le guérir ; mais soit à cause de la rigidité de la saison et de la climature, soit que le mal fut aggravé par la fatigue et la longueur du voyage, ou par toute autre cause à nous inconnue, le patient n'obtint aucun résultat utile. Nous quittâmes Cœthen, et nous

nous dirigeâmes sur Munich, dans l'intention formelle d'y consulter un professeur d'homœopathie, et dans l'espoir d'y recevoir, sous un climat moins rigoureux que celui que nous venions de quitter, une amélioration sensible. Bientôt elle se fit sentir, les remèdes homœopathiques agirent convenablement; cependant leurs effets se trouvaient encore contrariés par l'action des vents glacés qui soufflent trop souvent sur la capitale de la Bavière; ils étaient trop puissants pour un corps aussi débile, pour une aussi mauvaise santé que celle du patient; et puis, à cet inconvénient fâcheux, se joignaient l'absence de certaines commodités de la vie et celle de sujets de distractions si nécessaires durant une maladie aussi longue. Ces considérations et la haute réputation dont jouit à juste titre le docteur des Guidi pour ses cures homœopathiques vraiment miraculeuses, nous décidèrent à nous rendre à Lyon, où réside ce bienfaiteur des hommes.

» Là, religieux observateur des prescriptions du célèbre docteur, mon ami ne tarda pas à éprouver un mieux positif; l'appétit revint par degrés, les forces reprirent de l'énergie, la santé reparut, et en fort peu de temps elle fut complète. » Ici M. de Villalba fait pressentir au lecteur combien grande fut la joie du patient de se voir entièrement débarrassé de cette longue et pénible maladie, qui avait résisté, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à tous les efforts des plus habiles praticiens de

l'ancienne école, et qui venait de céder au pouvoir de l'homœopathie (1).

Après avoir, comme nous venons de le faire, comparé, d'après les faits rapportés par le docteur des Guidi et M. de Villalba, les méthodes antipathique et allopathique avec la méthode homœopathique, ce serait pousser le pyrrhonisme à sa dernière extrémité, ce serait insulter à la raison que de vouloir résister à l'évidente supériorité de la nouvelle science, et de continuer à suivre les vieilles doctrines de la médecine ordinaire, telles vantées qu'elles soient encore aujourd'hui. Éloignés comme nous le sommes de toute tendance à l'esprit de parti, amis sincères de la vérité, notre seul intérêt est de la faire connaître, de la montrer dans toute sa splendeur, entourée des faits observés et confirmés par la pratique, de la faire triompher sur l'erreur. Nous avons apporté tout le zèle possible pour aider au mieux-être de la science, en invitant tous les médecins sensés à suivre l'exemple du docteur des Guidi et des autres praticiens distingués, qui ont avec raison renoncé à l'incertitude des règles de l'ancienne médecine pour adopter franchement les principes vrais et stables de l'homœopathie. Tous les célèbres médecins homœopathes actuels figuraient depuis longtemps avec distinction dans les fastes de l'art d'Hippocrate, leur po-

(1) Voyez la préface de M. de Villalba, en tête de sa traduction espagnole de la *Lettre du docteur des Guidi aux Médecins français*.

sition était la plus heureuse sous tous les rapports, et cependant, pour ne point blesser la délicatesse de leur conscience et l'expérience acquise, ils ont eu la noble pensée d'étudier, de peser un à un tous les principes de la nouvelle doctrine avant de les épouser hautement. Ils ont fait ainsi preuve d'un esprit élevé, en cherchant à faire mieux qu'ils ne pouvaient jamais faire en demeurant stationnaires dans la voie des vieilles méthodes, qui sont évidemment en opposition manifeste avec les lois de la nature, avec les résultats de l'observation pratique.

Si beaucoup de médecins sont encore contraires à la science homœopathique, ce n'est point par un sentiment opposé au bien-être de l'humanité, ce n'est point absence de zèle, de dévouement et de compassion pour les malades, c'est parce qu'ils ne sont point aussi profondément que nous, persuadés de la haute supériorité de la nouvelle méthode pratique, c'est parce qu'ils cèdent aux doutes que leur inspirent les vieilles routines, aux doutes qu'ils ont appris de leurs maîtres et auxquels ils croient ne pas devoir renoncer. Aussi, dans la vue de les éclairer sur ce point, allons-nous soumettre leurs doutes à un examen sévère et leur démontrer combien sont erronées les prétendues imperfections qu'ils attribuent gratuitement à la nouvelle médecine pratique; aussi allons-nous, en les plaçant en face de l'expérience, le juge suprême de toutes les découvertes, leur prouver que, après

avoir en vain recouru au lit des malades, à toutes les indications des vieilles méthodes, tant dans les premières capitales de l'Amérique que dans celles de l'Europe, le devoir autant que la dignité de notre art, le sentiment de l'humanité autant que la plus entière conviction de guérir véritablement, sans secousse violente, les malades qui se confiaient à nous, nous ont obligé d'embrasser la science homœopathique dès que l'observation pratique nous en a démontré l'absolue nécessité. Puissent notre exemple et les faits que nous allons successivement exposer, convaincre ceux qui nous lisent et faire briller la vérité aux yeux de ceux qui doutent encore de la certitude qu'offre la nouvelle science médicale de la nature ! C'est la récompense que nous demandons pour nos efforts, c'est le résultat que nous avons pour but en écrivant cet ouvrage, fruit de nos longues études, de nos observations pratiques de tous les jours.

CHAPITRE XV.

Les médecins de la vieille école sont opposés à la science homœopathique, parce qu'elle proscrit, en premier lieu, l'usage de la saignée, des sangsues et des ventouses.

Pour ne point dévier de la ligne droite que lui ont tracée les lois de la nature et les instigations du raisonnement éclairé par l'observation pratique, la science homœopathique repousse avec justice toute espèce de soustraction du sang, même dans le traitement des maladies inflammatoires, aiguës ou chroniques. Cette proscription formelle, sans exception aucune, si contraire à l'usage adopté de temps immémorial, et à la vogue que lui conservent les luminaires de l'art médical en le déclarant, même encore aujourd'hui, le plus héroïque de guérison, cette proscription, dis-je, a singulièrement étonné tous les partisans de l'ancienne école, pour qui la prescription de la saignée, des ventouses et des sangsues est indispensable, même dans les plus légères indispositions du corps humain. Les malades accoutumés à recourir à ces moyens, même lorsqu'ils n'en reçoivent le plus

souvent qu'un soulagement plus ou moins précaire, ont aussi, de leur côté, été scandalisés de cette proscription absolue, et se montrent toujours les plus chauds partisans des émissions sanguines. La routine, comme la mode, est la reine des hommes. Il faut dire ici que l'autorité de nos premiers maîtres a singulièrement contribué à en entretenir l'usage. Ils faisaient, en effet, dépendre le plus grand nombre des maladies de la plénitude des vaisseaux sanguins ou de pléthore, et par conséquent ils déclaraient la saignée de première nécessité. Nourris de cette doctrine, il n'est point surprenant que leurs élèves et disciples se soient accoutumés, dès les premiers temps de leur éducation médicale, à suivre la route qu'on leur a ouverte, et de les voir trouver étrange la science homœopathique, qui bannit à jamais de son code la saignée, les sangsues et les ventouses.

Avant d'aller plus loin, observons, en passant, que ces mêmes partisans ou panégyristes des émissions sanguines se garderaient bien de suivre en ce moment, comme le faisait Hippocrate, les règles de la médecine expectante, ou d'adopter l'exemple des anciens praticiens de fortement couvrir les enfants attaqués de la petite vérole, de la fièvre scarlatine, etc., ainsi qu'on avait l'habitude de le pratiquer avant l'introduction de la méthode anti-phlogistique de Thomas Sydenham. Ils ne voudraient point suivre la manière de Boerhaave, et déduire le plus souvent le diagnostique des ma-

ladies par la dégoûtante inspection des déjections, ou bien remettre en vigueur les règles de la pratique de Brown, celle d'administrer l'opium, le quinquina, le vin, l'alcali volatil et autres stimulants dans les inflammations chroniques et dans la phlogose asthénique, qu'il déduisait de la faiblesse indirecte.... Or, si toutes ces pratiques, également prônées et adoptées par nos premiers maîtres, ont été successivement abandonnées, honnies même par d'autres médecins pour ne les avoir point trouvées compatibles avec les progrès de leur art et pour les avoir reconnues en contradiction manifeste avec l'observation pratique, pourquoi voudrait-on ne point permettre aux médecins homœopathes, jaloux de l'avancement et du perfectionnement de l'art, de rejeter les soustractions du sang, quand l'expérience de tous les jours, de tous les instants, les leur montre en opposition avec les lois de la nature et de la raison ? Que les praticiens de la vieille école nous apportent un seul fait, un fait bien constaté d'un malheur résultant de la proscription de la saignée, et nous serons les premiers à blâmer la science homœopathique. Mais comme nous leur portons le défi d'argumenter sagement sur ce point de doctrine vraiment philosophique, nous allons le justifier à tous les yeux et sous tous les rapports dans la suite de ce chapitre. Nous invitons les incrédules et les routiniers à nous suivre pas à pas.

En premier lieu, nous remarquerons que les

premiers maîtres de l'art de guérir se sont formés, sans grave réflexion, une idée toute matérielle des maladies. Ils n'ont peut-être pas fait attention que l'homme, d'après les idées reçues, est un être composé de deux substances, l'une simple ou spirituelle, l'autre physique ou matérielle; qu'il est sujet à des maladies dynamiques, ou du moins telles et ne ressemblant point à celles décrites par les premiers maîtres; car, quelle que soit la manière de penser des savants sur l'âme, il est certain que, sans s'abandonner aveuglément à la doctrine psycologique de Stahl, la partie spirituelle de l'homme, et même sa vitalité, qui est une faculté fort simple de l'organisme, ne peuvent point, dans tous les cas, demeurer indifférentes ou neutres durant la présence des affections ou infirmités; alors il est bien rationnel de dire que les remèdes à employer pour les combattre et les guérir, ne doivent pas être aussi matériels que le sont effectivement les soustractions à énorme quantité du sang, et de les regarder comme l'origine de maux incalculables.

Il est bon de réfléchir, en second lieu, que le sang n'est pas, comme on l'estime vulgairement, une substance organisée, et que par conséquent il n'est et ne peut pas être doué de vitalité, ainsi que le regardaient à tort les célèbres Harvey, Jean Hunter et autres médecins ou physiologistes. Pour soutenir une semblable hypothèse, on eut recours à d'autres hypothèses non moins ingé-

nieuses, non moins alambiquées, mais elles ne purent convaincre ; le but des partisans de la vitalité du sang fut manqué. Sans aucun doute, le sang est un fluide de première importance dans l'économie animale, puisque c'est lui qui fournit à l'organisme les principes de nutrition, de conservation, de vitalité, mais ce n'est certes pas une raison de le croire doué de l'élément vital; ce n'est que lorsqu'il a pris l'aspect et la solidité de l'un ou de l'autre tissu fibreux du corps qu'il dévient réellement vital, en d'autres termes, qu'il constitue une partie douée de vitalité, et dès lors il n'est plus sang, ou du moins il a cessé de l'être selon la valeur attachée au mot sang. Ainsi les maladies ne séjournent point dans la masse du sang, comme elles le font dans l'organisme : c'est donc sur l'état actuel des fonctions de l'organisme, et non point sur le sang, qu'il importe de fixer l'attention. Il est vrai que Galien, de même que tous les médecins humoristes, fixa le siége des maladies dans les humeurs; mais a-t-on oublié que Willis, Baglivi, Hoffmann, Cullen, Brown, Blumenbach, Darwin, Tommasini et tant d'autres illustres praticiens ont démontré de la manière la plus évidente l'incompatibilité de la pathologie humorale avec la médecine rationnelle.

Dans l'état de maladie, le sang, qui est dépourvu de vitalité ou qui existe, mais qui ne vit pas, ne peut que représenter une partie passive ou secondaire. Il lui est tout au plus possible de devenir, d'un

moment à l'autre, la cause d'une maladie, en servant de véhicule aux contagions, ou bien en subissant lui-même une altération chimique et non pas vitale. Cette altération peut résulter du malaise des solides ou des organes qui le préparent. Dans tous ces cas, il est aussi important de traiter le sang altéré, ou comme véhicule malfaisant, tel qu'il l'est, de s'occuper de la cure des autres causes de maladies, car les causes des maladies ne sont point elles-mêmes des maladies à traiter. Si le sang sert donc de véhicule aux contagions, s'il détermine l'une ou l'autre maladie, ce n'est point une raison d'en agir avec le sang comme on le ferait pour une maladie dont le siége est toujours dans l'organisme et non dans la masse du sang. S'il en est ainsi, comme nous venons de le prouver, pourquoi les partisans de la saignée s'empressent-ils si vivement, sans aucun droit comme sans véritable cause, d'amoindrir la masse du sang dans le plus grand nombre des maladies?

On nous dira peut-être que l'excessive quantité du sang, déterminatrice de ce qu'on appelle la pléthore, est susceptible de devenir cause directe de plusieurs maladies, et l'on arrivera par ce détour à nous soutenir qu'il est alors impossible d'éviter la saignée et que tout en indique le besoin. A cet argument, nous répondons que, si la pléthore est vraiment la cause directe de ces maladies, pourquoi ne se manifeste-t-elle point à l'âge le plus florissant de la vie, époque où il est à présumer qu'il

y a surabondance de sang? pourquoi attend-elle plutôt l'âge fait ou la vieillesse pour se développer? A l'appui de notre assertion, nous pouvons nommer la goutte et l'apoplexie, qui sévissent le plus souvent et plus particulièrement sur les personnes d'un âge mûr ou fort avancé, lesquelles ont moins de sang qu'elles n'en avaient étant plus jeunes. Les expériences de l'illustre Bichat prouvent de la manière la moins contestable que les vieux ont comparativement beaucoup moins de sang que les jeunes animaux, et par conséquent bien moins que lorsqu'ils jouissaient de toute la vigueur de l'âge. D'ailleurs, ne sait-on pas que, dans la première période de la vie, on mange avec plus d'appétit, on digère plus facilement, l'esprit est joyeux, toutes les pensées sont pleines d'espérances, circonstances physiologiques qui favorisent la chylification et la sanguification, d'où naît et dépend la prétendue pléthore?

Veut-on découvrir la source de l'erreur qui nourrit les partisans de la pléthore, et par suite les porte aux soustractions du sang? Il faut recourir au moyen lumineux de l'observation. Voici ce qu'elle nous apprend : lorsqu'un individu est assailli par une gastrite ou gastro-entérite, les médecins commencent par lui prescrire la diète, qui diminue, quoique négativement, la masse du sang, et que l'on doit considérer comme une petite saignée plusieurs fois répétée; mais elle ne guérit jamais le malade à elle seule, puisqu'il continue à

souffrir des mois et même des années entières la cruelle affection. Donc, ou la gastro-entérite ne dépend en rien de l'inflammation, ou bien l'inflammation peut exister sans pour cela résulter de la pléthore ou de trop de plénitude des vaisseaux sanguins, autrement il ne serait jamais possible qu'une longue abstinence des aliments ordinaires ne dût pas détruire, même négativement, la plénitude des vaisseaux sanguins ou prétendue pléthore, sachant que le sang, pour nourrir à chaque instant, comme il le fait, l'organisme, a besoin lui-même de réparer ses pertes journalières par la voie des aliments, qui sont la source du sang.

L'autre preuve de fait, qui montre, au premier coup d'œil, l'inconséquence des idées reçues relativement à la prétendue pléthore, cause des émissions sanguines ou qui détermine à les pratiquer, l'autre preuve, disons-nous, résulte de l'observation suivante. Lorqu'une personne est affectée d'une pleurésie ou d'une pulmonie, on sait que l'une ou l'autre affection inflammatoire est susceptible de se développer instantanément, quelquefois même en passant trop vite du chaud au froid, ou bien du froid au chaud, surtout durant la saison d'hiver. Or, nous le demandons, si, dans le court espace de temps qui sépare l'état de santé et l'invasion de l'une ou de l'autre inflammation, il est croyable que la masse du sang a pu augmenter d'une seule goutte? Le crédule le plus robuste du monde refuserait de le dire et de le croire. Si

donc, la masse du sang n'est point augmentée ou bien si elle est demeurée égale à celle existante avant l'invasion de l'inflammation, pourquoi vouloir que la pléthore, qui n'y concourt pas, puisse lui donner l'existence, et pourquoi s'autorise-t-on à pratiquer des soustractions sanguines?

On nous objectera sans doute que la masse du sang augmente à l'instant même de l'invasion de l'inflammation ou d'une maladie inflammatoire : une semblable idée est vide de sens; nous dirons plus, elle est aussi absurde que le préjugé qui veut que le lait bouillant déborde du vase qui le contient par l'effet de son augmentation, tandis que la portion du lait est toujours égale à la quantité qu'elle offrait avant l'ébullition; et de même que l'on prévient l'épanchement de cette liqueur en versant dessus le lait bouillant une petite portion d'eau froide, on peut pareillement arrêter la violence d'une première inflammation et la guérir en administrant au malade une dose infinitésimale d'un remède homœopathique, sans être obligé de diminuer aucunement la masse du sang, laquelle, ainsi que nous l'avons dit plus haut, représente une partie passive dans les phénomènes morbifiques : ce qui prouve, avec la dernière évidence, que sa diminution n'est nullement le remède vrai, direct, nécessaire des maladies dans lesquelles on la pratique toujours à tort.

Mais on nous objectera peut-être que l'affluence du sang, qui se porte avec impétuosité vers un or-

gane, y doit causer nécessairement une congestion ou inflammation, et alors, sans aucun doute, la saignée, nous dira-t-on, deviént un moyen indispensable, nécessaire et utile. D'abord, dirons-nous, il ne faut pas traiter les causes des maladies qui ne sont point elles-mêmes des maladies à traiter, mais il faut plutôt diriger le remède contre les maladies, et nullement contre la cause qui les a produites. Maintenant il nous importe de faire noter que l'affluence du sang, dont il est question, ne peut dériver que du trouble de sa circulation, et certes ce n'est pas la saignée qui a le pouvoir de rétablir le cours régulier du sang; car, pour obtenir un semblable résultat, il faut que le remède y développe une action thérapeutique conforme au besoin; tandis que, à notre connaissance, la saignée ne peut exercer aucune action ou vertu thérapeutique, puisqu'elle se borne uniquement à décimer la masse du sang, d'où résulte sa révulsion ou dérivation qui soulage çà et là momentanément et ne guérit point les maladies.

En effet, la révulsion ou dérivation du sang est un simple moyen mécanique, indirecte et transitoire de l'art, et non pas un remède direct, ou capable de combattre le principe dynamique, ou désordre de la force vitale. C'est du moins ce que nous allons voir plus directement sous peu. D'ailleurs la pratique de la saignée vient de vieilles routines de nos anciens maîtres, et a seul l'appui

de l'habitude qu'ont contracté les médecins de tous les siècles de la suivre et respecter aveuglément.

La preuve que l'habitude de la saignée résulte uniquement de l'opinion avancée par nos premiers maîtres, et non point de l'expérience ou de l'observation pratique, c'est que, sans remonter vers les âges de l'ignorance, on a vu de notre temps, il y a, pourrions-nous dire très-peu d'années, des médecins distingués, tels que Brown, Broussais et autres, ordonner contre les mêmes maladies, les uns, les stimulants les plus énergiques, les autres, la saignée, les ventouses ou les sangsues. De ces prescriptions si directement opposées, il est évident de conclure avec nous que les médecins de toutes les époques n'ont pas eu recours aux émissions sanguines parce qu'elles étaient positivement indiquées par les maladies elles-mêmes, mais parce qu'elles entraient dans la marche de leur système, mais parce qu'ils s'imaginaient dans le moment qu'elles étaient nécessaires. Si Brown et Broussais, nous le répétons, eussent examiné soigneusement les maladies comme elles devaient l'être par des hommes d'une aussi haute portée, et comme les maladies elles-mêmes l'exigeaient d'eux, certes ils eussent agi bien autrement; Brown n'eût pas autant insisté qu'il l'a fait sur l'emploi des stimulants dans les inflammations chroniques, dans la phlogose asthénique ou dans d'autres maladies qu'il faisait naître à tort de faiblesse indirecte; Broussais, de

son côté, n'eût point exagéré les saignées générales et locales dans les mêmes maladies de faiblesse indirecte du praticien écossais, et que lui, Broussais, appelait maladies d'irritation. Il faut soumettre l'usage des remèdes à la véritable connaissance des maladies naturelles, et non pas à la théorie créée par l'imagination sous le nom de maladies artificielles. Et cependant le contraire a toujours été suivi par la vieille école : aussi a-t-elle toujours agi en opposition manifeste avec la nature, aussi ses erreurs ont-elles été bien souvent funestes à la pauvre humanité.

Ce qu'il y a donc de positif, de démontré par ce qui précède, c'est que la non-existence de la pléthore et l'inutilité des saignées générales ou locales résultent clairement de l'expérience, le seul juge compétent pour dissiper toute espèce de doute sur ce point capital de la médecine pratique. Chacun peut aisément s'assurer de ce fait par lui-même, que, en administrant à un individu pris d'une gastrite ou gastro-entérite, aiguë ou chronique, une dose infinitésimale de noix vomique, d'arsenic ou de pulsatille, etc., le mal cède après l'usage de ces remèdes. Ce fait résulte d'une longue suite d'épreuves faites avec tous les soins que réclame la position actuelle du malade. Jamais on n'obtiendra d'aussi prompte, d'aussi certaine guérison en recourant, comme on le fait d'ordinaire, aux saignées générales ou locales, lors même que la gastro-entérite dépendrait de ce qu'on

appelle la pléthore, ou d'un état d'irritation, mot vague ou trop général vulgairement employé. De même la cephalitis, ou inflammation du cerveau, cède d'ordinaire à l'action de la teinture homœopathique d'aconit, d'*arnica montana*, de *belladonna*, etc.; la splenitis, ou inflammation de la rate, d'ordinaire, ne résiste point à la préparation homœopathique du soufre ou de l'*ignatia amara*. Il en est de même de la cystitis, ou inflammation de la vessie, au moyen de la *bryonia alba*, la teinture homœopathique des cantharides, etc. L'inflammation de la luette disparaît sous l'action de la préparation homœopathique d'acide phosphorique; la pulmonie, ou inflammation des poumons, sous celle de l'aconit, de la scille, du *rhus radicans*, etc.; l'hepatitis, ou inflammation du foie, sous celle de la noix vomique, du mercure, du quinquina, etc., etc., toujours entendu que ces substances s'administrent à une dose infinitésimale.

A l'exposé rapide de tous ces faits, que les médecins de la nouvelle école recueillent et constatent à chaque instant, quel est le praticien de bonne foi qui voudrait encore douter de l'inutilité, nous dirons plus, du danger des émissions sanguines dans le traitement des maladies? En supposant même, ce qui ne se vérifie point régulièrement dans la pratique de la médecine, que les soustractions du sang soient nécessaires pour obtenir la cure des maladies inflammatoires ou autres, nous demandons quelles raisons apporteront les parti-

sans de la saignée d'affaiblir sans nécessité les forces de l'organisme, quand ils peuvent les guérir par des moyens directs, doux, innocents? Il y aurait véritablement folie ou condamnable opiniâtreté de ne pas se rendre à l'évidence des faits, et de ne pas sacrifier ses opinions à la raison, à l'utilité générale.

Nous prévoyons une autre difficulté que ne manqueront pas de nous opposer les partisans aveugles des saignées générales et locales : c'est de dire qu'il ne leur paraît point possible qu'un médicament, administré comme le font les médecins homœopathes, à une aussi petite dose, soit susceptible de faire face à des maladies aussi graves que le sont les apoplexies foudroyantes ou toute autre d'une semblable intensité. Certes, un pareil phénomène doit les étonner beaucoup, eux qui sont accoutumés à prescrire les remèdes à scrupules, à dragmes, à onces et même quelquefois par livres. Aussi, après avoir exposé devant eux les faits nouveaux qui combattent et détruisent de fond en comble la fausse pratique des émissions sanguines, que la science homœopathique bannit justement du domaine de l'art de guérir, nous allons nous faire un devoir de les détromper également de l'opinion erronée qu'ils ont conçue et qu'ils entretiennent encore relativement à la prétendue inefficacité des doses infinitésimales employées par l'homœopathie : c'est donc autant pour justifier pleinement nos assertions que pour

satisfaire la curiosité et prévenir toute méprise que nous voulons traiter ce sujet dans le chapitre qui va suivre.

CHAPITRE XVI.

Difficultés que les médecins de la vieille école suscitent contre la science homœopathique.

Quelques-uns des médecins de l'ancienne école, contraires à la science homœopathique, estiment que les remèdes qu'elle prescrit et qu'elle administre à une dose infinitésimale sont incapables de produire le plus léger effet sur les malades, soit utile soit nuisible; d'autres s'opposent aussi à leur administration, parce qu'ils les considèrent comme autant de poisons dangereux, quoique les uns et les autres opposants appartiennent à la même école.

Il est un fait positif, incontestable, parfaitement reconnu par tous les médecins homœopathes, c'est que les maladies ou affections de l'homme, susceptibles de guérison, cèdent toutes, sans exception, aux remèdes administrés à une dose infinitésimale. Or, la répugnance que témoignent les adversaires de la science nouvelle pour admettre ce fait, n'est nullement fondée; elle leur

vient d'une prévention défavorable, j'allais dire déraisonnable, puisque l'expérience de tous les jours ou l'observation pratique ne lui sert point de base et la condamne ouvertement. Sur quel fondement, sur quelle raison appuient-ils leur dire ? quelle démonstration fournissent-ils ? Rien autre qu'une injuste prévention, qu'une gratuite assertion. S'ils voulaient, un instant seulement, consulter de bonne foi l'expérience, ils ne tarderaient pas à se convaincre de l'efficacité des remèdes homœopathiques, et à s'assurer que leur application à dose infinitésimale est rationnelle, une véritable conquête du génie sur la vieille routine pharmaceutique. Il suffit d'avoir les yeux ouverts, d'aimer le vrai, d'écouter les lumières de la raison, pour ne plus douter de leur puissance et des miraculeux résultats qu'ils procurent.

En effet, il faut suivre la marche de la nature, laquelle veut et commande que les remèdes agissent dans le sens des maladies, pour obtenir guérison, sans dépasser les limites indiquées par l'art de bien observer : en adoptant un système contraire, on s'oppose au succès de la cure. Pareil inconvénient ne manquerait point d'arriver à chaque instant : si l'on voulait administrer les remèdes homœopathiques à la dose ordinaire, on augmenterait alors les maladies plus qu'il ne faut, on éleverait trop la sphère d'intensité de leurs symptômes et on produirait des phénomènes plus ou moins fâcheux. Il existe une sorte de sympathie,

ou si l'on aime mieux une relation, une convenance bien marquée entre les maladies et les remèdes homœopathiques bien dirigés, et c'est justement cet intime rapport qui permet que la dose la plus minime de ces remèdes se trouve suffisante ou bien assez énergique pour détruire le mal.

Un fait à l'appui. Celui qui approche du feu la partie brûlée applique par instinct le remède dans le sens de la brûlure, il augmente jusqu'à un certain point son degré d'intensité par l'action du feu lui-même, qui produit la guérison en très-peu de temps. Le court espace durant lequel on tient la partie brûlée en face du feu, représente dans ce cas la petite dose du remède homœopathique. Si l'on tenait, au contraire, plus longtemps qu'il le faut la partie brûlée devant le feu, son action trop prolongée, qui représente alors la dose ordinaire des remèdes, au lieu de guérir, amène de nouveaux paroxismes et retarde d'autant plus l'espoir d'atteindre le but du traitement. Quand les remèdes agissent en sens contraire à celui des maladies, on peut recourir, si l'on veut, à la dose ordinaire. En effet, si, au lieu d'approcher du feu la partie brûlée, on employait l'eau froide, laquelle agit en sens contraire à la brûlure, l'on est maître d'en prolonger l'action aussi longtemps qu'on le juge convenable, puisqu'elle n'augmente nullement la brûlure. Le temps plus ou moins lent que l'eau fraîche met à agir, représente à nos yeux la dose ordinaire des remèdes antipathiques.

Il est bon d'observer ici que la division et subdivision d'un remède homœopathique quelconque en petites portions (n'importe de quelle ténuité elles soient), ne détruisent point la petite dose d'action ou de vertu que peut posséder chacune de ces particules ; loin de là, et c'est précisément cette petite dose d'action ou de vertu qui répond exactement au besoin de guérir les maladies ; car, il faut le dire, ce n'est pas la masse des doses ordinaires qui convient à leur caractère dynamique. Ne sait-on pas quel calme bienfaisant apportent dans l'esprit des malades, et surtout des hypocondriaques, les simples paroles consolantes du médecin, qui ne sont ni matérielles ni susceptibles d'être pesées? ne sait-on pas que souvent elles ont fait plus que les remèdes pour obtenir une guérison complète? Si ce fait est constant, comme personne n'en doute, pourquoi refuser d'admettre que la décillionième partie, par exemple, d'un grain de l'un ou de l'autre remède homœopathique, qui pèse plus que toutes les paroles de consolation débitées par un praticien adroit observateur, puisse opérer ce même résultat?

L'histoire de l'homme est remplie de faits ét.. nants ou de graves et fatals désordres causés tantôt par des nouvelles funestes ou d'un bonheur inattendu. Les sensations plus ou moins profondes qu'elles ont suscitées, ne peuvent pas être appréciées par le poids, et cependant elles ont amené des maladies sérieuses, et parfois la mort! Le vul-

gaire ignore-t-il que la frayeur fait aussitôt cesser le hoquet? La frayeur, cependant, ne serait pas le remède propre au hoquet, si lui et les autres maladies n'étaient point dynamiques, susceptibles, par conséquent, d'obéir à l'action des remèdes homœopathiques, dont la dose, quoique infinitésimale, pèse néanmoins plus que toutes les sensations humaines unies ou déterminées par la frayeur.

Mais laissons de côté les sensations pour parler des corps ou des substances matérielles, qui produisent de si grands effets sur l'économie animale, quoique leur action soit imperceptible comme celle des remèdes homœopathiques. Qui oserait nier, par exemple, les effets, tantôt utiles et tantôt nuisibles, produits sur le système de l'homme par la lumière, le calorique, les fluides galvanique, magnétique ou électrique? et pourtant tous ces puissants agents ne sont pas même pondérables ou susceptibles d'être pesés, tant sont minimes et infiniment subtiles les particules qui en émanent. De même, il n'y a aucune proportion entre l'imperceptible action des miasmes spécifiques qui produisent la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, etc., et les symptômes désastreux de ces mêmes affections. Leur disproportion n'autorise cependant point à nier l'existence du fait. S'il n'y a pas lieu de s'étonner de l'énergique puissance des effluves ou miasmes, qui donnent lieu aux maladies contagieuses, ou épidémiques, telles que le choléra-morbus, la peste, la fièvre jau-

ne, etc., pourquoi donc les médecins de la vieille école révoquent-ils en doute l'efficacité des remèdes homœopathiques à cause seulement de la ténuité de leur dose? Qu'y a-t-il donc de si surprenant à voir mettre un terme aux apoplexies, aux inflammations et aux autres maladies graves, par l'action imperceptible des remèdes homœopathiques, quand il est évident que des maladies dangereuses, je devrais dire éminemment funestes, sont dues à des miasmes dont les éléments ténus et l'action échappent à nos sens? Il faut être justes et conséquents avec les faits acquis. Le seul exemple des effets palpables du musc aurait dû retenir les médecins de la vieille école d'élever le moindre doute sur l'efficacité des doses infinitésimales des remèdes homœopathiques; tout le monde sait qu'un seul atome de cette substance animale, demie-fluide, est capable par l'odeur forte, extrêmement expansible qu'elle exhale, de causer des convulsions hystériques à des centaines, à des milliers de femmes, comme d'en guérir un très-grand nombre d'autres de maladies nerveuses. Personne n'ignore également qu'un grain de musc, tenu pendant vingt ans dans une chambre que l'on ouvrait tous les jours, et soumis au repesage après cet espace de temps, prouva qu'il n'avait rien perdu de son poids. De plus, l'expérience nous apprend qu'une partie minime du musc est susceptible de communiquer son odeur à plus de trois mille parties de poudre inerte.

D'un autre côté, l'on doit considérer la grande impulsion donnée par la chimie à la médecine pratique. Quel est, en effet, le praticien habile qui peut ignorer que, avant la découverte du sulfate, ou acétate de quinine (alcali végétal extrait de l'écorce péruvienne), on était dans l'usage d'administrer le quinquina en poudre à la dose ordinaire d'une à deux onces, et que le patient devait prendre dans l'espace de quelques heures ; tandis que, aujourd'hui, pour obtenir le même résultat, il suffit de prescrire quelques grains seulement de sulfate ou d'acétate de quinine? Que l'on juge, d'après ce fait, à quel minime degré l'on a réduit la dose ordinaire du quinquina en isolant le principe médicinal de cette écorce des parties oisives ou même étrangères qui en augmentaient la masse sans aucun profit. Ce que la chimie a enseigné dans cette circonstance, l'auteur de la science homœopathique l'a poussé plus loin ; il a trouvé le moyen de concentrer artistement et par un procédé nouveau, ainsi que nous le verrons plus bas (chapitre XVIII), la force de chaque substance médicinale.

Lorsqu'on considère les trois particularités de la nouvelle médecine pratique, je veux dire, d'une part, la concentration de force des remèdes homœopathiques, et, de l'autre part, le caractère dynamique des maladies, unis à la loi de la nature, qui exige d'augmenter jusqu'à un certain point le degré d'intensité de ces dernières, il n'est plus im-

possible de se rendre raison de l'efficacité des doses infinitésimale des remèdes que l'homœopathie emploie pour la cure des maladies.

N'est-ce pas une particule presque imperceptible, celle de la liqueur puriforme du vaccin, qui prévient le développement, toute l'impétuosité et la force de la petite vérole? Mais à quoi servent ces rapprochements, quand on voit les médecins contraires à l'homœopathie s'y refuser, repousser même la simple indication? A les entendre, ils voudraient, sans en connaître les moyens, entrer dans l'esprit de la loi même de la nature, afin de comprendre, plus distinctement qu'on ne le peut, le mode qui régit les petites doses des remèdes pour détourner les apoplexies, réprimer la violence des inflammations les plus intenses, etc. Sans aller trop en avant dans une matière de cette haute portée, nous demandons, à notre tour, s'il est permis de douter de la vertu du quinquina pour couper la fièvre tierce, parcequ'on ignore jusqu'ici la raison positive de sa puissance antifébrile? Ce serait également tomber dans l'absurde de nier le flux et le reflux de l'Océan, les lois de l'attraction, de la gravité, de l'ordre cosmologique, ou les autres phénomènes de la création, parcequ'on n'en connaît pas précisément le sublime mécanisme. Au lieu de s'abandonner au vague d'une imagination qui veut tout expliquer, même ce qu'elle ne comprend point, il est plus rationnel d'étudier les faits, de les comparer entre eux, de les soumettre

à un sérieux examen, pour découvrir en eux ce qu'ils offrent de juste et d'utile à l'application.

Ce qu'il y a de certain, comme nous l'avons vu précédemment (chapitre XIV), c'est que les docteurs Romani et des Guidi rendirent la santé à des malades de longue date que les plus habiles médecins de la vieille école, tels que Albernethy de Londres, Broussais et Gall de Paris, avaient abandonnés. On ne peut point, pour cela dire, que ces derniers aient été moins instruits que les premiers; mais ils suivaient, dans le traitement des maladies, les erreurs de la vieille école, ils avaient recours aux remèdes administrés à la dose ordinaire, et par conséquent ne guérissaient pas. Les médecins de la nouvelle méthode, en adaptant la loi des semblables à ces mêmes maladies, et en prescrivant les remèdes à une dose infinitésimale, eurent le bonheur d'atteindre promptement et réellement le but de la cure. A quoi donc sert de crier sans cesse contre les petites doses des remèdes homœopathiques, quand il est constant qu'elles répondent parfaitement au besoin actuel et qu'elles triomphent toujours là où les doses ordinaires viennent échouer?

Ce qu'il y a de plus blâmable encore de la part des adversaires de l'homœopathie, c'est de dire hautement que les remèdes de la nouvelle médecine pratique ne sont que des poisons! Je veux croire cependant que ce moyen d'épouvanter les malades qui se confient à nous, n'est point le résultat

de la perversité ou seulement du désir très-répréhensible de nuire à nos semblables, en les éloignant de nous, en leur ôtant le juste espoir d'être guéris, et en les tenant dans le cercle vicieux des incertitudes sur lesquelles reposent les bases de la médecine pratique ordinaire. A ce propos, il nous importe de rappeler à la mémoire de nos lecteurs la contradiction singulière et tout à fait ostensible dans laquelle sont tombés les partisans aveugles de la vieille école, puisque les uns, ainsi que nous venons de le voir, attaquent sérieusement ou par ironie la dose infinitésimale des remèdes homœopathiques, en disant qu'ils sont impuissants à produire le moindre effet utile ou nuisible sous une aussi petite dose; tandis que les autres les condamnent comme éminemment dangereux à cause de leur action vénéneuse! Comment est-il possible, leur dirons-nous, que ces mêmes remèdes soient nuls par rapport à leur insuffisante action, et tout à la fois nuisibles, au point d'être assimilés aux poisons? La contradiction est tellement visible qu'on ne doit point la considérer comme sérieuse et digne de nous y arrêter.

S'il était cependant surgi dans l'esprit des médecins contraires à l'homœopathie le plus léger soupçon que la nécessité d'administrer les remèdes homœopathiques à une aussi faible dose provînt de leur caractère vénéneux, un pareil soupçon se dissiperait à l'instant même, quand ils sauraient que ces remèdes ne diffèrent nullement des médi-

caments employés journellement par les médecins de la vieille école, qu'ils ne s'en éloignent que par les doses qu'ils ordonnent à forte quantité, tandis que les médecins homœopathes les réduisent à leur plus simple expression, sous un volume infinitésimale. Qui croira maintenant que les mêmes remèdes ne sont point dangereux administrés à dose immodérée, tandis qu'ils le deviennent du moment qu'ils sont réduits à la plus petite dose possible? Pareil raisonnement répugne au sens commum, disons plus, pareil raisonnement est folie!

Il y a, certes, injustice à vouloir toujours révoquer en doute l'efficacité de la dose infinitésimale des remèdes homœopathiques sans chercher à s'assurer, avant de blâmer, si la voie de l'expérience ne justifie point cette ténuité et ses résultats. Cette méthode est aussi répréhensible, aussi désobligeante que l'accusation d'empoisonnement attribuée si gratuitement aux remèdes homœopathiques. Un fait va le démontrer. Les partisans de la vieille école prescrivent l'extrait alcoholique de noix vomique à la dose d'une douzième partie d'un grain, quand les médecins homœopathes l'administrent à la décillionième partie d'un grain. Si l'extrait alcoholique de noix vomique n'est point nuisible à la dose d'un douzième de grain, pourquoi l'est-il à une dose infiniment plus petite? J'en dis tout autant des autres substances médicamenteuses connues et employées

jusqu'ici. En effet, les médecins de l'ancienne école donnent l'opium à la dose d'un grain ou d'un demi-grain, et en le prescrivant à cette dose il n'est point un poison, selon eux, tandis qu'ils le dénoncent comme tel réduit par les médecins homœopathes à la faible dose d'une millième partie de grain, etc., etc.

Si, après avoir démontré par la voie de l'expérience et à l'aide du raisonnement, toute la nullité des motifs qui décident les médecins de la vieille école à repousser la pratique de l'homœopathie, ils continuaient à se montrer hostiles à ses principes, on pourrait, sans aucun doute, découvrir la source de leur opposition dans le regret de devoir abandonner une pratique routinière, de se livrer à de nouvelles études à un âge peut-être trop avancé, ou, ce qui nous répugnerait à le croire, dans le besoin tout à fait ignoble de faire la guerre aux progrès de l'esprit humain, de s'opposer à la diffusion des lumières, et par suite de résister à l'avancement de la science médicale. Si l'opposition résültait du grand âge, on ne saurait, il est vrai, en faire le reproche à des hommes dignes de nos égards par suite des services qu'ils peuvent avoir rendus; mais, en retour, nous leur demanderons de respecter les découvertes, nous les inviterons, au moins tacitement, à s'incliner devant elles du moment qu'il ne leur est plus possible de marcher avec le siècle, et de suivre les progrès de l'art qu'ils exercent encore.

Si, dans les attaques dirigées contre la médecine homœopathique, se glisse le malin plaisir de nuire aux véritables intérêts de la science et aux besoins palpitants de l'humanité souffrante, si l'intention est manifeste de ternir le mérite de la science et d'empêcher ce qui tend à l'amélioration du sort des hommes, un semblable dessein, outre qu'il est condamnable sous tous les rapports, appelle la juste colère de l'homme de bon sens, et celle de la société tout entière, lesquels ne doivent point permettre que, par des moyens sourdement combinés, on aliène les avantages incontestables que leur présente, que leur garantit la nouvelle médecine pratique. Notez bien, en passant, que nous ne voulons pas admettre que cet esprit d'opposition sorte du même principe qui poussait les prêtres idolâtres contre la morale des apôtres, qui les déterminait à soutenir leurs fausses doctrines, non par suite de conviction, mais comme moyen de vivre dans l'aisance et de tirer profit de l'aveuglement de la masse qui les écoutait.

Si enfin aucun des motifs allégués et combattus n'engage les médecins de la vieille école à être opposés à la science homœopathique, il faut donc rapporter leurs hostilités à cette manie de contradiction qui tourmente sans cesse quiconque cède trop aisément aux passions anti-morales. C'est un fait bien triste à remettre sous les yeux du lecteur, et malheureusement il n'est que trop constant!

dans tous les temps, les petits esprits, les ignorants, les êtres jaloux ont été en guerre ouverte contre les bienfaiteurs de l'humanité. A combien de vexations Galien ne fut-il pas exposé à Rome de la part des médecins de son temps? Qui peut avoir oublié celles qui frappèrent Harvey dès que parut son livre immortel sur la circulation du sang, dont il dut la découverte aux idées de Fabrice d'Aquapendente, qui fut son maître étant professeur à l'université de Padoue? Quelle autre récompense obtint Thomas Sydenham pour la méthode anti-phlogistique qu'il admit le premier dans la cure de la petite vérole, de la rougeole, de la fièvre scarlatine, etc., etc.? Toutes les pages de l'histoire, qu'on les consulte pour les siècles anciens ou pour les âges modernes, attestent l'ingratitude envers les génies les plus élevés, envers les âmes les plus dévouées, envers les actions les plus généreuses. Socrate, Christophe Colomb, Galilée, Bernard Palisy, Descartes, Loke, Brown, Jenner, Gall et tant d'autres hommes célèbres n'ont-ils pas eu à souffrir de l'injustice de leurs semblables, n'ont-ils pas été en butte aux persécutions les plus cruelles pour avoir utilement servi la cause de l'humanité?

Après ces tristes exemples du résultat ordinaire des plus nobles efforts, il est pénible de voir nos contemporains, oubliant les leçons du passé, tomber dans la même faute, et empêcher, quoique infructueusement, la science homœopathique de

répandre ses utiles effets dans tous les rangs, chez toutes les nations civilisées. Pourquoi donc, au lieu de suivre l'exemple de tant de médecins célèbres qui ont pour toujours renoncé à la vieille école pour adopter franchement la nouvelle médecine pratique, les adversaires de l'homœopathie s'entêtent-ils encore à attaquer sans cesse les remèdes qu'elle administre avec succès contre les maladies, tantôt en disant qu'ils ne produisent pas le moindre effet, soit utile, soit nuisible, à cause de leur dose infinitésimale, tantôt en les accusant d'être vénéneux, alors même que l'expérience journalière détruit leurs assertions erronées ou leurs faux scrupules?

Pour que les partisans ne viennent pas donner un sens opposé au but de notre mission, en parlant sans détours et avec assurance comme nous l'avons fait jusqu'ici en faveur des principes de la science homœopathique, il nous semble nécessaire de protester en ce moment, dans toute l'ingénuité de notre caractère, que nous n'avons aucune ambition, que nous ne prétendons point nous ériger en défenseur aveugle, en propagateur enthousiaste, irréfléchi de la doctrine homœopathique : elle n'a, d'ailleurs, nul besoin de notre faible secours. Résultat de la raison et de l'expérience, elle a pour elle le suffrage de la pratique, le cachet de la science, le type essentiel du vrai, du bon, de l'utile; elle triomphera de toutes les absurdités que l'on débite contre elle. Médecin

éclectique, jamais sectaire d'une doctrine exclusive quelle qu'elle soit, nous avons dit ce que nous avons observé au lit des malades, ce que l'expérience journalière nous apprend, ce que la raison nous dicte. Notre intérêt le plus cher, celui que nous appelons de tous nos vœux, c'est d'ouvrir la route qui doit amener au commun accord de tous les médecins, c'est de les voir adopter la véritable science médicale, et marcher droit sur une même ligne au but essentiel de notre ministère, le mieux-être du genre humain; car tant que les praticiens ne seront point d'accord entre eux, ainsi qu'on le voit aujourd'hui et comme nous allons le démontrer de nouveau dans le chapitre suivant, tant qu'ils ne suivront pas tous le bon chemin, qu'ils n'auront pas la même règle de direction pour le traitement des maladies, nous serons autorisés à répéter, avec l'homme de bon sens, qu'ils ne possèdent point la véritable science médicale.

CHAPITRE XVII.

De la véritable cause du désaccord des médecins de tous les temps.

On se demande chaque jour pourquoi les médecins, appelés par leur propre intérêt à guérir les malades et à suivre par leur traitement la véritable direction que leur indique la science médicale, sont-ils presque habituellement en contradiction les uns avec les autres, et pour ainsi dire disposés à critiquer sans cesse la doctrine, la méthode ou pratique adoptée par leurs confrères? Rarement on les voit d'intelligence au lit des malades, et, ce qu'il y a de plus triste et de plus fâcheux, c'est que les remèdes prescrits par les uns comme héroïques sont rejetés par les autres comme nuisibles, quoique destinés pour le même malade! Ce désaccord a nécessairement amené le doute et détruit la confiance que mérite et réclame l'art utile de guérir; il a déversé une sorte de mépris ou de ridicule sur ceux qui l'exercent honorablement, et porté atteinte à la juste récompense qui leur est due. Les honoraires des mé-

decins sont mesquins, nullement proportionnés aux études qu'ils sont obligés de faire, aux veilles qu'ils leur consacrent, aux soins qu'ils donnent sans cesse aux malades au détriment de leur santé et des besoins de leurs familles. De là le plus grand nombre négligent de marcher avec le progrès de l'art ou de s'appliquer à de nouvelles recherches pour lui imprimer une nouvelle impulsion, et vont se jeter dans les écarts d'une *méthode spéciale* qui les éloigne de plus en plus de la voie des découvertes utiles. On devient routinier, empirique, exclusif; on néglige la grande affaire de la science et de l'humanité, pour se renfermer dans le cercle étroit et vicieux de l'égoïsme.

Ces erreurs de l'esprit humain, de même que les nombreuses aberrations de l'ancienne médecine, sont le résultat de l'incertitude et du manque de fixité des bases fondamentales, du caractère abstrait ou équivoque des méthodes suivies par les praticiens et des changements sans but réel apportés incessamment dans la manière de voir et de juger sainement le patient qui souffre et demande à grands cris soulagement et guérison. Ceci s'applique à tous les âges et à tous les peuples. En effet, la médecine pratique a été empirique sous Esculape, dogmatique sous le patronage d'Hippocrate, humorale dans l'école de Galien: le premier la fonda sur la superstition et la magie; le second lui substitua ses dogmes et la chaleur innée, le troisième prit pour bases les altérations

humorales, ou, si l'on veut, la quantité prédominante d'un fluide sur la masse des autres. Vint ensuite Paracelse, qui, pour donner une nouvelle puissance à la médecine empirique, l'appuya sur l'alchimie et l'astrologie. Van Helmont la rendit métaphysique en la fondant sur les anomalies du principe abstrait, qu'il appela *archée*. Borelli et Bellini la voulurent mathématico-mécanique, en la plaçant sous l'influence des calculs géométriques et sous celle des lois hydrauliques. Stahl créa la médecine psycologique, tandis que Boerhaave lui reconnaissait le caractère de médecine physique. Cullen la base sur le spasme; Brown sur l'exagération des stimulants et de l'excitament; Rasori sur l'excès et le défaut de stimulus, et Broussais en fait une science physiologique en la fondant sur l'irritation ou inflammation des organes de la digestion, qu'il regardait comme la condition pathologique du plus grand nombre des maladies.

D'après ce rapide exposé, est-il possible de s'étonner de l'extrême différence des principes fondamentaux de l'art suivis par les médecins, et de l'opposition qui règne entre eux dans leur pratique, dans leurs prescriptions? Le désordre dominera sans cesse, tant que tous les médecins des pays civilisés n'en viendront pas de bonne foi aux maximes éternelles du vrai, c'est-à-dire aux lois de la nature. Et quand on songe aux calamités surgies du sein de ces désordres, de ces nombreux écarts de l'esprit de système, combien n'a-t-on

pas à gémir de ce qu'ils ont coûté à l'humanité, surtout à l'époque où l'engoûment général faisait ici, sous l'influence de Brown, recourir, pour le plus grand nombre des maladies, à l'opium, au musc, à l'éther sulfurique, au quinquina, à l'alcali volatil et autres excitants de ce genre; tandis que les anti-browniens recouraient aveuglément aux saignées, aux purgatifs, aux boissons acidulées et autres moyens semblables?

Cependant, il faut le dire, du moment que le système médical de Brown a cessé de jouir de la vogue, les médecins sont convenus tacitement entre eux, de le proscrire hautement et d'adopter le système anti-phlogistique pour le traitement du plus grand nombre des maladies : c'est un fait qu'on ne peut nier; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les ouvrages les plus récents de thérapeutique publiés en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, etc.; les uns et les autres montrent, dans leurs prescriptions, la plus grande déférence pour la méthode anti-phlogistique. Ainsi ils louent, par exemple, l'usage des drastiques et du mercure contre les affections spasmodiques; ils recommandent la saignée jusqu'à l'évanouissement contre le tétanos et l'hydrophobie; ils administrent le nitrate de potasse et ont recours au froid dans la gangrène; ils réservent les plus forts anti-phlogistiques pour la dyssenterie, la fièvre puerperalis, la fièvre jaune, la fièvre pétéchiale, etc., etc.; tandis que, avant ces derniers

temps, les mêmes maladies étaient traitées, chez les uns, par l'emploi des anti-phlogistiques, et chez les autres par la méthode opposée. Cependant, tout en louant la tendance de nos contemporains vers l'unité de leur pratique, nous ne devons point passer sous silence la fausse direction qu'ils prennent pour y parvenir. Le siècle exige qu'on se réunisse franchement et sans réserve à une pratique uniforme, que l'on fasse tout pour atteindre à ce but aussi noble qu'il est important, en quittant la route vulgaire adoptée, et que l'on se pénètre bien de cette grande vérité, que la méthode anti-phlogistique est contraire aux lois de la nature.

On répète sans cesse que le plus grand nombre des maladies résulte de l'irritation ou d'inflammation des organes, et rien ne légitime une semblable assertion; elle est opposée à l'expérience de tous les jours, qui nous apprend que le plus grand nombre des maladies, qu'on dit provenir d'irritation ou inflammation, ne cèdent pas le plus souvent à l'action des anti-phlogistiques. D'ailleurs il n'est point rare de confondre de temps à autre une maladie d'irritation nerveuse avec l'une ou l'autre maladie, ou affection provenant d'irritation sanguine ou du système de la circulation du sang, d'autant plus que l'art médical n'a pas eu jusqu'ici un véritable *criterium* pour empêcher les praticiens de les confondre plus souvent qu'on ne le croit. Ensuite, comment doit-on s'y prendre pour s'assurer de la présence d'une ir-

flammation, quand elle est latente, obscure, inaccessible à nos sens? Dire que les inflammations laissent après elles des traces positives de leur existence sur les organes, les viscères, les tissus des diverses parties du corps, ajouter qu'on les découvre par la dissection des individus morts d'inflammations, ce n'est point détruire nos observations, c'est au contraire leur donner plus de force, ce n'est point non plus lever la difficulté qui détourne de la connaissance de ce qu'il importe le plus d'acquérir. Les altérations organiques sont ici purement et simplement les effets ou les conséquences et non pas les éléments constitutifs des inflammations. Il est trop tard de constater le caractère de l'une ou de l'autre maladie quand le patient a cessé d'exister; et lorsqu'on veut lui donner un nom sans recourir au véritable principe qui doit servir de guide dans le diagnostique, on flottera toujours dans le vague, on n'atteindra jamais le but désiré.

Nous conviendrons, en passant, qu'une maladie vulgairement dite de nature phlogistique, ou inflammatoire, exige de suivre la méthode antiphlogistique; mais nous dirons aussi que l'on agit en aveugle, puisqu'on n'a point la certitude d'un caractère inflammatoire. Il faudrait d'abord prouver, par la voie de l'expérience, que le point de départ est positif et juste, ce qui n'a pas été fait jusqu'ici : il y a donc plus que de la témérité à vouloir prendre une simple présomption pour un

principe incontestable de l'art. Quelle base, en effet, a-t-on pour soutenir que telle maladie provient d'inflammation ou qu'elle dérive de faiblesse? Cette base manque encore dans la pratique de la médecine ordinaire.

Fournissons maintenant la preuve irrésistible de la justesse de notre argument. Les partisans de la méthode anti-phlogistique, ou contre-stimulante, avancent, par exemple, que la fièvre pétéchiale, la fièvre jaune, etc., proviennent, dans quatre-vingt-cinq cas, d'inflammation du cerveau ou de tout autre organe, et seulement, en quinze cas, du défaut de stimulus ou de faiblesse. En admettant cette hypothèse, nous leur demanderons à quel signe reconnaîtront-ils si la fièvre pétéchiale est due à l'irritation, à l'inflammation, ou à l'absence de stimulus, ce qui répond à faiblesse? D'abord il est impossible de déduire le diagnostique des différentes espèces de fièvres pétéchiales dans leur début, puisque, dans toutes, on trouve abattement des forces musculaires et célérité du pouls. Ensuite, comment peut-on se flatter de déterminer avec certitude si la fièvre pétéchiale dérive d'inflammation ou de faiblesse, dès que lè malade est toujours plus ou moins abattu et faible; qu'il se montre avec la pâleur de la mort, les yeux ternes, le front baigné d'une sueur visqueuse, la respiration difficile et pénible, le pouls accéléré, petit, inégal ou intermittent? Si le patient se trouve dans un tel état de prostration de forces,

comment pourra-t-il supporter, sans grave danger, les effets de la méthode anti-phlogistique sur la simple donnée que la fièvre pétéchiale provient d'inflammation dans quatre-vingt-cinq cas, ou de faiblesse dans quinze cas seulement? Quelle certitude le médecin aura-t-il, dans sa propre conscience, de ne point errer en recourant à la méthode opposée, qui est la stimulante? Voilà cependant la position dans laquelle se place volontairement le praticien qui adopte le système vague, abstrait, de déclarer de prime-abord le plus grand nombre des maladies résultant de l'irritation ou inflammation des organes; voilà cependant ce qui nuit essentiellement à l'humanité souffrante, et ce qui donne tant de puissance à la méthode anti-phlogistique, laquelle est aujourd'hui plus que jamais à la mode!

Nous en dirons tout autant à l'égard des diverses espèces d'apoplexie, de tétanos, d'épilepsie, etc., etc. Ces affections, d'après les partisans de la méthode antiphlogistique, ou contre-stimulante, peuvent se manifester par tel ou tel autre caractère, c'est-à-dire qu'elles sont susceptibles de dériver tantôt d'irritation ou d'inflammation, et tantôt du défaut de stimulus ou de faiblesse. Ils ajoutent encore à cette bizarre conclusion qu'elles peuvent aussi se montrer sous un caractère opposé, quoique accompagnées de symptômes tout à fait semblables aux yeux des praticiens. Comme on le voit, les partisans de la méthode anti-phlo-

gistique ou contre-stimulante, tournent sans cesse dans un cercle vicieux, et sont dans l'impossibilité de décider à coup sûr si l'une ou l'autre espèce d'apoplexie, de tétanos, d'épilepsie, etc., prend sa source dans l'inflammation ou résulte de faiblesse.

Une preuve de cette incertitude se lit dans la relation suivante due, à l'un des plus savants médecins de l'Europe, le célèbre docteur Tommasini : « Cette femme, dit-il, en parlant d'une malade à laquelle il donnait ses soins, cette femme » éprouvait incessamment un sentiment de lan- » gueur ; elle était grêle et décharnée, elle avait » le pouls extrêmement faible ; ajoutez à cela son » âge avancé. Sa position m'avait déterminé à » employer les excitants ; ils me paraissaient néces- » saires pour arrêter les vertiges, les tremble- » ments, les défaillances dont elle était continuel- » lement menacée. *Le mauvais succès de cette mé- » thode*, dit-il, *me décida à recourir aux moyens oppo- » sés* (1). »

Il y aurait donc non-sens d'espérer atteindre à l'unité de pratique, but auquel tend incessamment l'esprit du siècle, par le moyen de la méthode contre-stimulante ou antiphlogistique, puisque son application est toujours enveloppée d'incertitudes, de tâtonnements vagues, irréfléchis. Quand il s'agit de la vie d'un homme, il importe de marcher avec assurance, de bien connaître

(1) Tommasini, ouvrage cité, page 92.

toutes les ressources de l'art, et d'apprécier la valeur positive des remèdes auxquels on a recours, de la méthode que l'on se propose de suivre. Et quelle sûreté peut offrir une méthode sans principe fondamental? Croit-on s'appuyer sur une base infaillible quand on caractérise la diathèse d'après la nature des remèdes que l'on estime utiles? Cependant c'est ainsi que se dirige la méthode contre-stimulante ou anti-phlogistique, suivie aujourd'hui par les médecins pour combattre la majeure partie des maladies. Citons encore, à l'appui, les propres expressions de l'illustre docteur Tommasini, qui est un des partisans les plus chauds et les plus distingués de la méthode contre-stimulante ou antiphlogistique : « Il ne faut » pas, écrit-il, caractériser la diathèse d'après les » symptômes de la maladie, ou d'après l'état de fai- » blesse, pour ainsi dire physiologique du ma- » lade, mais d'après la nature des remèdes que » l'on juge utile (1). » Nous voilà tout-à-fait sous le joug de la vieille règle *a juvantibus et lædentibus*, faute d'un véritable *criterium*, ou principe fondamental qui manque absolument à la médecine pratique ordinaire.

Autant l'idée de baser la diathèse sur la nature des remèdes que l'on trouve utiles manque de justesse, autant il importe maintenant de bien connaître leur nature essentielle, ou, si l'on veut, leur

(1) *Ibidem* pag. 90 et 91.

puissance thérapeutique, et l'on n'arrive à cette partie de la vraie science qu'après les avoir expérimentés sur l'homme à l'état normal. Malheureusement, tous les médecins ne suivent pas cette marche rationnelle, surtout ceux qui cèdent encore à l'habitude qu'ils ont puisée dans la méthode contre-stimulante ou antiphlogistique : d'où nous pouvons conclure, sans errer, que la vieille école, sans doute sans le vouloir, flotte entre deux systèmes dans le traitement des maladies ; elle ignore quel est le véritable chemin et n'agit que par tâtonnement.

Ce fait, non moins affligeant que trop vrai, est corroboré par le tableau fidèle, plein d'originalité, que le docteur Tommasini a peint d'après nature, quand il nous représente l'embarras des médecins de la vieille école appelés en consultation pour un cas grave. Écoutons-le : « Je me souviens, dit-» il, m'être souvent trouvé, soit comme simple » témoin, soit comme partie intéressée, dans di-» verses consultations. Combien il était difficile » de nous accorder sur les bases premières ! quelles » oppositions, quelles contradictions qui se mani-» festaient pour le mode de traitement, pour le » choix des remèdes ! D'un côté, l'on voulait pur-» ger, délayer, rafraîchir, par conséquent affai-» blir, tandis que de l'autre côté l'on disait qu'il » fallait corroborer, stimuler, exciter. Ici l'on pro-» posait de recourir à la saignée, à la manne, au » tamarin, aux boissons acidules, ou bien aux pi-

» lules de rhubarbe ou d'aloës succotrin, pendant » que là l'on recommandait l'éther, le musc, l'a- » moniaque, le vin chaud, l'opium, etc. En vérité, » des opinions aussi diamétralement opposées ne » pouvaient jamais s'entendre ou se rapprocher, » ou il fallait que l'un des deux consultants cédât » entièrement, ou bien s'ils voulaient tous les deux » ordonner quelque chose, les remèdes de l'un dé- » truisaient les effets de ceux de l'autre (1). » Qui en souffrait? le patient; il était la victime d'un art sans principe arrêté, variant sans cesse au gré des abstractions les plus disparates et des contradictions les plus ridicules.

Qui osera maintenant soutenir qu'il faut laisser plus longtemps la science créée par le grand Hippocrate dans un tel état d'anarchie? qui refusera son aide pour l'arracher à une situation aussi pénible, nous allions dire, aussi honteuse? Et cependant les sectaires de la vieille école ne voient pas, ou n'y pensent point, car ils croient de bonne foi, car ils la présentent au public tout autre qu'elle n'est véritablement. L'ancienne médecine est loin de répondre de la justesse des règles qui la dirigent, ainsi que de l'efficacité de ses moyens et de ses ressources. Ces faits sont incontestables : c'est donc, de la part de la médecine pratique ordinaire, porter atteinte à la science, c'est s'armer contre les intérêts les plus sacrés des hommes que

(1) Tommasini, lieu cité, pag. 112 et 113.

d'empêcher par de spécieux prétextes, par des discours maladroits, l'acceptation de l'offre que l'homœopathie fait à l'art de guérir des véritables principes, et d'une collection de remèdes doux, simples, innocents, dont l'action bienfaisante a été soumise, durant de longues années, aux rigoureuses épreuves de l'expérience par d'habiles médecins, par des savants pleins de zèle et de dévouement. Ajoutons, en finissant, que ce qu'il y a de plus positif, sous le rapport scientifique, de plus honorable pour eux et de plus consolant pour l'humanité, c'est que partout, sous les climats les plus opposés, leurs résultats ont constamment été heureux, et que leurs expériences ont pleinement justifié leur expectation.

CHAPITRE XVIII.

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE,

Dans laquelle la nature proclame, par l'organe de la loi des semblables, l'unité de la pratique qui conduit au commun accord de tous les médecins.

Après avoir démontré, à l'aide de l'expérience et du raisonnement, que la médecine pratique ordinaire, dont nous avons cité les faits les plus saillants de son histoire, n'est plus dans son état actuel en mesure de tenir ses engagements, ni de servir de guide fidèle et certain à ses partisans appelés au lit des malades; après nous être complètement assurés par l'étude de ses maximes qu'elle ne peut plus atteindre au but qu'elle disait vouloir toucher; enfin, après avoir dévoilé ses imperfections, fait voir les erreurs qu'elle enseigne sans cesse, il n'est point loisible de douter de son insuffisance, de l'incertitude de ses moyens, de l'exiguité de ses ressources; en un mot, il est impossible de nier qu'elle nuit bien plus souvent à l'humanité qu'elle ne peut lui être utile.

Il faut le dire maintenant, si les anciens méde-

cins ont pu citer quelques guérisons éclatantes, s'il arrive parfois à leurs successeurs d'obtenir aussi de brillants succès, c'est parce que, inspirés par leur génie, ils ont su mettre de côté leurs vieilles règles pour suivre, à leur insu, la loi des semblables; de là les prodiges dont ils ne pouvaient se rendre compte, de là les résultats tout à fait inattendus qui les étonnaient et dont ils ignoraient la cause essentielle. De semblables succès sont habituels chez les médecins qui marchent sans cesse dans la voie ouverte par la nature, qui étudient au lit des malades, qui pratiquent l'art de guérir avec désintéressement, et élèvent sans cesse leur esprit au niveau des connaissances acquises par l'expérience. Quand on considère de haut cette différence entre l'ancienne et la nouvelle médecine, on doit blâmer sans réserve l'entêtement de ceux qui refusent de se rendre à l'évidence des faits; l'homœopathie ou le nouvel art médical a enrichi la médecine de principes stables, bien fondés; il offre la certitude de son utilité par les heureux résultats qu'il obtient chaque jour, il agrandit la sphère de nos connaissances; c'est à lui qu'est dû la connaissance de la loi des semblables, au moyen de laquelle les médecins n'ont plus besoin, comme avant sa découverte, de recourir aux inspirations de leur génie, inspirations qui, à vrai dire, tiennent de la hardiesse, je pourrais dire plus de la témérité.

Que le refus d'adopter l'homœopathie, dont

l'existence est un véritable bienfait de la nature, provienne d'un excès d'amour-propre ou de l'esprit de contradiction, dans l'un et l'autre cas, c'est porter atteinte aux intérêts de la science et à ceux si sacrés de l'humanité, puisque les nouveaux faits acquis par l'expérience sont une acquisition qui ne peut qu'augmenter la masse de nos connaissances médicales et nous ouvrir la voie à de nouvelles découvertes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quel que soit le motif donné à la répugnance d'accepter les principes de l'homœopathie, l'on aura toujours à se reprocher deux fautes graves : 1° celle de passer sous silence l'incertitude ou l'insuffisance des moyens de la médecine pratique ordinaire ; 2° et celle de ne pas solliciter l'attention sur l'éternelle et fatigante contradiction de ceux qui l'exercent. Qu'un médecin soit plus habile, plus instruit, plus riche d'expérience qu'un autre, il est aisé de s'en rendre compte, mais que tous ceux de la vieille école soient presque toujours en opposition sur le diagnostique et le traitement des mêmes maladies, le public est en droit de s'en étonner et de vouloir en demander la raison, puisqu'ils pratiquent le même art et qu'ils suivent les mêmes règles, et que d'une autre part les maladies se montrent habituellement à leurs yeux, semblables à elles-mêmes. Une pareille remarque aurait dû depuis longtemps éclairer les partisans de la vieille école et leur faire voir que la marche par eux adoptée n'est aucunement

conforme aux indications de la nature, au but qu'elle se propose sans cesse. Fatiguée de l'égarement et des contradictions perpétuelles des médecins, autant que des aberrations de leur art plus que vieilli, la nature a, pour les ramener dans le chemin du vrai, daigné, il y a près d'un demi-siècle, révéler, par un effet de sa bonté toute sublime, la loi des semblables, loi dans laquelle nous voyons clairement l'expression de sa volonté, loi dont la manifestation tend à amener l'unité dans la pratique et par suite l'union intime, le commun accord des médecins répandus sur l'un et l'autre hémisphère. Nous allons en avoir la preuve dans les propres paroles de la nature, paroles qu'elle nous a fait entendre au sein même des nombreuses expériences auxquelles nous nous sommes livrés pour le mieux être de l'humanité. Écoutez :

« Moi, nous enseigne la nature, moi je veux et » commande que la loi des semblables soit connue » chez toutes les nations civilisées, et qu'elle soit » généralement adoptée par les médecins : en » bonne mère, en mère juste et impartiale, j'ai eu » en vue de faire un présent à tous les peuples sans » exception ; ils sont tous mes enfants, ma loi doit » être leur commune propriété. Comme chaque » membre de la grande famille humaine est un » être organisé, par conséquent doué de sensibi- » lité, et sujet, d'un moment à l'autre, à éprouver » des affections plus ou moins graves, il a donc

» droit à prétendre, à demander une guérison » prompte, certaine et durable. C'est pour cela » que ma loi doit franchir les limites de chaque » pays, et s'étendre partout, pour que tous les » hommes en jouissent pleinement.

» Je ne multiplie jamais mes œnvres sans né» cessité, ajoute la nature, j'ai dicté une seule loi » pour arriver à la cure de toutes les maladies; » chaque fois qu'on l'appliquera convenablement, » elle ne manquera point d'atteindre le but que je » me suis proposé en la divulguant. C'est un fait » positif et constant que l'une ou l'autre substance » médicinale, qui produit chez l'homme sain une » maladie artificielle, peut guérir et guérit vérita» blement toute maladie naturelle qui est sembla» ble, quant à sa forme extérieure, à la maladie » médicinale ou artificielle. Cette loi n'admet ni » exceptions, ni interprétations d'aucune sorte, » encore moins des chicanes, des pointilleries » subtiles ou des sophismes, moyens étrangers à » la saine raison; elle exprime un acte de ma vo» lonté, auquel on doit céder sans restriction, au» quel on doit obéir sans subterfuges ni murmu» res; je ne veux point dire pourquoi ni comment » elle agit, n'ayant aucun compte à rendre aux » mortels; je sais ce qui leur est nécessaire, je » veille à leur conservation; qu'ils soient satisfaits » du bien que je leur procure, c'est tout ce que » je veux leur dire. Cependant, les ingrats, ils » méconnaissent et ma voix et mes bienfaits; ils

» murmurent, et ce qu'il y a de pire, c'est de les » voir attaquer la puissance de l'homœopathie, » qui est fondée sûr ma loi, croyant faire de l'es- » prit ou parce qu'ils dédaignent de marcher avec » leur siècle et de suivre les progrès réels, incon- » testables de leur art.

» Ce qu'il y a de certain, continue la nature, » c'est que à l'aide de ma loi des semblables, je dis- » pense, une fois pour toutes, les disciples de la » vieille école de recourir sans aucun résultat » utile aux inspirations souvent trompeuses de » leur esprit, en cherchant dans le traitement des » maladies l'inaccessible image de leur fond, de » leur condition pathologique, de leur essence ou » cause prochaine, etc. Toutes ces expressions » sont, non-seulement vides de sens, mais elles » n'ont vraiment aucun rapport avec les idées po- » sitives et nécessaires de la science médicale. » Loin de là, on devrait les oublier, les effacer du » langage que doit tenir tout médecin sensé, car » il me plaît de conserver parmi mes autres mys- » tères impénétrables, la connaissance des élé- » ments intrinsèques des maladies, et les médecins » ont beau se livrer à des investigations plus ou » moins profondes, ils ne pourront jamais y par- » venir avec les lumières de leur esprit ou par le » secours de leurs raisonnements; ils doivent » avoir uniquement en vue de bien guérir les in- » firmités humaines et non point de tenter de » vains efforts pour en connaître l'essence, la con-

» dition pathologique ou la cause prochaine qui se » soustraient à leurs yeux. D'ailleurs, l'homme » n'est pas appelé à découvrir le principe de tous » les phénomènes, et de savoir le motif de tous » les prodiges de la création. Il lui suffit de les » voir, de les admirer et de les respecter. S'il » parvenait à deviner la cause première de mes » lois, il n'aurait plus, en les croyant, aucun mé» rite; qu'il se contente donc de saisir ce qui » tombe sous ses yeux, et non pas de chercher par » une vaine curiosité à élever son orgueil jusqu'à » la hauteur incalculable de mes secrets. Les ma» ladies consistent dans l'altération des sensations » et des mouvements de l'organisme; elles sont » dynamiques, et non point matérielles, comme » on le croit assez généralement; tout ce qu'il y a » donc de mieux à faire, c'est de s'arrêter à leurs » causes occasionnelles, à leurs formes extérieures, » de suivre leur marche, de se rendre compte de ce » qui frappe les yeux, parce que de cet ensemble » surgit nécessairement l'indication des remèdes » capables de les bien guérir.

» Dès lors, dit encore la nature, à quoi sert la » méthode reçue de discuter, même parfois jus» qu'au moment fatal où le malade s'éteint aux » bras de la mort, sur l'origine supposée, le ca» ractère intrinsèque ou sur l'essence de ses infir» mités, sur les dyscrasies humorales, les altéra» tions de la mixtion organique, sur la phlogose » ou sur une infinité d'autres théories toutes aussi

» fausses, toutes aussi abstraites et nullement di-
» gnes de l'attention des médecins d'un siècle
» éclairé, d'un siècle d'expérience. Je me suis
» donc flattée vainement de voir, après la décou-
» verte de la loi des semblables, que je me suis
» plue à dévoiler en toute son extension au génie
» investigateur de l'illustre Samuel Hahnemann,
» les médecins de toutes les parties du globe ter-
» restre imiter son exemple, noble et louable,
» répéter comme il l'a fait les mêmes expériences
» sur l'homme en l'état normal, afin de s'assurer,
» de se convaincre, par ce seul et unique moyen,
» de la véritable action thérapeutique des subs-
» tances médicinales fournies par mes trois règnes.
» S'ils avaient suivi les traces de l'immortel Hah-
» nemann, ils se seraient tous aperçus de la jus-
» tesse, de l'importance de ma loi; et du moment
» qu'ils auraient reconnu la parfaite ressemblance
» des maladies médicinales avec les maladies na-
» turelles, ils seraient arrivés directement et sans
» écueils au grand but, c'est-à-dire à la guérison
» prompte, certaine et durable des maladies.

» Comme on le voit, s'écrie la nature, on aurait
» bien tort de confondre ma loi des semblables
» avec la magie d'Esculape, la chaleur innée d'Hip-
» pocrate, l'humorisme de Galien, l'archée de Van
» Helmont, le spasme ou principe fondamental de
» la théorie de Cullen, l'altération de l'excitament
» normal suivant le système médical de Brown,
» l'excès ou le défaut de stimulus de Rasori, ou avec

» tout autre élément également abstrait, tel que
» l'irritation ou inflammation, base de la médecine
» physiologique de Broussais, etc.; ma loi, au
» contraire, est un don précieux que je viens de
» faire à tous les membres de la grande famille
» humaine, afin de les conserver sains durant de
» longues années, en leur rendant la santé avec
» certitude dans tous les cas de maladies encore
» susceptibles de guérison. C'est pourquoi, ajoute
» la nature, je suis singulièrement surprise que
» bien des médecins, appelés à suivre les applica-
» cations heureuses de ma loi des semblables, se
» montrent en révolte ouverte contre l'homœopa-
» thie, qui est venue imprimer à leur art incertain
» et tout conjectural, le sceau de la haute science
» et d'une pratique éclairée; ils contestent bien à
» tort la petite dose des remèdes qu'elle donne,
» puisqu'ils ne m'ont jamais ou régulièrement
» consultée à cet égard au lit des malades, ni vé-
» rifié si malgré la ténuité que leur donne l'appa-
» rence de la dose infinitésimale, ils possèdent
» réellement l'efficacité qui leur est attribuée par
» les homœopathes. Je sais, au surplus, d'avance
» qu'ils reviendront tôt ou tard de leur méprise,
» je devrais dire de l'opiniâtreté de leurs fausses
» opinions, quand il ne sera plus temps probable-
» ment de remédier aux maux déjà faits.

» En attendant, suite nécessaire de leurs in-
» conséquences, les antagonistes de l'homœopa-
» thie suivent en aveugles l'exemple de leurs

» prédécesseurs, lesquels ont été, presque habi-
» tuellement, en opposition manifeste les uns avec
» les autres, lorsqu'il s'est agi d'indiquer les remè-
» des à employer pour le traitement des mêmes
» malades. A vrai dire ce désaccord ne m'a jamais
» surprise, je savais que leur art ne reposait point
» sur des bases uniformes, vraies et stables; mais
» aujourd'hui que je fais briller la vérité à tous les
» yeux qui ont voulu s'ouvrir à la lumière, je vois
» avec peine leurs successeurs agir d'après les
» mêmes errements, refuser d'adopter l'homœo-
» pathie et la considérer comme l'ouvrage d'une
» aberration ou le résultat d'une théorie imagi-
» naire. Je leur accorde que tous les systèmes
» préconisés jusqu'ici, par suite de la fragilité de
» leurs principes, ont imprimé dans les esprits une
» mauvaise opinion pour tout ce qui est nouveau
» en médecine; mais, ils le sauront plus tard, ce
» n'est point le sort qui attend l'homœopathie,
» elle est immuable, elle a reçu de ma loi des
» semblables le sceau de l'immortalité; elle ne
» s'écarte point de l'expérience, aussi résistera-t-elle
» à l'action incessante des siècles à venir, aussi
» marchera-t-elle toujours d'un pas ferme, d'un
» pas égal tant que le monde entier suivra la route
» qui lui a été prescrite à son origine par la main
» toute puissante de la *Divinité*.

» Enfin, si contrairement à mes avis maternels,
» conclut la nature, les médecins de l'ancienne
» école s'obstinaient à faire peu de cas de l'homœo-

» pathie et à se refuser à l'évidence des prodiges » qu'elle crée incessamment, je les mystifierais » jusqu'au point de regarder, à cause de l'insuffi- » sance de leurs ressources, comme incurables » bien de maladies qui cèdent au traitement ho- » mœopathique. D'un autre côté, si j'ai vu les na- » turalistes, qui font cause commune, obéir à mes » instigations, pourquoi ne le serais-je pas par les » médecins maintenant que l'art de guérir a con- » quis des principes uniformes, stables et réguliè- » rement fondés, tels qu'il n'est plus besoin de se » laisser conduire, çà et là, par les fallacieuses » lueurs de l'empirisme ; ces principes ne permet- » tent plus aux praticiens de tâtonner pour obte- » nir la cure radicale des maladies les plus graves ; » ils leur apprennent que, en suivant constamment » la direction des maladies médicinales semblables » aux maladies naturelles, à laquelle direction j'ai » confié la haute mission d'être mon organe, ils » arriveront sans encombre à proclamer l'unité » de pratique, à amener le commun accord des » médecins dans tous les pays civilisés, où règne » l'esprit de progrès, source inépuisable de bon- » heur, lorsqu'il se propose pour terme final le » salut et la prospérité de tous les peuples qui sont » également mes enfants, et qui doivent se repo- » ser sous mes ailes protectrices. »

TROISIÈME PARTIE.

—

INTRODUCTION A L'UNITÉ DE LA MÉDECINE PRATIQUE.

CHAPITRE XIX.

L'unité de la pratique médicale est dans l'ordre de la nature.

Avancés, comme nous le sommes en ce modeste ouvrage, il ne nous sera point impossible de justifier l'acte libre, peut-être même hardi de notre amour pour les hommes et pour les progrès de la science, en abordant pour la première fois l'argument le plus délicat, le plus épineux qui ait jamais été considéré ou traité *ex-professo* en médecine par nos prédécesseurs ; nous voulons dire le projet de décider les médecins du XIX[e] siècle à l'unité de pratique, quoique son adoption, contraire aux idées reçues, éprouve de leur part plus de contradictions que de raisonnements, et qu'elle renverse toutes méthodes médicales vantées et observées

depuis de longs siècles. Lorsqu'on réfléchit que l'abus et la pluralité de ces méthodes tiennent aux plus vieilles routines, à des préjugés visiblement incohérents, on est porté à croire qu'il n'est pas impossible de les déraciner et de démontrer, jusqu'à la dernière évidence, que la diversité des méthodes est toute dans l'incertitude, dans l'instabilité des règles sur lesquelles elles ont été fondées et adoptées successivement par les médecins de tous les siècles. Mais aujourd'hui que la nouvelle médecine pratique prouve aux esprits clairvoyants qu'elle repose sur des bases vraies, stables à jamais et uniformes ; qu'elle guérit positivement les maladies susceptibles de l'être ; que le sort lui sourit, ayant l'appui de l'expérience, et qu'elle possède déjà une forme scientifique et pratique, la faute ne pourrait plus s'attribuer à l'art, mais bien à ceux qui l'exercent d'après les errements de méthodes vieillies et incapables d'offrir des guérisons certaines.

D'abord on ne peut point nier le principe, établi par les philosophes et les médecins les plus éclairés de tous les temps, que la nature ne multiplie jamais ses actes ou ses œuvres sans nécessité, et certes elle n'avait aucun besoin de créer deux, trois ou plusieurs sciences médicales, une seule suffit à son but essentiel, qui est, ainsi que nous l'avons déjà dit et vu, la guérison sûre, prompte et radicale des maladies. Comme il n'y a qu'une science médicale, il ne peut donc y avoir qu'une

seule règle de direction, c'est-à-dire une seule méthode, ou pour m'exprimer plus clairement, une seule médecine pratique. De la sorte, il est de la dernière évidence que les médecins des diverses écoles et de toutes les nations ne pourront plus s'empêcher d'adopter la même marche au lit des malades, sous peine de se mettre en guerre ouverte avec la nature, et de professer la même science médicale, qui est *une seule* comme la ligne droite, ou la loi des semblables sa base, son véritable appui et son point essentiel de mire.

Il est de plus un fait incontestable; si les médecins de tous les pays ont le même intérêt, celui de bien connaître et de guérir positivement les maladies, pourquoi rompre cette harmonie en s'entêtant à suivre au lit des patients des méthodes différentes, diamétralement opposées, sachant surtout que par les moyens qu'elles leur inspirent ils s'égarent sans cesse, au lieu de s'arrêter à la seule bonne, à la seule vraie? La méthode homœopathique est celle de la nature, c'est celle qu'elle suit constamment en rejetant sans cesse loin d'elle toutes les autres, qui sont mensongères, l'ouvrage d'un esprit aventureux, le résultat d'un triste syllogisme, en un mot le point le plus éloigné du véritable but de l'art médical.

Observons encore, malgré les apparences contraires, que la médecine pratique n'a jamais cessé de tendre vers son unité; si les praticiens ne se sont pas aperçus de cette tendance, ce n'est pas

un motif pour la méconnaître, bien moins encore pour la nier. Venons-en aux preuves : d'abord il est hors de doute que les médecins, quelle que soit leur école ou leur pays, prescrivent tous, sans y prêter la moindre attention, les mêmes remèdes dans un grand nombre de maladies de la même espèce. Cette preuve est incontestable, mais remettons sous les yeux de tous quelques faits bien connus des hommes instruits. On ordonne en général le soufre dans les maladies cutanées auquelles sont plus particulièrement sujettes les personnes qui manient les laines; on prescrit le quinquina contre les fièvres intermittentes qui affligent les contrées marécageuses; on recommande le mercure dans les cas de syphilis; on vante l'*arnica montana* pour combattre la toux convulsive qui survient d'ordinaire vers la fin de la variole volante; l'*asarum europæum* est, selon les médecins, héroïque dans la céphalalgie suivie de vomissement; le *beaume de Copahu* dans la gonorrhée; l'*atropa bella-donna* contre l'hydrophobie; la *chamomilla matricaria* dans l'hystéralgie, la *cicuta virosa* dans le squirrhe et les tumeurs glandulaires; la *digitalis purpurea* dans l'hydrothorax; le *solanum dulcamara* dans les dartres; le *veratrum album* dans l'hydropisie; l'*hyosciamus niger* dans les affections cérébrales; le *guaiacum* dans les douleurs articulaires et dans le rhumatisme; la *squilla maritima* dans les affections de la poitrine; l'*arsenicum album* dans les fièvres intermittentes opi-

niâtres; le *ferrum* dans la suppression des menstrues; le *zincum* dans les maladies des nerfs; l'*anemone pratensis* contre les fièvres rhumatismales obstinées; la *bryonia alba* dans la paresse des organes digestifs ou contre la constipation du ventre; le *daphne mezereum* dans les affections cutanées de nature arthritique et compliquées de syphilis; le *rhux toxicodendron* dans l'émiplégie; le *veratrum sabadilla* et la *spigelia anthelmia* dans les maladies vermineuses; le *ledum palustre* dans la toux convulsive et dans l'asthme; le *colchicum* contre la goutte; l'*ignatia amara* dans les convulsions épileptiques, etc., etc.

Les applications de ces remèdes sont justes, convenables; mais, au lieu de les prescrire à doses exagérées, selon le système de la vieille école, c'est-à-dire à grains, scrupules, dragmes, onces et même par livres, les médecins homœopathes les administrent différemment préparés et toujours à une fort menue dose. Sans aucun doute, la différence de forme et de dose des mêmes médicaments ne détruit point le fait que les mêmes remèdes servent également aux allopathes et aux homœopathes dans un grand nombre de maladies de la même espèce, et que la médecine pratique tende effectivement à son unité.

Or, il est temps de poser le dilemme suivant: ou les médecins de l'ancienne école guérissent aussi bien que les médecins homœopathes les maladies ci-dessus nommées en leur appliquant les mêmes

remèdes, ou ils ne les guérissent pas aussi vite, aussi sûrement que les derniers. Dans le premier cas, toutes choses égales, la forme et la dose des médicaments homœopathiques sont préférables sans aucun doute à la forme et à la dose allopathiques. L'action des substances médicinales employées d'après le système ordinaire fatigue, use, souvent même altère plus ou moins l'organisme des malades : de ce fait, malheureusement, on a chaque année de nombreux exemples. Qui ne se rappelle, en effet, les cas d'obstructions profondes du foie et de la rate que déterminait presque chaque jour le quinquina en poudre, administré à la dose ordinaire d'une ou de deux onces dans le court espace de quelques heures? Ce grave abus n'a cessé de flageller la pauvre humanité souffrante que depuis la découverte du sulfate ou de l'acétate de quinine, qui se donne simplement à la dose de quelques grains. Maintenant si de ce point nous considérions les tristes résultats, nous devrions peut-être dire les funestes accidents, qu'il faut le plus souvent attribuer à l'excès de dose d'acide prussique, de strichnine, de morphine, de *belladone*, de noix vomique, d'iode, de digitale, de mercure et d'autres substances médicinales ; ils laissent presque toujours sur l'organisme humain de profondes traces d'altérations, tandis que, quand on les fait servir à dose infinitésimale, ils ne déterminent aucun inconvénient, bien loin de là, toujours ils produisent des effets salutaires et



ne compromettent jamais la vie des patients. D'ailleurs, à quoi peut être bonne la vieille habitude de prescrire, de préparer les remèdes à dose exagérée, puisque l'on obtient un bon résultat en les administrant à dose infinitésimale?

Ou les médecins allopathes, comme nous venons de le dire et comme chaque jour l'observation nous en fournit des preuves nouvelles, ne guérissent point aussi bien les maladies que le font les médecins homœopathes, quand ils recommandent les mêmes remèdes, nous avons, dans ce second cas, une raison de plus pour condamner et même proscrire l'usage d'ordonner les médicaments à la dose ordinaire. De plus il est bon de noter ici, en passant, que les disciples de la vieille école ne sont point d'accord sur les quantités qu'ils en doivent employer : cette irrégularité vient de l'habitude où ils sont de les expérimenter sur les individus malades, dans le moment où le mélange des effets sollicités par les remèdes et des effets dus à l'action du mal, ne permet plus d'en démêler le degré de force et la véritable action. Ainsi toute la différence des opinions qui séparent sur ce point les médecins de l'ancienne école de ceux de la nouvelle, se réduit simplement à la forme et à la dose des mêmes médicaments qu'ils prescrivent, ainsi que nous venons de le démontrer, dans un grand nombre de maladies de la même espèce. La route qui va droit à l'unité de pratique n'est donc pas si encombrée d'obstacles

invincibles qu'on le dit continuellement; car dès que les disciples de l'ancienne école se seront assurés par la voie de l'expérience que, pour atteindre le but de la nature, il faut administrer les remèdes à une dose infinitésimale et jamais d'après le formulaire ordinaire, il n'y aurait plus de doute qu'ils ne s'empressassent de se mettre en harmonie avec les médecins homœopathes; il leur serait impossible de résister à l'évidence du fait, qu'on ne guérit avec certitude les maladies, sans nuire le moins du monde aux fonctions organiques, qu'en adoptant la dose infinitésimale dans l'emploi des médicaments. Bien des maladies chroniques, en effet, qui avaient résisté à tous les moyens de la médecine ordinaire, ont cédé graduellement et entièrement à l'action des médicaments homœopathiques, à la joie comme à l'étonnement des patients (voyez à ce sujet le chapitre suivant).

Une autre preuve ostensible de la tendance de la médecine pratique vers son unité doit trouver ici sa place. Nul n'ignore aujourd'hui que les médecins de l'ancienne école prescrivent contre les inflammations de poitrine les antiphlogistiques, c'est-à-dire la saignée, les sangsues ou les ventouses, etc. Eh bien! les médecins homœopathes, au lieu de recourir aux remèdes de diversion ou de dérivation, telles que les émissions sanguines d'usage, arrivent aux mêmes fins en n'employant que des remèdes directs, fort simples, hors d'état

d'affaiblir l'organisme ; ils recommandent, à une dose infinitésimale, la teinture d'*aconitum napellus*, de *bryonia alba*, ou bien de *rhus toxicodendron*, etc. Ils évitent ainsi tous les inconvénients, et ils sont nombreux, de la saignée, des sangsues, des ventouses. De la sorte, les remèdes que nous venons d'énumérer peuvent être considérés comme les saignées de la nouvelle médecine pratique ; de la sorte aussi l'unique diversité d'opinions qui divisent sur ce point les médecins de la vieille école et les homœopathes, se réduit seulement à la qualité et non pas à l'indication des remèdes antiphlogistiques employés par les uns et les autres dans le traitement des inflammations de la poitrine. Les résultats obtenus par les premiers, en recourant par les soustractions ordinaires du sang, et par les seconds au moyen de la teinture d'aconit, de bryone ou de rhus, sont les mêmes; il n'y a de différence notable entre eux que le point de départ.

D'après tout ce que nous venons de voir, il est fortement à présumer que les médecins encore entichés de la routine de la vieille école adopteront un jour ou l'autre la réforme, surtout quand ils auront vérifié au lit des malades l'efficacité de ce que nous appellerons les saignées homœopathiques, lesquelles remplacent complètement les soustractions de sang usitées, sans exposer les patients aux graves inconvénients qui peuvent résulter et résultent trop souvent de la sai-

gnée, des sangsues ou des ventouses. En supposant même, pour un seul instant, ce qui a été confirmé des milliers de fois par l'observation pratique, que la teinture homœopathique d'aconit, de bryone ou de rhus guérisse réellement l'une ou l'autre inflammation de la poitrine sans appauvrir les forces de l'organisme, dans cette hypothèse ne vaut-il pas mieux, sans comparaison, d'éviter, par la pratique des saignées homœopathiques, l'incertitude et les tristes effets des émissions sanguines en usage, qui, lorsqu'elles ne sont pas incontinent fatales, causent toujours aux malades de longues et dangereuses convalescences?

Il arrive assez souvent que la saignée ordinaire agrandit, je devrais peut-être dire envenime le mal, et ce qui est pire encore, au lieu d'attribuer cette augmentation de mal à son emploi inconsidéré dans les maladies, on la fait dériver de la maladie ou affection elle-même. Pour y remédier on saigne de nouveau; l'on découvre l'erreur lorsqu'il n'est plus temps. Les annales de la médecine pratique fournissent à chaque page des faits aussi désastreux.

En définitive, nous ferons observer que les partisans de la saignée n'ont suivi aucune règle fixe pour déterminer la quantité du sang à demander à la veine; leur marche sur ce point est absolument arbitraire. Ainsi, en admettant pour un moment que les soustractions de sang soient quelquefois utiles, ce que nous ne croyons point,

l'inconvénient de ne pouvoir préciser la quantité du fluide vital qu'ils estiment convenable à extraire, est une raison de plus pour substituer à la vieille routine les saignées homœopathiques. Ici, répétons-le, il importe de remarquer que les saignées ordinaires diminuent les forces de la vie sans attaquer directement le principe du mal, tandis que les saignées homœopathiques répondent positivement à ce but de l'art et n'affaiblissent aucunement les forces de l'organisme. Ce serait donc vouloir arrêter la marche progressive de l'art en refusant d'adopter la pratique des anti-phlogistiques de l'homœopathie dans le traitement des inflammations des organes de la poitrine.

Disons-le, cependant, il n'est point tout à fait impossible d'ôter aux doutes des médecins de la vieille école, d'une part, leur puissance, et de l'autre l'irrégularité, l'inexactitude, l'insuffisance des effets de la saignée ordinaire, pour ne pas dire leur fausse application; il suffit uniquement de suivre pas à pas l'observation pratique, la seule qui doit servir de mesure à tout médecin sensé, ami sincère du vrai. Dans la vue de l'éclairer, nous allons consigner ici plusieurs faits sur un point aussi important.

I. Mme Tucci, de Londres, âgée d'une trentaine d'années, était sujette, au commencement de presque tous les hivers, à une sorte de pulmonie. Les médecins qu'elle avait consultés à différentes époques lui conseillaient toujours la saignée

générale et locale, qu'ils avaient l'habitude de répéter deux et même jusqu'à trois fois ; on l'épuisait, et l'on parvenait à combattre l'inflammation pour un temps plus ou moins limité ; mais elle était, selon ses propres expressions, obligée de suivre un régime pour rétablir chaque fois ses forces délabrées ; la convalescence était ainsi fort longue et des plus pénibles. A la cinquième ou sixième invasion du mal, elle nous fit appeler et s'en remit à nous pour la sauver de ces rechûtes trop souvent renouvelées. Nous lui demandâmes d'abord si elle consentait à suivre, dans son traitement, la méthode homœopathique; sur sa réponse affirmative nous lui administrâmes la *huitllionième* partie d'une goutte primitive de teinture d'*aconitum napellus*, ce que la patiente répéta trois fois dans l'espace de six jours. Par ce moyen aussi simple qu'héroïque, Mme Tucci fut en état, dès le septième jour, de reprendre les soins de son ménage et de vaquer librement à ses affaires, puisqu'il n'y eut point de convalescence. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette observation.

II. Mme Savina, Italienne, de l'âge de trente-deux ans, se trouvait affectée d'une congestion chronique des mamelles, par suite d'une répulsion du lait. Son médecin était parvenu à diminuer l'intensité du mal en recourant aux sangsues, qu'il fit appliquer à plusieurs reprises sur les parties malades. Mais bientôt après la congestion passa à l'état chronique, de ce moment elle résista à

l'emploi des sangsues. Pour y mettre un terme, Mme Savina demanda les secours de l'homœopathie; elle m'appela près d'elle. Lors de ma visite, les seins avaient acquis un volume considérable; il y avait tension et rougeur; la patiente se plaignait de pesanteur, suivie de temps à autre de douleurs lancinantes; nous lui administrâmes aussitôt la décillionième partie d'une goutte primitive de la teinture de *bryonia alba*, qu'elle répéta trois fois dans l'espace de trois semaines. Au bout de ce temps, Mme Savina fut parfaitement guérie.

III. Le vice-consul français près le gouvernement de Londres nous fit, en 1838, la relation suivante : « Je fus assailli, il y a deux ans et quel-
» ques mois, par une espèce d'apoplexie sanguine
» fort grave; dans l'intention de me soustraire à
» un danger imminent, les médecins eurent re-
» cours aux émissions du sang plusieurs fois ré-
» pétées; malgré les apparences d'un rétablisse-
» ment dans l'état normal, je me voyais tous les
» trois ou quatre mois menacé par le retour de la
» même affection. Mes médecins m'ordonnaient
» alors de me faire ouvrir la veine, dans la vue de
» détruire les avant-coureurs de l'apoplexie. Ce-
» pendant, fatigué d'un semblable esclavage, je
» résolus de consulter un médecin homœopathe
» de Londres. Celui-ci me fit prendre à très-
» petite dose, et successivement, de l'aconit, de
» l'arnica, de la belladone, de la pulsatille, de

» la noix vomique, etc., et, par suite de l'usage » bien entendu de ces remèdes, je me suis enfin » soustrait au besoin des saignées. Je repris peu à » peu mes forces, et depuis le traitement homœo- » pathique je n'ai plus éprouvé la moindre at- » teinte de mon ancienne maladie. »

Nous pourrions multiplier ici des faits semblables et nous en servir pour prouver l'insuffisance des saignées ordinaires, mais ceux que nous venons de rapporter justifient assez notre conclusion, que les saignées homœopathiques sont infiniment préférables à celles vulgairement recommandées par la routine et l'ancienne médecine.

Le cas rapporté de Mme Tucci est assez précis pour constater la puissance et toute l'efficacité de l'aconit dans la cure des pulmonies. Ce fut par l'usage de ce remède que la patiente se vit complètement débarrassée de l'inflammation des poumons, et cela sans convalescence et dans le court espace de six jours; tandis que, traitée d'après le système des saignées, elle a souffert beaucoup et longtemps, elle a éprouvé de pénibles convalescences et une déperdition notable de forces.

Si les sangsues que les médecins appliquaient sur les seins de Mme Savina pour les guérir de la congestion qui les affectait, eussent été le véritable remède qu'ils réclamaient, pourquoi cette intense congestion a-t-elle persisté si longtemps? pourquoi est-elle passée de l'état aigu à l'état

chronique? c'est que les sangsues agissent contre les effets et non pas contre le principe morbifique des inflammations. D'ailleurs, leur visible insuffisance est démontrée par l'emploi homœopathique de la bryone blanche, lequel a déterminé la guérison rapide et parfaite de Mme Savina.

Le vice-consul de France à Londres n'a plus eu de menaces d'apoplexie, du moment qu'il adopta les remèdes homœopathiques et qu'il cessât l'usage inconvenant des saignées ordinaires, qui peuvent bien suspendre pendant un certain temps la fréquence et la durée des apoplexies en vertu de la masse du sang perdue, mais qui ne détruisent jamais le principe dynamique ou désordre primitif, origine de cette implacable maladie.

Quel est, d'un autre côté, le praticien de bonne foi qui n'a pas acquis la certitude de la nullité des secours demandés, attendus des soustractions sanguines ordinaires dans les cas graves de gastro-entérites, d'hépatites, d'ophtalmies, etc., etc.? Toutes ces inflammations, ainsi traitées, passent aussitôt de l'état aigu à celui chronique et continuent sous cette forme, non-seulement des mois, mais encore des années entières; et ce qu'il y a de pire, c'est que leur séjour prolongé dans les parties affectées détermine, çà et là, des maladies organiques. Si donc les saignées que l'on pratique en pareils cas en étaient le remède direct et positif, comme on le dit, comme on le soutient ordinairement, ou si elles n'en prolongeaient pas la funeste

action en les poussant à l'état chronique (état qui, à notre avis, ne dépend nullement de leurs caractères, mais est plutôt le résultat de l'insuffisance des moyens curatifs auxquels on a recours), pourquoi les verrait-on céder sans efforts comme sans douleurs aux remèdes homœopathiques? pourquoi n'ont-elles ni le temps ni la tendance à passer à l'état chronique, ni même de donner lieu aux affections organiques, qui, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, résultent du long séjour des inflammations chroniques dans les parties affectées?

Il est donc parfaitement démontré que les médecins de la vieille école ne veulent point se donner la peine de s'assurer par la voie de l'expérience de l'efficacité des remèdes directs contre les inflammations; ils refusent de se convaincre que la masse du sang, quelle qu'elle soit, n'a rien à faire avec le principe dynamique des inflammations, puisque ces affections attaquent indifféremment aussi bien les individus pléthoriques que les autres personnes chez lesquelles on ne découvre aucun signe de pléthore. La conséquence la plus juste à tirer de ce que nous venons de dire, c'est que le besoin de recourir aux saignées ordinaires dans les inflammations n'est qu'un besoin artificiel, routinier, sans utilité d'aucune sorte.

Ainsi qu'il est facile de le voir, tout concourt à prouver la justesse de l'unité de la médecine pratique recommandée par l'ordre même de la nature.

L'expérience et la raison obligent les partisans de l'ancienne école à se mettre d'accord avec les médecins homœopathes, non-seulement sur la forme et la dose des médicaments qu'ils prescrivent, comme nous venons de le voir dans un grand nombre de maladies de la même espèce, mais encore sur la pratique des remèdes homœopathiques, que l'on doit substituer aux saignées, tant générales que locales, qui ne sont point les véritables moyens d'arriver à la guérison certaine et radicale des inflammations ou de toute autre maladie, où l'on croit, très à tort, devoir recourir aux émissions sanguines ordinaires. Quelle que soit d'ailleurs la répugnance des médecins de l'ancienne école à marcher d'accord avec les médecins homœopathes sur les divers points que nous venons d'examiner et de juger définitivement, ils ne peuvent plus douter que la nature les oblige à s'entendre ensemble, comme le temps, le grand maître à tous, et l'expérience leur en feront enfin sentir toute l'importance et l'utilité.

CHAPITRE XX.

L'expérience et la raison guident les médecins de l'une et l'autre école, et de toutes les nations, vers l'unité de leur pratique.

Quand on pense que l'identité de la méthode à suivre pour le traitement des maladies est une loi positive de la nature, une conséquence de sa marche régulière, lorsque tout démontre qu'elle est fondée sur la justesse et l'uniformité des principes qui l'appuient et qu'on la voit à chaque instant confirmée par l'observation pratique, on est, à son insu, comme malgré soi, forcé de la reconnaître et de l'adopter, à moins cependant qu'on ne veuille se mettre en opposition manifeste avec le progrès de l'art médical. En l'adoptant, on suit l'unique et véritable direction que l'état actuel de la science imprime à l'homme instruit et désireux de connaître avec certitude les infirmités attachées à la vie. Sans aucun doute, la grande divergence des opinions qui divisent aujourd'hui, et plus que jamais, les médecins de tous les pays en deux sectes distinctes, ne peut guère durer plus longtemps, puisque l'expérience, le seul arbitre compétent

pour résoudre cette grave question, condamne décidément, d'une part, les principes sur lesquels l'ancienne médecine paraît clouée, tandis que, de l'autre part, elle approuve ceux de l'homœopathie, diamétralement opposés à la voie suivie par le plus grand nombre des praticiens des deux hémisphères.

Ainsi, avant d'aller plus loin, disons donc que les médecins hostiles à l'unité de pratique, que nous réclamons au nom de la raison et du bien-être de l'humanité, sont justement ceux qui suivent au lit des malades la règle des contraires. Les autres médecins, qui marchent d'après la loi des semblables, adoptent, d'un commun accord, la méthode homœopathique. Pour mettre fin à leurs dissentiments, il ne s'agit que de redresser les torts des uns et de suivre de bonne foi ce que font les autres, et de leur démontrer, comme nous allons le faire, par la voie de l'expérience, que la loi des semblables occupe la plus haute place du principe fondamental de la médecine rationnelle, et non pas la règle des contraires, qui, durant des siècles, en a impunément usurpé le titre.

Il est bon, avant tout, de se souvenir que les partisans de cette dernière et toute vicieuse méthode ordonnent les purgatifs dans la constipation du ventre, l'opium dans les diarrhées, l'eau froide, la glace ou la neige dans les brûlures, la chaleur dans les engourdissements déterminés par le froid ou l'humidité, les anti-phlogistiques ou les contre-

stimulants dans les maladies d'irritation ou d'excès de stimulus, etc., tandis que nous savons maintenant que toutes ces cures empiriques, que ces prétendus remèdes, recommandés par la règle des contraires, sont en opposition manifeste avec les résultats de l'expérience. De fait, tout praticien observateur demeure aussitôt convaincu que la constipation du ventre ne cède que momentanément à l'action des purgatifs, et que, dès qu'elle a cessé, la constipation reparaît plus intense, ou, si l'on aime mieux, plus indocile. Il en est de même pour la diarrhée, que l'on combat au moyen de l'opium ou de tout autre prétendu remède astringent; à la fin de son action elle renouvelle ses attaques avec plus de force que dans son premier début. L'eau froide et la neige calment à l'instant la douleur et la cuisson, mais celles-ci ne tardent pas à se faire sentir plus profondément dès que les deux prétendus remèdes n'ont plus d'action. Il en est de même à l'égard des anti-phlogistiques et des contre-stimulants, ainsi que des autres palliatifs, qui, pour être doués d'une action contraire aux symptômes des maladies, ont le pouvoir de les suspendre, mais jamais l'action thérapeutique de les guérir radicalement : preuve incontestable que les remèdes opposés aux symptômes des maladies ne sont point dans l'ordre de la nature. Il n'y a donc plus à balancer sur ce point essentiel de la médecine pratique; il faut définitivement rejeter à jamais la règle des contraires, dont la di-

rection est fausse et qui a induit à erreur nos premiers maîtres ; il faut, en outre, convenir que la résistance opposée par les disciples de la vieille école est une faute grave, puisqu'elle prouve en eux du mépris pour les progrès nécessaires de l'art de guérir, un oubli total des lois de la raison et de l'expérience, un entêtement dégradant pour une règle fallacieuse.

Voyons maintenant s'il est effectivement puisé dans l'ordre de la nature le principe fondamental de la médecine homœopathique, de traiter les maladies par des remèdes d'une action semblable aux symptômes que manifestent les maladies elles-mêmes ; et pour prouver ce qu'il nous importe de savoir, nous devons également, dans leur examen, recourir à l'observation pratique, le véritable organe, comme chacun le sait, de communication entre la nature et le médecin. L'observation nous enseigne, en effet, que l'on guérit les engourdissements dus au froid par l'action de la neige, les brûlures par celle du feu ou des liqueurs distillées, la constipation du ventre par l'usage des préparations homœopathiques de *nux vomica*, de *bryonia alba*, de *menyanthes trifoliata*, de *veratrum album*, ou ellébore blanc, de *staphysagria*, ou de *platinum*, etc., remèdes qui agissent précisément dans le sens de la constipation du ventre. L'observation nous apprend aussi que l'on dissipe les diarrhées par des médicaments dont l'action produit chez l'homme sain des effets qui leur sont semblables, tels que le tartre sti-

bié, l'arsenic, le *chelidonium-majus,* la coloquinte, la matricaire, la rhubarbe palmée, etc.; que l'on combat avec succès les maladies d'irritation, ou d'excès de stimulus, par des remèdes qui agissent également dans leur sens, et non point à l'aide de palliatifs, ou remèdes d'une action contraire à l'irritation elle-même. La raison de tout ce que nous venons d'exposer se trouve dans la justesse et la stabilité de la loi naturelle, qui, pour guérir radicalement, exige que l'action des remèdes soit semblable et non contraire aux symptômes des maladies. Ils ont donc positivement tort les praticiens qui citent sans cesse la règle *contraria contrariis curantur,* et s'entêtent à s'appuyer sur elle dans leur mode de guérir.

Quel pourrait être, dans l'état des choses que nous venons d'examiner sans prévention, le motif des médecins de la vieille école qui les empêcherait de renoncer à leur routine et de suivre dans leur pratique la loi des semblables, puisqu'ils reconcilieraient pour jamais les deux écoles, et que, dans l'intérêt de l'humanité, ils répondraient aux vues de la nature, qui montre et confirme sans cesse l'unité de ses ressources, ainsi qu'aux observations de tant d'illustres praticiens dont le zèle et la philantropie méritent les plus grands éloges pour avoir secoué le joug de la médecine des contraires? Et lors même, ce que nous ne voulons point croire, que les autres disciples de la vieille école demeureraient sourds à la voix de la

nature en refusant de reconnaître et adopter l'unité de la médecine pratique, nous n'en serions pas moins convaincus d'avoir accompli notre devoir en montrant ici la justesse des principes sur lesquels elle est fondée. Après tout, nous le demandons, quel autre intérêt aurions-nous de préférer la loi des semblables à la règle vieillie des contraires, si ce n'est celui d'obéir à la force de l'expérience, qui fait briller à nos yeux la base solide de l'une et la fausseté de l'autre?

Comme il importe à la science médicale de justifier de plus en plus cette démonstration, nous allons donner l'histoire de plusieurs maladies qui ont cédé aux remèdes appliqués d'après la loi des semblables, après avoir résisté avec une surprenante opiniâtreté à tous les moyens les plus héroïques de la médecine des contraires, administrés par de très-habiles médecins de l'ancienne école.

I. Mme Ramelly, de Londres, âgée de soixante ans, d'une complexion robuste, était tourmentée depuis plus d'une année par trois tumeurs assez larges, dures et plus ou moins douloureuses; elles étaient placées le long de la cuisse et de la jambe gauche, à une certaine distance l'une de l'autre. Le chirurgien et le médecin qui traitèrent d'abord cette maladie n'ayant pu obtenir, par tous les moyens connus (que l'art leur indiquait), ni la solution ni la suppuration des tumeurs, lui proposèrent, comme dernière ressource de la chirurgie efficace, de recourir à l'extirpation, sans

cependant lui promettre un heureux résultat de cette opération : la patiente s'y refusa et vint implorer les secours de l'homœopathie ; elle nous consulta en 1832. Après avoir écouté très-attentivement la narration des faits que nous venons de rapporter, nous l'assurâmes qu'elle trouverait dans l'usage des remèdes homœopathiques la possible guérison qu'elle demandait avec instance. Nous lui prescrivîmes une *quatrellionème* partie de goutte primitive de la teinture de quinquina, qu'elle répéta tous les deux jours durant l'espace d'un mois ; elle prit ensuite, tous les huit jours, de la teinture de pulsatille à la même dose pendant six semaines ; enfin nous lui administrâmes plusieurs fois une dixmillième partie d'un grain de *sulphur calcareum*, etc. Après ces remèdes et le régime qu'ils exigent, Mme Ramelly fut entièrement guérie. Au bout de six à sept mois de notre traitement, il ne lui restait pas la moindre trace de ses tumeurs. Ce fait étonna tellement le médecin et le chirurgien qui l'avaient d'abord entreprise qu'ils poussèrent la curiosité jusqu'à vouloir s'en assurer *de visu* et *de tactu*.

II. La demoiselle Cooke, également de Londres, d'une constitution éminemment nerveuse et d'un âge moyen, se trouvait sujette depuis longues années, mais de temps à autre, à de si violentes attaques de migraine qu'elle était contrainte de garder le lit deux ou trois jours, période de leur durée. Une circonstance à noter, c'est que, du-

rant ces accès, la patiente ne pouvait point supporter le plus léger rayon de lumière, ni le son de voix le plus faible. Dans la vue d'alléger sa situation et d'arriver à guérison, elle avait usé de tous les remèdes de l'ancienne médecine sans en obtenir le moindre soulagement ; elle désespérait même d'en recueillir, quand son frère, sir Henri Cooke, lui conseilla de nous consulter et de recourir aux moyens fort simples de l'homœopathie, puisque enfin elle échouait en employant ceux recommandés d'après les vieilles méthodes. Un jour qu'elle était en proie à ses attaques ordinaires, elle nous fit appeler, mais elle souffrait trop violemment pour parler et supporter nos investigations ; cependant nous lui fîmes administrer la décillionième partie d'une goutte primitive de teinture de noix vomique dans quatre cuillerées à soupe d'eau distillée. L'usage de ce simple médicament, après quelques heures, diminua la durée de son mal et lui fit perdre en même temps beaucoup de sa première intensité. La dose prise encore trois fois dans l'espace de quelques semaines, Mlle Cooke fut radicalement guérie. Depuis cette époque nous n'avons point appris qu'elle ait éprouvé la moindre rechûte.

III. Un capitaine anglais, M. B***, homme de moyen âge et de faible complexion, à la suite d'une gonorrhée mal traitée, avait un engorgement ou tumeur sur le testicule gauche, qui, d'après son dire, résista à l'application externe et à

l'usage interne des remèdes usuels et connus; le mal fit de tels progrès que le patient, contraint de suspendre l'exercice de ses occupations, se voyait en proie à un érétisme général. Il était en cet état lorsque nous lui conseillâmes de prendre d'abord, de quatre en quatre jours, durant un mois, une décillionième partie de teinture d'éponge brûlée (*spongia marina usta*), puis une *quatrellionième* partie d'une goutte primitive de teinture de pulsatille, dont il fit usage trois fois en l'espace de quelques semaines; enfin il termina le traitement par une *sixllionième* partie de goutte primitive de teinture de *clematis recta*, administrée quatre fois, de quatre en quatre jours. Six mois et quelques semaines suffirent pour débarrasser entièrement le capitaine B*** de la maladie qui le tourmenta cruellement pendant dix-huit mois, en résistant sans cesse à tous les remèdes dirigés par la médecine des contraires.

IV. Une jeune anglaise, de vingt ans environ, miss Maria J***, d'une constitution robuste, affectée d'une dartre rosacée sur le visage, parsemée çà et là de petites pustules, avait eu recours au traitement que lui conseillaient d'habiles chirurgiens et médecins, mais elle n'éprouvait aucun bien-être ni de leurs prescriptions, ni des spécifiques vantés par des empiriques auxquels ses parents s'étaient adressés en dernier lieu. Cette conviction acquise, on voulut employer l'homœopathie, malgré la répugnance de la patiente et celle

de sa famille : l'on eut recours à nous, l'on nous fit connaître tout ce qui avait été tenté jusque là pour combattre la fâcheuse maladie. Alors nous ordonnâmes : 1° l'usage, durant deux mois, de la *sixllionième* partie d'un grain d'or feuillé; 2° la teinture arsénicale, à la dose d'une *décillionième* partie d'une goutte, alternée quatre fois, avec une *quatrellionième* partie de teinture de jusquiame. Cette méthode, suivie huit mois de suite, ramena la première fraîcheur du teint et détruisit toute trace de l'affection dartreuse qui défigura si longtemps miss Maria J***.

M. le baron C. de B***, personnage de haute considération sous tous les rapports, était affligé d'une dartre pustuleuse humide occupant la plus grande portion de la tête; les pustules étaient grosses et suintaient une humeur jaunâtre. Cette affection cutanée avait différentes fois résisté aux divers traitements généraux ou locaux, recommandés par d'illustres praticiens de divers pays. Les tentatives que nous fîmes en 1824 furent également inutiles en employant les correctifs et les palliatifs en usage d'après la règle des contraires. Il n'obtenait, de tous ces traitements, que des avantages factices et sans durée. Dès que l'expérience nous eut démontré l'erreur dans laquelle nous étions, nous secouâmes franchement le joug de la vieille-école et nous embrassâmes avec joie et bonheur la méthode homœopathique, qui est celle de la nature et de la vérité. Nous sou-

mîmes M. le baron de B*** à la nouvelle méthode, nous lui fîmes prendre alternativement, et à dose infinitésimale, la teinture arsénicale, celle du *daphne mezereum*, de la *clematis recta*, du *rhus radicans*, etc., et après dix mois et quelques semaines il fut complétement guéri sans rechûtes d'aucune sorte, tant sont puissants et certains les remèdes et les principes de la science homœopathique!

VI. Une demoiselle anglaise, miss S. P**, agée de vingt-cinq ans, d'une constitution délicate, avait entièrement perdu l'usage de tout mouvement par suite d'une chûte de cheval qui lui avait lésé l'épine dorsale. Durant trois années, elle fut confiée à d'habiles médecins et chirurgiens, sans obtenir d'améliorations sensibles à sa triste position. Nous fûmes appelés de Londres à Cheltenham, dans le comté de Glocester, où résidait sa famille : là nous fûmes consultés par un chirurgien sur les moyens à prendre pour arriver à la guérison ; mais ne voyant pas la possibilité de prescrire un traitement homœopathique, à cause de la répugnance des uns et de l'autre, nous proposâmes l'usage de l'extrait alcoholique de noix vomique, à la dose d'une douzième partie de grain, ce qui fut agréé. Ce remède, après un certain laps de temps, produisit une amélioration sensible, qui demeura stationnaire arrivée à un certain point, malgré le recours que nous eûmes au moyen d'augmenter successivement la dose du remède, ou de lui substituer la strichnine. Les parents se

décidèrent alors à conduire la malade à Londres, où la médecine homœopathique commençait à triompher de la routine et des injustes préventions. Il nous fut donc permis de traiter miss S. P** d'après la loi des semblables. Au bout de six à sept mois de soins, elle fut en état de marcher librement, d'employer ses bras et toutes les forces musculaires de son corps avec autant d'aisance qu'avant la chûte de cheval. Avant de terminer la relation de ce fait, disons que les remèdes prescrits à la malade ont été administrés alternativement et toujours à doses infinitésimales: ces remèdes furent la noix vomique, la *belladone,* le *menispermum cocculus,* le *veratrum album*, la *bryonia alba,* le *rhus radicans,* etc.

Nous pourrions citer ici une foule de maladies chroniques guéries par nous en suivant la méthode homœopathique, lesquelles avaient résisté avec opiniâtreté aux moyens indiqués par la médecine, soit antipathique, soit allopathique, mais les limites bornées de cet ouvrage ne nous le permettent pas. Du reste, les faits que nous venons de rapporter suffisent pour convaincre les esprits les plus rebelles, et pour nous autoriser à leur demander pourquoi les maladies ou affections mentionnées ont-elles opposé constamment une invincible résistance aux efforts des médecins et chirurgiens habiles, tandis qu'elles ont, comme par enchantement et sans fatiguer les patients, cédé aux moyens de l'homœopathie? La raison est toute

simple : en recourant aux remèdes contraires, ou hétérogènes aux symptômes des maladies, les partisans de l'ancienne médecine se sont mis en opposition manifeste avec la loi de la nature, tandis que le praticien de la nouvelle méthode guérit avec certitude en suivant de point en point le mouvement de sa direction. Voilà tout le mystère de l'homœopathie : elle conduit ses disciples, sans qu'ils soient supérieurs en talent et en science aux autres médecins, à la guérison certaine du plus grand nombre des maladies chroniques qui résistent d'ordinaire aux moyens de l'ancienne médecine.

Il n'y a donc qu'une seule voie à suivre, comme nous l'enseigne l'observation, pour guérir les maladies radicalement et avec promptitude ; c'est celle d'y employer les remèdes dont l'action est semblable à leurs symptômes. Il n'y a donc plus, ainsi que nous venons de le voir, de doutes à établir sur la prétendue valeur des diverses méthodes préconisées et adoptées jusqu'ici, comparativement à celle incontestable de la science médicale actuelle ; il n'y a donc plus que l'unité de pratique qui soit dans l'ordre de la nature et qui place l'art de guérir dans la sphère des progrès. Enfin, il y aurait plus que de l'entêtement à se refuser à l'évidence en voulant demeurer stationnaire : n'avons-nous pas dans les anciens et chez nos maîtres les plus respectés la preuve que l'on doit céder au mouvement progressif de l'esprit humain ? Eux-mêmes ont secoué

le joug des procédés qui tyrannisaient avant eux les esprits routiniers : ne les ont-ils pas remplacés par des moyens plus simples, plus rationnels ? n'ont-ils pas combattu les doctrines en vogue de leur temps pour en substituer de meilleures ? La routine n'a que de pauvres ressources ; le génie de chaque siècle cherche à lui substituer des nouvelles vérités qui, éprouvées par l'observation régulière au lit des malades, se modifient d'abord, pour céder ensuite le pas à des découvertes plus ou moins importantes. Et puisque aujourd'hui, il n'est qu'une méthode qui guérisse positivement, et que cette méthode est l'homœopathique, tous les médecins, quel que soit le pays qu'ils habitent, quelle que soit la puissance des procédés par eux adoptés, doivent se rendre aux vues de la nature, de l'expérience et de la raison, à la loi de l'unité de la médecine, conséquence de son véritable progrès.

CHAPITRE XXI.

La diversité des tempéraments, des climats, du sexe et de l'âge ne s'oppose en aucune manière à ce que les médecins de toutes les nations civilisées adoptent l'unité de pratique.

Quoique le but de nos efforts tende incessamment à combattre les raisons que chaque médecin de pays et d'école différents apporte pour résister au besoin de l'unité de pratique, quoique les principes sur lesquels nous nous fondons découlent des lois de la nature et de la marche progressive de la science, nous ne pouvons cependant pas dissimuler les entraves que les vieilles routines prétendent nous opposer, appuyées qu'elles sont par des préjugés enracinés. Mais quelle que soit la résistance que nous rencontrons, nous n'en persisterons pas moins dans la tâche que nous nous sommes imposée; nos vues sont louables, nos intentions sont pures, elles triompheront tôt ou tard, alors nous aurons atteint notre but. Qui ne sait combien ont eu à endurer de contrariétés les faits tels lumineux qu'ils fussent, quand ils se sont montrés en opposition directe avec les idées re-

çues? Les erreurs populaires ont beau blesser les lois du sens commun et même celles de l'intérêt général, elles s'étendent, s'invétèrent et acquièrent un crédit inconcevable; elles agissent avec plus d'énergie que ne peuvent en avoir les découvertes, les inventions utiles, les vérités nouvelles: celles-ci sont d'abord attaquées, repoussées, entièrement condamnées, ce n'est qu'avec le temps et par une expérience réitérée qu'elles se font jour, pour être ensuite acceptées, hautement proclamées et vantées à outrance. Aussi que de faux jugements, que de sentences prématurées, que d'obstacles de tout genre ont retardé non-seulemement les progrès des lumières, mais encore la prospérité des peuples! Faut-il s'étonner si l'homœopathie trouve tant de contradicteurs, et si les effets visibles de son importance ne parviennent que très-lentement à dessiller les yeux de médecins savants, d'hommes mal informés, et même de personnes d'un esprit judicieux? Le fait est positif, et c'est lui que nous voulons persuader à tous. Puisse l'appel que nous faisons à la raison amener la conviction et débarrasser l'horizon de l'art de guérir des sophismes que l'on amoncèle contre la l'unité de la pratique médicale!

On nous dira peut-être qu'elle est absurde la prétention de mettre d'accord les médecins des diverses régions du globe, lesquels vivent sous l'influence directe de climats opposés et sont appelés à traiter des maladies dues à des tempéra-

ments divers, et de vouloir les exposer de la sorte à commettre de nombreuses et graves erreurs. D'autre part, il faut encore considérer, ajoute-t-on, la différence des habitudes, des mœurs et de la manière de vivre des peuples étrangers les uns aux autres, qui s'oppose à ce que les praticiens soumettent leurs malades à la même règle médicale. Comment, en effet, continuera-t-on à dire, prétendre qu'un médecin russe, par exemple, suive à Saint-Pétersbourg les mêmes errements du médecin espagnol à la Havane, ou bien à Saint-Domingue, quand le climat par eux habité diffère d'une manière si opposée, quand les indigènes offrent un caractère physique et moral si diversement tranché? Ce qu'il y a de plus à remarquer à cet égard, c'est l'énorme différence qui pèse entre les peuples du nord et ceux des régions méridionales. Toutes ces difficultés s'opposent donc positivement à l'unité de la médecine pratique que vous recommandez.

Voici les réponses que nous opposons à nos antagonistes. Nous convenons de prime-abord, que l'unité désirée est en contradiction patente avec les vieilles idées reçues; filles adoptives de la routine, on y tient plus par habitude que par réflexion; d'ailleurs, elles ne donnent point gain de cause contre l'unité, qui n'en est pas moins une loi positive, incontestable de la nature. Si l'on y réfléchissait un moment, on reconnaîtrait bientôt que la nature est toujours égale à elle-même n'importe

le pays, la nation ou le climat ; partout et sans aucune exception elle suit constamment une seule loi, la méthode homœopathique, chaque fois qu'elle veut guérir telle ou telle autre maladie. Comme on le voit donc par ce fait, toutes les difficultés qu'on prétendait rencontrer dans la diversité des climats et des tempéraments s'évanouissent de même que l'ombre à l'aspect du soleil.

Effectivement, si un russe et un habitant de la Havane ou de Saint-Domingue étaient assaillis par une maladie quelconque, par une pulmonie, par exemple, il conviendrait de suivre, pour les amener à guérison, la méthode anti-phlogistique d'après les principes de la vieille école, ou bien la méthode homœopathique d'après les principes de la nouvelle médecine pratique. Si, à raison de la diversité des climats habités par les deux malades et de leur tempérament, il est nécessaire d'administrer au russe les remèdes à plus forte dose que ceux destinés au malade espagnol, il est évident que cette nécessité n'a aucun rapport avec la loi de nature qui veut que les remèdes soient constamment dirigés dans le sens des maladies traitées, quel que soit le climat et le tempérament. Dans l'un et dans l'autre cas, l'*aconit*, la *bryonia alba*, le *rhus radicans* ou la *scille*, etc., sont les remèdes directs qu'il faut administrer ; ils sont prescrits par la loi des semblables, avec la seule différence que, pour le russe, il faut une goutte de la dernière dilation de teinture de l'une ou de l'autre subs-

tance, quand pour l'espagnol la moitié de cette dose suffit. Mais, nous le répétons, avec la méthode homœopathique, la diverse quantité des mêmes remèdes remplit toujours le but désiré, qu'on l'emploie en Russie, à la Havane, à Saint-Domingue ou dans toute autre partie du monde, parce que le remède, avec elle, est toujours appliqué dans le sens de la maladie.

La vieille habitude, que nous combattons, qui veut qu'il faut attaquer les maladies par des méthodes différentes, selon les nations et les climats, provient de l'incertitude même des principes consacrés par l'ancienne médecine pratique. En effet, quand le médecin qui en est l'esclave se voit égaré par les fausses règles du traitement qu'il ordonne, il écoute les inspirations de son imagination, et sans raisonnement il marche en aveugle, de tâtonnement en tâtonnement, sans prévoir les suites, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il a fait. De là cette multitude de méthodes diverses que l'on voit suivre par les médecins de diverses nations. Ils pourraient aisément et devraient bien, dans leur propre intérêt comme dans celui de leurs malades, se défaire de cette triste et funeste routine et adopter l'unité de pratique que nous enseigne la nature elle-même en nous montrant que, chaque fois qu'elle veut guérir, elle a constamment recours à la méthode homœopathique, n'importe le pays des malades, n'importe leur climat, n'importe leur tempérament.

Un autre préjugé tyrannise encore la science médicale; nous devons également le combattre. On estime généralement que la méthode suivie dans le traitement des maladies du sexe ne convient plus généralement aux adultes, aux vieillards, aux enfants, et *vice versâ*. Par suite de cette idée fausse, on dit tel médecin est fort habile dans les maladies des femmes, mais il faut se garder de l'appeler quand il s'agit d'un homme, qu'il soit adulte, vieillard ou enfant; on répète la même chose à l'égard des praticiens qui ne s'occupent que de l'homme. A les entendre, il y aurait une médecine particulière à chaque âge, à chaque sexe; mais une semblable erreur disparaît du moment même que la loi des semblables sert de direction pour le traitement des maladies : le médecin qui l'adopte franchement est également habile à traiter les infirmités de l'un et de l'autre sexe, ainsi que celles de tous les âges. Et de fait, qu'un vieillard et un enfant soient atteints d'une maladie quelconque, supposons, par exemple, d'une fièvre tierce, on ne peut se dispenser de la combattre par la substance médicinale qui produirait une fièvre tierce chez un homme sain, c'est-à-dire la teinture de quinquina, savoir, une goutte de la dernière dilution pour un adulte et une plus petite dose successivement pour la femme, le vieillard et l'enfant; car, d'après la méthode homœopathique, il ne faut s'inquiéter ni de l'âge ni du sexe; le remède ne varie point, il est le même pour tous,

parce qu'il découle d'une loi éternelle, de la loi de la nature.

La routine de varier le traitement d'après l'âge et le sexe est née autant de l'erreur qui confond le régime à suivre avec la méthode que de l'habitude de mesurer la dose des remèdes selon le sexe et l'âge dans l'état de maladie. Sans aucun doute, le régime adopté dans les affections propres aux femmes peut ne pas être le même quand il s'agit d'un adulte, d'un vieillard ou d'un enfant; mais il ne faut pas confondre le régime avec le traitement qui regarde la médecine pratique, tandis que le régime est du domaine de l'hygiène : ainsi ni la différence du sexe ni celle de l'âge ne s'opposent point, d'une part, à l'unité de pratique; de l'autre, les médecins homœopathes, qui possèdent à fond toutes les connaissances de leur art, sont en état de traiter avec un égal succès les maladies des femmes et des enfants que celles des vieillards et des adultes.

Une autre erreur non moins notable que pernicieuse à l'humanité souffrante, c'est de respecter l'irrégularité des *méthodes spéciales* admises jusqu'ici. Quand un médecin se consacre uniquement à la cure de telle ou telle autre maladie secrète ou patente, des yeux, des oreilles, des poumons, des organes de la génération, ou de toute autre partie du corps, il se fait tort à lui-même; par sa spécialité il se déclare incapable de traiter les autres infirmités humaines, puisque les connaissances

essentiellement nécessaires pour guérir radicalement un cas particulier embrassent tout le domaine médical, sont liées les unes aux autres par des relations intimes qu'il est impossible au praticien spécial d'observer, d'approfondir. Tout médecin dont les connaissances sont limitées à une seule partie ou fonction du corps se condamne lui-même à la nullité, puisqu'il ne peut se rendre un compte exact et complet de ce qui se passe sous ses yeux, ni invoquer les ressources des parties voisines ou intéressées, ni profiter des moyens que celles-ci sont susceptibles de lui offrir. Il est possible que l'habitude lui donne de la dextérité, une certaine expérience, mais il lui manquera toujours ce tact fin, ce raisonnement profond que grandit l'ensemble d'une doctrine sage, éclairée par l'ensemble des phénomènes observés. Comme on le voit, la spécialité de telle ou telle autre maladie est en contradiction ouverte avec l'état actuel de la science, avec la marche progressive de l'esprit humain.

Avant l'époque présente, on pouvait tolérer la pratique spéciale de telle ou telle autre affection morbifique, en ce que les différentes branches de l'art de guérir n'avaient point de règles certaines; la médecine n'ayant point encore acquis toute la puissance que lui donnent l'expérience de tous les siècles et la dignité de ses nobles fonctions, il était possible de se restreindre à la cure d'une seule sorte de maladie, on pouvait bien y acquérir l'ha-

bileté que donne la pratique de tous les jours ; mais avec l'absence de principes vrais, quelques efforts qu'on pût faire, on ne peut se dissimuler qu'on était limité dans un cercle étroit, vicieux, incapable de fournir les moyens de guérir radicalement. De nos jours, il n'est plus permis de naviguer sur une mer isolée, remplie d'écueils et sujette à toutes les misères des tempêtes ; il faut voguer à pleines voiles sur le vaste Océan, surmonter toutes les difficultés et rentrer au port avec les dépouilles de l'erreur et de la déraison. Ils sont loin de nous les mauvais exemples des prêtres égyptiens qui se partageaient entre eux en sections l'art de guérir, et agissaient isolément sans se rendre compte les uns les autres des moyens qu'ils mettaient en usage. La nouvelle médecine pratique, appuyée comme elle l'est aujourd'hui sur l'expérience et les règles stables puisées au lit des malades, guérit toutes les infirmités du corps humain encore capables de curation, en leur appliquant des remèdes bien entendus, dirigés dans le sens des maladies elles-mêmes. Il faut donc secouer définitivement le joug des *méthodes spéciales* préconisées jusqu'ici ; elles sont toutes également stériles, égoïstes et lancées sur une route fausse, opposée aux lumières que nous fournit l'expérience. Il est utile de dire ici que les vrais flambeaux de l'art de guérir ne se sont jamais enfermés dans le cadre étroit des méthodes spéciales ; partout ils se sont montrés grands,

parce que d'un coup d'œil juste et profond ils embrassaient tout l'ensemble de leur science, dont les diverses parties éclairées l'une par l'autre, forment un tout complet. Il serait donc de la dignité de notre époque de renoncer aux vieilles routines, œuvres ocultes du moyen âge, qui marcha dans une route différente de celle que nous trace la nature, et d'embrasser étroitement l'unité de pratique que prescrit le progrès réel du siècle, malgré les difficultés qu'oppose l'ignorance et qu'augmente l'entêtement.

Après avoir, ce nous semble, démasqué la turpitude des récalcitrants, examinons maintenant les règles ordinairement suivies pour la mesure des doses médicamenteuses: si nous convenons que l'influence des tempéraments, des climats, du sexe et de l'âge, doit se considérer dans l'application des remèdes, nous ne croyons cependant pas qu'elle a été jamais considérée d'après le type de la nature. Il est certain, par exemple, que la dose d'un remède quelconque doit être adaptée à la force ou bien à la faiblesse du tempérament; mais cette règle ne peut pas être fidèlement observée en s'appuyant sur les errements de la vieille doctrine des tempéraments, car il n'existe réellement pas de relation directe entre le degré plus ou moins élevé de la sensibilité du malade et la dose médicamenteuse qu'exige le tempérament mélancolique, colérique, flegmatique ou sanguin : telle est, du moins, la classification des tempéraments la plus

généralement suivie dans le monde médical, mais que nous n'admettons point, parce que, ainsi que nous le dirons dans le chapitre suivant, elle ne nous est point montrée par la nature, et parce qu'elle est même contraire à ses lois éternelles. Il n'y a pas exactitude à dire que la dose des médicaments veut être calculée d'après la diversité des climats, par la raison que la division des climats admise n'est point au niveau des connaissances actuelles, et comme elle est trop générale, elle peut entraîner et entraîne nécessairement en de graves erreurs tout médecin qui l'adopte aveuglément et sans examen préalable. Quelques écrivains avancent avec un peu trop de légèreté que la dose des remèdes appartient à la prudence, à la sagacité du médecin, comme si cette double qualité fût absolue et la même chez tous, comme si la sage expérience et le savoir se trouvassent réunis dans le même individu, ce qui malheureusement ne se rencontre que très-rarement à un même degré. On prend souvent pour de la prudence ce qui souvent n'est que le fruit d'une idée surgie sans réflexion, ou de connaissances superficielles.

Ce que nous venons de dire de la fausseté des deux méthodes s'applique de même à la manie de déterminer la dose des médicaments sur le type du sexe et de l'âge. Ainsi que nous l'expliquerons en son temps et lieu, le degré de sensibilité du malade ne répond pas toujours à son sexe ni à son

âge : les exceptions sont beaucoup plus nombreuses que les cas réguliers. On peut bien, à la rigueur, avancer qu'il n'y a pas encore dans le domaine médical un type vrai, un type patent sur lequel on puisse régler avec certitude et précision la dose médicamenteuse à employer, et, si l'on veut soutenir qu'il existe, il est au-dessous de celui que nous indique la nature elle-même dans l'examen approfondi des tempéraments, des climats, du sexe et de l'âge : c'est le point essentiel à bien étudier quand on veut appliquer régulièrement la dose des médicaments, que l'on suive la méthode antipathique, allopathique ou homœopathique.

Le mode qu'il nous semble le plus convenable, celui qui est susceptible de nous indiquer avec précision et rectitude la dose des remèdes dans le traitement régulier des maladies procède d'abord de la connaissance approfondie de leur forme extérieure, ensuite de l'idée plus exacte du degré réel de la sensibilité du malade. Quand, dans une affection quelconque, il y a concours de symptômes intenses, le remède indiqué veut être administré à une plus forte dose ; si, au contraire, le nombre et la puissance des symptômes sont moindres, la dose à donner sera plus petite. La raison de cette différence se trouve expliquée par le fait pratique lui-même : tout médecin homœopathe sait que, pour attaquer convenablement une maladie naturelle plus forte ou plus grave que tout autre de la même espèce, comme pour arriver plus

sûrement et plus promptement à sa guérison, il est nécessaire de produire une maladie médicinale semblable, plus intense dans le traitement de la première, et plus faible dans la cure de la seconde maladie naturelle, c'est-à-dire que la dose du même remède doit être élevée dans le premier cas et moindre dans le second ou dans la maladie naturelle moins grave.

Si l'on fait abstraction du degré d'intensité d'une maladie quelconque, on doit régler la dose du remède qui est bien indiquée sur le type de la sensibilité du malade : ainsi, toutes choses égales, il importe que la dose médicamenteuse soit plus faible chez un individu doué d'un plus haut degré de sensibilité, tandis qu'elle doit être plus forte chez celui qui est moins sensible, puisque l'action des médicaments est en raison directe de la sensibilité des malades. Supposons, par exemple, qu'une femme et un homme adulte se trouvent en même temps pris d'une fièvre inflammatoire d'un égal degré d'intensité : dans ce cas, il sera nécessaire de recourir à l'usage de la teinture d'*atropa belladonna* pour l'un comme pour l'autre malade; mais, si la femme est plus délicate et plus sensible que l'homme adulte, il convient d'administrer au dernier une goutte entière de la dernière dilution de la même teinture, tandis que pour la première, il n'en faudra que moitié. Il faut cependant que cette dose soit susceptible de produire une maladie artificielle un peu plus forte que la maladie naturelle.

Veut-on enfin savoir le moyen que la nature elle-même offre au médecin qui désire connaître le degré plus ou moins élevé de sensibilité des individus qu'il doit traiter? Ce moyen consiste dans l'examen attentif, non-seulement des tempéraments, des climats, mais encore de l'âge et du sexe. Nous nous estimerons fort heureux si, en exposant l'immense et admirable variété des tempéraments, des climats, du sexe et de l'âge dans la série des chapitres qui doivent compléter celui-ci, nous réussissons à interpréter convenablement le sens vrai des actes que la nature manifeste à nos yeux; si nous parvenons surtout à discuter ces actes d'une manière précise et plus directe avec le but que l'art médical se propose, notre attente sera accomplie; nous mettrons tout en œuvre pour cela, puisqu'ils intéressent plus qu'on ne le pense d'ordinaire la pratique, tant de l'ancienne que de la nouvelle médecine, et dont la véritable connaissance tend au progrès de l'art de guérir.

CHAPITRE XXII.

Réforme de la doctrine des tempéraments, suivie de son application à l'état actuel de la médecine rationnelle.

Ayant acquis la certitude que la science des vrais tempéraments est d'une haute importance pour la pratique de la médecine, il ne nous est point permis, dans un livre de la nature de celui que nous publions, de négliger le devoir de les bien caractériser, sachant surtout que la doctrine admise jusqu'ici sur eux est encroûtée d'imperfections, de fausses idées proclamées par les anciens médecins qui l'ont exposée pour la première fois. Comme nous l'avons démontré précédemment, la connaissance approfondie des tempéraments procure l'avantage de bien déterminer la dose des remèdes, qui doit, toutes choses égales, se régler sur le type de la constitution physique de tous ceux qui réclament les secours de notre art.

Remontons à l'origine des tempéraments et disons qu'elle date de l'époque où le philosophe sicilien Empédocles découvrit les quatre substances élémentaires des corps, qui furent alors,

ainsi que chacun le sait, l'air, le feu, l'eau et la terre. Cette découverte amena les disciples de l'école pneumatique à désigner d'une manière abstraite les quatre tempéraments, le chaud et le froid, l'humide et le sec. D'autres philosophes ou médecins de l'antiquité vinrent ensuite adjoindre aux quatre principes admis avant eux quatre éléments secondaires dans le corps humain, auxquels ils donnèrent les noms d'humeur colérique, d'humeur flegmatique, d'humeur mélancolique et de principe sanguin. Et c'est précisément de cette classification d'humeurs qu'ils ont tiré les quatre fameux tempéraments, qui, après tant de siècles écoulés, après tant de révolutions survenues dans l'art de guérir, que l'on voit encore dans tous les livres, que l'on enseigne dans toutes les écoles et que l'on entend sortir de toutes les bouches, sont le tempérament colérique, flegmatique, mélancolique et sanguin. Hippocrate lui-même se laissa entraîner par le torrent, quand il voulut à son tour considérer le corps humain comme un amalgame composé de sang, de flegme, de bile, d'humeur atrabilaire, etc. Galien suivit aveuglément la route frayée par son prédécesseur, et, pour combler la mesure, il fit de ces éléments la base de sa médecine humorale, puisque dans le traitement des maladies il ne s'occupait qu'à modérer ou corriger les degrés excessifs des qualités humorales. Les successeurs et les disciples de ces deux grands maîtres n'ont rien trouvé de mieux

que de suivre sans réflexion les fausses idées par eux établies : de là la raison des abus résultant de leur doctrine humorale conservée jusqu'ici. « Les tempéraments, dit un savant écrivain de » notre siècle (1), les tempéraments ont été con» sidérés différemment; cependant la division en » tempérament sanguin, flegmatique, colérique » mélancolique est la plus généralement reçue. » Voici ses propres expressions : *Temperament is the peculiar constitution of the humours. Temperaments have heen variously distinguished : but the division most generally received is into the sanguineous, phlegmatic, choleric, and melancolic.*

Remarquons, en passant, que la classification des tempéraments adoptée par la plupart de nos contemporains ne diffère point de celle établie par les premiers maîtres de l'art; elle est fondée sur les mêmes principes : ainsi, par exemple, le tempérament sanguin des médecins d'aujourd'hui répond exactement au tempérament chaud et humide de la secte pneumatique et conséquemment à l'air d'Empédocles; le tempérament flegmatique est le prototype du tempérament froid et humide des anciens, et par conséquent de l'eau d'Empédocles. Les autres tempéraments, c'est-à-dire le colérique et le mélancolique, correspondent, l'un avec le tempérament chaud et sec de l'école primitive, et par suite au feu d'Empédocles,

(1) R. Hooper, ouvrage cité, page 879.

l'autre au froid et sec de l'école pneumatique, et par conséquent à la terre d'Empédocles.

Il est donc évident que l'origine des tempéraments remonte aux vieilles et fausses idées des philosophes ou médecins de l'antiquité. Ces idées sont d'autant plus fausses qu'elles n'offrent aucune relation avec l'organisme, et que la véritable connaissance des qualités spécifiques de l'organisme, comme nous allons le démontrer, conduit à celle des divers tempéraments, et jamais l'humeur flegmatique, colérique, mélancolique et le sang. Les humeurs, nous ne le nions pas, sont essentielles à la conservation de l'organisme, mais elles n'en font point partie, puisque le siége de la vie est dans l'organisme et nullement dans les humeurs. Le sang et les humeurs blanches existent dans le corps humain ; ils sont, sans contredit, la source où nos organes et toutes les autres parties du corps vont puiser les éléments de la vitalité et de leur développement successif ; mais le sang et les autres humeurs, nous le répétons, ne vivent et ne sentent point ; leur action sur notre conservation ne peut leur donner, ne leur donne point en effet le droit de vivre et de sentir ; autrement, l'air atmosphérique, les aliments, etc., qui sont également essentiels au maintien de la vie, auraient le même droit à prétendre de vivre et sentir. Vivre, c'est sentir : non, ce qui alimente l'animation n'est pas doué de vitalité et n'a rien de commun avec les éléments de l'organisme. Tant que

le sang et les autres humeurs ne prennent point, par le concours des forces assimilatrices, l'aspect ou la solidité des fibres musculaires, nerveuses, tendineuses, ligamenteuses, etc., etc., le sang, la bile, l'atrabile, ou humeur flegmatique, colérique, mélancolique, etc., ne peuvent pas donner lieu aux tempéraments de la nature qui, comme nous allons le voir, les a établis dans l'organisme; ils expriment la manière d'être des divers individus et n'ont aucune sorte d'analogie avec les tempéraments créés par les anciens médecins. C'est donc faute de réflexion ou par entêtement mal entendu que beaucoup de nos contemporains suivent encore dans leur pratique le type usé du tempérament sanguin, flegmatique, colérique et mélancolique.

Ce qui est hors de doute, c'est que, pour arriver à la véritable connaissance du caractère des tempéraments, il faut étudier les propriétés intrinsèques de la vie, c'est-à-dire la sensibilité, l'irritabilité, etc. Lorsqu'on se donne, en effet, la peine de suivre anneau par anneau toute la chaîne des êtres du règne animal, depuis le dernier des zoophytes jusqu'à à l'homme, on acquiert aisément la certitude que ni la sensibilité ni l'irritabilité n'abandonnent jamais la vie des animaux : au contraire, à mesure qu'on s'élève des derniers échelons aux êtres les plus composés, c'est-à-dire des *infusoires aux vers*, *aux insectes*, *aux crustacés*, *aux mollusques*, *aux poissons*, *aux reptiles*, *aux oiseaux et aux mammifères*, on y voit que la sensibilité et l'irritabilité

se développent de plus en plus successivement jusqu'à l'homme, où elles se montrent enfin élevées au plus haut degré de leur perfectionnement. Ajoutez à cela une autre particularité très-importante, c'est que l'homme jouit de deux sortes de sensibilité, l'une, sublime ou intellectuelle, étant en rapport permanent avec le principe simple ou immatériel; l'autre, la sensibilité physique, procède de l'organisme (1). Ainsi donc, si les divers tempéraments de la nature ne résultaient pas du degré plus ou moins élevé de la sensibilité et de l'irritabilité des individus de la race humaine, et par conséquent de l'organisme, pourraient-ils en indiquer la manière spéciale de vivre, les différentes inclinations, ou bien le caractère physique et moral? Nous savons qu'une humeur prédominant les autres fluides peut devenir une cause de maladie, mais il n'est point dans l'ordre des choses possibles que sa masse, telle élevée qu'elle soit, puisse indiquer la manière de sentir de l'homme, et moins encore ses penchants, ses goûts, ses dispositions naturelles. Ce pouvoir, la nature l'a donné à la sensibilité et à l'irritabilité, qui sont inséparables de la vie, et dont le degré plus ou moins haut constitue le caractère réel, le caractère distinctif des divers tempéraments qui en sont l'expression.

(1) *Rucco*, A Dissertation on the general principles of Anatomy, and comparative Physiologie, pag. 22, 23 et 24, de l'édition imprimée à Philadelphie, en 1818.

Désirez-vous une preuve plus pressante, plus visible de la fausseté des tempéraments ordinaires ? demandez aux physiologistes les plus instruits s'ils peuvent vous dire quel est l'organe qui prépare l'humeur mélancolique et celui qui distille l'humeur atrabilaire. Il est notoire aujourd'hui que l'opinion reçue que la rate était l'organe sécrétoire de l'atrabile est plus qu'insoutenable; partout où l'on y réfléchit, elle est complètement rejetée comme une erreur grossière. Si donc il n'existe en nous rien qui enferme l'humeur mélancolique et l'humeur atrabilaire, comment se fait-il qu'il y ait encore des médecins qui s'entêtent à parler sans cesse du tempérament mélancolique et du colérique, quand tout prouve que ce sont des êtres imaginaires? Admettons même pour un moment, et bien contrairement à notre conviction, que le tempérament sanguin, flegmatique, colérique et mélancolique sont vrais, on aurait toujours à reprocher à leurs partisans de les avoir réduits à quatre, quand on sait que leur nombre égale celui des individus de notre espèce. De ce dernier fait nous trouvons partout une preuve irréfragable dans la variété des physionomies, dans la différence des inclinations : la nature a produit des individus et non pas des classifications scientifiques.

Cherchons le moyen que la nature nous offre pour ne point nous égarer dans la foule des tempéraments. D'abord l'observation nous enseigne

qu'il existe des relations intimes entre la conformation extérieure et les dispositions internes de notre organisme. Le savant Dupaty, voulant exposer cette grande vérité, a dit avec beaucoup de justesse : « *L'homme extérieur n'est que la saillie de* » *l'homme intérieur.* » Ce qu'il y a de certain, c'est que cette relation intime existe effectivement entre la partie visible et la partie secrète de notre organisme ; puisque, selon qu'un individu est, par exemple, gras ou maigre, d'une constitution physique grêle ou vigoureuse, etc., sa manière de vivre et de sentir varie infiniment, par conséquent le tempérament qui en est le résultat. Plus le corps d'un individu est gras et volumineux, moins la sphère d'activité des organes est puissante ; leurs fonctions sont faibles et lentes. L'excès de graisse empêche les nerfs de se développer convenablement et d'éprouver l'action des corps environnants. Voilà pourquoi les personnes très-grasses sont, en général, peu sensibles et presque point irritables ; elles n'ont ni assez de sang, de force physique et d'énergie comparativement au volume de leur corps, ni assez de vivacité dans l'esprit : ce mode d'être des personnes grasses est confirmé par l'état du pouls, le plus généralement profond, petit, lent, disons mieux rare, surtout quand à l'obésité, se trouve joint le défaut d'exercice et par conséquent la pesanteur du corps. Notez que l'état du pouls dépend de la manière d'être de la circulation du sang, à laquelle sont

étroitement liées toutes les autres fonctions de la vie.

Comme nous venons de le dire, les personnes grasses ont peu de sang; la graisse et le sang ne se trouvent jamais ensemble dans des proportions suffisantes chez le même individu. Une relation inverse se montre entre la graisse et le sang. Si l'on ouvre la veine à deux jeunes animaux, l'un engraissé à force d'aliments, à doses souvent répétées, l'autre nourri régulièrement, on verra toujours, après la mort, que le premier a beaucoup moins de sang que le second. On se trompe donc volontairement quand on dit que les hommes gras ont abondance de sang, et que la saignée, à laquelle on les soumet, même dans les plus légères affections ou maladies, est utile et même nécessaire. Ce qui est positif, c'est qu'elle détermine le plus habituellement de graves conséquences.

Chose remarquable! le fait que nous venons de rapporter (que les êtres gras ont peu de sang), n'avait point échappé à l'œil investigateur de deux illustres naturalistes de l'antiquité (Aristote et Pline); ils l'ont consigné dans leurs immortels écrits. Voici leurs propres expressions; Aristote dit : *Exangue enim pinguescit, et pinguiora fiunt animantia quibus minus fiet sanguis* (1), et Pline, de son côté : *Obesis minus copiosus sanguis, quoniam assumitur pinguedine* (2).

(1) *Hist. animal*, lib. III, cap. 14.

(2) *Hist. natural*, pag. 303.

Par suite de la loi des contraires, l'homme naturellement maigre abonde en sang à raison de la quantité de gras qui lui manque; ses nerfs, plus gros à proportion des autres parties du corps, n'étant point gênés par la pression d'un tissu cellulaire fort mince, jouissent de la plénitude du pouvoir de sentir, ce qui chez lui élève la sphère de la sensibilité et de l'irritabilité; ses organes exercent nécessairement leurs fonctions avec énergie; ses passions sont vives et même exaltées; le pouls, qui répond à sa manière de vivre et de sentir, est convenablement développé, énergique, fréquent ou véloce et un tant soit peu dur.

Voilà donc deux ordres de tempéraments bien distincts l'un de l'autre, celui des individus gras et celui des personnes maigres. La ligne de démarcation qui les sépare est trop visible pour qu'on puisse la nier ou seulement la méconnaître.

Suivant toujours la même recherche dans la conformation externe du corps, nous voyons clairement que l'homme, doué d'une constitution physique vraiment vigoureuse, donne lieu à une troisième catégorie de tempéraments. Les individus de cette classe, ni peu ni trop sensibles, offrent la moyenne proportionnelle entre le degré de sensibilité et d'irritabilité des personnes grasses et celui des personnes maigres; ils ont plus de force physique et moins d'énergie que les dernières; leur pouls est plein, flexible, égal, modérément énergique; leurs passions ne s'emportent pas

aussi promptement que chez les personnes maigres. Tout ce concours de circonstances fait aisément distinguer le tempérament des hommes vigoureux de ceux compris dans les deux ordres précédents.

Un quatrième type nous apprend à connaître le quatrième ordre des tempéraments, c'est celui des individus qui ont reçu de la nature une constitution physique grêle ou cachectique. Ils ont peu de sang, presque point de force et une mince dose d'énergie; la fragilité du tissu de leurs organes les empêche de supporter l'action trop puissante des agents extérieurs et moins encore celle des stimulants doués d'une grande force, ou des médicaments moins énergiques administrés à des distances plus ou moins rapprochées. Leurs forces vitales ne résistent pas longtemps ni à l'exercice de l'esprit ni au travail du corps; leur pouls est plus ou moins faible, petit, mou, lent ou rare. En un mot, leur tempérament ne ressemble en rien à ceux du premier, du second, et moins encore à ceux du troisième ordre. Ce n'est donc pas sans raison que nous considérons la conformation externe comme une glace sur laquelle se peint le caractère physique et moral de l'homme.

Il y a encore dans la nature beaucoup d'autres tempéraments, que nous nommerons intermédiaires. La difficulté pour les bien caractériser réside dans l'art de voir si la conformation extérieure du malade se rapproche ou s'éloigne de celle par-

ticulière aux individus classés dans le premier, le second, dans le troisième ou le quatrième ordre. D'après cette première considération, qui peut être plus ou moins rigoureusement exacte, il est possible de déterminer approximativement le degré de sensibilité et d'irritabilité, son mode d'existence et par suite le caractère du tempérament qui en est l'expression. Tous les médecins disent bien que le tempérament de la femme diffère de celui de l'homme, mais ils ne disent pas que toute la différence se réduit à une seule circonstance, la seule essentielle, celle que le corps de la femme, toutes choses égales, est plus sensible, plus irritable que le corps de l'homme. C'est donc toujours d'après le plus ou le moins d'élévation du degré de sensibilité et d'irritabilité que l'on doit prononcer sur la qualité du tempérament, et non pas, comme on l'a cru jusqu'ici, de la quantité prédominante du sang, du flegme, de la bile, de l'atrabile ou de toute autre humeur.

Pour confirmer la justesse des bases sur lesquelles nous fondons la réforme de la doctrine des tempéraments, citons l'autorité de plusieurs médecins célèbres du siècle passé (le XVIII[e]). Fouquet, entre autres, en parlant des tempéraments, avance ce qui suit : « Les tempéraments ne sont » fondés que sur le plus ou le moins d'action ou » de sensibilité qu'ont certains organes (1). » Le

(1) *Essai sur le Pouls*. etc., pag. 68.

grand Haller dérivait également les divers tempéraments du degré plus ou moins élevé d'irritabilité du cœur. Boerhaave disait aussi bien avant eux que les tempéraments varient selon le plus ou moins de force et d'irritabilité de solides. D'après ces hautes autorités et les suffrages de divers autres médecins illustres qui les ont suivis, comme aussi d'après l'état actuel de la science, il faut donc reconnaître que les tempéraments résultent des propriétés vitales, telles que la sensibilité et l'irritabilité, et non pas de la quantité prédominante du sang, de la bile, de l'atrabile, ou bien de l'humeur flegmatique, colérique ou mélancolique, expressions usées, sans valeur et vides de sens.

Après avoir dépouillé les humeurs du droit usurpé de servir de siége aux tempéraments que la nature a bien voulu départir à l'organisme, il nous importe de faire remarquer que Fouquet, Haller, Boerhaave et autres doctes praticiens dérivaient, ainsi que nous venons de le dire, la diversité des tempéraments du degré plus ou moins élevé de sensibilité de certains organes, d'irritabilité du cœur ou bien de la force et de l'irritabilité des solides; tandis que nous en trouvons la source et toute la puissance dans le degré plus ou moins élevé de la sensibilité et de l'irritabilité de l'entier système physique et moral de l'homme. Il est impossible que ce soit autrement, car la sensibilité réside dans tout l'organisme, chaque organe en est doué de la dose nécessaire à son ca-

ractère anatomique. D'après ce fait qu'on ne peut nier, si vous dérivez le tempérament d'un individu quelconque du degré plus ou moins élevé de sensibilité d'un seul, ou de deux et même de trois organes, vous négligez évidemment le degré quel qu'il soit de sensibilité des autres organes, lesquels ont cependant le même droit d'être représentés par le tempérament, puisqu'ils concourent aussi bien que les autres à la formation de l'organisme, point de départ de tous les tempéraments.

D'une autre part, les médecins se trouvent obligés de régler, dans leurs ordonnances, la dose des médicaments sur le type du degré plus ou moins élevé de la sensibilité et de l'irritabilité de tout le système, et non pas d'après celui de la sensibilité partielle d'un ou de deux organes, ou sur celui de l'irritabilité du cœur seulement comme le pensait à tort Albert Haller. Sans doute, il est aisé de dire que les divers tempéraments proviennent du degré plus ou moins élevé de la sensibilité de certains organes ou de l'irritabilité du cœur; mais il n'est pas également facile de déterminer l'élévation de la sensibilité et celle de l'irritabilité du cœur. Cette insurmontable difficulté jointe aux autres observations, nous autorise à rejeter avec raison le principe adopté par Fouquet, Haller, Boerhaave, etc.; cette base fausse a fait surgir l'occasion de parler en médecine du tempérament nerveux, lymphatique, hépatique, etc., sans le consentement de la nature,

car l'influence prédominante du système nerveux, lymphatique ou hépatique, chez un individu, ne peut point recevoir le nom de tempérament, ou servir à indiquer l'état de sensibilité et d'irritabilité de tout le système du corps.

Les mêmes motifs exposés plus haut ne nous permettent point de conserver la distribution des tempéraments récemment publiée par le docteur Thomas en son livre : *Physiologie des tempéraments*. Ce savant écrivain conclut du tempérament d'un individu non-seulement par le volume ou le plus grand développement des organes du crâne, de la poitrine ou de l'abdomen, mais encore par l'énergie des fonctions qu'ils exercent. De là ses tempéraments *cranique*, *pectoral* et *abdominal*. A cette première division, il joint le tempérament *mixte*, résultant de l'équilibre des organes de ces trois sortes de cavités ; puis trois autres intermédiaires qu'il nomme *cranique-pectoral, cranique-abdominal* et *pectoral-abdominal*, déterminés d'après le volume excessif ou le grand développement des organes du crâne et de la poitrine, du crâne et de l'abdomen ou de la poitrine et de l'abdomen. Ce système ne nous paraît pas mieux fondé que les précédents. D'abord les sept tempéraments, admis par le docteur Thomas, diffèrent plus qu'on ne croit, des tempéraments qu'on reçoit de la nature. Ceux-ci, lorsqu'on y réfléchit, tendent plus ou moins tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre indisposition, ce qui a fait dire à l'illustre Fouquet : « Notre vie est

» un tissu d'incommodités, nos tempéraments ne » sont qu'un état d'indisposition naturelle (1). » Aussi, est-ce précisément cette sorte de penchant de notre tempérament qui donne le signal de l'espèce de maladie, et même de la mort menaçant sans cesse l'individu. Les médecins de tous les pays, ceux reconnus pour les plus habiles et les plus instruits, ont maintes fois répété que l'homme se trouve rarement dans un équilibre parfait. Quant à nous, nous ne voyons pas de relation positive entre le plus grand développement des organes du crâne, de la poitrine ou de l'abdomen, comme l'avance le docteur Thomas, entre le tempérament cranique, pectoral ou abdominal et les tempéraments que nous recevons des mains de la nature.

Il n'est pas possible que le plus ou le moins d'énergie dans les fonctions des organes du crâne, de la poitrine ou de l'abdomen, fasse connaître le degré plus ou moins élevé de la sensibilité et de l'irritabilité de tout le système vivant d'un individu; tandis que c'est cette donnée qui enseigne comment il faut régler la dose des médicaments; ensuite il est important d'observer qu'en exerçant plus spécialement les organes du crâne, de la poitrine ou de l'abdomen, on arrive à les développer et à rendre leurs fonctions plus actives et plus énergiques. On n'est point pour cela sorti du tempérament cranique, pectoral ou abdominal. Les vrais tempéraments reçoivent la naissance de

(1) Fouquet, ouvrage cité, page 73.

la nature et non pas de l'éducation, qui seule peut les modifier. Il serait absurde de prétendre, par exemple, que la philosophie, l'art militaire, la gourmandise, etc., sont capables de changer le caractère du tempérament naturel, en développant à leur gré par l'exercice, la première les organes du crâne, le second ceux de la poitrine, et la troisième ceux de l'abdomen. Il serait bien temps d'abandonner ce faux principe de circonscrire le siège de l'un ou de l'autre tempérament, tantôt par le développement excessif d'un organe ou d'une partie quelconque du corps, tantôt en recourant à l'énergie exagérée de sa fonction; autrement on passerait sans cesse d'un abus dans un autre, et l'on finirait par s'éloigner indéfiniment du but de la nature; il ne serait pas surprenant d'entendre un jour dire que les musiciens, par exemple, ont le tempérament *auriculaire*, l'ouïe étant chez eux plus énergique, plus développée que chez les autres; que les maîtres d'arme ont le tempérament *brachial,* puisque leur bras droit est plus développé, plus énergique que toute autre partie de leur corps. Il arriverait la même chose à l'égard des danseurs chez qui les jambes sont fortement développées, et des cuisiniers dont l'organe du goût excelle de préférence aux autres parties du corps, etc., etc.

Concluons de tout ce qui précède que l'état actuel de la science ne permet plus d'admettre le tempérament sanguin, flegmatique, colérique et

mélancolique, puisque les humeurs dans lesquelles les anciens ont été les puiser, ne font nullement partie de l'organisme. Les vrais tempéraments surgissent de l'organisme même; ils expriment la manière spéciale de vivre et de sentir; leur nombre égale celui de tous les individus de la grande famille humaine; chaque membre de cette famille apporte en naissant, un tempérament qui lui est propre et ne peut convenir à un autre. Il y a donc abus à réduire tous les tempéraments à quatre seuls types ou bien à sept, comme le voudrait l'auteur de la *Physiologie des tempéraments*. Tous les autres sont rejetés par la science comme le fruit d'une imagination ou d'un art en enfance, tels que le tempérament nerveux, lymphatique, hépatique, cranique, pectoral, abdominal, etc., puisqu'il est certain que les vrais tempéraments résident dans tout l'organisme et non pas dans un, deux ou trois organes seulement, lors même que leur développement prédominerait sur celui des autres parties du corps, ou bien que leurs fonctions seraient plus énergiques que celles des autres organes : ce n'est point le développement de de tel ou tel organe, ni l'excessive énergie de ses fonctions qui indiquent le plus ou le moins d'élévation du degré de sensibilité et d'irritabilité de tout le système physique et moral de l'homme, encore moins le vrai caractère des tempéraments. C'est cette connaissance que doit chercher et posséder tout praticien zélé, consciencieux, toutes

les fois qu'un malade lui demande les secours de son art : c'est le seul moyen d'atteindre le but proposé, celui de savoir déterminer la dose des médicaments à employer; celui d'apprécier à son véritable point le degré plus ou moins élevé de sensibilité et d'irritabilité de son patient, en considérant la physionomie et la conformation extérieure du corps, lesquelles reflètent à ses yeux la manière de vivre et de sentir du malade, véritable caractère physique et moral de son tempérament. Toute autre voie indiquée par l'esprit, et que ne justifie point l'observation, est incapable d'amener au but de la nature. Ce n'est pas, en effet, sur le type d'un tempérament humoral, lequel n'a aucun rapport intime avec l'organisme ou avec le phénomène de la vie, que l'on doit régler la dose des médicaments. Qu'ont à faire les tempéraments lymphatique, hépatique, cranique, pectoral, etc., avec le degré plus ou moins élevé de sensibilité et d'irritabilité de l'un ou de l'autre malade? Maintenant, surtout que l'on sait comment découvrir le degré plus ou moins élevé des propriétés vitales, on est convaincu que, en administrant les remèdes à une petite dose aux malades plus sensibles et plus irritables, et *vice versâ,* on suit le véritable type de la nature. Que l'on juge à présent, si c'est la prudence du médecin, comme on le dit encore, qui doit régler la dose des médicaments, ou bien si ce droit appartient à la science. La connaissance de la conformation extérieure du corps qui amène

à celle du degré plus ou moins élevé de la sensibilité et de l'irritabilité, était à désirer surtout dans la pratique de la nouvelle médecine, où l'on est appelé à administrer les teintures homœopathiques, tantôt à la dose d'une huitième partie d'une goutte de la dernière dilution, tantôt à la dose d'une demie, d'un quart de goutte, et tantôt à la dose d'une goutte entière de la même dilution. Comme on guérit les maladies en exaltant le degré de leur intensité jusqu'à un certain point, la précision de la dose des médicaments est de la plus haute importance, nous le répétons, dans la pratique de l'homœopathie, où tout médecin qui l'exerce, doit assurer d'avance l'utilité des opérations.

CHAPITRE XXIII.

De l'influence exercée par les divers climats, la différence du sexe et de l'âge sur la sensibilité et l'irritabilité, dont la manière d'être sert de mesure pour la dose à laquelle on doit prescrire les médicaments, soit dans l'exercice de la médecine ordinaire, soit dans la pratique de l'homœopathie.

La considération de l'influence exercée par les divers climats et par la différence du sexe et de l'âge est loin, comme nous allons le démontrer, d'être fidèlement observée dans l'art de guérir; l'exacte remarque de ce type de la nature est essentielle spécialement dans la pratique de l'homœopathie; la dose exagérée des remèdes, quoique bien dirigés, produit une excitation démesurée des maladies qu'on est appelé à guérir; il en est de même quand on administre une trop petite quantité de remèdes, on s'éloigne d'autant de la loi naturelle qui veut que la maladie médicinale soit non-seulement semblable, mais encore un peu plus forte que la maladie naturelle. C'est pour éviter les deux extrêmes, également vicieux l'un et l'autre, qu'il faut bien étudier et connaître à l'avance les gradations de la sensibilité et de

l'irritabilité, résultant de l'action des divers climats, et de la condition du sexe et de l'âge, puisque, abstraction faite de l'intérêt que prend la forme extérieure des maladies dans la dose des médicaments, c'est toujours le degré plus ou moins élevé des propriétés vitales, ci-dessus indiquées qui doit diriger le praticien dans la prescription de la dose des médicaments.

Donnons avant d'aller plus loin, donnons une idée générale des divers climats, dont l'influence modifie la sensibilité et l'irritabilité d'une manière si remarquable, puisque c'est, d'après ce type, qu'il convient de déterminer la dose des médicaments.

Les géographes entendent par climat, l'espace de terre contenu entre deux cercles parallèles à l'équateur. D'autres savants désignent sous cette dénomination, une partie quelconque du globe différant des autres parties sous le rapport des saisons, des jours plus ou moins longs, de la qualité du terrain et de la différence que présentent les mœurs et habitudes des habitants. Certains médecins appellent climat la constitution particulière de l'atmosphère d'une région quelconque, présentant des différences avec les autres contrées sous le triple rapport de la température, des vents et de l'humidité qui y prédominent. Ils ajoutent que ces particularités dépendent de son degré de latitude, de son élévation au-dessus du niveau de l'Océan et de sa position comme île ou comme faisant partie du continent.

Quel que soit le mérite de ces définitions, il est hors de doute qu'elles sont loin de comprendre tous les climats particuliers que la nature nous offre à chaque pas. Lorsque l'on distingue d'une manière générale le climat de la France, par exemple, de ceux de l'Italie, de l'Espagne, de la Russie ou de la Suisse, etc., et que l'on passe sous silence les climats variés de ces divers pays, on dépouille la science des climats des connaissances utiles, propres à faciliter l'esprit, à découvrir, dans toute son étendue, l'influence que les divers climats particuliers exercent sur tous les individus de notre espèce.

Voici les principes sur lesquels nous fondons l'existence des climats particuliers. Nous faisons d'abord observer que l'air atmosphérique qui constitue, par exemple, soit le climat de la France ou de l'Italie, soit celui de l'Angleterre ou de la Suisse, n'offre certainement pas ni un même degré de pureté ou d'insalubrité, ni la même température dans toutes les contrées appartenant à la France, à l'Italie, à l'Angleterre ou à toute autre région. On doit ensuite considérer la situation plus ou moins élevée ou plus ou moins basse de chaque ville ou de chaque canton d'un même état; on sait enfin que la proximité de la mer ou d'un grand lac produit toujours une variation sensible dans la température de l'atmosphère environnant. Or, il est évident que le climat d'un pays maritime diffère du pays voisin, quoique appartenant au

même état, royaume ou empire, lorsque celui-ci se trouve placé sur les bords d'une rivière ou d'un lac, ou bien lorsqu'il est entouré de montagnes ou d'une forêt, de sources d'eaux minérales ou de verdoyantes prairies, ou bien encore de landes ou de marécages. Il importe de réfléchir quand on parle, par exemple, du climat humide de l'Angleterre, que l'on a grand tort de croire que toutes les parties de ce royaume sont également humides; il faut savoir qu'il existe dans l'atmosphère d'un pays beaucoup de matières électriques, bien moins en tel autre, et qu'elles manquent absolument dans un troisième, quoique tous les trois soient voisins ou attenant au même état. Il en est de même des exhalaisons terrestres, qui se montrent tantôt plus intenses, tantôt fort minimes; elles varient selon que le sol est calcaire, argileux, sablonneux ou de toute autre nature. Toutes ces circonstances locales et beaucoup d'autres que nous passons sous silence, influent nécessairement et d'une manière différente sur notre organisme, et demandent à être comprises dans l'étude des climats. Ce sont elles qui nous autorisent, non-seulement à rejeter la vieille routine de porter le nombre des climats, chez les uns à sept, chez les autres, surtout Varenio, à trente; mais encore à déclarer positivement qu'il y a autant de climats que de pays habités sur la terre.

Au reste aux médecins observateurs seuls appartient le droit de juger s'il y a ou non utilité

dans la recherche attentive et suivie des climats particuliers à chaque état, royaume ou empire, parce qu'ils savent que l'origine des maladies indigènes est liée à leur influence qui les détermine. Il serait bien à désirer que les praticiens zélés et consciencieux de chaque pays ou ville du monde connu rendissent à la science médicale le service essentiel, important, de constater toutes les particularités qui concourent à fixer le caractère des climats où ils vivent, et sous lesquels ils exercent leur noble profession. Le vieil usage de s'en tenir à la simple notion des climats généraux est trop opposé au but de la médecine rationnelle pour qu'on puisse, en regard des progrès réels de la science, le conserver plus longtemps.

Quelle que soit cependant l'opinion que les médecins adopteront, il n'en est pas moins vrai que les climats particuliers agissent profondément sur le physique comme sur le moral des hommes qui vivent sous leur influence. S'il en était autrement, comment pourrait-on expliquer la différence du teint, de la forme de la bouche, du nez et des autres traits de la physionomie de ces mêmes individus? Et puis, d'où pourrait-on conclure, sinon de l'influence des climats particuliers, la provenance de leurs différents dialectes, du degré de leur intelligence, de leurs diverses inclinations ou passions prédominantes? Ce qu'il y a le plus encore à remarquer, c'est que par le simple accent, l'on distingue tout d'abord un Français d'un Ita-

lien, d'un Anglais, etc., et si ce Français, cet Italien ou cet Anglais appartient à telle ou telle autre contrée de son pays, tant il est vrai que les climats particuliers exercent une influence marquée sur la vie organique comme sur la vie animale, unique siége des maladies. Pourquoi donc vouloir exclure du domaine médical l'étude approfondie des climats particuliers, sachant que, à chaque cure d'une infirmité quelconque, il faut appliquer toutes les connaissances utiles?

Il faut le dire, les différences touchant le physique et le moral des peuples divers, sont plus saisissables que celles servant à distinguer les individus des départements du même état, royaume ou empire; mais cette difficulté n'empêche pas de les observer : il est tout au plus permis de dire que la nature procède sans cesse par degrés dans ses opérations. En effet, lorsqu'on examine attentivement le physique et le moral des individus des diverses nations, on voit bientôt que leur différence est très-frappante; l'angle facial, les dimensions de l'os frontal, la forme de la bouche, les qualités de l'esprit, etc., font distinguer les personnes appartenant à telle ou telle autre nation. Notez qu'il y a des relations intimes entre l'extérieur et l'intérieur de leurs corps : plus le climat d'une région diffère de celui d'une autre, plus promptement est palpable la différence de la partie visible de l'organisme du corps des individus qui y demeurent habituellement, et cette différence

répond au mode de la partie interne ou secrète de leur organisme. Une preuve de cette vérité se trouve dans l'état du pouls, lequel n'est en effet que l'expression de la vie, ou du moins de toutes ses fonctions, auxquelles la circulation du sang, qui gouverne et dirige les mouvements du pouls, est intimement liée. De fait, quand le pouls d'un Groenlandais, d'après le dire de Blumenbach, bat à peine quarante fois dans l'espace d'une minute, celui des habitants les plus voisins de l'Orient, selon Albert Haller, donne cent pulsations, et celui des peuples les plus voisins de l'équateur en fournit cent vingt. Voici à ce sujet les propres expressions du célèbre physiologiste de Berne: « *Circa* » *æquatorem pulsus frequentiores sunt, ad centum et* » *viginti usque. In calida parte orientis pulsus in minuto* » *primo vulgo sunt centum* (1). » Voilà le résultat de l'influence exercée par les divers climats sur la vie organique.

Cependant nous convenons, sans détour ni déguisement, qu'il ne nous est point permis de caractériser d'une manière bien tranchée et d'après nature, l'un après l'autre, tous les climats particuliers existant sur notre globe. Ce travail important est réservé aux médecins qui les habitent ou vivent sous leur influence; eux seuls sont en mesure de noter avec soin toutes les nuances, toutes les variations du climat de leur pays ou de

(1) *Haller*, Elem. Physiol. corp. hum., lib. VI, pag. 224.



la ville où ils sont appelés à pratiquer leur art et d'en faire une utile application au profit de la science médicale. Du reste, nous estimons que, pour remplir le but que nous nous sommes proposé, il suffit de considérer l'influence des divers climats sous le simple rapport de leur température, et sous ce point de vuê il n'y a que trois ordres de climats, celui des pays chauds, celui des pays froids et celui des pays tempérés. En adoptant cette classification il ne nous sera pas entièrement impossible de déterminer l'influence que les climats exercent sur la sensibilité et l'irritabilité, dont, nous le répétons, le degré plus ou moins élevé fixe la mesure de la dose des médicaments à donner dans la pratique de la médecine.

L'action des climats chauds exalte la sphère de la sensibilité et de l'irritabilité des habitants : c'est l'effet direct de la haute température du pays où ils vivent. L'élévation du degré des propriétés vitales excite l'énergie des contractions des ventricules du cœur et des parois artérielles, d'où résulte nécessairement la célérité des battements du pouls et l'activité de tous les autres mouvements vitaux. Ce concours de circonstances donne une grande vivacité aux passions des peuples méridionaux, et abrége conséquemment le cours de leur vie; plus on expose la flamme vitale à l'impétuosité des passions, plus on en use les ressorts, plus vite elle s'éteint. Dans cet état de choses il est naturel que, dans les maladies qui

frappent les habitants de ces contrées, les remèdes à leur administrer soient à très-petite dose, leur action étant en raison directe du degré très-élevé de sensibilité et d'irritabilité dont jouissent en général tous les indigènes des pays chauds.

La même dose de médicaments serait insuffisante pour combattre les mêmes espèces de maladies, quoique d'intensité égale, chez les habitants des climats froids. Ces individus venant d'hommes communément robustes et recevant une éducation physique conforme au besoin de résister à la rigueur du climat, acquièrent eux-mêmes successivement tous les degrés nécessaires de robusticité; ils sont, en effet, plus généralement vigoureux, et conséquemment peu sensibles et peu irritables. C'est précisément la cause de la lenteur et de la force de leurs mouvements vitaux et tout à la fois la raison du cours régulier et lent de la circulation du sang, comme le manifestent les battements de leur pouls, qui est en général rare ou lent, égal et fort; leurs passions, difficiles à s'exalter, s'éteignent avec lenteur. Ce mode d'être de la vie organique des peuples du Nord contribue à la longueur de leur vie et dicte au médecin attentif à leur administrer les remèdes à forte dose dans l'état de maladie.

La température de l'atmosphère, modérée dans les climats tempérés, maintient en équilibre les forces organiques de leurs habitants. Ces peuples jouissent de l'avantage de n'être ni aussi sensi-

bles et irritables que ceux des pays méridioniaux, ni aussi peu sensibles et peu irritables que ceux des contrées froides : nous voulons dire qu'ils évitent le vice des extrêmes; l'action du pouls et des autres fonctions organiques, leurs passions, leurs mouvements, la durée de leur vie, tout répond à la modération de la température de leurs climats. De ce fait il résulte que la dose des remèdes qu'on administre aux indigènes des climats tempérés, lorsqu'ils sont malades, ne doit être ni trop forte ni trop faible; elle veut être calculée d'après le degré de leur sensibilité, de leur irritabilité, lequel est modérément élevé.

Il faut encore faire attention au type de la saison dans l'application de la dose des médicaments. La température du printemps, qui n'est pas aussi basse que celle de l'hiver, ranime, par son élévation, la vitalité des organes engourdie par la rigueur de la saison précédente; elle réveille la sensibilité et l'irritabilité, elle leur imprime un degré d'énergie, elle accélère le cours de la circulation du sang, elle développe l'activité des forces organiques et donne ainsi un nouvel élan au phénomène de la vie; en un mot, le retour de la nature vers sa beauté ordinaire déploie l'organisme de l'homme. Son mode d'existence devient plus sensible durant l'été; il se détériore peu à peu pendant l'automne, pour retomber avec l'hiver dans son premier état de torpeur. La dose des médicaments a besoin d'être modérée au printemps et en au-

tomne, très-petite en été et plutôt forte en hiver.

La règle qui veut que l'on prescrive la dose des médicaments à raison du type de l'âge ou du nombre des années, sans la considération de l'état où se trouve l'organisme des malades, n'est point régulièrement fondée; et cependant on voit le plus souvent, dans la pratique de la médecine, prescrire la dose des médicaments, purement et simplement, d'après l'âge du malade, sans penser que la condition de son organisme ne répond pas le plus souvent au nombre de ses années. Le corps des enfants et des jeunes personnes peut se développer tantôt avec régularité, tantôt avec trop de rapidité ou de lenteur; il en est de même de l'organisme des adultes et des vieilles gens, qui est plus ou moins usé, détérioré, et plus ou moins promptement ruiné par une cause ou par une autre. Il faut remarquer que le degré de leur sensibilité et irritabilité suit toujours de près la condition dans laquelle se trouve leur organisme. Ainsi, la seule connaissance de l'âge peut ne pas indiquer au juste le degré actuel de sensibilité et d'irritabilité des malades, duquel il convient de partir pour déterminer véritablement la dose des médicaments qui est nécessaire pour guérir. Il arrive bien souvent que le corps d'un enfant de cinq ans est plus développé que celui d'un enfant de sept ou huit ans, comme il n'est pas rare de rencontrer des individus de quarante ans ayant l'apparence d'en porter cinquante, et même souvent, tandis

que d'autres paraissent beaucoup moins âgés que leur âge le compte. C'est le développement actif, pressé chez les enfants, de même que l'état de détérioration chez les adultes et chez les vieux qu'il importe de bien étudier pour déterminer la dose convenable des médicaments, et non pas seulement en s'arrêtant simplement à l'âge ou nombre des années qui induit à erreur. L'organisme humain et même l'organisme de tous les êtres vivants n'est jamais stationnaire : ou bien il se développe insensiblement, ou bien il se détériore peu à peu. Ce fait accuse d'irrégularité et même de vice la division du cours de la vie chez l'homme en quatre périodes selon les uns, en six d'après les autres; savoir : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, la décrépitude.

Pour rendre plus palpable encore ce que nous venons de dire, ajoutons que c'est l'état actuel ou la condition présente de l'organisme qu'il faut avoir soin de consulter, quand on veut prescrire régulièrement la dose des médicaments, et non pas s'en tenir à la condition de l'âge qui, peut tromper à chaque instant. Voyons maintenant dans le tableau que la nature nous offre l'inconséquence de ceux qui donnent plus d'importance qu'on ne le doit positivement à l'âge ou au nombre des années. Tandis qu'une jeune fille de neuf ans est considérée en Europe comme incomplète, ou si l'on veut comme une jolie poupée mouvante,

en Asie, celle de cet âge est susceptible de devenir mère. A ce sujet, Pinel, l'illustre Pinel, dit dans sa *Nosographie philosophique* : « Dans les régions » de l'Asie, il n'est point rare de voir de jeunes » personnes de huit ans s'engager dans les liens » du mariage et devenir mère à leur neuvième » année (1). » Par la même conséquence, l'habitant de l'Asie est vieux ordinairement à l'âge où l'indigène de Moscou est encore jeune (2).

L'autre méthode de prescrire plus généralement la dose des médicaments sur la différence du sexe n'est pas plus que la précédente dans l'ordre de la nature. On dit généralement que les femmes sont plus sensibles et plus irritables que les hommes, et d'après ce principe on est persuadé qu'il faut leur prescrire les médicaments à dose plus petite, tandis que la dose veut être plus forte pour les individus de l'autre sexe. Le fait est que la loi de la nature est fondée sur la finesse du tissu de l'organisme, et non pas sur le genre du sexe. Le corps d'un grand nombre de femmes, surtout celles appartenant à la classe du peuple, étant gras, volumineux, et le plus habituellement robuste, on n'a plus, en ce cas, le type de la finesse du tissu des organes, encore moins la petite taille de leur corps. Ce n'est donc pas toujours la forme du sexe qui constitue le degré élevé de sensibilité et d'irritabilité, mais bien la complexion fine et

(1) Pinel, *Nosographie philosophique*, tom. II, pag. 634.
(2) Sinibaldi, *Traité d'Éducation physique*, pag. 125.

délicate du corps, complexion susceptible d'appartenir à un grand nombre d'hommes, et pas toujours convenable aux femmes. D'après ces remarques, puisées dans l'observation régulière des individus de l'un et de l'autre sexe, il vaut beaucoup mieux déterminer la dose des médicaments selon l'indication de la nature, c'est-à-dire d'après le degré plus ou moins élevé de sensibilité et d'irritabilité, qu'indiquent toujours la finesse du tissu de l'organisme et le petit volume du corps. Ces deux conditions ne se trouvent pas constamment réunies chez la femme, tandis qu'elles se présentent sur un grand nombre d'individus de l'autre sexe.

Il ne reste aucun doute sur la légitimité du principe que nous venons d'établir : les individus gras, robustes ou de haute stature offrent moins de sensibilité et d'irritabilité, leur degré se montrant en sens inverse de la corpulence et de la taille de leur corps. Notez ici, en passant, que la nature nous en présente une preuve constante chez les autres animaux. Tandis que le pouls d'un éléphant bat à peine vingt fois dans l'espace d'une minute, celui du cheval fournit, dans le même intervalle, jusqu'à trente-quatre pulsations; le pouls d'un bœuf va jusqu'à trente-six, celui du mouton soixante-quatre, celui du chien soixante et douze, cent et plus celui du pigeon (1), etc. Une

(1) RUCCO, *Introduction to the Science of the Pulse*, etc., tom. II, pag. 175 de l'édition publiée à Londres en 1827 et 1828.

semblable observation a fait dire avec justesse à Pline le naturaliste : « *Nusquam magis quam in* » *minimis tota est natura.* »

Quel que soit enfin le degré de justesse des règles à suivre pour la régulière prescription de la dose des médicaments dans la pratique de la médecine, il est positif que nous les avons toutes puisées dans l'étude de la nature. Ce serait donc vouloir marcher contre les intérêts de la science que de continuer à prescrire la dose des médicaments, non-seulement en se fiant au degré, comme on le dit, de l'excitabilité des malades, mais encore d'après le système adopté par le médecin ou par l'inspiration de sa prudence. D'abord, il est notoire que les médecins ne peuvent point connaître *à priori* le véritable degré d'excitabilité de leurs malades, et lors même qu'ils arriveraient à le découvrir par l'action des médicaments, il est très-possible que cette connaissance soit acquise trop tard; secondement, la prudence, nous le répétons de nouveau, a besoin elle-même d'être guidée par le savoir du médecin et non pas le médecin par la prudence. C'est en acquérant par les leçons lentes mais positives de l'expérience, ou bien en se familiarisant avec la science, que l'on devient prudent et en même temps clairvoyant. La méthode, aussi bien que le désir de régler la dose des médicaments d'après le degré plus ou moins élevé de la sensibilité et de l'irritabilité, qui se déduit de la conformation extérieure du

corps des malades, est l'élément du vrai, la loi de la nature, qui est partout la même. Autrement il est inévitable le regret de manquer au but de la cure des maladies, en ce que l'action des remèdes les mieux indiqués du monde devient à rien ou nuisible lorsqu'on les administre à une dose trop faible ou trop exagérée.

CHAPITRE XXIV.

Des connaissances préliminaires indispensables pour l'exercice de la médecine homœopathique.

La nécessité de suivre, comme le veulent la raison et l'expérience, au lit des malades la méthode homœopathique, ne dispense nullement ses adeptes de l'obligation, du moins tacite, de posséder avant tout le titre et les degrés des disciples réguliers de la vieille école. Cette connaissance est d'autant plus importante, qu'elle met non-seulement en état d'apprécier à sa juste valeur l'enchaînement et les progrès des différentes branches de l'art de guérir de tous les âges, mais encore de s'acquitter dignement de leurs devoirs auprès de l'humanité souffrante. Sans elle on commettrait, d'une part, une injustice envers nos anciens maîtres et prédécesseurs en n'étudiant pas leurs œuvres si profondes et si consciencieuses; de l'autre, elle offre les moyens de combattre l'opinion absurde qu'il est possible de pratiquer avec profit et régularité l'homœopathie sans l'étude préliminaire des diverses parties des institutions médicales, base

essentielle de l'art de guérir. Tout en admettant que la vieille école a commis de grandes fautes, qu'elle a souvent cédé à des aberrations ridicules, il n'est pas moins vrai de dire qu'il faut au moins les connaître pour éviter d'en commettre de semblables.

Il est bon d'observer ici que, en lisant l'histoire de l'homœopathie, on voit que cette nouvelle science doit véritablement son origine et même le degré de certitude et d'élévation, auquel elle est parvenue, aux nobles efforts des disciples les plus distingués de la vieille école : c'est à leur esprit progressif que l'on doit la grande œuvre que Hahnemann a si glorieusement achevée ; ils en ont préparé les voies que cet homme illustre a élargies et que ses élèves et ses amis ont couvertes de fleurs et de lauriers. Les disciples de la vieille école, à laquelle tous ont appartenu, par des études approfondies, par des observations régulières, par des réflexions savantes sont arrivés bien près de la découverte de la loi des semblables ; du simple pressentiment ils sont venus à la conviction ; et, il faut l'avouer, que Hahnemann lui-même n'aurait point eu le bonheur de la découvrir, s'il n'en eût point démêlé les premiers germes dans les écrits immortels spécialement d'Hippocrate, d'Erasto, de Detharing, Thoury, Bertholon, Stoerck, Stahl, Cirillo et d'autres médecins non moins célèbres de tous les siècles. C'est aussi la marche tenue par l'ancienne

médecine pour atteindre son perfectionnement, perfectionnement maintenant assuré et représenté tout entier par la science homœopathique, laquelle, nous le répétons, veut être considérée comme le résultat de l'esprit investigateur des plus savants disciples de l'ancienne école. Il y aurait donc iniquité, disons plus, il y aurait faute grave de prétendre émanciper entièrement la nouvelle médecine de la tutelle de l'ancienne, puisque l'une n'est que la conséquence naturelle des progrès de l'autre : les rapports qui les unissent sont tellement intimes qu'on ne peut les détruire. En voici des exemples.

D'abord il n'est point rare d'observer dans la pratique de l'homœopathie, comme nous l'avons noté dans le chap. LLL., une sorte de toux sèche, fatigante, opiniâtre, où la nouvelle médecine emploie à une dose infinitésimale, soit la teinture arsénicale, soit le *conium maculatum*. Cependant l'un ou l'autre remède peut ne pas être bien indiqué, et, à vrai dire, ne le serait pas effectivement, si cette toux sèche provenait d'une affection du foie, au lieu de dépendre d'une condition morbifique des poumons. Dans le second cas, la nouvelle médecine elle-même a recours à une préparation de quinquina ou de noix vomique. Pour franchir les limites du doute, et prescrire convenablement l'un des quatre remèdes indiqués, il faut nécessairement, à l'instar de l'ancienne médecine, s'assurer du siége de l'affection au moyen du stéthos-

cope, du pleximètre, ou, mieux encore, par l'exploration du pouls : c'est par la présence du pouls pectoral ou du pouls hépatique que l'on apprend positivement si la toux sèche résulte de la condition morbifique des poumons ou bien de celle du foie.

Cette utilité de la connaissance du pouls, qui fait partie de la pathologie allopathique, devient plus importante encore pour la cure des diverses espèces d'inflammations que l'homœopathie combat par des remèdes calculés d'après leur siége particulier, ou suivant les organes qui en sont affectés. Sans la connaissance parfaite des pouls diagnostiques il serait fort difficile, surtout dans certains cas, de démêler le véritable siége de l'affection inflammatoire. En effet, la difficulté de bien déterminer si tel malade est affecté d'une espèce de cardite, de pleurésie ou de pulmonie, vient à l'appui de notre assertion.

Une autre preuve de liaison de l'ancienne et de la nouvelle médecine pratique se trouve dans la cure des différentes espèces de fièvres. L'homœopathie prescrit la préparation d'aconit dans la fièvre rémittente, celle d'acide phosphorique dans la fièvre rhumatismale pure, la *belladone* dans la fièvre inflammatoire. Il en est de même pour les fièvres bilieuses, nerveuses ou malignes, contre lesquelles elle applique également divers remèdes, savoir : la camomille dans la fièvre bilieuse, la pulsatille contre la fièvre nerveuse, l'acide ni-

trique dans la fièvre maligne, etc. Pourrait-on espérer d'en diriger, selon la science homœopathique, les divers remèdes qu'elle indique dans la cure des différentes espèces de fièvres que nous venons de citer, si l'on ne savait d'abord distinguer leurs formes ou la véritable physionomie qu'elles présentent? On ne peut pas dire que ce n'est point à l'aide de la thérapeutique allopathique, qui en écrit l'histoire, que l'on peut déterminer sûrement leur diagnostique, ni que la thérapeutique allopathique elle-même ne soit l'ouvrage des disciples de la vieille école.

Il est donc démontré que, sans l'étude régulière et suivie de la pathologie et de la thérapeutique allopathiques qui nous enseignent l'art de bien connaître la forme individuelle de chaque maladie, on ne peut guérir avec certitude les diverses espèces d'apoplexie, d'angine ou d'ophtalmie, etc., etc., contre lesquelles l'homœopathie prescrit divers remèdes, comme elle en agit à l'égard des différentes sortes de maladies. A quoi bon nous servirait de savoir, par exemple, que le soufre, la staphysaigre, ou le *ledum palustre*, sont le meilleur remède contre la petite vérole, que l'*aconitum* guérit la variole ou que la *belladonna* est le spécifique de la scarlatine, si nous ignorons leur histoire, qui peint au naturel leur physionomie, et fait conséquemment distinguer une affection de l'autre, ce qui n'est pas toujours, surtout dans la période de l'invasion, etc.?

En somme, persuadés, comme nous le sommes, que la science homœopathique a banni pour jamais la règle *contraria contrariis* de la vieille école, et qu'elle lui reproche justement, non-seulement d'administrer les remèdes d'une action contraire aux symptômes des maladies, ce qui est une faute grave, mais encore de vouloir considérer les maladies internes générales comme autant de désordres matériels, ce qui induit sans cesse à erreur. Mais tout en convenant des aberrations de la pathologie et de la thérapeutique allopathiques, fruit du génie des disciples de la vieille école, nous ne pouvons point, après en avoir réformé tous les abus, nous permettre d'en repousser les notions utiles, d'en rejeter les précieux résultats. Toute réforme légitimement fondée a pour but de corriger les vices de nos anciennes institutions et non pas de les faire disparaître totalement, ce qui serait contraire à la raison et opposé à la marche progressive de l'esprit humain.

Pour nous convaincre de la nécessité où l'on est de respecter les connaissances utiles acquises par nos anciens maîtres, nous allons faire remarquer qu'il y a bien des cas (nous le croyons dû moins) où il est évidemment prudent, sinon important, d'employer d'abord les moyens indiqués par l'ancienne médecine, pour venir ensuite aux remèdes homœopathiques pour en terminer régulièrement la guérison. Lorsque nous aurons exposé les motifs de notre assertion, nos lecteurs seront peut-

être suffisamment convaincus, sinon complètement persuadés de sa justesse.

Il est un fait bien connu par tous les adeptes de la nouvelle école, celui que, pour guérir homœopathiquement une maladie quelconque, il est nécessaire de la surexciter, c'est-à-dire d'élever son degré d'intensité jusqu'à un certain point, au-delà duquel il n'est plus permis d'aller plus loin sans dépasser le but, celui de la guérison. En d'autres termes, il convient de redoubler, pour ainsi dire, les paroxismes d'une maladie pour la guérir radicalement. Cependant on sait, d'une autre part, que les maladies ne se montrent pas toujours accompagnées de symptômes dociles et légers, et que bien souvent on a malheureusement recours au médecin lorsque l'une ou l'autre maladie est fort avancée, ou même qu'elle se trouve au plus haut degré d'exaltation, ou bien qu'elle est de sa nature extrêmement grave, même à son premier début.

Faut-il exalter une maladie lorsque son intensité est déjà au plus haut degré? Nous ne le pensons pas; car, s'il est vrai que les remèdes homœopathiques agissent dans le sens des symptômes de la maladie, s'ils élèvent encore sa force ou son intensité, il n'y a plus de doute que le mal naturel, placé, comme on le suppose, au *maximum* de son augmentation, n'est plus en mesure de supporter, sans de graves inconvénients, l'addition du mal médicinal. On nous dira peut-être à

ce propos que le rayon solaire affaiblit la vivacité de la flamme du feu, au lieu de la rendre plus active et plus brillante : cela est vrai, mais qui peut nous assurer que cette comparaison est exacte? Dans tous les cas, il faudrait dire d'avance que le mal médicinal amoindrit la puissance du mal naturel, et non pas que l'addition de l'un surexcite ou augmente la force de l'autre. Si, au contraire, le mal médicinal redouble effectivement le mal naturel, comme nous le croyons, il ne faut plus dans ce cas l'augmenter, s'il est parvenu au plus haut degré de son exaltation. En d'autres termes, l'organisme peut succomber pendant le premier effet des remèdes homœopathiques, qui agissent toujours dans le sens des maladies, à cause de leur excessive augmentation, ou bien il peut perdre toutes ses forces dans la lutte qui s'établit entre l'influence morbifique et ses réactions vitales, qui se trouvent déjà déprimées : au lieu qu'en diminuant par la méthode antipathique l'exaltation excessive des symptômes de maladies éminemment graves, il n'y a aucun risque, après leur affaiblissement, d'avoir recours à la méthode homœopathique.

Tel peut être en effet ou devenir d'un instant à l'autre le cas de certaine espèce d'apoplexie, d'une angine menaçant la suffocation, du trisme bien prononcé ou de toute autre sorte d'affection dont la force ou l'intensité est parvenue au plus haut degré d'accroissement. En semblables cas, la

raison conseille d'administrer, en premier lieu, les remèdes antipathiques de l'ancienne médecine, dont l'action tend à affaiblir la violence des symptômes de ces mêmes affections ou maladies, et, après leur diminution, d'appliquer en second lieu la méthode homœopathique. Par ce mode d'agir on éloigne, d'une part, le danger qui pourrait survenir par suite de l'augmentation du mal naturel par l'addition du mal médicinal, sans qu'il soit nécessaire de l'augmenter au-delà des limites fixées par la nature; de l'autre part, on évite l'inconvénient d'abandonner les malades à l'incertitude ou insuffisance des remèdes antipathiques de l'ancienne école; leur usage, outre qu'il ne serait plus nécessaire après l'amoindrissement des symptômes des maladies ci-dessus indiquées, s'oppose également au but direct, au but essentiel de leur cure.

Nous en dirons tout autant de l'asphyxie, ou mort apparente, causée par la foudre, par un froid excessif ou par toute autre cause susceptible de suspendre l'exercice de la sensibilité et de l'irritabilité du corps : l'usage des palliatifs est permis, tels que les secousses électriques très-légères, les odeurs fortes, la vapeur du soufre, etc., remèdes qui réveillent la vie physique des organes. Il faut aussi préférer, dans les cas subits d'empoisonnement, les alcalis contre les acides minéraux; les sulfures contre les empoisonnements métalliques; le café, le camphre, l'ipécacuanha, etc., contre

l'empoisonnement causé par l'opium, etc., etc.

Comme on le voit, si nous proposons momentanément la méthode antipathique de la vieille médecine dans quelques espèces de maladies d'extrême véhémence ou intensité, dans les cas très-urgents et accidentels, ce n'est pas pour nous opposer aux principes de la science que nous avons adoptée, mais c'est plutôt pour ne pas contrevenir à la loi de la nature, qui, comme on le sait, commande d'exalter les maladies jusqu'à un certain point sans jamais l'outrepasser, et non pas de les exalter lorsqu'elles sont arrivées au plus haut degré de leur exaltation. De ce que nous venons de dire il résulte que tout médecin jaloux de remplir ses devoirs envers la société, doit suivre de préférence l'homœopathie avec le concours des connaissances acquises par l'ancienne médecine.

Il nous importe maintenant de détromper tous ceux qui croient faussement que, pour pratiquer l'homœopathie, il ne faut pas étudier d'avance la chimie, l'anatomie, la physiologie et les autres sciences naturelles, en donnant pour raison que l'homœopathie, qui est une science nouvelle ou créée de nos jours, ne doit avoir aucune relation avec les institutions qui sont de très-ancienne date. C'est justement cette erreur que nous allons combattre, en démontrant que l'homœopathie doit au contraire l'accomplissement de sa doctrine au secours des sciences naturelles, avec lesquelles elle est intimement liée. Si l'homœopathie repré-

sente l'ancienne médecine sans ses défauts, sans ses règles incertaines, vacillantes, sans ses aberrations, il faut bien qu'elle ait, comme la vieille école, des rélations directes avec les autres sciences naturelles, quelle que soit l'énorme distance des époques de leur naissance. Les sciences et les vérités incontestables sont de tous les pays et de tous les jours; elles se recherchent, ainsi que nous l'avons dit dans notre Introduction; elles se joignent, elles s'accordent, elles jettent à l'envi l'une sur l'autre un vaste rayon lumineux; elles se tiennent étroitement unies en faisceaux sous la même devise, quoique professées sous diverses climatures et enséignées par des hommes de nations diverses et appartenant à des époques plus ou moins éloignées. C'est à l'appui que les sciences naturelles prêtent à l'art de guérir, c'est aux ressources qu'elles lui offrent que nous devons l'intérêt que prirent nos anciens maîtres à les associer à leurs leçons : pourquoi donc voudrait-on aujourd'hui que leur étude ne fût point utile, nécessaire même à l'exercice de l'homœopathie, puisqu'elle a le même but que l'art de guérir? Notez bien, soit dit en passant, qu'on est presque forcé de convenir avec nous qu'il y a bien plus de rapports intimes entre l'homœopathie et ses sœurs les autres sciences naturelles, qu'il n'y en a, disons mieux, qu'il ne peut y en avoir entre elles et un art conjectural tel que l'art de guérir ordinaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le progrès des



sciences naturelles a singulièrement contribué à la découverte et au perfectionnement de l'homœpathie. D'abord, la chimie philosophique lui ouvrit la voie pour arriver au point d'administrer une seule médecine à la fois après en avoir extrait la quintessence médicinale. Nous allons le prouver en traçant le plus rapidement possible l'histoire de la matière médicale et de la pharmacopée. Du moment que la chimie philosophique fut créée, on commença à se fatiguer des longues formules, fort composées, qui fourmillaient, pour ainsi dire, à l'époque de Galien, d'Aétius, de Rhasès, d'Avicenne, d'Averrhoës, d'Avenzoar et de tous les autres médecins qui malheureusement adoptèrent la poly-pharmacie des Arabes. A l'aide de l'analyse et de la synthèse, la chimie philosophique a mis à nu les composants des corps inorganiques, dont la médecine pratique de toutes les écoles tire les remèdes que l'on indique pour la cure des maladies: c'est par le même moyen que la chimie a découvert l'insuffisance des propriétés prodigieuses que l'on attribua si longtemps aux nids d'Alcyon, aux yeux d'écrevisses, aux bézoards, à l'usnée, à la jade et à un grand nombre d'autres substances entièrement dépourvues de principes médicinaux. Fourcroy vint alors et fit entendre ces paroles remarquables : « Le mélange et la confu-
» sion des médicaments est un des plus grands
» obstacles que la médecine ait à surmonter pour
» son avancement : tant que l'on fera usage des

» remèdes composés de la pharmacopée galéni-
» que, on ne pourra jamais rien savoir sur leurs
» véritables propriétés. Si l'on ne renonce à ce
» luxe dangereux, la science restera dans l'état où
» elle est : accablée de prétendues richesses, elle
» ne pourra en faire aucun usage ; et puis, ajou-
» tait-il, l'état comme stationnaire de l'art de gué-
» rir est dû en partie à la poly-pharmacie. On est
» toujours dans l'habitude de prescrire plusieurs
» substances à la fois dans les moindres formules,
» et lorsqu'un médicament composé a produit un
» bon effet, il est impossible de décider à quelle
» substance, parmi celles qui entrent dans sa com-
» position, est dû cet effet. Il est donc nécessaire
» de n'employer qu'une substance à la fois (1). »

Pelletier, Caventou, Henry et autres célèbres chimistes et successeurs de Fourcroy, en concourant de plus en plus aux progrès de leur science favorite, sont parvenus à séparer le véritable principe médicinal des composants inutiles des drogues les plus accrédités, et par cet expédient, non moins important qu'efficace, ils ont anobli la matière médicale et la pharmacopée. Mais le point essentiel n'était point là : pour atteindre le but de la nature, il fallait appliquer le résultat des découvertes chimiques aux progrès de la science médicale, et non pas à l'ancienne médecine pra-

(1) FOURCROY, *de l'Art de connaître et d'employer les Médicaments*, tom. I, pag. 446.

tique, qui n'est qu'un art conjectural. C'est là ce qu'a fait précisément Samuel Hahnemann, qui fut tout à la fois un médecin profond et un savant chimiste. Il suivit le précepte de Haller en étudiant sur l'homme sain l'action thérapeutique d'un grand nombre de substances médicinales, et de ses travaux est sortie la matière médicale pure. Il s'est emparé de la grande pensée de Fourcroy en n'employant qu'un seul remède à la fois, c'est-à-dire qu'en suivant pas à pas la marche progressive de la chimie philosophique, le père de l'homœopathie proprement dite, a poussé vers sa perfection la matière médicale pure et la nouvelle pharmacopée, qui font partie de la moderne science médicale. Que l'on juge maintenant si la chimie a ou non des rapports directs et des liaisons intimes avec l'homœopathie, laquelle, ainsi que nous venons de le voir, reconnaît devoir une partie de ses progrès à ceux de la chimie et des autres sciences naturelles.

A quelle autre science l'homœopathie a-t-elle emprunté la raison du caractère dynamique des maladies internes générales? A l'anatomie et à la physiologie comparées. Lorsqu'on met en parallèle la vie organique de l'homme et celle des autres animaux, on reconnaît au premier coup d'œil que l'une et l'autre résident dans le libre exercice des facultés vitales, telles, par exemple, que la sensibilité, l'irritabilité, etc. Si ce fait est certain, et l'on ne peut le nier, pourquoi ne point croire que

les infirmités de l'homme sont aussi simples que le phénomène de la vie où elles résident et où elles prennent naissance? Quand on fait abstraction des organes de la sensibilité et du mouvement des divers animaux, tous les autres organes que l'on y voit se composer et se multiplier successivement, en procédant des zoophytes à l'homme, ont pour objet d'entretenir le phénomène de la vie, ou bien ils sont destinés à la propagation de leur espèce. D'ailleurs, si les maladies internes ou générales n'étaient pas, ainsi que nous l'enseigne l'homœopathie, de simples désordres des sensations et des mouvements, l'imagination pourrait-elle, par une autre voie, exaspérer ou bien adoucir les douleurs que ces maladies sollicitent chez l'homme? Certes, les causes premières des maladies peuvent être matérielles, mais en aucun temps les sensations désagréables ou désordonnées qui en sont le résultat; elles sont et seront toujours simples ou dynamiques; la matière des maladies est incompatible avec le caractère simple des facultés vitales, dont l'exercice constitue le phénomène de la vie.

Il y aurait de même absurdité manifeste à supposer qu'un médecin, en pratiquant l'homœopathie, peut se dispenser des connaissances que procurent l'anatomie et la physiologie humaines; car, comme il est impossible qu'un horloger, par exemple, se montre en état de rétablir avec ponctualité l'ordre des mouvements désordonnés d'une

montre, sans posséder une connaissance parfaite des différentes pièces qui la composent, ainsi que des ressorts d'où résulte le mécanisme de son mouvement régulier, de même on ne peut raisonnablement admettre qu'un médecin, soit homœopathe, soit allopathe, jouisse du pouvoir de traiter convenablement une maladie quelconque sans avoir d'avance fait une étude approfondie de la situation, de la forme, de la structure, du jeu, du nombre des différents organes du corps humain, ainsi que des fonctions qu'ils ont à remplir dans l'économie animale et des lois qui les régissent. C'est la connaissance de l'état normal de l'homme qui nous amène à celle de l'état réel de la maladie. En admettant même que l'état de maladie fût palpable à l'œil et au toucher, on aurait toujours à vaincre la difficulté d'en bien distinguer les symptômes premiers des secondaires : il faut donc avoir l'habitude des relations anatomiques et physiologiques qui donnent lieu aux sympathies, d'où résultent les phénomènes nerveux ou les symptômes secondaires. De quelque manière donc que l'on envisage notre argument, il démontre avec évidence que l'étude de la chimie, de l'anatomie, de la physiologie et des autres sciences naturelles est essentiellement nécessaire à la complète éducation du médecin homœopathe. Penser ou agir autrement, c'est nuire à la science, c'est l'encombrer d'entraves continuelles, c'est, en un mot, manquer au but des applications les plus

utiles, en mettant de côté la sentence latine : *Oportet studuisse et studere*, qui répond au besoin de suivre pas à pas le progrès de l'art de guérir.

Après avoir exposé quelles sont les relations intimes qui enchaînent l'homœopathie aux autres branches de l'arbre des sciences médicales, qu'il nous soit permis de faire ici mention d'une double erreur populaire (qui malheureusement s'est fait jour dans la pratique de la médecine), c'est de voir l'homœopathie exercée par des mains dépourvues de toute éducation médicale, et publier des ouvrages qu'on dit être à la portée de tout le monde, comme si le monde entier n'était peuplé que par des médecins! L'exemple de Guillaume Buchan a séduit tous les faiseurs de médecine; son *Traité de la médecine domestique* a donné le jour à mille autres livres détestables, plus propres à nuire à la santé, à multiplier le nombre déjà si grand des charlatans qu'à rendre le plus léger service même en des mains capables de les feuilleter. Les maladies sont individuelles, elles diffèrent toutes les unes des autres : comment les ouvrages de médecine domestique peuvent-ils prétendre les distinguer, leur apporter les remèdes convenables? comment peuvent-ils apprendre à faire autant que l'œil exercé du praticien? comment peuvent-ils raisonner juste quand ils ne distinguent ni le plus ou moins de ressemblance d'une affection et d'une autre, ni la position actuelle du malade, laquelle varie à l'infini d'un in-

dividu à un autre? Ce peu de mots doit suffire pour caractériser de semblables ouvrages et mettre en garde contre des titres pompeux que repoussent la raison et le siècle des lumières. Il était permis de tolérer de tels abus sous l'empire de l'ancienne médecine, alors qu'on prétendait démêler la ressemblance des maladies de la même espèce; mais ils ne peuvent plus trouver de crédit sous l'empire de la science homœopathique, alors qu'elle proclame cette incontestable vérité que les maladies sont individuelles, distinctes les unes des autres. Si l'on pense obliger les médecins réguliers, par la publication de manuels, de codes, de prescriptions générales ou de médecine domestique, à transiger avec leur dignité, avec la science, et à descendre sur la voie publique, l'on se trompe grossièrement. Cependant il ne faut point confondre parmi les tristes écrits que nous devons repousser de tous nos moyens les ouvrages d'utilité générale, les ouvrages populaires que la science a dictés au célèbre Tissot, dans lesquels il cherche à détruire chez les jeunes gens les fâcheuses habitudes, nous devrions dire des vices essentiels, puisqu'ils engendrent les plus graves maladies; nous louons avec la même ardeur les ouvrages populaires d'hygiène, de police médicale, mais nous nous détournerons sans cesse les yeux de ceux qu'on imprime sous le titre de homœopathie domestique.

La nature repousse avec dédain la sotte prétention de vouloir rendre populaire la pratique de

l'homœopathie; elle n'est point un art aussi facile, aussi vulgaire qu'on semble croire en lisant les ouvrages populaires, où l'on veut mettre à la portée de tous, les moyens curatifs que seule la science peut et doit diriger. Le savoir profond, la longue expérience des célèbres médecins homœopathes ne se entent point dans l'esprit du vulgaire ou des personnes privées des lumières que donne l'institution médicale, comme le jardinier greffe un arbre sur un autre : la science infuse n'est plus de notre temps. Non, il ne sera jamais possible à quiconque n'aura pas étudié régulièrement les différentes branches de la médecine ordinaire ou ancienne de pratiquer convenablement l'homœopathie. Les poètes, les prêtres, les empyriques ont pu autrefois se mêler de l'art de guérir, mais, de nos jours, l'erreur, l'audace, la cupidité, la superstition n'ont plus le même pouvoir; la nature, la science et la position élevée de notre siècle s'opposent à toute invasion de leur part, elles les repoussent avec mépris.

Après l'étude régulière et suivie des différentes branches de la médecine ancienne ou ordinaire, il importe de se familiariser avec les profonds et lumineux travaux du père de l'homœopathie, tels que l'*Organon de l'art de guérir*, la *Matière Médicale pure* et le *Traité des Maladies chroniques*; car, nous le demandons ingénuement, ne vaut-il pas mieux, sans comparaison, puiser la nouvelle science médicale à sa source naturelle plutôt

que d'avoir recours aux formulaires, savants qu'ils soient ou puissent être? Lorsqu'on réfléchit que les auteurs de manuels se sont formés et devenus des habiles médecins homœopathes en étudiant à fond les ouvrages de Hahnemann, on doit bien se convaincre que tout autre moyen n'est pas régulier.

CHAPITRE XXV.

L'état actuel de la médecine et la raison exigent la fondation d'une chaire d'homœopathie dans toutes les écoles médicales du monde civilisé.

En résumant tous les faits incontestables dont l'histoire a été esquissée dans la seconde partie de cet ouvrage, nous voulons élever, sur leur authenticité, les bases d'une nouvelle et importante institution, la chaire d'homœopathie, dont l'utilité ne peut être contredite aujourd'hui en présence des nombreuses guérisons heureusement obtenues par ses moyens; tout doit tendre à donner la plus grande extension à ses principes, à ses applications, et à familiariser avec ses sages prescriptions toutes les personnes qui se vouent à la noble carrière de la médecine. Jetons en attendant, un coup-d'œil rapide sur ce que la science nous a conservée à ce sujet.

1er *fait.* — Hippocrate et presque tous les médecins les plus célèbres de toutes les époques, lorsqu'ils ne pouvaient point vaincre la résistance des maladies les plus graves, négligeaient leurs

règles ordinaires pour céder à l'inspiration du génie et suivre, à leur insu, la loi des semblables, fondement de l'homœopathie ; les remèdes qu'ils adoptaient alors sont précisément ceux du domaine de cette science. La fièvre appelée *la sueur anglaise,* qui avait, chez les anciens, dérouté tous les moyens mis en usage, enlevé la vie à un très-grand nombre d'habitants de Londres, en 1485, fut détruite, comme par enchantement, par l'action des sudorifiques qui, ainsi que chacun le sait, déterminent la sueur chez l'homme bien portant ; c'est-à-dire que cette fièvre fut parfaitement guérie du moment qu'on la traitât d'après la loi des semblables, ou dans le sens de l'homœopathie. (Voyez pag. 162.)

2e *fait.* — L'opium, comme l'expérience nous le repète, suspend durant un certain temps la diarrhée, mais il ne la guérit point. Traitée par la loi des semblables, elle obéit à l'action des purgatifs qui causent chez l'homme en santé une espèce de flux de ventre. C'est pour cela qu'un frère-lai réussit à guérir une diarrhée opiniâtre et de longue durée, laquelle avait réduit le patient à la dernière extrémité, en lui administrant une dose de rhubarbe, qui est un purgatif. (Voir pag. 162.)

3e *fait.* — Ce sont les liqueurs distillées, et non pas les applications des substances froides, qui guérissent les contusions ; de même, c'est le feu qui guérit les brûlures causées par l'action du feu. Les parties du corps engourdies par la rigueur du froid

cèdent à l'application de la neige ou de l'eau froide, etc. Il est, d'après cela, évident que le moyen le plus sûr et le plus prompt de guérir radicalement, c'est de recourir à l'homœopathie, puisque la médecine des contraires, suivie jusqu'ici, ne répond point au but de l'art; elle est en opposition manifeste avec l'ordre de la nature. (Voir pag. 165.)

4ᵉ *fait.* — Bien des maladies chroniques avaient résisté à tous les remèdes de la médecine des contraires, quoique prescrits par de savants et habiles praticiens; elles cédèrent aussitôt que l'on eut recours à la médecine des semblables. (Voir pag. 193)

5ᵉ *fait.* — La médecine ordinaire ne possède aucun principe rigoureusement fondé ou susceptible d'acquérir l'approbation de l'expérience, ni un véritable *criterium* pour guider avec certitude ses propres partisans dans la cure des maladies. (Voir, à ce sujet, la conclusion de la première partie.)

6ᵉ *fait.* — Un grand nombre d'illustres praticiens de l'ancienne école, connus par leur profond savoir, ont abandonné la médecine ancienne pour adopter l'homœopathie, convaincus que les remèdes conseillés par elle sont incertains et insuffisants, et que en même temps ils avaient recueillis de fâcheux résultats en les administrant. (Voir deuxième partie.)

7ᵉ *fait.* — L'homœopathie guérit positivement les malades sans les dépouiller de leurs forces physiques et morales par des saignées, des purgatifs

et autres agents débilitants, comme aussi sans les exciter par l'usage des toniques, tandis que la médecine ordinaire emploie les uns et les autres remèdes, qui ne sont pas dans l'ordre de la nature : ainsi elle prescrit les débilitants dans le traitement des maladies dites d'irritation ou d'excès de stimulus ; les remèdes excitants ou toniques dans la cure des maladies que l'on estime provenir de faiblesse. Cependant l'expérience de tous les instants démontre l'insuffisance de ces moyens : d'abord parce qu'ils ne guérissent pas régulièrement les maladies ; en second lieu, parce qu'ils fatiguent, usent, et même, par leur violence, altèrent l'organisme, sans donner la plus légère certitude de guérir. (Voyez Méthode homœopathique, antipathique et allopathique.)

8e *fait.* — Lorsque la nature consent à la guérison d'une maladie, elle emploie toujours une maladie semblable à la maladie naturelle, et jamais une maladie contraire ou dissemblable à la maladie naturelle. En d'autres termes, la nature suit elle-même la médecine des semblables, ou l'homœopathie. La médecine ordinaire qui ne connaît que les remèdes contraires et dissemblables aux symptômes des maladies naturelles, marche évidemment dans une voie inverse à celle de la nature, le véritable maître de l'art de guérir.

En considérant les divers faits que nous venons de résumer, il est impossible de nier, sans se mentir à soi-même, les grandes vérités qu'ils éta-

blissent et démontrent de la manière la plus positive, nous voulons dire l'absence d'une base solide pour la médecine ordinaire, et les principes éternels de l'homœopathie. La première de ces deux disciplines, comme on le sait maintenant, est le produit de l'esprit, le résultat des opinions plus ou moins opposées des plus célèbres praticiens de tous les temps, tandis que la seconde, née d'une source pure, est l'expression d'une loi de nature qui n'a rien de fallacieux, d'insuffisant, d'hypothétique, et correspond sans cesse au véritable but de l'art. Voilà l'obligation, au moins tacite, de répandre les principes, les connaissances et les effets salutaires de l'homœopathie par le moyen de son enseignement public. Ce point est du plus haut intérêt aujourd'hui pour toutes les nations civilisées ; car, après avoir constaté l'insuffisance de toutes les ressources de la médecine ordinaire, il n'est ni juste ni raisonnable de priver plus longtemps l'humanité d'une institution qui est l'organe des secours efficaces que lui présente si généreusement l'homœopathie contre ses infirmités. Pour peu que l'on réfléchisse à l'impuissance de la médecine ordinaire pour franchir ses étroites limites, sortir de la triste condition d'art conjectural et s'élever au rang des sciences expérimentales, surtout depuis le jour que fut découverte la loi des semblables, au moyen de laquelle on a rendu la santé à un très-grand nombre d'individus affectés de maladies chroniques et qui avaient



inutilement réclamé les secours de l'ancienne médecine ; quand on se souvient que l'homœopathie a surmonté les difficultés les plus notables de la vieille école en substituant aux règles incertaines de l'ancienne médecine les maximes fondamentales qu'elle est allé demander à la nature, il n'est plus possible, ce nous semble, de refuser à la nouvelle science un rang distingué dans le plan d'enseignement des études médicales, à moins qu'on ne veuille demeurer enclos dans le cercle étroit et vicieux des idées reçues, ou s'opposer bien à tort à l'accomplissement d'un acte de philanthropie digne, sous tous les rapports, des progrès de notre siècle. On conçoit aisément qu'il s'agit ici de l'établissement d'une chaire d'homœopathie qui, ainsi que nous l'avons fait voir, est la véritable science médicale de la nature, et dont l'utilité répond avec succès, franchise et promptitude à l'expectative de l'humanité souffrante.

Le principe d'améliorer le sort de nos semblables est un besoin que la main de la nature a gravé dans le cœur humain et qui domine toutes les passions. C'est à ce noble sentiment qu'il faut rapporter l'idée première de la belle institution des hospices et des hôpitaux que la charité chrétienne a fondé et que soutiennent les âmes généreuses et les gouvernements sages. Or, si tel est le fait que nous signalons, pourquoi se refuserait-on d'écouter aujourd'hui la voix de l'humanité, qui réclame à bon droit sa conservation que l'homœo-

pathie peut lui garantir et que ses grandes ressources lui démontrent savoir prolonger, tandis que l'humanité attendrait en vain les mêmes avantages de la médecine ordinaire, puisque ses moyens sont insuffisants et qu'ils ne répondent nullement au véritable but de la nature et de l'art ?

Personne n'ignore que les premiers hommes convinrent entre eux de vivre en famille, afin de se porter mutuellement les secours nécessaires dans toutes les occasions d'attaque de la part d'autres familles ou des bêtes fauves. Chacun d'eux promit, pour sa partie, de concourir au bien-être de la société par son œuvre physique, intellectuelle, politique ou morale. Ce contrat était noble et assurait l'existence de tous. Voyons maintenant si, depuis que l'homœopathie a offert et apporté un visible soulagement à l'humanité souffrante, si, disons-nous, à la vue d'un pareil bienfait, on a songé à établir une chaire publique d'une science aussi utile dans toutes les écoles médicales de l'Europe savante : non, l'on n'y a même pas songé ; car, excepté les universités de Heidelberg, de Munich, de Vienne, de Fribourg, etc., où l'on enseigne la nouvelle doctrine, il n'est point venu à notre connaissance que l'on puisse citer d'autres fondations de ce genre dans les autres écoles de médecine.

Cependant une voix unanime réclame partout les améliorations remarquables que des progrès bien entendus ont apportées dans les institutions

anciennes, et certes celles qui intéressent le plus intimement la santé et la conservation de l'homme, mériteraient bien une préférence positive à tant d'autres perfectionnements industriels. D'ailleurs, si les avantages que présente l'homœopathie sur les autres méthodes suivies jusqu'ici pour arriver à la guérison des maladies, ne sont point illusoires ou imaginaires, s'ils résultent réellement de l'expérience, quelle raison pourrait-on donner pour ne pas faire jouir tous les pays de ces mêmes avantages par le moyen de l'enseignement ostensible de l'homœopathie, qui les procure avec autant de certitude que de succès? En un mot, si, comme nous l'avons démontré dans tout le cours de cet ouvrage, l'homœopathie répond effectivement au but de la nature en guérissant les maladies par des remèdes simples, innocents et sûrs, si elle met ses partisans en garde contre les erreurs que commet le plus souvent l'ancienne médecine, pourquoi vouloir priver de ses bienfaits les peuples civilisés, ce qui arriverait indubitablement si l'on persistait à leur refuser l'enseignement public de l'homœopathie, qui, ainsi qu'on en a acquis la preuve, a toute supériorité sur la médecine ordinaire?

Il est enfin du devoir de tout praticien sensé de marcher d'accord avec le progrès de son art, et non pas de s'en tenir aveuglément aux idées communes qui ne sont point à la hauteur du siècle; ce devoir est d'autant plus pressant qu'il s'agit de

s'approprier les nouvelles découvertes médicales pour les appliquer à la conservation de la famille humaine. Telle a été l'expression de la nature en révélant la loi des semblables, origine des nouveaux faits; elle a voulu en faire le don précieux à tous les peuples de la terre, qui ont un droit égal à leur conservation. Ce serait donc manquer en même temps à la nature, à la science, à l'humanité que de négliger plus longtemps d'adjoindre aux autres chaires des Universités la chaire d'homœopathie; autrement, il n'y aura qu'un petit nombre d'individus qui jouiront, en attendant, des salutaires effets de la nouvelle médecine, car, il faut le dire, c'est faute de son enseignement public qu'on la voit encore aujourd'hui adoptée par trop peu de médecins.

C'est par les lumières de la science homœopathique que l'on s'assure, non-seulement de l'incompatibilité des remèdes de diversion ou de dérivation avec le véritable but de la nature et de l'art, mais encore de l'insuffisance ou de l'incertitude d'action faussement expérimentée des autres moyens de la médecine ordinaire. En effet, tous les remèdes de diversion ou de dérivation, tels que la saignée, les sangsues, les ventouses, les vésicatoires, les sétons, les cautères, les purgatifs, etc., etc., sont tous des moyens indirects, mécaniques, transitoires, puisqu'ils n'exercent aucune action thérapeutique directe ou permanente; ils suspendent momentanément les mala-

dies chroniques sans les guérir, et, ce qui est pire, c'est qu'ils le font au détriment des forces de l'organisme. D'abord le sang et les autres humeurs, en affluant avec impétuosité vers l'organe affecté de congestion ou de tout autre maladie, abandonnant ainsi en grande partie les autres organes de l'économie, cessent bientôt d'obéir à la puissance quelle qu'elle soit de la révulsion ou de la dérivation. Tous les jours on voit, de fait, dans la pratique, que le sang et les autres humeurs reviennent de nouveau vers l'organe malade après l'emploi des révulsifs et des dérivatifs. L'absence d'équilibre dans la circulation du sang et des fluides est un effet et non pas le principe dynamique de l'affection ou de la maladie, et c'est ce principe qu'il faut attaquer et combattre par les remèdes doués d'une action thérapeutique directe et permanente. C'est, du moins, le seul moyen que suggère la médecine rationnelle pour guérir avec certitude l'une ou l'autre affection ou maladie. Voilà pourquoi l'homœopathie rejette justement la pratique des saignées, des sangsues, des ventouses, des vésicatoires, ainsi que tous les autres remèdes révulsifs et dérivatifs, qui ne sont point dans l'ordre de la nature et que l'expérience condamne comme insuffisants au véritable besoin de l'art de guérir. Les médecins de la vieille école ont donc le plus grand tort de recourir à chaque instant aux révulsifs au lieu des remèdes directs que leur art ne possède presque pas; ce sont eux cependant

qui guérissent les malades sans porter la plus légère atteinte aux forces de l'organisme, comme aussi sans nuire aucunement à leur constitution physique.

C'est aussi la science homœopathique qui dévoile l'insuffisance ou l'incertitude d'action des autres procédés de la médecine ordinaire, en nous répétant sans cesse que, pour bien connaître la vertu thérapeutique d'un agent médicinal quelconque, il convient de le soumettre au jugement de l'expérience dans l'état normal; c'est ce que ne font point les élèves de l'ancienne école, qui, comme chacun peut s'en convaincre, essaient les remèdes dans les maladies où leurs effets se confondent avec les symptômes des maladies elles-mêmes. A cette règle trompeuse doit se rapporter précisément l'incertitude d'action des moyens de la médecine ordinaire. Dire, par exemple, que tel agent médicinal est bien indiqué dans une maladie parce qu'il a été utile en un cas semblable, c'est de l'empirisme, c'est hasarder une assertion contraire au résultat de l'expérience, puisqu'il est évident qu'une maladie ne ressemble jamais parfaitement à une autre, et que bien souvent tel remède qui a procuré du soulagement à un malade nuit essentiellement à un autre, quoique tous deux soient affectés d'une maladie de même espèce. Jugez maintenant de la confiance que l'on doit accorder aux remèdes généraux, tels que les bains russes, l'hydriatrique ou cure à l'eau froide, le rob

de Leroy, les eaux minérales, les innombrables sortes de pilules végétales et autres spécifiques plus ou moins prônés : aucun n'est dans l'ordre de la nature. Tout remède antipathique ou allopathique, quel qu'il soit, a un caractère individuel, toujours semblable à lui-même, et par conséquent il ne jouit nullement de la propriété de guérir, malgré tout ce que l'on en peut dire, plusieurs affections ou bien un grand nombre de maladies que l'on veut semblables les unes aux autres, ce qui n'est point et ne peut pas être.

Nous le demandons donc à tout homme de bon sens : si la chaire d'homœopathie, qui enseigne non-seulement à réformer tous les abus pernicieux de la médecine ordinaire, mais encore à guérir régulièrement les maladies, ne mérite pas d'entrer dans le cadre d'enseignement des écoles de médecine des pays civilisés?

Il est facile de concevoir la résistance que les puissants ennemis des nouvelles découvertes apporteront à la fondation de la chaire que nous réclamons, par suite de la fausse opinion qu'ils veulent entretenir contre l'homœopathie. Mais faut-il, à cause des égards mérités par les hommes illustres de la vieille école, sacrifier les plus chers intérêts de la société entière à leurs préjugés, à leurs habitudes, disons plus, à leurs intérêts privés? Faut-il, par rapport à eux, demeurer perpétuellement enfermés dans les bornes étroites des vieilles routines? Et puisque chaque siècle a ses

besoins, son caractère propre, ses goûts, n'est-il pas de nécessité de suivre avec lui la marche progressive des connaissances humaines? Le temps et la réfllexion ne nous ont-ils point révélé les malheurs déversés sur la masse du genre humain par ceux qui, détracteurs habituels des nouvelles découvertes, ont mis des entraves aux choses les plus importantes, aux sciences envieuses de secouer le joug de l'erreur accréditée? L'histoire est là pour en retracer le triste et honteux souvenir, pour condamner les injustes préventions et vouer au mépris des âges futurs tous ces dangereux ennemis du bien public. Sa leçon est entièrement perdue pour un grand nombre de savants de notre âge, puisque, tout en s'avouant les amis du progrès, ils répètent sans cesse la même erreur en se déclarant contraires à l'homœopathie sans la connaître, et même sans être véritablement initiés dans les maximes de la vieille école! N'est-ce pas le cas de leur dire, sans méchanceté : Il n'est pas donné aux aveugles de juger des couleurs?

On ne manquera pas de nous objecter sans doute que de savants médecins qui ont lu et parfaitement étudié les divers écrits publiés sur l'homœopathie, ne lui sont pas moins opposés. Cela est bien possible, mais nous ne pouvons point croire que, au fond de leur conscience, ils blâment ou trouvent de quoi attaquer les bases de la nouvelle science; car fondée comme elle l'est sur une loi de la nature, il n'y a pas moyen de douter un seul



instant de la légitimité de ses principes fondamentaux ; et bien avant de nier l'évidence de son utilité, il faudrait attaquer le caractère de la loi de la nature, ce qui serait un véritable trait de folie. Il ne suffit pas de lire et même d'étudier les ouvrages qui traitent de l'homœopathie, il faut, après ce premier travail, apprendre à la pratiquer régulièrement en répétant au lit des malades les mêmes expériences faites par les médecins les plus instruits de la nouvelle école. Si les partisans de la médecine ordinaire en eussent fait autant, certes ils ne voudraient pas attaquer la justesse des maximes fondamentales et des procédés de l'homœopathie, et s'ils avaient la volonté de le faire, les faits leur manqueraient, avec eux le pouvoir de leur donner de la valeur.

Citons ce que l'on a donné comme essais contraires à l'homœopathie : ce sont ceux attribués en 1828 au docteur Maronzeller, de Vienne en Autriche ; en 1828, au docteur Hermann, de Pétersbourg ; en 1830 et 1831, à Attomyr, de Munich ; en 1834, au docteur Andral, de Paris ; en 1835, à plusieurs médecins de Naples, etc., etc.

Faisons remarquer maintenant que les savants médecins qui ont été, par leurs gouvernements respectifs, chargés de constater l'utilité et vérifier les moyens de l'homœopathie, étaient tous alors, s'ils ne le sont plus maintenant, disciples de l'ancienne école ; et c'est précisément pour cela qu'il ne leur fut point loisible de diriger leur examen

et leurs essais d'après une connaissance approfondie des principes de l'homœopathie. Cependant, le gouvernement autrichien, qui, ensuite du rapport défavorable des médecins qu'il avait nommés *ad hoc*, avait de prime-abord interdit l'exercice de l'homœopathie, revint bientôt sur ses pas et rappela son édit. Les médecins russes, quoique élèves de la vieille école, assurèrent leur gouverenment que les essais auxquels ils s'étaient livrés n'étaient point defavorables à la nouvelle science ; ce ne fut cependant que dans l'année 1833 que l'empereur reconnut la nouvelle école et permit l'établissement, en sa capitale, de dépôts des remèdes préparés et administrés d'après les principes homœopathiques. On ignore le contenu du rapport fait au gouvernement bavarois par le docteur Attomyr ; mais il est à présumer qu'il ne fut point contraire, puisque le roi de Bavière ordonna l'adjonction d'une chaire d'homœopathie à l'université de Munich, et qu'un hôpital fut également fondé en cette ville sur un plan très-libéral. Les expériences que l'on a tenté à Paris, ont manqué le but désiré ; mais pouvait-il en être autrement, quand on sait qne les applications des remèdes homœopathiques ont été faites d'après les errements de la vieille école, lesquelles étaient contraires à la marche régulière de ces mêmes expériences ? Enfin, les essais qui ont eu lieu dans Naples, d'après les ordres du roi des Deux-Siciles, le furent avec beaucoup trop de précipitation, dirigés sans soin par

des médecins dévoués à l'ancienne méthode et en quelque sorte oublieux des instructions contenues dans le rescrit royal (1).

Il est incontestable aujourd'hui que la ville de Londres possède une institution homœopathique, laquelle offre la garantie et en même temps la preuve irrévocable de l'utilité de la nouvelle médecine. Là il est permis aux médecins des diverses écoles d'y observer chaque jour, et, pour bien dire, à chaque instant le résultat de la méthode homœopathique que l'on suit pour le traitement des différentes maladies.

L'établissement est ouvert au public tous les samedis; ce moyen met chacun à même d'apprécier les attaques des ennemis de l'homœopathie et de se persuader de sa supériorité sur toutes les méthodes préconisées jusqu'ici. L'observation oculaire des heureuses guérisons qu'on lui doit est l'argument le plus puissant contre les sophismes débités par ses adversaires et la preuve la plus convaincante de la puissance des ressources de la science qui les dirige. Il y a, de plus, dans la capitale de l'Angleterre, plusieurs dispensaires qui ne tarderont pas à être convertis en hôpitaux, puisque de nombreuses souscriptions vont bientôt en fournir les moyens.

Depuis plusieurs années Paris compte, au nom-

(1) Voir le Rapport du docteur A. Gérard Hull. Londres, 1840.

bre de ses institutions médicales, la *Société gallicane homœopathique,* une maison de santé homœopathique, dirigée par un médecin homœopathe distingué, un journal homœopathique, plusieurs dispensaires et un grand nombre de praticiens homœopathes non moins zélés qu'expérimentés. La belle et savante Italie, où l'auteur a vu le jour, vante déjà un grand nombre de médecins de la nouvelle école, de médecins homœopathes de haut mérite. Ils se sont distingués par leur zèle et par leurs savantes productions. Chaque année, à une époque déterminée, la ville de Genève voit se tenir des séances homœopathiques sous la présidence du docteur C.-E. Peschier, l'un des savants rédacteurs de la *Bibliothèque homœopathique* qui se publie en cette cité. On vient d'inaugurer à Palerme une académie homœopathique sous la présidence du docteur André Bartoli; on y donne des consultations, on y traite gratuitement les malades pauvres, etc., etc. Tous ces faits sont incontestables et justifient l'intérêt qu'inspire aux hommes impartiaux la nouvelle médecine, dont l'importance sera sentie par les médecins allopathes du moment qu'ils l'étudieront à fond avant de la pratiquer; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, la simple lecture des ouvrages publiés sur l'homœopathie ne suffit point pour en apprécier toutes les ressources, ni se faire une idée des particularités qu'enseigne successivement l'expérience. Le livre le mieux fait, le plus étendu sur une partie

quelconque de la science n'est jamais complet, il laisse toujours à désirer, il ne répond point à toutes les difficultés que l'esprit peut soulever. On ne peut sans injustice en accuser l'auteur : c'est l'ordre des choses même qui le veut ainsi. La perfection est l'enfant du temps ; la haute capacité des professeurs en prépare les voies ; l'enseignement public entre dans les moindres détails, analyse les faits sous toutes leurs faces, aplanit les difficultés et fournit tous les éléments pour les éclaircissements devenus nécessaires. Si l'on eût enseigné l'homœopathie depuis qu'elle a pris naissance, nous sommes convaincus qu'elle serait généralement adoptée, et que personne ne douterait plus de l'authenticité des faits sur lesquels elle est solidement basée et des lois de la nature qui lui servent d'appui.

Si, malgré tout ce que nous venons d'exposer, on cherchait encore à douter de l'utilité d'une chaire publique d'homœopathie, une pareille opposition trouverait partout des contradicteurs, car il n'est réellement plus permis de résister à l'évidence de ses heureuses applications. La vérité, tôt ou tard, finit par triompher des erreurs populaires, des mensonges qu'échafaudent la superstition et la paresse. Il en est de même des nouveaux faits que l'homœopathie révèlera à tout médecin qui s'élève à la hauteur de son siècle et dont l'esprit suit pas à pas les progrès de son art pour les appliquer à l'avantage de l'humanité souffrante.

Puissent nos efforts et les résultats que nous avons fait connaître, amener la fondation d'une chaire d'homœopathie dans toutes les écoles de médecine du monde civilisé! Nous avons mis en œuvre tout ce qui nous a paru digne de fixer l'attention et convaincre tous les esprits de l'importance de cette institution; nous avons émis un vœu utile : puisse-t-il arriver jusqu'à la source du *pouvoir* et déterminer l'*opinion publique* à s'unir à nous pour atteindre le but proposé! Notre ambition sera dès lors pleinemement satisfaite, et nous croirons avoir payé notre dette à la science, aux jeunes élèves bien institués, à l'humanité entière. Du reste, le temps marche, la vérité se fait jour, et les peuples apprécient de plus en plus l'œuvre du génie. Tous les âges nous fournissent des exemples de cet axiome. Quand nous n'aurions à citer que Galilée pour sa sublime pensée de la terre tournant autour du soleil qui la vivifie, Harvey pour la marche ascendante et descendante du sang, Jenner pour son heureux préservatif contre la hideuse petite vérole, etc., rien ne pourrait attester davantage la justesse de notre prédiction, que tôt ou tard la chaire d'homœopathie occupera un rang distingué dans le plan des études médicales chez toutes les nations du monde civilisé.

CHAPITRE XXVI.

Résumé des points cardinaux de cet ouvrage.

Nous voici parvenus au terme de notre travail, sinon à l'entier accomplissement de la mission que nous nous étions imposée, dans l'espoir d'avoir rempli notre tâche difficile autant que délicate, celle de démontrer d'une manière convenable et péremptoire la supériorité de l'homœopathie sur la médecine ordinaire. Nous pensons avoir, dans le cours de cet ouvrage, établi que l'homœopathie est positivement fondée sur une loi de la nature, qu'elle ne reconnaît aucune sorte de théorie abstraite, aucune hypothèse aventureuse et qu'elle conduit directement les médecins qui l'adoptent au but essentiel de leur art, celui de procurer aux malades une guérison douce, pleine, entière et durable, à l'opposé de la médecine ordinaire qui suit des règles incertaines, variables, soutenues par les opinions favorables émises par les médecins de l'ancienne école, et qui, dans les cas plus difficiles des maladies graves,

n'est d'aucun secours à ses propres partisans, alors qu'ils ont le plus besoin d'un guide fidèle, infaillible. Abandonnés de la sorte, ces mêmes disciples flottent d'une méthode vers l'autre, et pour le traitement des maladies les plus graves à s'en remettre aveuglément à la vieille routine, à *lœdentibus et juvantibus*. Or, ce point, qui est à la connaissance de tous les praticiens expérimentés, ne peut être contesté après la démonstration que nous venons de faire des aberrations de la médecine pratique ordinaire, de ses principes abstraits, et surtout des imperfections des différents systèmes qu'elle a successivement suivis et préconisés jusqu'à ce jour.

Pour arriver plus sûrement au vrai que nous voulons en toutes choses et donner à notre argument toute la force que demande l'évidence, nous avons, tout en donnant l'histoire de l'homœopathie, nous avons fait connaître la justesse de ses maximes fondamentales, son caractère scientifique et pratique, ainsi que ses progrès et les avantages incontestables résultant de ses applications. C'est en suivant de point en point les effets de ces heureuses applications que nous sommes parvenus à justifier complètement l'homœopathie de l'accusation, bien fausse, d'être une science insoutenable, frivole, imaginaire; nous l'avons placée, comme elle doit l'être et le sera toujours au-dessus des vieux préjugés, des erreurs populaires et des jugements par trop sévères, nous devrions dire

par trop peu mesurés des savants médecins de l'ancienne école.

Dans la mission grave que nous nous sommes imposée de présenter dans leur véritable jour les diverses théories qui ont amené les révolutions médicales et d'indiquer les abus à réformer, nous ne croyons avoir offensé personne, ni même les adversaires les plus acharnés de l'homœopathie, il n'est jamais entré dans notre pensée de porter la plus légère atteinte à des noms respectables acquis à la science; loin de là, nous avons, chaque fois que l'occasion s'est présentée, loué le zèle et les bonnes intentions de nos anciens maîtres et de ceux qui nous ont précédés : leurs recherches et leurs travaux nous ont été d'une grande utilité; il y aurait donc eu ingratitude de notre part à agir bassement contre eux. Cependant, il faut le dire avec la franchise qui nous caractérise, en traitant la cause de la science, il nous était impossible de passer sous silence les imperfections, les pratiques vicieuses et abstraites, les règles variables et incertaines de l'art exercé, quoique consciencieusement, par les disciples de l'ancienne école; en le faisant nous avions l'espoir de les voir amenés par de mûres réflexions à secouer un joug pesant, à se soustraire aux graves dangers, à remplir les immenses lacunes de l'ancienne médecine pratique. La carrière une fois ouverte, il nous fallait montrer les vices de la règle des contraires d'une part, tandis que de l'autre nous faisions briller à tous

les yeux la justesse de la loi des semblables; il nous fallait placer en regard les unes des autres, les cures manquées par l'insuffisance des remèdes antipathiques ou allopathiques, et les guérisons pour ainsi dire miraculeuses obtenues par les moyens simples, doux et certains de la médecine nouvelle. Enfin, nous en appelons à la saine raison elle-même, ne fallait-il pas, en une circonstance aussi majeure, recourir au moyen puissant et lumineux des comparaisons pour détruire l'aversion qui les excitent, et la remplacer par la considération de leur utilité?

Nous devons à la ressource des comparaisons la certitude que nous croyons avoir acquise au lit des malades que, de toutes les méthodes préconisées jusqu'ici dans la pratique de l'art de guérir, et que nous avons successivement soumises à l'étamine de l'expérience sous des climatures différentes, c'est la méthode homœopathique seule qui soit susceptible d'atteindre positivement le but de la nature, non-seulement parce qu'elle dirige les remèdes dans le sens vrai des maladies, en suivant la loi des semblables, mais encore parce qu'elle les applique, d'après l'expérience, à une dose infinitésimale. Les autres méthodes, au contraire, ont adopté une marche inverse; elles prescrivent les remèdes d'une action diamétralement opposée ou dissemblable aux symptômes des maladies; esclaves de la vieille règle *contraria contrariis curantur* et de la médecine allopathique,

elles les administrent à la dose ordinaire, laquelle excède toujours les bornes du vrai besoin de la nature.

Les anciens se sont évidemment fourvoyés en s'attachant à cette règle des contraires, et la raison en est bien simple, elle se remarque seulement dans la collision des corps inorganiques et non pas dans la cure des maladies. En effet, l'on arrête le mouvement d'un corps par le choc d'un autre corps lancé dans une direction opposée, tandis que, pour arrêter le cours d'une maladie et l'amener à guérison, la nature nous prescrit d'employer les remèdes d'une action semblable et non pas qui lui est contraire. Telle est la marche qu'il faut suivre et que la nature suit elle-même toutes les fois qu'elle veut guérir. « *Non fingendum aut excogitandum*, disait l'illustre Bacon de Vérulam, *sed inveniendum quid natura faciat ant ferat.* » Nous devons chercher à imiter la nature au lieu de céder aux écarts de l'esprit. Voyons ce que l'on fait dans les pays froids lorsqu'il s'agit de guérir toute partie du corps engourdie par la rigueur de l'hiver : on frotte la partie lésée avec de la neige, mais on se garde bien d'avoir recours aux remèdes contraires à l'engourdissement ; on sait fort bien que les bains chauds, les frictions de liqueurs spiritueuses, qui seraient des remèdes contraires, ravagent l'organisme des parties engourdies au lieu de les guérir. Il en est de même des vernisseurs, des cuisiniers et de beaucoup d'autres états

qui sont également exposés aux accidents du feu, ils appliquent sur leurs brûlures des liqueurs distillées chaudes, ou bien ils approchent du feu les parties attaquées, au lieu de recourir à l'application de l'eau froide ou de la neigne qui seraient des remèdes contraires aux brûlures. Ces faits et beaucoup d'autres non moins positifs que nous avons rapportés dans le cours de cet ouvrage, tout en indiquant les moyens propres de la nature, démontrent en même temps l'exactitude et l'importance de la loi des semblables, et la nullité absolue de la règle des contraires, sur laquelle est fondée la pratique de la médecine ordinaire.

On aurait tort de nier une vérité digne d'attention, c'est que si les disciples de la vieille école ont suivi jusqu'ici la règle des contraires dans leur pratique, ils ont cru bien faire en respectant d'une part une règle qui leur a été enseignée par les premiers maîtres de l'art, de l'autre ils ignoraient la loi des semblables, ou, pour mieux dire, ils n'étaient pas encore parfaitement couvaincus de sa justesse. Il n'en est pas de même aujourd'hui que l'on a sous les yeux les preuves les plus convaincantes, les plus lumineuses de la supériorité de la nouvelle sur l'ancienne médecine : toute répugnance, tout entêtement à renoncer à la pratique de la dernière, serait un signe de mauvaise foi blâmable, répréhensible sous tous les rapports. Quelle conviction plus complète demanderait-on, de fait, en voyant chaque jour les maladies chro-

niques, qui résistaient à tous les remèdes de l'ancienne médecine, céder d'une manière régulière aux secours de l'homœopathie? Cette remarque de tous les instants ne se manifesterait pas avec un succès aussi certain si la loi des semblables, fondement de l'homœopathie, n'était point l'expression pleine et entière de la volonté de la nature, si elle ne prouvait ainsi combien est illégitime la règle des contraires.

Les remèdes opposés aux symptômes des maladies chroniques peuvent bien les suspendre durant un certain temps, mais ils ne les guérissent pas; après leur usage, nous apprend l'expérience, elles reviennent, souvent plus intenses, et ne cessent de sévir que lorsqu'on les attaque par les procédés indiqués par la loi des semblables. On n'obtient donc par l'action des remèdes contraires qu'une simple suspension, jamais une guérison parfaite. Paracelse, il y a trois siècles, a répété la même vérité, comme on voit par ses propres paroles : « *Neque enim unquam ullus morbus calidus per* » *frigida sanatus fuit, nec frigidus per calida, simile* » *autem suum similem frequenter curavit.* » Nous en trouvons une preuve positive dans le traitement des constipations du ventre, des diarrhées de longue persistance et d'autres maladies chroniques : l'on voit que les premières reparaissent et sévissent de nouveau après l'emploi des purgatifs, et les autres après l'usage des astringents, etc., etc. Tout praticien attentif a dû souvent être témoin

oculaire de semblables faits, et demeurer convaincu que les remèdes antipathiques agissent sur les effets et non pas sur les premiers désordres de l'organisme.

De même, quand on veut examiner à fond la cure ordinaire des maladies aiguës, on est bientôt persuadé que les remèdes contraires que l'on dirige contre elles, ne les guérissent pas *régulièrement*, lors même que survient la guérison. Il est donc bon de noter ici avant tout qu'une semblable cure est toujours suivie de convalescences plus ou moins longues et pénibles, durant lesquelles la plus légère rechûte peut compromettre la vie des patients. D'une autre part, l'action des remèdes contraires aux symptômes des maladies aiguës affaiblit à vue d'œil les forces de l'organisme et n'attaque nullement le principe morbifique qui les sollicite et les entretient. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on peut guérir radicalement les maladies aiguës sans recourir aux moyens ordinaires, c'est-à-dire sans employer les saignées, les antiphlogistiques ou autres remèdes contraires: on les guérit effectivement tous les jours par l'usage de tout remède dirigé d'apres les indications de la loi des semblables. Or, si le fait est tel que nous l'annonçons, et dont chacun peut aisément acquérir la certitude, on a donc positivement tort d'employer pour le traitement des maladies aiguës une méthode violente, incertaine, nous ajouterons même, périlleuse en plusieurs cas, quand on peut les

guérir avec certitude par le moyen de remèdes doux, simples, innocents qu'offrent l'homœopathie, remèdes dont l'action attaque directement le principe morbifique sans porter la plus minime atteinte aux forces de l'organisme, ce que ne font point les autres méthodes connues en recourant aux remèdes contraires, lesquels, comme on le sait, décident d'un moment à l'autre de la vie ou de la mort de nos semblables.

Nous concevons aisément qu'en traitant les maladies aiguës par les saignées et les autres remèdes antiphlogistiques, on arrive, à l'aide de ces moyens débilitants, à abattre les forces du malade ; mais cet affaissement présente le revers de la médaille de l'état primitif de la maladie, soit d'une inflammation, soit de toute autre maladie aiguë provenant d'irritation. Ce n'est donc que alors que la nature n'a plus la puissance de réagir comme auparavant que le médecin se persuade avoir vaincu la maladie : de ce moment il commence à relever peu à peu les forces du malade, et par le mécanisme d'une méthode aussi irrégulière qu'elle est dangereuse, il tâche enfin de guérir la maladie artificielle que, à son insu, il a substituée à la maladie aiguë naturelle par la pratique des saignées et des autres moyens anti-phlogistiques ou débilitants. Que l'on vienne encore nous dire maintenant que cette manière de traiter les maladies aiguës n'est pas au rebours du but de la nature, qui sait les guérir elle-même sans recourir

aux moyens de l'ancienne médecine que nous attaquons avec les armes de l'observation pratique.

Le préjugé qui pèse le plus lourdement, par ses effets, sur la vie de l'homme, c'est l'opinion que l'on conserve sur les saignées et les purgatifs, opinion vulgaire dont l'origine est due aux erreurs des anciens praticiens. Ils n'ont point vu que leur prétendue utilité n'est qu'apparente et d'une durée éphémère ; ce qu'il y a de pire, c'est que le soulagement momentané que ces moyens procurent aux malades, engage ces mêmes praticiens à revenir avec une facilité plus que irréfléchie à leur prescription, quand ils savent qu'elle est fort loin de remplir le but de l'art, qu'elle altère à la longue la constitution physique des corps les plus robustes et abrége le cours naturel de la vie. Il ne faut pas s'y tromper : les maladies ont leur siége dans l'organisme ou dans le foyer de sa vitalité, et non pas, ainsi qu'on le dit communément, dans la masse du sang ou des humeurs blanches. En supposant même que le sang ou les humeurs blanches puissent être ou devenir effectivement la cause des maladies, dans cette hypothèse il importe autant de diriger les remèdes contre le sang et de s'occuper des humeurs blanches, (lesquels sont dépourvus de vitalité, et sont par conséquent exempts de maladies), comme aussi de diriger les remèdes contre les autres causes de maladies. Et puisque l'on sait que ces causes ne sont point elles-mêmes des maladies

propres à exiger un traitement quelconque, le bon sens seul suffirait pour démentir le faux ou prétendu besoin des saignées et des purgatifs dans la pratique de la médecine.

Nous demandons si, lorsque l'air humide et froid cause, par exemple, le rhumatisme, on administre les remèdes contre cet air ou bien contre l'affection qu'il a déterminé? Nous demandons encore si l'on doit traiter le sang ou les humeurs blanches que l'un et les autres ont produit maladie, ou bien la maladie produite par le sang et les humeurs blanches? Le sang et les humeurs blanches et la maladie sont deux choses très-distinctes l'une de l'autre; si la masse du sang est égale à elle-même, aussi bien avant qu'après l'invasion, quel besoin a-t-on de la diminuer? Et si le flux ou l'affluence du sang qui se porte vers un organe l'affecte, ou s'il produit alors une maladie, est-il permis de croire que la diminution de cette masse sanguine peut ou doit guérir régulièrement la maladie, ou bien le remède direct qui met l'organisme en état de distribuer uniformément la masse du sang dans tout le système des vaisseaux sanguins? S'il n'en était pas ainsi, l'homœopathie pourrait-elle triompher des maladies aiguës sans recourir aux saignées, aux antiphlogistiques et aux autre moyens indirects recommandés en pareil cas par la médecine ordinaire? Non, elle ne pourrait point le faire si, pour obtenir la guérison régulière des maladies aiguës, il lui fallait diminuer la masse

du sang ou des humeurs blanches. Enfin, si, par une maladie quelconque, le cours du sang est augmenté, il faut diriger le remède contre la maladie elle-même et non pas contre la marche accélérée du sang qui en est l'effet.

Disons-le donc hautement, le besoin des saignées et celui des purgatifs sont positivement factices, ils ont été créés et propagés par les médecins de l'antiquité, et non le résultat d'une loi de la nature ou de l'expérience, qui, au contraire, les rejette comme inutiles alors qu'ils ne sont pas nuisibles. L'histoire de la médecine nous apprend à ce sujet qu'Hippocrate avait désigné le sang, la bile, l'atrabile, etc., comme les principes constituant le corps humain : de cette théorie est venue celle du tempérament sanguin, colérique, mélancolique et flegmatique. Ces idées abstraites ont amené à celle du prétendu besoin de diminuer la masse du sang et des autres humeurs, qui jouaient le premier rôle dans les maladies, selon le dire des anciens médecins. Si nos premiers maîtres eussent pu prévoir que le tempérament proprement dit exprime le caractère spécifique de l'organisme de chaque individu, ils n'eussent jamais pensé introduire dans l'art de guérir et de pratiquer la saignée et les purgatifs qu'ils estimaient nécessaires pour diminuer la masse du sang ou des autres humeurs lorsqu'elles excédaient par la quantité. A toutes ces idées abstraites, il faut rapporter la vieille opinion, qui do-

mine encore les esprits vulgaires, que les inflammations dérivent de la pléthore, de la surabondance du sang, de la trop grande plénitude des vaisseaux sanguins ; de sorte que l'usage de respecter, comme autant d'oracles, les doctrines de nos anciens maîtres, a donné plus de puissance qu'elle n'en mérite la pratique des saignées et des purgatifs. On se perd aisément dans le vague quand on adopte aveuglément ce qui doit être soumis à l'examen approfondi de l'observation pratique et confirmé par la tardive expérience.

Si nos prédécesseurs eussent étudié attentivement la gastrite, l'hépatite, l'ophtalmie, etc., ils se seraient convaincus non-seulement qu'elles résistent assez souvent pendant des mois et même des années au traitement des saignées générales et locales, mais encore que ces moyens ne sont point les remèdes directs des maladies inflammatoires, et en même temps ils auraient bien vu que ces maladies ne résultent point de la pléthore, de la surabondance de sang ou du trop-plein des vaisseaux sanguins. Autrement il serait impossible de se rendre compte de la résistance qu'opposent le plus habituellement la gastrite, l'hépatite, l'ophtalmie, etc., à l'emploi des saignées générales et locales. Attaquées par les remèdes homœopathiques, ces mêmes maladies cèdent aussitôt ; avec eux on n'a nul besoin de recourir aux saignées ni aux sangsues ; les inflammations ne passent presque jamais de l'état aigu à l'état chronique. Cette

dernière circonstance est, au moins à nos yeux, une preuve convaincante de l'insuffisance des remèdes indirects dont on se sert dans la pratique de la médecine ordinaire.

Il est de l'intérêt de tout médecin qui respecte son noble caractère de suivre les progrès de son art : en les suivant de point en point, il s'apercevra bientôt que ce ne sont ni les saignées ni les purgatifs qui guérissent véritablement les maladies. Il lui faut d'abord partir d'un principe fondé sur l'expérience, celui que les maladies sont des êtres dynamiques et des phénomènes individuels ; que chaque maladie a son type particulier ne ressemblant jamais parfaitement à celui d'une autre ; leur nombre n'est point encore déterminé, et peut-être ne le sera-t-il jamais, parce que la même maladie offre des variantes plus ou moins nombreuses d'un cas à l'autre ; de la sorte, la spécification des maladies entraîne de nécessité celle des remèdes. Il y a dans la nature autant de remèdes directs qu'il existe de maladies. Que l'on vienne maintenant nous fournir la preuve évidente que les saignées et les purgatifs jouissent de la propriété de guérir radicalement autant d'affections ou de maladies différentes dans lesquelles on a l'habitude de les prescrire : tout homme sensé ou versé tant soit peu dans la science médicale se refusera à l'admettre. Ils n'ont aucunement cette propriété.

Plus l'homœopathie, compagne fidèle de l'expérience, et par conséquent le résultat positif du

vrai, plus l'homœopathie, disons-nous, dirige divers remèdes contre les inflammations individuelles, quoique l'inflammation semble être une maladie toujours identique à elle-même, et la diversité de ses remèdes selon les différents organes enflammés répond exactement au but de la cure. Or, comment est-il possible d'espérer la guérison de toutes les différentes espèces d'inflammations (sinon le plus grand nombre des maladies) par le seul moyen de la saignée et des autres remèdes anti-phlogistiques, qui tendent tous à affaiblir les forces de l'organisme, nous voulons dire, qui ont tous une action uniforme ou générale, tandis qu'il faut employer divers remèdes selon les différentes espèces d'inflammation? L'observation seule des événements désastreux résultant chaque jour de cette pratique malentendue, aurait dû depuis longtemps convaincre les praticiens de son caractère fallacieux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les fois que les médecins de l'ancienne école ont recours aux remèdes directs ou spécifiques d'une maladie, ils ne pratiquent presque jamais la saignée, ni les purgatifs ou autres moyens palliatifs. Nous en trouvons la preuve dans le traitement d'une sorte de fièvre tierce, de la syphilis, de la gale, du goître, etc., où l'on emploie régulièrement, savoir : dans la fièvre tierce le sulfate de quinine, dans la maladie vénérienne le mercure, dans la gale le soufre, dans le goître l'iode, etc. De telle sorte que s'ils

connaissaient, à l'instar des médecins homœopathes, les remèdes directs des différentes maladies, ils ne se tiendraient pas certainement restreints dans les limites circonscrites de la saignée, des purgatifs et des autres remèdes indirects ou de fausse application. C'est donc la pauvreté de la médecine ordinaire, qui ne possède qu'un petit nombre de remèdes directs, le puissant motif qui porte ses partisans à revenir à la vieille routine de traiter les maladies par l'usage des remèdes généraux de diversion ou de dérivation, tels que la saignée, les sangsues, les purgatifs, les vésicatoires, les cautères, etc., qui, à vrai dire, sont tous étrangers à la science médicale. On nous objectera peut-être que ces moyens soulagent les malades : c'est bien possible; mais il faut ajouter que l'on doit apprécier autant le soulagement procuré par la saignée et les autres remèdes de diversion ou de dérivation que l'on apprécie celui provenant de l'application de l'eau froide ou de la neige sur les parties brûlées, puisque l'on sait que la cuisson et la douleur causées par les brûlures reparaissent immédiatement après que l'eau froide ou la neige a cessé d'agir sur les parties affectées. Il en est de même du soulagement ou amélioration de l'état des malades après les premiers effets de la saignée, des ventouses, des sangsues, des vésicatoires, des purgatifs, etc., remèdes qui font partie intégrante de la catégorie des palliatifs. La raison de cette observation pratique se montre dans l'économie ani-

male ; notre organisme fait toujours des efforts pour s'opposer aux effets des remèdes qui agissent contre les maladies. On purge, comme nous l'avons déjà dit, pour guérir la constipation du ventre, et cette affection ne manque jamais de revenir du moment que l'action des purgatifs a cessé ; l'on administre l'opium pour combattre la diarrhée ou la douleur, et l'une et l'autre se montrent avec la même intensité après l'action de l'opium ; on saigne dans l'asthme pour détruire la dispnée, ou difficulté de respirer, et quand la saignée a produit ses premiers effets la dispnée reparaît aussitôt ; on saigne aussi pour amortir les inflammations ou pour en diminuer l'intensité, mais ces mêmes inflammations reprennent leur énergie première dès que les effets de la saignée ont cessé. La saignée et la nature sont en opposition manifeste : ce n'est qu'après que la nature a été épuisée par les saignées, qu'elle n'a plus la force de réagir, que l'on déclare le plus généralement avoir guéri l'inflammation, ce qui n'est nullement vrai ; le médecin, nous le répétons, n'a fait que substituer à l'inflammation une maladie artificielle de faiblesse, laquelle détourne, mais ne guérit pas *régulièrement* l'inflammation.

Bref, le traitement des maladies aiguës, qui est activé par la pratique des saignées, ressemble exactement à une espèce de combat établi entre les soustractions du sang et les efforts de la na-

ture : celle-ci, après les saignées et l'action des autres remèdes anti-phlogistiques, est abattue; elle cède nécessairement à ces moyens débilitants; ses forces étant désormais trop limitées, on peut renouveler à l'infini la saignée et ses tristes accessoires. Il n'est donc pas étonnant de voir, et non rarement, les malades succomber sous le poids de semblables luttes avant même que la maladie aiguë ait accompli son cours.

Chose fort étrange! on se donne tant de peine pour étudier les ressources de la médecine durant de longues années, on suit la clinique de divers hôpitaux, et au bout d'un temps aussi considérable, après tant de fatigues et d'observations, tout le savoir qu'en retire malheureusement un grand nombre de médecins se réduit, en dernière analyse, à donner le plus généralement les anti-phlogistiques pour le traitement des maladies appelées d'irritation, et les remèdes fortifiants dans les maladies de faiblesse. On ne veut pas voir qu'en suivant aveuglément le système établi de traiter ainsi les maladies par classes, on agit au rebours de la marche indiquée par la nature : les maladies sont des phénomènes individuels qui ne sont jamais parfaitement semblables les uns aux autres; le remède convenable pour obtenir la guérison de telle maladie ne réussit point, s'il n'est pas absolument nuisible dans telle autre.

De tel côté que l'on envisage donc la médecine pratique ordinaire, elle se montre toujours un art

incertain, se laissant de temps en temps guider par la lueur fallacieuse de l'empirisme; en cédant sans réflexions aux vieilles routines, elle se montre parfois utile, le plus souvent insuffisante, et malheureusement quelquefois nuisible; elle oblige ceux qui l'adoptent à passer, pour le traitement des maladies les plus graves, d'une méthode à une autre qui lui est opposée, surtout quand la première ne répond pas de suite au bon résultat qu'on en attendait. Cette ignoble condition de l'art de guérir aurait dû depuis longues années dessiller les yeux, et exciter, sinon l'intérêt de l'améliorer, au moins le besoin de s'assurer, par la voie de l'expérience, si l'homœopathie est réellement ce que l'on en dit, si elle repose, comme on l'avance, sur l'habitude des succès, si, en un mot, elle aplanit effectivement ou non les difficultés que rencontre à chaque pas la médecine pratique ordinaire. L'état indigne où celle-ci se trouve, demandait que l'on s'assurât si les ressources de l'homœopathie sont aussi grandes qu'on l'avance, si ses principes offrent la justesse rigoureuse qu'on lui donne, enfin il exigeait que l'on constatât avec elle la nécessité de suivre au lit des malades les vieilles méthodes, qui sont sans cesse encombrées des défauts d'incertitude et de notables imperfections. Si l'on eût agi dans cet esprit, lequel devrait toujours présider aux recherches scientifiques, on se serait acquitté d'un devoir sacré envers l'humanité, le médecin consciencieux aurait ap-

pris à apprécier toute l'importance de l'art qu'il exerce et devancé les progrès actuels de la science.

Tout ce que nous venons de dire et d'exposer n'est pas, nous le savons, suffisant pour persuader et convaincre les médecins conservateurs bénévoles des vieilles méthodes. D'abord ils répugnent à secouer le joug de l'habitude et à croire que des remèdes administrés à une dose presque imperceptible peuvent produire un effet réel quelconque sur notre organisme ; il leur semble que ce soit un rêve, que ce soit une absurdité blessant le bon sens, d'admettre que les doses infinitésimales des remèdes homœomathiques ont le pouvoir de vaincre surtout la violence des apoplexies foudroyantes ou des inflammations de la plus haute intensité. Mais à quoi sert donc leur incrédulité (de quelle cause qu'elle naisse, de quel prestige elle s'environne), puisqu'il est de la plus complète évidence que les doses infinitésimales de l'homœopathie produisent toujours leur effet, et justifient pleinement les succès qu'elles sont en droit d'annoncer et de garantir ? Si des milliers de malades se louent tous les jours de l'efficacité des remèdes administrés à doses infinitésimales, si ce que nous soutenons en ce moment sont des faits complètement acquis, il faut, d'après les règles de la saine logique, ou nier les guérisons avouées par les malades eux-mêmes, ce qui est positivement impossible, ou convenir avec nous qu'il y a plus que de l'inconséquence à douter de la force et de l'im-

portance des doses infinitésimales, comme aussi il y a mauvaise foi à ne pas chercher à constater le fait par la voie de l'expérience avant de les attaquer.

Du reste, toutes les attaques dirigées jusqu'ici contre la ténuité des doses infinitésimales des remèdes homœopathiques découlent de la vieille habitude contractée par les médecins de l'ancienne école de prescrire leurs remèdes par grains, scrupules, dragmes, onces, ou bien par livres. Qui peut nous assurer qu'il est nécessaire de prescrire les médicaments à la dose usitée et non pas réduits à la dose infinitésimale? Quant à nous, nous croyons, au contraire, que la dose ordinaire excède à la fois le besoin de la nature et les bornes de la capacité de notre organisme, qui, comme tout le monde sait, est souvent attaqué par l'action des remèdes administrés selon la coutume et qu'il lui est impossible de supporter. La preuve la plus convaincante de l'inutilité des vieilles prescriptions est fournie par l'observation pratique, laquelle nous montre dans chaque circonstance l'emploi toujours heureux des prescriptions homœopathiques dans un grand nombre de maladies chroniques, alors qu'elles résistaient obstinément aux remèdes de l'ancienne méthode. D'une autre part, il y aurait impossibilité aux médecins routiniers de nier les tristes effets qui résultent tous les jours de la dose ordinaire du mercure, de l'iode, de l'opium, de la digitale, de la noix vomique, de

la strichine, de l'arsenic, de la ciguë, etc., tandis qu'ils voient qu'aucun événement sinistre n'arrive en recourant à la dose infinitésimale de semblables substances préparées homœopathiquement. La conséquence naturelle de ce que nous venons de dire est que, d'après les faits recueillis par l'observation, la dose ordinaire des remèdes est abusive, et que celle infinitésimale est seule rationnelle.

Il convient de rappeler un fait déjà cité dans cet ouvrage en traçant l'histoire d'une espèce de paralysie des extrémités du corps d'une jeune Anglaise. Elle a été radicalement guérie, spécialement par l'usage de la teinture de noix vomique, que nous lui administrâmes à la décillionième partie d'une goutte primitive, tandis que la même maladie résista à l'action de l'extrait de noix vomique et de la strichine, que nous lui avions nous-mêmes prescrits à la dose d'une douzième et d'une vingt-quatrième partie d'un grain. Or, si la noix vomique réduite à la dose infinitésimale a guéri la malade, ce qu'elle n'avait pu obtenir quand on la lui administra à la dose ordinaire, n'est-il pas évident que l'on a tort de blâmer, de tourner en ridicule la ténuité des doses homœopathiques? Elles sont dans l'ordre de la nature, tandis que les doses ordinaires le rompent à chaque instant. Ce serait justement le cas de dire avec Salomon : « *Quærenti derisori scientia se abscondit, sed studioso fit obviam.* »

Du reste, il n'est pas difficile de revenir sur son premier jugement relativement aux petites doses des médicaments homœopathiques, quand on réfléchit que, pour bien guérir les maladies il est essentiellement nécessaire d'augmenter leur degré d'intensité jusqu'à certain point, et jamais au-delà; de façon que, si l'on n'administrait pas les remèdes homœopathiques à une très-faible quantité, il en résulterait du danger, puisque l'on sait qu'ils agissent dans le sens des maladies, et qu'en exaltant par trop le mal naturel on franchirait les limites posées par la nature, et par conséquent on manquerait le but qu'on s'est proposé pour obtenir la cure des maladies. Il existe au surplus, une telle sympathie entre les maladies et les remèdes dirigés par la loi des semblables que la plus petite dose homœopathique suffit pour produire l'effet que l'on attend de son action. Ainsi, le besoin de prescrire les médicaments homœopathiques à une dose infinitésimale est né d'une loi de la nature et non pas du syllogisme, d'une spéculation, encore moins de la crainte de porter atteinte à l'organisme par leur prétendue action vénéneuse.

Nous le savons, il y a des médecins anti-homœopathes qui rejettent les remèdes de la nouvelle médecine, sous le prétexte qu'ils sont autant de poisons, puisqu'ils agissent à une aussi petite dose. Mais les ennemis de l'homœopathie ne sont pas également d'accord entre eux : les uns se rient de la dose infinitésimale de ses remèdes,

tandis que les autres les accusent d'être vénéneux. Nous leur répondrons : Non, ils ne sont point compris dans la classe des poisons, et en voici la raison. Toutes les substances en usage dans la pratique de l'homœopathie ne diffèrent point de celles employées ordinairement, avec cette seule différence que les médecins de la vieille école les ordonnent à une forte dose, quand les homœopathes les prescrivent à dose infinitésimale. Or, si ces mêmes substances ne sont nullement vénéneuses à la dose d'un ou plusieurs grains, et même d'une once ou d'une livre, comment le seraient-elles à une millième, à une billionième, à une trillionième, à une quatrellionième ou décillionième partie d'un grain? La nature elle-même ne pourrait pas en faire des poisons sans changer l'ordre de ses lois, sans se montrer en contradiction manifeste avec elle-même, ce qui n'est pas possible.

Il est encore des savants, tant médecins que hommes lettrés, qui méprisent l'homœopathie, parce qu'ils ne peuvent point se rendre compte de la précision des principes et de l'importance des remèdes, ou bien parce qu'ils en cherchent vainement la raison. « *Frustanea est ratio,* disait Quarin, » *ubi experientia loquitur.* » La raison devient oisive où l'expérience parle. D'ailleurs l'acte d'ignorer ou de demander la raison de faits palpables n'autorise nullement à les nier ou blâmer; il y a dans la nature une foule de faits qu'on ne

peut contester et qui cependant demeurent à nos yeux inexplicables et même sont sans motif pour notre faible intelligence. Qui ne sait, par exemple, que le mercure est le meilleur antidote de la syphilis ? et cependant personne n'est encore parvenue à nous dire le comment. Il nous est tout au plus permis de savoir que cette substance minérale guérit ordinairement la maladie vénérienne, puisqu'elle produit sur l'homme sain les mêmes effets que la syphilis sur ceux qui en sont affectés. Pour connaître la raison de ce fait, il nous faut avouer ingénuement notre complète ignorance. La nature, qui connaissait d'avance l'orgueil humain, a voulu, sans aucun doute, l'humilier en couvrant d'un voile épais le secret de la raison de toutes ses lois. Il y aurait donc plus que de la témérité à nier autant la puissance du mercure pour dompter et détruire la maladie vénérienne qu'il y en a en rejetant la justesse des principes de l'homœopathie, ainsi que l'héroïsme des remèdes, parce que l'on n'est pas en état de rendre compte de leur action. La nature exige qu'on combatte les maladies d'après la loi des semblables et qu'on ait recours aux doses infinitésimales dans la prescription des remèdes : ce double fait est positif, sans réplique, mais en l'exposant à nos yeux la nature nous fait un mystère de la raison de la loi qui lui donne naissance. Il y aurait certes pyrrhonisme outré à palper, pour ainsi dire, un fait et à le déclarer impossible parce qu'il

nous est refusé d'en découvrir la source. Est-il permis, par exemple, de contester l'existence de lois qui régissent l'attraction ou la gravité des corps, parce que personne ne les a vues ou pu en indiquer l'origine? Humilions-nous et convenons de bonne foi qu'il ne nous est pas donné de pénétrer le secret du véritable principe d'où découlent tous les prodiges de la création: Respect et admiration! voilà ce que ces prodiges nous crient. Que l'orgueil insensé n'étouffe point notre intelligence: quand l'orgueil nous détourne de la voie du vrai et prétend élever nos chimères jusqu'au ciel, l'intelligence tombe dans les ténèbres et voit se rompre le fil des connaissances utiles. Revenons sur nos pas et répétons hautement : L'homœopathie est fondée sur une loi imprescriptible de la nature, comme toutes ses opérations sont inspirées et conduites par l'expérience. Ces deux faits sont destinés, comme le roc où vient mourir le flot irrité de l'Océan soulevé par la tempête, à résister à tous les sophismes des savants, médecins ou ou hommes du monde. Leur secret repose dans le sein de la nature; nul ne peut encore se flatter de le connaître.

On nous reprochera sans doute d'avoir blâmé l'orgueil de l'homme qui tend à s'élever au-dessus de lui-même, à élargir la sphère de ses facultés intellectuelles, et d'avoir critiqué les doctrines soutenues par nos anciens maîtres ou par nos prédécesseurs; on nous dira peut-être aussi qu'il ne

fallait point détourner l'attention des partisans de la vieille école des connaissances qu'ils ont acquises à si grand prix, puisqu'en définitive les malades sont très-satisfaits de leur méthode de guérir et qu'ils dédaignent absolument de recourir aux prescriptions homœopathiques. Et puis, ajoutera-t-on encore, l'ancienne médecine est l'œuvre des plus célèbres praticiens de toutes les époques historiques, elle règne depuis nombre de siècles, pourquoi prétendre qu'elle cède une place acquise si péniblement à l'homœopathie, qui compte à peine une cinquantaine d'années d'existence? Tel est l'autre raisonnement que les ennemis de la nouvelle doctrine médicale nous objectent comme très-pressant. Nous allons le détruire à notre tour.

Nous croyons d'abord n'avoir aucunement ravalé la condition de l'esprit humain en lui disant qu'il lui est seulement permis de porter toute son attention vers l'étude approfondie des faits visibles, et de chercher à les lier ensemble par leurs relations réciproques, mais de ne point pousser la curiosité jusqu'à vouloir découvrir le motif des causes occultes qui les font exister, surtout lorsqu'il s'agit de la loi de nature, sur laquelle est fondée la science homœopathique. Il était de l'intérêt de la création de conserver notre espèce : aussi est-ce pour atteindre ce but qu'elle a daigné dévoiler la loi des semblables, dont l'heureuse application tend à combattre le principe des

maladies et à les guérir radicalement; mais en nous la laissant saisir avait-elle l'obligation de nous en donner le secret, et en admettant même qu'elle eût bien voulu le faire, croit-on que cette connaissance aurait augmenté d'un seul degré seulement l'utilité qu'offre tous les jours à l'humanité souffrante la méthode homœopathique? Nous disons non positivement.

Si nous avons critiqué les pratiques abstraites de ceux qui nous ont précédés, nous l'avons fait sous l'inspiration de la nature et pour le mieux-être de la science; le goût de notre siècle nous en a donné l'impulsion, et les progrès des connaissances médicales nous ont mis en mesure d'exposer librement les abus que nous avons remarqués dans leurs pratiques. Ici, comme en tout, nous avons suivi l'exemple des successeurs de Galien, qui, par les mêmes considérations, ont réformé ce qu'ils ont vu de défectueux dans sa médecine humorale, dont le résultat a été rejeté par l'observation pratique; nous avons imité les disciples de Boerhaave, qui firent disparaître les imperfections de sa médecine physique; nous avons suivi l'exemple des médecins contre-stimulistes, qui ont démoli la doctrine de Cullen, fondée sur le spasme, et l'abstraite théorie de Brown sur la faiblesse indirecte; nous avons combattu le système du contre-stimulus imaginé par Rasori, ainsi que celui de l'irritation considérée par Broussais comme la condition pathologique du plus grand nombre des

maladies. Enfin nous sommes loin de penser que nous nous soyons, dans tout le cours de cet ouvrage, écarté de la ligne de conduite qu'aiment à suivre les médecins zélés et consciencieux, en travaillant de notre mieux à la réforme des abus surgis des méthodes curatives adoptées par nos prédécesseurs. En médecine comme dans toutes les autres sciences, il faut marcher avec l'esprit et les lumières de son siècle, principalement lorsque cet esprit et ces lumières sont d'accord avec les lois de la nature.

Nous ne pensons point mériter aucun reproche pour avoir démontré l'incompatibilité de la médecine ordinaire avec le but de la nature; tout praticien convaincu de la sainteté de sa mission aurait agi de même que nous s'il s'était imposé, comme nous l'avons fait, la tâche d'être utile à la science et à ses semblables, tâche d'autant plus ardue, d'autant plus difficile à remplir qu'il était plus que temps de mettre un terme aux dissensions qui séparent en deux sectes bien distinctes les médecins du monde civilisé: l'une des sectes loue le mérite de l'homœopathie, l'autre soutient la suprématie de l'ancienne médecine. Les jeunes médecins demeurent indécis au milieu d'eux, ainsi que le public, qui prétend s'en mêler sans posséder la moindre connaissance des éléments de ces divisions. Au sein même de ce triste conflit, la science s'arrête, et l'humanité en supporte les pénibles conséquences. Pour trancher le nœud gordien, il

était urgent de mettre à nu, et sans prévention, le tableau de l'ancienne doctrine à côté de celui de la doctrine nouvelle; c'est ce que nous avons osé tenter, c'est ce que nous avons fait le mieux qu'il nous a été possible : nous nous remettons au jugement des praticiens consciencieux pour décider lequel des deux tableaux se rapproche le plus de la nature, ou de l'expérience.

Quant au besoin de peindre au naturel l'ancienne médecine, en le faisant nous n'avons pas craint de braver la haine et les méchants propos de ses praticiens outrés, nous sommes entrés courageusement dans l'arène et mis tout en œuvre pour les arracher d'une voie qui les éloigne du but important de leur art; et si, en luttant de bonne foi contre l'erreur, la raison nous a forcé à noter les écarts d'esprit de nos prédécesseurs, cela n'autorise point à dire que nous avons voulu leur rendre la raison odieuse. en travaillant à détruire les abus qui se sont glissés dans la pratique de la médecine ordinaire.

D'une autre part, si les malades sont enchantés des cures obtenues par l'ancienne école, cela ne justifie en rien l'insuffisance des règles et des moyens employés. D'ailleurs les malades ne sont pas des juges compétents dans la lutte que nous soutenons; leur esprit est malheureusement fasciné par les erreurs populaires; rien ne les autorise donc à élever la voix pour ou contre l'homœopathie. Il n'appartient pas aux aveugles de pro-

noncer sur la nature des couleurs. Ajoutons, en passant, que si la vieille médecine a des partisans parmi ses malades, l'homœopathie peut en citer un très-grand nombre qui proclament ses bienfaits après avoir épuisé toutes les ressources de l'ancienne. Mais il est étrange de vouloir s'appuyer du suffrage de personnes vulgaires et même de savants d'un mérite distingué absolument étrangers à l'art de guérir et par leur éducation et par le genre de connaissances qu'ils peuvent avoir acquises, ainsi que par le manque d'expérience. C'est ici le cas de répéter avec Cicéron : » *Unusquisque in provincia sua.* »

Enfin, si les errements de l'ancienne médecine sont le fruit de l'esprit et du savoir des plus célèbres médecins de tous les siècles, ce fait ne détruit aucunement la force des arguments sur lesquels nous nous sommes constamment appuyés, dans le cours de cet ouvrage, pour mettre au grand jour les défauts et la complète insuffisance des méthodes qu'ils ont apprises à leurs successeurs. D'abord, il faut en convenir, avec tout leur esprit et leur grand savoir, ils ne se sont point élevés au-dessus de la puissance humaine, et comme hommes ils étaient très-susceptibles de se tromper, ce qui leur est effectivement arrivé, puisqu'ils se sont égarés de l'ordre de la nature en fondant l'art de guérir sur la règle des contraires. Cette aberration de nos anciens maîtres a jusqu'ici entraîné leurs disciples et partisans à se

servir des antiphlogistiques dans les maladies appelées d'irritation, et dans celles de faiblesse d'employer les fortifiants, ce qui est évidemment opposé à la méthode de la nature. Devions-nous demeurer stationnaires quand la lumière s'est manifestée à nos yeux? fallait-il refuser à la science et à l'humanité de progresser utilement pour épouser les fausses doctrines, pour adopter les règles variables et incertaines de l'ancienne médecine, parce que ces doctrines et ces règles sont l'œuvre des plus célèbres praticiens des âges écoulés? Nous ne le croyons pas.

Deux faits de haute portée contre lesquels viennent échouer tous les efforts des sophistes sont les suivants : le premier nous enseigne que l'homœopathie traite les maladies d'une seule manière, elle dirige ses remèdes dans le sens de leurs symptômes, dans la vue d'en élever le degré d'intensité jusqu'au point essentiellement convenable; si elle possède le moyen positif de guérir une seule maladie, ce qui est arrivé des milliers de fois, à plus forte raison le peut-elle pour toutes les autres, puisqu'elle suit constamment la même marche et que celle-ci est calquée sur la méthode même de la nature. L'homœopathie n'est jamais incertaine ni dans ses enseignements ni dans ses prescriptions; elle repousse loin d'elle tous les remèdes antipathiques et allopathiques, les secrets de famille, les spécifiques enfantés par l'empirisme; ses applications sont dictées par l'expé-

rience pure et confirmées chaque jour par l'observation pratique.

Le second fait, non moins évident que le premier, est relatif à l'abdication volontaire d'un grand nombre de médecins de la vielle école qui, cédant à l'impulsion de leur conscience, ont renoncé à l'ancienne médecine pour se livrer tout entiers à l'exercice de l'homœopathie; et notez qu'au moment de leur abdication ils jouissaient d'une bonne réputation, d'une grande clientèle et parcouraient une brillante carrière; ils n'avaient rien à désirer; mais convaincus de la haute destinée de l'homœopathie, ils ont laissé là l'ancienne médecine pour pratiquer la nouvelle. Dira-t-on que c'est par ambition, dans un but de bas intérêt, quand on sait que l'action des remèdes homœopathiques durant depuis plusieurs jours jusqu'à des semaines entières dans les maladies chroniques, dispense naturellement les malades du besoin d'être visités par leurs médecins pendant l'espace de temps que dure l'action du remède. Le médecin homœopathe est assuré d'avance de l'efficacité du médicament par lui administré; il sait qu'il ne doit point en donner un second avant que le premier ait produit tout son effet ou achevé son action. C'est donc dans l'intérêt général, et non pour se faire une rente (pour nous servir de l'expression fausse du vulgaire), que des praticiens de l'ancienne école ont embrassé la pratique de l'homœopathie. Ces sortes de ca-

lomnies ne nous étonnent nullement : de tous temps les bienfaiteurs du genre humain ont été payés d'ingratitude, de tous temps on a méconnu leur philanthropie, leurs sentiments généreux.

Si nous voulions remonter à l'origine de toutes les autres attaques injustes dirigées contre la nouvelle médecine, nous la découvririons sans aucun doute dans les écarts de la raison, dans la routine des vieux préjugés, dans l'habitude des erreurs populaires, dans le besoin de contradiction qui tourmente incessamment quelques esprits hargneux. Mais cette recherche devient inutile, tôt ou tard l'homœopathie renversera tous les obstacles qu'on lui oppose, elle réunira en un seul faisceau moral tous les médecins des deux hémisphères : c'est du moins la conséquence que l'on doit inférer de l'uniformité et de l'invariabilité des principes, de l'unité vers laquelle elle pousse nécessairement tous les praticiens, de l'entraînement qu'elle exercera de plus en plus sur tous les esprits par sa prospérité durable. Ce consolant résultat, que nous voyons dans un prochain avenir, n'est que momentanément suspendu par des antagonistes entêtés et par la publication de livres populaires de médecine homœopathique (que l'on dit domestique, parce qu'on les croit à la portée de toutes les intelligences). Nous ne sommes plus, comme nous l'avons déjà dit, à l'époque où Buchan et d'autres écrivains du même genre avaient

intérêt de communiquer à la masse ignorante et crédule les remèdes qu'on avait expérimentés et déclarés infaillibles dans telle ou telle autre maladie; aujourd'hui surtout que l'on sait qu'il n'est aucune affection parfaitement semblable à l'autre, on sent, ou du moins on doit sentir, que les livres de médecine domestique ne sont plus de mode, principalement lorsqu'il s'agit de l'homœopathie, qui prescrit positivement à ceux qui l'exercent de diriger les remèdes d'après l'ensemble des symptômes qu'offrent les cas actuels et individuels, et de ne céder jamais à l'ensemble des symptômes des cas qui n'existent plus, ou dont les uns diffèrent plus ou moins des autres. D'ailleurs c'est une erreur grossière de penser qu'en séparant les remèdes homœopathiques de la science qui les dirige, on peut nonobstant atteindre le but de la cure; la connaissance parfaite de la science doit toujours précéder celle de l'application de ses remèdes: en conséquence, la pensée de vouloir rendre populaire la médecine homœopathique équivaut à un absurde manifeste. Hippocrate, en parlant de son art, a dit ingénuement: *Ars longa, vita brevis, experimentum periculosum, judicium difficile.* Ainsi, selon nous, quand on veut exercer régulièrement la science homœopathique et recueillir tous les avantages qu'elle promet et assure, il faut avoir reçu la double éducation que donnent l'ancienne et la nouvelle médecine. Or, comment espérer pouvoir suppléer par des livres de médecine domes-

tique au manque de toutes les connaissances nécessairement requises? En donnant une idée triviale de l'homœopathie on nuit plus qu'on ne croit à sa marche régulière, à son adoption générale, on empêche la confiance publique, qui s'attacherait nécessairement à une médecine qui guérit avec certitude : en somme, les livres vulgaires de médecine homœopathique domestique sont le fruit d'une misérable spéculation qui conduit par degrés à un nouveau et dangereux empirisme.

Espérons que les antagonistes de l'homœopathie, médecins ou autres, donneront une dernière attention à deux nouveaux faits que nous allons consigner ici. Il s'agit d'abord du parfait accord des médecins homœopathes au lit des malades, qui contraste d'une manière si frappante avec le manque d'entente des partisans de la médecine ordinaire; en pareille circonstance, chacun d'eux manifeste une opinion, suit une méthode, propose un remède à lui, et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'à cette mésintelligence se joint le défaut notable de l'art qu'ils exercent, lequel ne tient presque jamais les promesses qu'il donne. En second lieu, il est incontestable que l'homœopathie tient exactement ce qu'elle promet, toutes les fois que les malades suivent religieusement ses prescriptions et le régime qu'elle leur impose : ainsi le succès dépend absolument d'eux. Malgré l'évidence de ces deux faits, les antihomœopa-

thes continuent à déverser le ridicule sur les principes de la nouvelle médecine, ils s'égarent dans le champ d'une imagination en délire, ils déraisonnent sans cesse, ils marchent à l'opposé de la nature, qui seule peut enseigner la véritable méthode à suivre dans le traitement régulier des malades pour obtenir leur parfaite guérison.

Notre tâche est remplie; nous estimons l'avoir fait avec tout le soin que nous imposait notre devoir; nous avons publié ce qui doit le plus intéresser dans l'ancienne comme dans la nouvelle médecine; nous avons, sans détour comme sans partialité, comparé les deux disciplines, et cherché à fixer d'une manière invariable l'opinion publique sur la primauté que l'une et l'autre doctrine se disputent sans cesse; nous avons à l'aide de l'expérience, éclairci le mieux qu'il nous a étc possible, la question d'un si haut intérêt sans blesser l'amour-propre de qui que ce soit et dans les termes les plus convenables; nous laissons au temps et à la science le droit de nous juger. Une pensée nous soutient, c'est celle d'avoir, avant d'écrire, consulté la nature, notre maître à tous. Nous avons aussi l'espoir que notre travail sera de quelque utilité à nos semblables, et partant qu'il sera accueilli par eux avec indulgence; notre unique ambition est d'apprendre que nos sentiments sont appréciés avec la même franchise que nous en avons apporté à les manifester, et que nous avons préparé

les voies à l'unité de pratique, et par conséquent au commun accord de tous les médecins des pays civilisés, à la marche progressive des esprits, au plus grand avantage de l'humanité souffrante.

CHAPITRE XXVII.

Critiques, lettres et opinions émises par de savants médecins français, italiens et anglais sur les derniers travaux de l'auteur.

INTRODUCTION TO THE SCIENCE OF THE PULSE,

Considérée dans ses Applications à la Médecine pratique, par J. Rucco, D. M.. Londres, 1827. 2 volumes in-8°.

L'auteur de cet ouvrage, observateur patient et laborieux, a eu pour objet de réfuter une erreur qu'il considère comme trop généralement répandue parmi les médecins, et qui consiste à regarder la sphygmique (connaissance du pouls) comme un art conjectural, une sorte de chiromancie. Selon lui, les révélations fournies par l'état du pouls, considéré dans l'état sain et dans l'état morbide, forment une des bases les plus solides de la pathologie. Il ne se dissimule point que, dans les temps qui nous ont précédés, le pouls fut

le sujet d'observations nombreuses ; il n'ignore point les travaux d'Hippocrate sur ce sujet important de séméiotique, ni les découvertes des maîtres de l'art qui le suivirent, et surtout les recherches plus modernes de Fouquet, Cirillo, Bordeu, Corvisart et Laennec; mais selon lui, la science du pouls offre encore de nombreuses lacunes, et c'est à les faire disparaître qu'il consacre son livre. A cet effet, le docteur Rucco s'occupe de la structure du cœur et des artères, des anomalies du système circulatoire, des lois physiologiques qui président à la circulation, et sur ces différents points il résume avec talent l'état des connaissances acquises et discute avec sagacité les opinions qu'il combat. (*Revue Encyclopédique*, tome XXXIV. Paris, septembre 1828.)

EXPOSÉ DE LA SCIENCE DU POULS

Appliquée à la pratique de la Médecine, par le docteur Rucco. Londres, 1827. 2 volumes in-8°.

Le pouls est le thermomètre de la santé comme de la maladie; tous les médecins en sont d'accord, et pourtant peu d'entre eux en font une étude approfondie. Ils se contentent, pour la plupart, de le tâter, une montre à secondes à la main, et l'on ne peut se dissimuler que deux médecins,

tenant chacun de leur côté le poignet d'un malade, l'un trouve rarement à son pouls le caractère que l'autre prétend y trouver.

Depuis Fouquet et Bordeu en France, Sprengel et Meckel en Allemagne, Nihell en Angleterre, Cirillo, Gandini en Italie, etc., on n'a rien écrit sur le pouls; quelques auteurs modernes en ont parlé dans leurs ouvrages de séméiotique, mais ce n'a jamais été que d'une manière épisodique : il manquait donc un traité complet sur le pouls; M. Rucco a voulu remplir cette lacune.

Pour se faire une idée de l'importance et de l'étendue de son travail, il faut savoir que ce médecin, né à Naples, a fait ses recherches, non-seulement à l'hôpital de Saint-Giacomo, où il était professeur de pathologie, et à l'hôpital *della Pace*, mais encore à Paris, en 1811, où il avait été envoyé par son gouvernement pour étudier nos hôpitaux, nos prisons et nos institutions médicales et philanthropiques, afin de les apporter dans son pays; il a poursuivi ses recherches et ses observations en Amérique, à Baltimore, à New-Yorck, à Philadelphie, etc.; qu'enfin, en 1820, il vint en Angleterre, et ce ne fut qu'en 1827 qu'il se décida à mettre en ordre et à publier les résultats de ses recherches. (*Journal Universel des Sciences Médicales*, tome LIV. Paris, 1829.)

Ouvrage du docteur Rucco *sur la science du pouls* (1).

Si le pouls n'est pas le véritable *criterium* pour juger des maladies, nous ne comprenons nullement pourquoi on ne renonce pas à l'habitude de le consulter. Mais, au contraire, s'il présente une donnée aussi sûre que possible pour reconnaître l'état sain ou morbifique où peut se trouver tout individu vivant, il est bien fâcheux que les médecins qui écrivent dans la plus grande partie de l'Europe gardent un silence absolu sur ce sujet. Quant à nous, lorsque nous portons notre attention sur l'immense influence qu'exerce l'état du sang et la manière dont il circule dans le corps humain, nous sommes obligés de regarder le pouls, sinon comme un indice infaillible, du moins comme un signe puissant de l'état sain ou pathologique du corps humain. Quelle raison donc pourrait-on donner de l'état d'oubli dans lequel on a laissé la sphigmique, ou connaissance du pouls? Dira-t-on que c'est à cause de la difficulté et de l'obscurité du sujet? En ce cas, la nécessité n'en est que plus évidente, le devoir plus pressant de l'étudier avec patience. C'était à M. le docteur Rucco de remplir cette lacune dans la science mé-

(1) Voir le *Progrès des Sciences, des Lettres et des Arts.* — Septembre et octobre 1833. — Livraison V, vol. VI. Naples.

dicale par l'ouvrage qu'il vient de publier et que nous nous proposons d'examiner.

Les écrivains qui s'occupent de sujets scientifiques doivent être doués de certaines qualités spéciales pour atteindre le but qu'ils se proposent, c'est-à-dire, de génie excité par l'amour du sujet qu'ils traitent, d'une constante patience pour recueillir les faits, d'une logique rigoureuse et exercée pour les mettre en ordre, et d'une intelligence élevée pour en déduire toutes les conséquences. En parcourant seulement l'ouvrage que nous allons analyser, le lecteur sera convaincu que l'auteur possède ces qualités au plus haut degré de perfection, et bien que, dans un traité entièrement original, il ne soit pas possible de s'attendre à une tendance systématique, toutefois la défiance de l'auteur lui a empêché de tomber dans des hypothèses, et c'est pour ce motif qu'il se borne seulement à exposer et à coordonner les faits en déduisant de ces faits les conséquences qui en découlent.

Un autre droit que le docteur Rucco a acquis à l'estime publique, et qui n'est point d'une légère importance, c'est celui qu'il a su mériter en écrivant son ouvrage dans un style qui est à la portée du plus grand nombre de lecteurs, et en n'y laissant aucune expression technique, quelque savante qu'elle fût, qui pût nuire à l'instruction et à l'agrément qu'on éprouve en le parcourant. Cette manière facile devient encore plus précieuse

par la description claire et détaillée des parties intéressées au mécanisme du pouls dont l'ouvrage est fourni.

Cela dit, nous allons donner une analyse succincte de l'ouvrage, non, certes, pour les médecins, car chacun d'eux devrait posséder un livre d'une si haute importance, mais seulement pour nos lecteurs en général. . . . .
. . . .

En dernier lieu, l'auteur explique les particularités des différents pouls, en accompagnant chaque article d'observations pratiques qui viennent à l'appui de ses principes. En un mot, nous pouvons recommander avec confiance cet ouvrage à deux classes de lecteurs : aux professeurs avides d'apprendre, et à tous les lecteurs en général qui désirent s'instruire, et nous sommes certains que les uns et les autres seront complètement satisfaits de l'avoir étudié.

Lettre de l'illustre docteur PALLONI *au docteur* RUCCO.

Mon très-estimable collègue,

J'ai reçu, il y a peu de jours seulement, votre ouvrage sur *la science du pouls*, qui m'a été transmis par l'intermédiare du consulat de France. J'atten-

dais que cet ouvrage me fût parvenu pour répondre à la lettre dont vous m'avez honoré : voilà la cause d'un si long retard.

Je l'ai parcouru avec avidité et avec le plus grand intérêt, car l'érudition, la clarté et le savoir théorique et pratique avec lesquels vous avez traité la matière, en font un ouvrage très-utile aux médecins et très-honorable pour son auteur. Je ne doute pas que, ainsi qu'il a été déjà apprécié par les médecins du pays que vous habitez, il le soit également par mes collègues, auxquels j'aurai soin d'en donner connaissance.

Je suis vraiment charmé de cette circonstance qui renouvelle en moi le souvenir d'une personne que l'excellent marquis Tassoni m'apprit à estimer, et je vois que vous vous êtes rendu toujours plus précieux pour la science médicale dans ce vaste théâtre où aucun aliment ne manque à la science et à ceux qui s'y adonnent.

Veuillez, donc, agréer les sentiments de ma reconnaissance et de l'estime dont je suis pénétré et me croire

Votre très-obligé serviteur et ami.

Signé, docteur PALLONI

Livourne, le 1er avril 1828.

Opinion du célèbre docteur ROSSI, *de Turin, concernant l'ouvrage italien du docteur* RUCCO *sur la science du pouls.*

Le projet de M. le docteur Rucco est vraiment grand; car il a pour but de remplir une lacune qui a toujours existé dans la science médicale, en établissant avec une plus grande certitude le diagnostique des maladies, afin d'en effectuer la cure avec plus de sûreté. A cet effet, l'auteur compare la physiologie du pouls avec son état pathologique, et par de nombreuses observations il en indique le résultat qu'on doit appliquer au progrès de la médecine pratique. En effet, lorsqu'on considère, d'un côté, que les différentes parties dont se compose la machine humaine exercent toutes leurs fonctions (qui ne peuvent être que plus ou moins troublées si ces mêmes parties se trouvent dans un état pathologique, bien qu'il n'y existe point de lésion organique); lorsqu'on considère, d'un autre côté, que toutes ces parties sont pourvues d'artères, on doit reconnaître qu'il est dans l'ordre de la nature que les dérangements des pulsations artérielles doivent répondre à ceux des parties malades. En conséquence, la science du pouls doit nécessairement exister, et elle indique l'état sain ou morbifique des diffé-

rentes parties du corps, ce qui fait ressortir l'importance et l'utilité de l'ouvrage de M. le docteur Rucco.

Signé, le chevalier Rossi,
Professeur et président.

Turin, le 15 novembre 1837.

Lettre de M. le docteur Martini, *professeur à l'Université royale de Turin, à M. le docteur* Rucco.

Illustre et très-cher professeur,

J'ai lu vos manuscrits relatifs au pouls et j'en ai éprouvé le plus vif plaisir. Jusqu'à ce moment, l'examen comparatif des pouls diagnostiques, organiques et critiques, n'a point été fait. En conséquence, la publication de votre ouvrage constituera un véritable complément de notre science.

Je suis heureux d'avoir fait la connaissance personnelle de celui qui m'était déjà bien connu par sa renommée.

Veuillez me regarder comme votre dévoué.

Signé, Martini.

Turin, 20 novembre 1837.

Lettre du docteur PALLONI, *président de la Société médicale de Livourne, au docteur* RUCCO.

Très-estimable ami et collègue,

La Société médicale a vivement agréé les lettres que vous m'avez adressées, et elle se trouve très-heureuse de posséder parmi ses collègues correspondants le respectable président du collége royal des médecins de Londres et vous, mon très-estimable ami. Ce pays étant le véritable *emporium* des sciences, votre correspondance nous sera très-utile pour nous faire connaître les choses les plus remarquables qu'on y aura découvertes et publiées relativement à la médecine.

Votre projet d'un ouvrage de *Médecine pratique comparée* me semble très-heureux et parfaitement convenable dans les circonstances où nous nous trouvons; car l'ouvrage, qui, après avoir déterminé le point où est arrivé la médecine, les diverses routes et les errements par lesquels on y est parvenu, et, enfin, ce qu'il y a réellement d'utile et de certain en médecine jusqu'à ce jour, ferait disparaître les différentes manières de voir et de penser en rappelant les médecins à l'unité générale de théorie et de pratique, serait certes éminemment précieux.

. . . .

Je vous adresse mon Mémoire sur *l'état actuel de la médecine en Italie* et quelques-unes de mes petites publications. En les parcourant, vous connaîtrez ma manière de penser en fait de médecine et vous verrez que dans plusieurs observations j'ai devancé les doctrines qu'on cherche à développer aujourd'hui; mais vous saurez laisser de côté quelques idées théoriques, qui peut-être ne sont plus d'accord avec les progrès incessants des lumières.

Je serai très-satisfait si vous ne trouvez pas mes faibles travaux indignes de votre attention.

Votre très-obligé serviteur et collègue,

Docteur PALLONI.

Livourne, 1er juin 1829.

Académie italienne des sciences, des lettres et des beaux-arts.

Livourne, le 22 février 1813.

Le docteur G. PALLONI, professeur honoraire de l'Université royale de Pise, médecin consultant du département de la Santé à Livourne, secrétaire général perpétuel de ladite académie, à l'illustre docteur J. RUCCO, professeur de médecine.

Monsieur,

En vous inscrivant au nombre de ses membres

ordinaires dans la section des sciences naturelles, l'Académie italienne a voulu rendre hommage à votre nom et vous témoigner sa reconnaissance de l'envoi que vous avez bien voulu lui faire de votre ouvrage (*Recherches sur la prolongation de la vie humaine* etc.) ; et elle ne doute pas que vous ne vouliez, par vos lumières et par vos travaux, contribuer à sa plus grande gloire et aux progrès des sciences.

Interprète de ses sentiments auprès de vous, je m'empresse de vous transmettre le diplome qui vous appartient, en y joignant les deux premiers volumes des *Actes de l'Académie.*

Agréez, je vous prie, l'assurance de mon estime et de ma considération.

Signé, docteur PALLONI.

Lettre du docteur L. SEMENTINI, *professeur de chimie à l'Université royale de Naples, à M. le docteur* RUCCO.

Mon estimable ami,

Je vous suis très-reconnaissant du bon souvenir que vous gardez de moi et de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage sur l'*anatomie* et la *physiologie comparées*, que je lirai avec le plus grand intérêt comme appartenant à

un ami que j'estime au plus haut degré et dont j'admire les talents et le profond savoir.

Je vous prie d'agréer un petit Mémoire que je viens de publier. . . . .

J'ai écrit sur votre compte, à MM. les docteurs Holland et Harrisson, tout ce que votre mérite exigeait et tout ce que mon cœur m'a dicté. Conservez-moi, je vous prie, votre chère amitié, et croyez-moi pour la vie

Votre très-affectionné.

Signé, L. SEMENTINI.

Naples, 13 juillet 1821.

Lettre de sir HENRI HALFORD, *président du Collége royal des médecins de Londres, à M. le docteur* RUCCO.

April 28, 1826.
Curzon street.

« Sir,

« I return you the plan of your work which you have been so good as to permit me to read. It is comprehensive and good, and will be an useful work. I wish you every success in your under-

taking, and assure you. I am, dear sir, with esteem,

Your faithful servant.

« *Signé*, HENRY HALFORD. »

Lettre du président du Collége royal des médecins de Londres, sir HENRI HALFORD, *à M. le docteur* RUCCO.

« My dear sir,

« I congratulate you on the near termination of the first volume of your elaborate work on the science of the Pulse.

« You have done me too much honour by dedicating it to me in such generous terms. I wish you, with all my heart, en ample reward for your diligence and judgement in the execution of such a work, and shall always be with high esteem, my dear doctor Rucco,

« Your friend and faithful servant.

« *Signé*, HENRY HALFORD. »

June, 27, 1827.

Lettre de sir HENRI HALFORD, *président du Collége royal des médecins de Londres, à M. le docteur* RUCCO.

Triston-Hall, Leicester, August 6th., 1827.

« My dear sir,

« I congratulate you on the completion of your *useful work*, and most heartily wish you the just reward of your labours in abundant fame and whatever pecuniary advantages may fairly be expected from it.

« I shall not be in Town until about the 23th. of this month. If you are pleased therefore to send the remaining sheets to my house, my servant shall have a direction from me to transmit to me into the Country. With sincere regard and esteem, I remain, dear sir, yours very much.

« *Signé*, HENRY HALFORD. »

Lettre de sir HENRI HALFORD, *président du Collége royal des médecins de Londres, à M. le docteur* RUCCO.

« My dear doctor Rucco,

« I must thank you with more than usual

earnestness for your books. You have attired them beautifully and the whole work is *worthy of its author*. I wish you fame and fortune, and shall ever be with high esteem,

« Your faithful friend.

« *Signé*, HENRY HALFORD. »

Augusth 15th 1827.

Triston-Hall, Leicester.

Lettre de sir HENRI HALFORD, *président du Collége royal des médecins de Londres, à M. le docteur* RUCCO.

My dear sir,

I have not failed to pay attention to the *prospectus*, which you have done me the favour to send me, of your intended work on *comparative medicine*. It would certainly be desirable to the medical public to possess a work presenting a concise view of the actual state of medicine in the different countries of Europe; the points of agreement as well as of discrepancy in the practice of different nations being made to illustrate, or contrasted with one another. And with this, might fairly and naturally be combined an ac-

count of the newest and most interesting discoveries and additions to our art.

» Be pleased to accept my acknowledgements for the expressions which you have used respecting myself, and with every wish for the success of your undertaking.

I am, sir,
Your's faithfully

Signé, Henry Halford.

The 12th. of April, 1829.

» We beg to call the attention of our medical readers to doctor Rucco's very ingenious work on the Pulse. We think the profession ought to feel obliged to the author, for having bestowed so much attention and labour on a subject which, even among medical men, is too often not sufficiently attended to; and for having placed before them in a connected form, all that is known on the subject. *This worck deserves the attentive perusal of every professional man.* London, Weekly Review, Ne XVII :

» Doctor Rucco, an Italian physician, who has resided some years in England, has lately published a very ingenious work on the Pulse. From the high encomiums which have been passed upon it by some of the most celebrated medical men in this country and from the great at-

tention and labour which the doctor has bestowed on a subject of such importance, we think it deserves the attentive perusal of every professional man. Cambridge Chronicle, dec 14, 1827, N° 3,399.

» The truth, however is, that medical men, and even some of our best physiologists are lamentably ignorant of the nature of the pulse; and we cannot do better than introduce doctor Rucco's work by an extract in which he explains one of the most recondite processes of the human frame The New Literary Gazette, August 25, 1827.

» A single paragraph of doctor Rucco's work on the Pulse, will show the medical and physiological acumen of its learned author. The Atlas, Sunday August 26, 1827.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

Abrégé de la science médicale de la nature, appelée homœopathie.

TROISIÈME PARTIE.

Introduction à l'unité de la médecine pratique.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



